

NOUVEAUX  
MELANGES  
PHILOSOPHIQUES,  
HISTORIQUES,  
CRITIQUES,  
&c. &c. &c.

SECONDE PARTIE.

NEW YORK  
MELANGES

THEOLOGICAL

AND LITERARY

REVIEWS

OF

THE



NOUVEAUX  
MELANGES

PHILOSOPHIQUES,  
HISTORIQUES,  
CRITIQUES,  
&c. &c.

SECONDE PARTIE



---

M. DCC. LXV.

NOUVEAU  
MELANGES

PHILOSOPHIQUES,

HISTORIQUES,

CRITIQUES,

ET DE  
DIVERS

GENRES LITTÉRAIRES.



PAR  
M. DE LA HARPE



# PANEGIRIQUE D E LOUIS XV.

*Fondé sur les faits & sur les événemens  
les plus intéressans , jusques en 1749.*

---

## E X T R A I T

D'une Lettre de Mr. le Président de...

**C**E Panégirique , d'autant plus éloquent qu'il paraît ne pas prétendre à l'éloquence , étant fondé uniquement sur les faits , est également glorieux pour le Roi & pour la Nation. Je ne crois pas qu'on puisse lui comparer celui que Pellisson composa pour LOUIS XIV ; ce n'était qu'un discours vague , & celui-ci est appuyé sur les événemens les plus grands , sur les anecdotes les plus intéressantes. C'est un tableau de l'Eu-

6    EXTRAIT D'UNE LETTRE &c.  
rope, c'est un précis de la guerre, c'est un ouvrage qui annonce à chaque page un bon citoyen, c'est un éloge où il n'y a pas un mot qui sente la flatterie ; il devrait avoir été prononcé dans l'Académie, avec la plus grande solennité, & la Capitale doit l'envier aux Provinces où il a été imprimé.

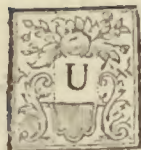


LUDO.





*L U D O V I C O*  
*DECIMO-QUINTO,*  
*D E*  
*H U M A N O G E N E R E*  
*B E N E M E R I T O.*



Ne voix faible & inconnue s'élève ;  
mais elle fera l'interprète de tous  
les cœurs. Si elle ne l'est pas , elle  
est téméraire ; si elle flatte , elle est  
coupable ; car c'est outrager le trô-  
ne & la patrie , que de louer son Prince des  
vertus qu'il n'a pas.

On fait assez que ceux qui sont à la tête  
des peuples , sont jugés par le public avec au-  
tant de sévérité , qu'ils sont loués en face avec  
bassesse ; que tout Prince a pour juges les  
cœurs de ses sujets ; qu'il ne tient qu'à lui de  
savoir son arrêt , & de se connaître ainsi lui-  
même. Il n'a qu'à consulter la voix publique ,  
& sur-tout celle du petit nombre de juges ,  
qui en tout genre entraîne à la longue l'opi-



nion du grand nombre , & qui seule se fait entendre à la postérité.

La réputation est la récompense des Rois ; la fortune leur a donné tout le reste ; mais cette réputation est différente comme leurs caractères ; plus éclatante chez les uns , plus solide chez les autres ; souvent accompagnée d'une admiration mêlée de crainte , quelquefois appuyée sur l'amour ; ici plus prompte , ailleurs plus tardive ; rarement pure & universelle.

*Louis XII.* malheureux dans la guerre & dans la politique , vit les cœurs de son peuple se tourner vers lui , & fut consolé.

*François I.* par sa valeur , par sa magnificence , & par la protection des arts qui l'immortalise , ressaisit la gloire qu'un rival trop puissant lui avait enlevée.

*Henri IV.* ce brave guerrier , ce bon Prince , ce grand homme si au-dessus de son siècle , ne fut connu de tout le monde qu'après sa mort ; & c'est ce que lui-même avait prédit.

*Louis XIV.* frapa tous les yeux , pendant quarante ans , de l'éclat de sa prospérité , de sa grandeur & de sa gloire , & fit parler en sa faveur toutes les bouches de la renommée.

Nos acclamations ont donné à *Louis XV.* un titre qui doit rassembler en lui bien d'autres titres ; car il n'en est pas d'un Souverain comme d'un particulier : on peut aimer un citoyen médiocre ; une nation n'aimera pas longtems un Prince qui ne sera pas un grand Prince.

Ce tems sera toujours présent à la mémoire , où il commença à gouverner & à combattre ; ce  
tems ,

tems , où les fatigues réunies du cabinet & de la guerre , le mirent au bord du tombeau. On se souvient de ces cris de douleur & de tendresse , de cette désolation , de ces larmes de toute la France , de cette foule consternée , qui se précipitant dans les temples , interrompait , par ses sanglots , les prières publiques , tandis que le Prêtre pleurait en les prononçant , & pouvait les achever à peine.

Au bruit de sa convalescence , avec quel transport nous passâmes de l'excès du desespoir à l'ivresse de la joie ! Jamais les couriers qui ont apporté les nouvelles des plus grandes victoires , ont-ils été reçus comme celui qui vint nous dire : *Il est hors de danger ?* Les témoignages de cet amour venaient de tous côtés au Monarque : ceux qui l'entouraient , lui en parlaient avec des larmes de joie ; il se souleva soudain par un effort dans ce lit de douleur où il languissait encore : *Qu'ai-je donc fait , s'écria-t-il , pour être ainsi aimé ?* Ce fut l'expression naïve de ce caractère simple , qui n'ayant de faîte ni dans la vertu , ni dans la gloire , savait à peine que sa grande ame fut connue.

Puisqu'il était ainsi aimé , il méritait de l'être. On peut se tromper dans l'admiration , on peut trop se hâter d'élever des monumens de gloire , on peut prendre de la fortune pour du mérite ; mais , quand un peuple entier aime éperdument , peut-il errer ? Le cœur du Prince sentit ce que voulait dire ce cri de la nation : la crainte universelle de perdre un bon Roi , lui imposait la nécessité d'être le  
meil-

meilleur des Rois. Après un triomphe si rare , il ne falait pas une vertu commune.

C'est à la nation à dire s'il a été fidèle à cet engagement , que son cœur prenait avec les nôtres ; c'est à elle de se rendre compte de la félicité.

Il se trouvait engagé dans une guerre malheureuse , que son Conseil avait entreprise pour soutenir un Allié qui depuis s'est détaché de nous. Il avait à combattre une Reine intrépide , qu'aucun peril n'avait ébranlée , & qui soulevait les nations en faveur de sa cause. Elle avait porté son fils dans ses bras à un peuple toujours révolté contre ses peres , & en avait fait un peuple fidele , qu'elle remplissait de l'esprit de sa vengeance. Elle réunissait dans elle les qualités des Empereurs les ayeux , & brûlait de cette émulation fatale qui anima , deux cent ans , sa Maison Impériale , contre la Maison la plus ancienne & la plus auguste du Monde.

A cette fille des *Césars* s'unissait un Roi d'Angleterre , qui savait gouverner un peuple qui ne fait point servir. Il menait ce peuple vailloureux comme un cavalier habile pousse à toute bride un coursier fougueux , dont il ne pourrait retenir l'impétuosité. Cette nation , la dominatrice de l'Océan , voulait tenir , à main armée , la balance sur la Terre , afin qu'il n'y eût plus jamais d'équilibre sur les mers. Fiere de l'avantage de pouvoir pénétrer vers nos frontieres par les terres de nos voisins , tandis que nous pouvions entrer à peine dans son Ile ; fiere de ses victoires passés , de ses richesses présentes , elle achetait contre nous  
des

des ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre : elle paraissait inépuisable dans ses ressources , & irréconciliable dans sa haine.

Un Monarque , qui veille à la garde des barrières que la Nature éleva entre la France & l'Italie , & qui semble , du haut des Alpes , pouvoir déterminer la fortune , se déclarait contre nous , après avoir autrefois vaincu avec nous. On avait à redouter en lui un Politique & un guerrier ; un Prince qui savait bien choisir ses Ministres & ses Généraux , & qui pouvait se passer d'eux , grand Général lui-même & grand Ministre. L'Autriche se dépouillait de ses terres en sa faveur ; l'Angleterre lui prodiguait ses trésors ; tout concourait à le mettre en état de nous nuire.

A tant d'ennemis se joignait cette République fondée sur le commerce , sur le travail & sur les armes ; cet Etat , qui toujours prêt d'être submergé par la mer , subsistait en dépit d'elle , & la fait servir à sa grandeur ; République supérieure à celle de Carthage , parce qu'avec cent fois moins de territoire , elle a eu les mêmes richesses. Ce peuple haïssait ses anciens protecteurs , & servait la maison de ses anciens oppresseurs ; ce peuple , autrefois le rival & le vainqueur de l'Angleterre sur les mers , se jetait dans les bras de ceux même qui ont affaibli son commerce , & refusait l'alliance & la protection de ceux par qui son commerce florissait. Rien ne l'engageait dans la querelle : il pouvait même jouir de la gloire d'être médiateur entre les Maisons de France &



& d'Autriche , entre l'Espagne & l'Angleterre ; mais la dérance l'aveugla , & ses propres erreurs l'ont perdu.

Ce peuple ne pouvait croire qu'un Roi de France ne fût pas ambitieux. Le voilà donc qui rompt la neutralité qu'il a promise ; le voilà qui , dans la crainte d'être opprimé un jour , ose attaquer un Roi puissant , qui lui tendait les bras. En vain *Louis XV.* leur répète à tous : Je ne veux rien pour moi ; je ne demande que la justice pour mes Alliés : je veux que le commerce des nations & le vôtre soit libre ; que la fille de *Charles VI.* jouisse de l'héritage immense de ses pères ; mais aussi qu'elle n'envie point la Province de Parme à l'héritier légitime ; que Gènes ne soit point opprimée ; qu'on ne lui ravisse pas un bien qui lui appartient , & dont elle ne peut jamais abuser : ces propositions étaient si modérées , si équitables , si desintéressées , si pures , qu'on ne put le croire. Cette vertu est trop rare chez les hommes ; & quand elle se montre , on la prend d'abord pour de la fausseté , ou pour de la faiblesse.

Il falut donc combattre , sans que tant de nations liguées fussent en effet pourquoi l'on combattait. La cendre du dernier des Empereurs Autrichiens était arrosée du sang des nations ; & lorsque l'Allemagne elle-même était devenue tranquille , lorsque la cause de tant de divisions ne subsistait plus , les cruels effets en duraient encore. En vain le Roi voulait la paix , il ne pouvait l'obtenir que par des victoires.

Déjà



Déjà les villes qu'il avait assiégées s'étaient rendues à ses armes : il vole sous les remparts de Tournai , avec son Fils , son unique espérance & la nôtre. Il faut combattre contre une armée supérieure , dont les Anglais faisaient la principale force. C'est la bataille la plus heureuse & la plus grande par ses suites qu'on ait donnée depuis *Philippe - Auguste* ; c'est la première depuis *Saint Louis* , qu'un Roi de France ait gagnée en personne contre cette nation belliqueuse & respectable , qui a toujours été l'ennemie de notre patrie , après en avoir été chassée. Mais cette victoire si heureuse , à quoi tenait-elle ? C'est ce que lui dit ce grand Général à qui la France a des obligations éternelles. En effet , l'histoire déposera que , sans la présence du Roi , la bataille de Fontenoy était perdue. On ramenait de tous côtés les canons ; tous les corps avaient été repoussés les uns après les autres ; le poste important d'Antouin avait commencé d'être évacué ; la colonne Anglaise s'avancait à pas lents , toujours ferme , toujours inébranlable , coupant en deux notre armée , faisant de tous côtés un feu continu , qu'on ne pouvait ni ralentir , ni soutenir. Si le Roi eût cédé aux prières de tant de serviteurs , qui ne craignaient que pour ses jours , s'il n'eût demeuré sur le champ de bataille , s'il n'eût fait revenir ses canons dispersés , qu'on retrouva avec tant de peine , aurait-on fait les efforts réunis qui déciderent du sort de cette journée ? Qui ne fait à quel excès la présence du Maître enflamme  
notre

notre nation , & avec quelle ardeur on se dispute l'honneur de mourir ou de vaincre à ses yeux ? Ce moment en fut un grand exemple. On proposait la retraite , le Roi regardait les guerriers , & ils vainquirent.

On ne sait que trop quelles funestes horreurs suivent les batailles , combien de blestés restent confondus parmi les morts , combien de soldats , élevant une voix expirante pour demander du secours , reçoivent le dernier coup de la main de leurs propres compagnons , qui leur arrachent de misérables dépoüilles , couvertes de sang & de fange ; ceux même qui sont secourus , le sont souvent d'une manière si précipitée , si inattentive , si dure , que le secours même est funeste ; ils perdent la vie dans de nouveaux tourmens , en accusant la mort de n'avoir pas été assez prompte : mais après la bataille de Fontenoy , on vit un pere qui avait soin de la vie de ses enfans , & tous les blestés furent secourus comme s'ils l'avaient été par leurs freres. L'ordre , la prévoyance , l'attention , la propreté , l'abondance de ces maisons que la charité élève avec tant de fraix , & qu'elle entretient dans le sein de nos villes tranquilles & opulentes , n'étaient pas au-dessus de ce qu'on vit dans les établissemens préparés à la hâte pour ce jour de sang. Les ennemis prisonniers & blestés devenaient nos compatriotes , nos freres. Jamais tant d'humanité ne succéda si promptement à tant de valeur.

Les Anglais sur-tout en furent touchés ; &  
cette

cette nation , la rivale de notre vertu guerrière , l'est devenue de notre magnanimité. Ainsi un Prince , un seul homme , peut , par son exemple , rendre meilleurs les sujets & ses ennemis même : ainsi les barbaries de la guerre ont été adoucies dans l'Europe , autant que le peut permettre la méchanceté humaine ; & si vous en exceptez ces brigands étrangers , à qui l'espoir seul du pillage met les armes à la main , on a vu , depuis le jour de Fontenoy , les nations armées disputer de générosité.

Il est pardonnable à un vainqueur de vouloir tirer avantage de sa victoire , d'attendre au moins que le vaincu demande la paix , & de la lui faire acheter chèrement ; c'est la maxime de la politique ordinaire. Quel parti prendra le vainqueur de Fontenoy ? Des le jour même de la bataille , il ordonne à son Secrétaire d'Etat d'écrire en Hollande qu'il ne demande que la pacification de l'Europe : il propose un Congrès ; il proteste qu'il ne veut pas rendre sa condition meilleure ; il suffit que celle des peuples le soit par lui. Le croira-t-on dans la postérité ? C'est le vainqueur qui demande la paix , & c'est le vaincu qui la refuse. *Louis XV.* ne se rebute pas ; il faut au moins seindre de l'écouter. On envoie quelques Plénipotentiaires ; mais ce n'est que par une formalité vaine ; on se défie de ses offres : les ennemis lui supposent de vastes projets , parce qu'ils osaient en avoir encore. Toutes les villes cependant tombent devant lui , devant les Princes de son Sang , devant tous les Généraux

néraux qui les assiégent. Des places qui avaient autrefois résisté trois années , ne tiennent que peu de jours. On triomphe à Melle , à Rocoux , à Laufeldt ; on trouve par-tout les Anglais , qui se dévouent , pour leurs Alliés , avec plus de courage que de politique ; & par-tout la valeur Française l'emporte ; ce n'est qu'un enchainement de victoires. Nous avons vu un tems où ces feux , ces illuminations , ces monumens passagers de la gloire , devenus un spectacle commun , n'attiraient plus l'empressement de la multitude rassasiée de succès.

Quelle est la situation enfin où nous étions au commencement de cette dernière campagne , après une guerre si longue , & qui avait été deux ans si malheureuse ?

Ce Général étranger , naturalisé par tant de victoires , aussi habile que *Turenne* , & encore plus heureux , avait fait de la Flandre entière une de nos provinces.

Du côté de l'Italie , où les obstacles sont beaucoup plus grands , où la Nature oppose tant de barrières , où les batailles sont si rarement décisives , & cependant les ressources si difficiles , on se soutenait du moins après une vicissitude continuelle de succès & de pertes. On était encore animé par la gloire de la journée des barricades , par l'escalade de ces rochers qui touchent aux nues , par ces fameux passages du Pô.

Un Chef actif & prévoyant , qui conçoit les plus grands projets , & qui discute les plus petits détails ; ce Général , qui , après avoir  
sauvé

fauvé l'armée de Prague , par une retraite digne de *Xénophon* , venait de délivrer la Provence ; il disputait alors les Alpes aux ennemis , il les tenait en allarmes , il les avait chassés de Nice , il mettait en sureté nos frontières. Un génie brillant , audacieux , dans qui tout respire la grandeur , la hauteur & les graces ; cet homme qui serait encore distingué dans l'Europe , quand même il n'aurait aucune occasion de se signaler , soutenait la liberté de Gènes contre les Autrichiens , les Piémontais & les Anglais. Le Roi d'Espagne , inébranlable dans son alliance , joignait à nos troupes ses troupes audacieuses & fideles , dont la valeur ne s'est jamais démentie. Le Royaume de Naples était en sureté. *Louis XV.* veillait à la fois sur tous ses Alliés , & contenait ou accablait tous ses ennemis.

Enfin , par une suite de l'administration secrète qui donne la vie à ce grand Corps politique de la France , l'Etat n'était épuisé ni par les trésors engloutis dans la Bohême & dans la Bavière , ni par les libéralités prodiguées à un Empereur que le Roi avait protégé , ni par ces dépenses immenses qu'exigeaient nos nombreuses armées. L'Autriche & la Savoye , au contraire , ne se soutenaient que par les Subsidés de l'Angleterre ; & l'Angleterre commençait à succomber sous le fardeau , son sang & ses trésors se perdaient pour des intérêts qui n'étaient pas les siens ; la Hollande se ruinait & s'enchainait par opiniâtreté ; des craintes imaginaires lui faisaient éprouver des malheurs



réels ; & nous victorieux & tranquilles , nous regardions de loin , dans le sein de l'abondance , tous les fléaux de la guerre portés loin de nos Provinces.

Nous avons payé avec zèle tous les impôts , quelques grands qu'ils fussent , parce que nous avons senti qu'ils étaient nécessaires , & établis avec une sage proportion. Aussi ( ce qui peut-être n'était jamais arrivé depuis plusieurs siècles ) aucun Ministre des Finances n'a excité le moindre murmure , aucun Financier n'a été odieux ; & quand , sur quelques difficultés , le Parlement a fait des remontrances à son Maître , on a cru voir un père de famille qui consulte , sur les intérêts de ses enfans , les interprètes des loix.

Il s'est trouvé un homme qui a soutenu le crédit de la nation par le sien ; crédit fondé à la fois sur l'industrie & sur la probité , qui se perd si aisément , & qui ne se rétablit plus quand il est détruit. C'était un des prodiges de notre siècle ; & ce prodige ne nous frappait pas peut-être assez : nous y étions accoutumés , comme aux vertus de notre Monarque. Nos camps devant tant de places assiégées , ont été semblables à des villes policées , où régnaient l'ordre , l'affluence & la richesse. Ceux qui ont ainsi fait subsister nos armées étaient des hommes dignes de seconder ceux qui nous ont fait vaincre.

Vous pardonnez , Héros équitable , Héros modeste , vous pardonnez sans doute , si on ose mêler l'éloge de vos sujets à celui du père de la

la

la patrie ? Vous les avez choisis. Quand tous les ressorts d'un Etat se déploient d'un concert unanime, la main qui les dirige, est celle d'un grand homme : peut-être cesserait-il de l'être, s'il voyait d'un œil chagrin & jaloux la justice qui leur est rendue.

Grace à cette administration unique, le Roi n'a jamais éprouvé cette douleur si cruelle pour un bon Prince, de ne pouvoir récompenser ceux qui ont prodigué leur sang pour l'Etat.

Jamais, dans le cours de cette longue guerre, le Ministre n'a ignoré, ni laissé ignorer au Prince, aucune belle action du moindre officier ; & toutes nombreuses, toutes communes qu'elles sont devenues, jamais la récompense ne s'est fait attendre. Mais quel pouvoir chez les hommes est assez grand pour mettre un prix à la vie ? Il n'en est point ; & si le cœur du Maître n'est pas sensible, on n'est mort que pour un ingrat.

Citoyens heureux de la Capitale, plusieurs d'entre vous verront, dans leurs voyages, ces terrains que *Louis XV.* a rendus si célèbres, ces plaines sanglantes que vous ne connaissez encore que par les réjouissances paisibles qui ont célébré des victoires si chèrement achetées ; quand vous aurez reconnu la place où tant de Héros sont morts pour vous, versez des larmes sur leurs tombeaux, imitez votre Roi qui les regrette.

Un de nos Princes écrivait au Roi, de la cime des Alpes, qui étaient ses champs de victoire : *Le Colonel de mon régiment a été tué ; vous*

*connaissiez trop, Sire, tout le prix de l'amitié, pour n'être pas touché de ma douleur. Qu'une telle lettre est honorable, & pour qui l'écrit, & pour qui la reçoit ! O hommes ! apprenez d'un Prince & d'un Roi ce que vaut le sang des hommes, apprenez à aimer.*

Quel préjugé s'est répandu sur la terre, que cette amitié, cette précieuse consolation de la vie, est exilée dans les cabanes, qu'elle se plaît chez les malheureux ! O erreur ! L'amitié est également inconnue, & chez les infortunés occupés uniquement de leurs maux, & chez les heureux souvent endurcis, & dans le travail des campagnes, & dans les occupations des villes, & dans les intrigues des Cours. Par-tout elle est étrangère : elle est comme la vertu, le partage de quelques ames privilégiées ; & lorsqu'une de ces belles ames se trouve sur le Trône, ô Providence, qu'il faut vous bénir ! Puissent ceux qui croient que dans les Cours, l'intrigue ou le hazard distribue toujours les récompenses, lire quelques-unes de ces lettres que le Monarque écrivait après ses victoires ! *J'ai perdu, dit-il dans un de ces billets où le cœur parle, & où le Héros se peint, j'ai perdu un bonnête homme & un brave Officier, que j'estimois & que j'aimais. Je sais qu'il a un frere dans l'état Ecclesiastique, donnez lui le premier Bénéfice, s'il en est digne, comme je le crois.*

Peuples, c'est ainsi que vous êtes gouvernés. Songez quelle est votre gloire au-dehors & votre tranquillité au-dedans ; voyez les arts protégés au milieu de la guerre ; comparez tous les  
tems ;

tems ; comptez-les depuis *Charlemagne* , quel siècle trouverez-vous comparable à notre âge ? Celui du règne trop court de l'immortel *Henri IV.* depuis la paix de Vervins ; & encore quel affreux levain restait des discordes de quatre règnes ? Les belles & triomphantes années de *Louis XIV.* mais quels malheurs les ont suivies ? & puisse notre bonheur être plus durable ! Enfin , vous trouverez soixante ans peut-être de grandeur & de félicité répandues dans plus de neuf siècles ; tant le bonheur public est rare , tant le chemin est lent , qui mène en tout genre à la perfection , tant il est difficile de gouverner les hommes & de les satisfaire.

On s'est plaint ( car la vérité ne dissimule rien , & nous sommes assez grands pour avouer ce qui nous manque ) , on s'est plaint qu'un seul ressort se soit rencontré faible dans cette vaste & puissante machine si habilement conduite. *Louis XV.* en prenant à la fois le timon de l'Etat & l'épée , ne trouva point dans ses ports , de ces flottes nombreuses , de ces grands établissemens de marine , qui sont l'ouvrage du tems. Un effort précipité ne peut en ce genre suppléer à ce qui demande tant de prévoyance & une si longue application. Il n'en est pas de nos forces maritimes comme de ces trirèmes que les Romains apprirent si rapidement à construire & à gouverner. Un seul vaisseau de guerre est un objet plus grand que les flottes qui décidèrent auprès d'Actium de l'Empire du Monde. Tout ce qu'on a pu faire , on l'a fait ; nous avons même armé plus de

vaisseaux que n'en avait la Hollande, qu'on appelle encore *Puissance maritime*; mais il n'était pas possible d'égaliser en peu d'années l'Angleterre, qui étant si peu de chose par elle-même sans l'empire de la mer, regarde depuis si longtems cet empire comme le seul fondement de sa puissance & comme l'essence de son gouvernement. Les hommes réussissent toujours dans ce qui leur est absolument nécessaire; ce qui est nécessaire à un Etat, est toujours ce qui en fait la force. Ainsi la Hollande a ses navires marchands, la Grande-Bretagne ses armées navales, la France ses armées de terre.

Le Ministre, qui prêtait la main aux rênes du gouvernement dans le commencement de la guerre, était dans cette extrême vieillesse où il ne reste plus que deux objets, le moment qui fuit, & l'éternité. Il avait su longtems retenir comme enchainées ces flottes de nos voisins toujours prêtes à couvrir les mers, & à s'élaner contre nous. Ses négociations lui avaient acquis le droit d'espérer que ses yeux, prêts à se fermer, ne verraient plus la guerre; mais Dieu, qui prolonge & retranche à son gré nos années, frapa *Charles VI.* avant lui; & cette mort imprévue, comme le sont presque tous les événemens, fut le signal de plus de trois cent mille morts. Enfin, la sagesse de ce vieillard respectable, ses services, sa douceur, son égalité, son désintéressement personnel méritaient nos éloges, & son âge nos excuses. S'il avait pu lire dans l'avenir, il aurait ajouté, à la puissance de l'Etat, ce rem-  
part



part de vaisseaux, cette force qui peut se porter à la fois dans les deux hémisphères : & que n'aurait-on point exécuté ? Le Héros, aussi admirable qu'infortuné, qui aborda seul dans son ancienne patrie, qui seul y a formé une armée, qui a gagné tant de combats, qui ne s'est affaibli qu'à force de vaincre, aurait recueilli le fruit de son audace plus qu'humaine ; & ce Prince, supérieur à *Gustave l'asa*, ayant commencé comme lui, aurait fini de même.

Mais enfin, quoique ces grandes ressources nous manquaient, notre gloire s'est conservée sur les mers. Tous nos officiers de marine, combattant avec des forces inférieures, ont fait voir qu'ils eussent vaincu, s'ils en avaient eu d'égales. Notre commerce a souffert, & n'a jamais été interrompu ; nos grands établissemens ont subsisté ; nous avons renversé ceux de nos ennemis aux extrémités de l'Orient. Nous étions par-tout à craindre, & tout tombait devant nous en Flandre.

Dans ces circonstances heureuses on vole de la victoire de Laufeldt aux bastions de Berg-op-zoom. On savait que les *Requesens*, les *Par-me*, les *Spinola*, ces Héros de leur siècle, en avaient tour à tour levé le siège. *Louis XIV.* lui-même, dont l'armée victorieuse se répandit comme un torrent dans quatre Provinces de la Hollande, ne voulut pas se commettre à l'assiéger. *Coehorn*, le *Vauban* Hollandais, en avait fait depuis la place de l'Europe la plus forte. La mer & une armée entière la défendaient : *Louis XV.* en ordonne le siège, & nous la pre-

nous d'assaut. Le guerrier , qui avait forcé Oskow dans la Tartarie , déploya ainsi sur cette frontière de la Hollande de nouveaux secrets de l'art de la guerre ; secrets au-dessus des règles de l'art. A cette nouvelle conquête , qui répandit tant de consternation chez les ennemis , & qui étonna tant les vainqueurs , l'Europe pense que *Louis XIV.* cessera d'être si facile ; qu'il fera éclater enfin cette ambition cachée qu'on redoute & qu'on justifie en la supposant toujours. Il le faut avouer , les ennemis ont fait ce qu'ils ont pu pour la lui inspirer. Ils sont heureux , ils n'ont pas réussi. Il arbore le même olivier sur ces murs écrasés & fumans de sang : il ne propose rien de plus que ce qu'il offrait dans ses premières prospérités.

Cet excès de vertu ne persuade pas encore ; il était trop peu vraisemblable : on ne veut point recevoir la loi de celui qui peut l'imposer ; on tremble , & on s'aigrit : le vaincu est aussi obstiné dans sa haine , que le vainqueur est constant dans sa clémence. Qui aurait jamais cru que cette opiniâtreté eût pu se porter jusqu'à chercher des troupes auxiliaires dans ces climats glacés , qui n'aguères n'étaient connus que de nom ? Qui eût pensé que les habitans des bords du Volga & de la mer Caspienne , dussent être appelés aux bords de la Meuse ? Ils viennent cependant ; & cent mille hommes qui couvrent Maestricht , les attendent pour renouveler toutes les horreurs de la guerre. Mais , tandis que les soldats Hyperboréens font cette marche si longue & si pénible , le Général ,  
char-

chargé du destin de la France, confond en une seule marche tant de projets. Par quel art a-t-il pu faire passer son armée à travers l'armée ennemie ? Comment Maestricht est-il tout d'un coup assiégé en leur présence ? Par quelle intelligence sublime les a-t-il dispersés ? Maestricht est aux abois ; on tremble dans Nimègue ; les Généraux ennemis se reprochent les uns aux autres ce coup fatal qu'aucun d'eux n'a prévu ; toutes les ressources leur manquent à la fois ; il ne leur reste plus qu'à demander cette même paix qu'ils ont tant rejetée. Quelles conditions nous imposerez - vous ? disent-ils. Les mêmes, répond le Roi victorieux, que je vous ai présentées depuis quatre années, & que vous auriez acceptées si vous m'aviez connu. Il en signe les préliminaires : le voile qui couvrait tous les yeux, tombe alors ; & les plus sages de nos ennemis s'écrient : Le père de la France est donc le père de l'Europe !

Les Anglais sur-tout, chez qui la raison a toujours quelque chose de supérieur, quand elle est tranquille, rendent comme nous justice à la vertu : eux qui s'irritèrent si longtems contre la gloire de *Louis XIV.* chérissent celle de *Louis XV.*

Dans tout ce qu'on vient de dire, a-t-on avancé un seul fait que la malignité puisse seulement couvrir du moindre doute ? On s'était proposé un panégyrique, on n'a fait qu'un récit simple. O force de la vérité ! les éloges ne peuvent venir que de vous. Et qu'importe encore des éloges ! Nous devons des actions  
de

de graces. Quel est le citoyen , qui en voyant cet homme si grand & si simple , ne doit s'écrier du fond de son cœur ; Si la frontière de ma province est en sûreté , si la ville où je suis né est tranquille , si ma famille jouit en paix de son patrimoine , si le commerce & tous les arts viennent en foule rendre mes jours plus heureux , c'est à vous , c'est à vos travaux , c'est à votre grand cœur que je le dois !

Il y a toujours des hommes qui contredisent la voix publique. Des politiques ont demandé pourquoi ce vainqueur se contente de la justice qu'il fait rendre à ses Alliés ? pourquoi il s'en tient à faire le bonheur des hommes ? il pouvait d'un mot gagner plusieurs villes. Oui , il le pouvait , sans doute : mais lequel vaut le mieux pour un Roi de France , & pour nous , de retenir quelques faibles conquêtes , inutiles à sa grandeur , en laissant dans le cœur de ses ennemis des semences éternelles de discorde & de haine , ou bien de se contenter du plus beau Royaume de l'Europe , en conquérant des cœurs qui semblaient pour jamais aliénés , en fermant ces anciennes plaies que la jalousie faisait saigner , en devenant l'arbitre des nations si longtems conjurées contre nous ? Quel Roi a fait jamais une paix plus utile ? Il faut enfin rendre gloire à la vérité. *Louis XV.* apprend aux hommes que la plus grande politique est d'être vertueux. Que nous restet-il à souhaiter désormais , sinon qu'il se ressemble toujours à lui-même , & que les Rois à venir lui ressemblent ?

TRAITÉ



TRAITÉ  
SUR LA  
TOLÉRANCE,  
A L'OCCASION DE LA MORT  
DE  
JEAN CALAS.



---

# T R A I T É

## S U R L A

# T O L E R A N C E.

---

*Histoire abrégée de la mort de Jean Calas.*

**L**E meurtre de *Calas*, commis dans Toulouse avec le glaive de la Justice, le 9<sup>me</sup> Mars 1752. est un des plus singuliers événemens qui méritent l'attention de notre âge, & de la postérité. On oublie bientôt cette foule de morts qui a péri dans des batailles sans nombre, non-seulement parce que c'est la fatalité inévitable de la guerre, mais parce que ceux qui meurent par le fort des armes, pouvaient aussi donner la mort à leurs ennemis, & n'ont point péri sans se défendre. Là où le danger & l'avantage sont égaux, l'étonnement cesse, & la pitié même s'affaiblit ; mais si un père de famille innocent est livré aux mains de l'erreur, ou de la passion, ou du fanatisme, si l'accusé n'a de défense que sa vertu, si les arbitres de sa vie n'ont à risquer en l'égorgeant que de se tromper, s'ils peuvent tuer impunément par un arrêt ; alors le cri public s'élève, chacun craint pour soi-même ; on voit que personne n'est en

sûreté

sûreté de sa vie devant un Tribunal érigé pour veiller sur la vie des citoyens , & toutes les voix se réunissent pour demander vengeance.

Il s'agissait dans cette étrange affaire , de Religion , de suicide , de parricide : il s'agissait de savoir si un père & une mère avaient étranglé leur fils pour plaire à Dieu , si un frère avait étranglé son frère , si un ami avait étranglé son ami , & si les Juges avaient à se reprocher d'avoir fait mourir sur la roue un père innocent , ou d'avoir épargné une mère , un frère , un ami coupables.

*Jean Calas* , âgé de soixante & huit ans , exerçait la profession de négociant à Toulouse depuis plus de quarante années , & était reconnu de tous ceux qui ont vécu avec lui pour un bon père. Il était Protestant , ainsi que sa femme & tous ses enfans , excepté un qui avait abjuré l'hérésie , & à qui le père faisait une petite pension. Il paraissait si éloigné de cet absurde fanatisme qui rompt tous les liens de la société , qu'il approuva la conversion de son fils *Louis Calas* , & qu'il avait depuis trente ans chez lui une servante zélée Catholique , laquelle avait élevé tous ses enfans.

Un des fils de *Jean Calas* , nommé *Marc Antoine* , était un homme de lettres : il passait pour un esprit inquiet , sombre & violent. Ce jeune homme ne pouvant réussir ni à entrer dans le négoce auquel il n'était pas propre , ni à être reçu Avocat parce qu'il fallait des certificats de Catholicité qu'il ne put obtenir , résolut de finir sa vie , & fit pressentir ce dessein à un de ses amis :



amis : il se confirma dans sa résolution par la lecture de tout ce qu'on a jamais écrit sur le suicide.

Enfin , un jour , ayant perdu son argent au jeu , il choisit ce jour là même pour exécuter son dessein. Un ami de sa famille , & le sien , nommé *Lavaisse* , jeune homme de dix-neuf ans , connu par la candeur & la douceur de ses mœurs , fils d'un Avocat célèbre de Toulouse , était arrivé \* de Bordeaux la veille ; il soupa par hasard chez les *Calas*. Le père , la mère , *Marc Antoine* leur fils aîné , *Pierre* leur second fils , mangèrent ensemble. Après le souper on se retira dans un petit salon ; *Marc Antoine* disparut : enfin , lorsque le jeune *Lavaisse* voulut partir , *Pierre Calas* & lui étant descendus , trouverent en bas auprès du magasin , *Marc Antoine* en chemise , pendu a une porte , & son habit plié sur le comptoir ; sa chemise n'était pas seulement dérangée ; ses cheveux étaient bien peignés : il n'avait sur son corps aucune playe , aucune meurtrissure. a )

On passe ici tous les détails dont les Avocats ont rendu compte : on ne décrira point la douleur & le desespoir du père & de la mère : leurs cris furent entendus des voisins. *Lavaisse* & *Pierre Calas* hors d'eux-mêmes coururent chercher des Chirurgiens & la Justice.

Pen-

\* 12. Octobre 1761.

a ) On ne lui trouva après le transport du cadavre à l'hôtel de ville , qu'une petite égratignure au bout du nez , & une petite tache sur la poitrine , causées par quelque inadvertance dans le transport du corps.

Pendant qu'ils s'acquittaient de ce devoir , pendant que le père & la mère étaient dans les sanglots & dans les larmes , le peuple de Toulouse s'attroupait autour de la maison. Ce peuple est superstitieux & emporté ; il regarde comme des monstres ses frères qui ne sont pas de la même Religion que lui. C'est à Toulouse qu'on remercia Dieu solennellement de la mort de *Henri trois* , & qu'on fit serment d'égorger le premier qui parlerait de reconnaître le grand , le bon *Henri quatre*. Cette ville solennise encore tous les ans par une procession & par des feux de joie , le jour où elle massacra quatre mille citoyens hérétiques il y a deux siècles. En vain six arrêts du Conseil ont défendu cette odieuse fete , les Toulousains l'ont toujours célébrée comme les jeux floraux.

Quelque fanatique de la populace s'écria que *Jean Calas* avait pendu son propre fils *Marc Antoine*. Ce cri répété fut unanime en un moment ; d'autres ajoutèrent que le mort devait le lendemain faire abjuration , que sa famille & le jeune *Lavaissè* l'avaient étranglé , par haine contre la Religion Catholique ; le moment d'après on n'en douta plus ; toute la Ville fut persuadée que c'est un point de Religion chez les Protestans , qu'un père & une mère doivent assassiner leur fils , des qu'il veut se convertir.

Les esprits une fois émus ne s'arrêtent point. On imagina que les Protestans du Languedoc s'étaient assemblés la veille , qu'ils avaient choisi à la pluralité des voix un bourreau de la secte , que le choix était tombé sur le jeune *Lavaissè* ;

*vaisse* , que ce jeune homme en vingt-quatre heures avait reçu la nouvelle de son élection , & était arrivé de Bordeaux pour aider *Jean Calas* , sa femme & leur fils *Pierre* , à étrangler un ami , un fils , un frère.

Le Sr. *David* , Capitoul de Toulouse , excité par ces rumeurs , & voulant se faire valoir par une prompte exécution , fit une procédure contre les regles & les ordonnances. La famille *Calas* , la servante Catholique , *Lavaisse* furent mis aux fers.

On publia un monitoire non moins vicieux que la procédure. On alla plus loin. *Marc Antoine Calas* était mort Calviniste ; & s'il avait attenté sur lui-même , il devait être trainé sur la claye : on l'inhuma avec la plus grande pompe dans l'Eglise St. Etienne , malgré le Curé qui protestait contre cette profanation.

Il y a dans le Languedoc quatre Confréries de pénitens , la blanche , la bleue , la grise , & la noire. Les confreres portent un long capuce avec un masque de drap percé de deux trous pour laisser la vue libre : ils ont voulu engager Mr. le Duc de *Fitz-James* , Commandant de la Province , à entrer dans leur corps , & il les a refusés. Les confreres blancs firent à *Marc Antoine Calas* un service solennel comme à un Martyr. Jamais aucune Eglise ne célébra la fête d'un Martyr véritable avec plus de pompe ; mais cette pompe fut terrible. On avait élevé au dessus d'un magnifique catafalque , un squelette qu'on faisait mouvoir , & qui représentait *Marc Antoine Calas* , tenant d'une main

une palme , & de l'autre la plume dont il devait signer l'abjuration de l'hérésie , & qui écrivait en effet l'arrêt de mort de son père.

Alors il ne manqua plus au malheureux qui avait attenté sur soi-même que la canonisation ; tout le peuple le regardait comme un Saint ; quelques-uns l'invoquaient , d'autres allaient prier sur sa tombe , d'autres lui demandaient des miracles , d'autres racontaient ceux qu'il avait faits. Un moine lui arracha quelques dents pour avoir des reliques durables. Une dévote un peu sourde , dit qu'elle avait entendu le son des cloches. Un prêtre apoplectique fut guéri après avoir pris de l'émétique. On dressa des verbaux de ces prodiges. Celui qui écrit cette relation , possède une attestation qu'un jeune homme de Toulouze est devenu fou pour avoir prié plusieurs nuits sur le tombeau du nouveau Saint , & pour n'avoir pu obtenir un miracle qu'il implorait.

Quelques Magistrats étaient de la confrérie des pénitens blancs. Dès ce moment la mort de *Jean Calas* parut infaillible.

Ce qui surtout prépara son supplice , ce fut l'approche de cette fête singulière que les Toulousains célèbrent tous les ans en mémoire d'un massacre de quatre mille Huguenots ; l'année 1762. était l'année séculaire. On dressait dans la ville l'appareil de cette solennité : cela même allumait encor l'imagination échauffée du peuple : on disait publiquement que l'échafaut sur lequel on rouerait les *Calas* serait les plus grand ornement de la fête ; on disait que la Providence



dence amenait elle-même ces victimes pour être sacrifiées à notre sainte Religion. Vingt personnes ont entendu ces discours , & de plus violens encore. Et c'est de nos jours ! & c'est dans un tems où la Philosophie a fait tant de progrès ! & c'est lorsque cent Académies écrivent pour inspirer la douceur des mœurs ! Il semble que le fanatisme indigné depuis peu des succès de la raison , se débatta sous elle avec plus de rage.

Treize Juges s'assemblèrent tous les jours pour terminer le procès. On n'avait , on ne pouvait avoir aucune preuve contre la famille ; mais la Religion trompée tenait lieu de preuve. Six Juges persistèrent longtems à condamner *Jean Calas* , son fils , & *Lavaisse* à la roue , & la femme de *Jean Calas* au bucher. Sept autres plus modérés voulaient au moins qu'on examinât. Les débats furent réitérés & longs. Un des Juges , convaincu de l'innocence des accusés , & de l'impossibilité du crime , parla vivement en leur faveur ; il opposa le zèle de l'humanité au zèle de la sévérité ; il devint l'avocat public des *Calas* dans toutes les maisons de Toulouse , où les cris continuels de la Religion abusée demandaient le sang de ces infortunés. Un autre Juge connu par sa violence parlait dans la ville avec autant d'empportement contre les *Calas* , que le premier montrait d'empressement à les défendre. Enfin l'éclat fut si grand , qu'ils furent obligés de se recuser l'un & l'autre ; ils se retirèrent à la campagne.

Mais par un malheur étrange , le Juge favo-

nable aux *Culas* eut la délicatesse de persister dans sa récusation , & l'autre revint donner sa voix contre ceux qu'il ne devait point juger : ce fut cette voix qui forma la condamnation à la roue ; car il y eut huit voix contre cinq , un des six Juges opposés ayant à la fin , après bien des contestations , passé au parti le plus sévère.

Il semble que quand il s'agit d'un parricide , & de livrer un pere de famille au plus affreux supplice , le jugement devrait être unanime , parce que les preuves d'un crime si inouï *b*) devraient être d'une évidence sensible à tout le monde : le moindre doute dans un cas pareil , doit suffire pour faire trembler un Juge qui va signer un arrêt de mort. La faiblesse de notre raison , & l'insuffisance de nos loix se font sentir tous les jours ; mais dans quelle occasion en découvre-t-on mieux la misère que quand la prépondérance d'une seule voix fait rouer un citoyen ? Il falait dans Athenes cinquante voix au-delà de la moitié pour oser prononcer un jugement

*l*) Je ne connais que deux exemples de pères accusés dans l'histoire d'avoir assassiné leurs fils pour la Religion : le premier est du pere de *Sainte Barbara* , que nous nommons *Ste. Barbe*. Il avait commandé deux fenêtres dans sa salle de bains : *Barbe* en son absence en fit une troisième en l'honneur de la Sainte Trinité : elle fit du bout du doigt le signe de la croix sur des colonnes de marbre , & ce signe se grava profondément dans les colonnes. Son pere en colère courut après elle l'épée à la main : mais elle s'enfuit à travers

gement de mort. Qu'en résulte-t-il ? ce que nous savons très inutilement , que les Grecs étaient plus sages & plus humains que nous.

Il paraissait impossible que *Jean Calas*, vieillard de soixante-huit ans, qui avait depuis longtemps les jambes enflées & faibles, eût seul étranglé & pendu un fils âgé de vingt-huit ans, qui était d'une force au dessus de l'ordinaire ; il fallait absolument qu'il eût été assisté dans cette exécution par sa femme, par son fils *Pierre Calas*, par *Lavaisse*, & par la servante. Ils ne s'étaient pas quittés un seul moment le soir de cette fatale aventure. Mais cette supposition était encor aussi absurde que l'autre : car comment une servante zélée Catholique aurait-elle pu souffrir que des Huguenots assassinaient un jeune homme élevé par elle, pour le punir d'aimer la Religion de cette servante ? Comment *Lavaisse* serait-il venu exprès de Bordeaux pour étrangler son ami dont il ignorait la conversion prétendue ? Comment une mere tendre aurait-elle mis les mains sur son fils ? Comment tous ensemble auraient-ils pu étrangler un jeune homme

travers une montagne, qui s'ouvrit pour elle. Le père fit le tour de la montagne, & rattrapa sa fille ; on la fouetta toute nue, mais Dieu la couvrit d'un nuage blanc ; enfin son père lui trancha la tête. Voilà ce que rapporte la *Fleur des Saints*.

Le second exemple est du Prince *Hermengilde*. Il se révolta contre le Roi son père, lui donna bataille en 584, fut vaincu & tue par un Officier : on en a fait un martyr, parce que son père était *Arien*.

homme aussi robuste qu'eux tous , sans un combat long & violent , sans des cris affreux qui auraient appelé tout le voisinage , sans des coups réitérés , sans des meurtrissures , sans des habits déchirés ?

Il était évident que si le parricide avait pu être commis , tous les accusés étaient également coupables , parce qu'ils ne s'étaient pas quittés d'un moment ; il était évident qu'ils ne l'étaient pas ; il était évident que le père seul ne pouvait l'être ; & cependant l'arrêt condamna ce père seul à expirer sur la roue.

Le motif de l'arrêt était aussi inconcevable que tout le reste. Les Juges qui étaient décidés pour le supplice de *Jean Calas* persuadèrent aux autres que ce vieillard faible ne pourrait résister aux tourmens , & qu'il avouerait sous les coups des bourreaux son crime & celui de ses complices. Ils furent confondus , quand ce vieillard , en mourant sur la roue , prit Dieu à témoin de son innocence , & le conjura de pardonner à ses Juges.

Ils furent obligés de rendre un second arrêt contradictoire avec le premier , d'élargir la mère , son fils *Pierre* , le jeune *Lavaisse* & la servante : mais un des Conseillers leur ayant fait sentir que cet arrêt démentait l'autre , qu'ils se condamnaient eux-mêmes , que tous les accusés ayant toujours été ensemble dans le tems qu'on supposait le parricide , l'élargissement de tous les survivans prouvait invinciblement l'innocence du père de famille exécuté. Ils prirent alors le parti de bannir *Pierre Calas* son fils.

Ce



Ce bannissement semblait aussi inconséquent , aussi absurde que tout le reste : car *Pierre Calas* était coupable ou innocent du parricide ; s'il était coupable , il fallait le rouer comme son père ; s'il était innocent , il ne fallait pas le bannir. Mais les Juges effrayés du supplice du père , & de la pitié attendrissante avec laquelle il était mort , imaginèrent sauver leur honneur en laissant croire qu'ils faisaient grace au fils ; comme si ce n'eût pas été une prévarication nouvelle de faire grace ; & ils crurent que le bannissement de ce jeune homme pauvre , & sans apui , étant sans conséquence , n'était pas une grande injustice , après celle qu'ils avaient eu le malheur de commettre.

On commença par menacer *Pierre Calas* dans son cachot , de le traiter comme son père s'il n'abjurait pas sa Religion. C'est ce que ce jeune homme c ) atteste par serment.

*Pierre Calas* , en sortant de la ville , rencontra un Abbé convertisseur , qui le fit rentrer dans Toulouse ; on l'enferma dans un couvent de Dominicains , & là on le contraignit à remplir toutes les fonctions de la Catholicité ; c'était en partie ce qu'on voulait , c'était le prix du sang de son pere ; & la Religion qu'on avait cru venger , semblait satisfaite.

On

c ) Un Jacobin vint dans mon cachot , & me menaça du même genre de mort , si je n'abjurais pas : c'est ce que j'atteste devant Dieu , 23. Juillet 1762.

*Pierre Calas,*

On enleva les filles à la mère ; elles furent enfermées dans un couvent. Cette femme presque arrosée du sang de son mari , ayant tenu son fils aîné mort entre ses bras , voyant l'autre banni , privée de ses filles , dépouillée de tout son bien , était seule dans le monde , sans pain , sans espérance , & mourante de l'excès de son malheur. Quelques personnes ayant examiné murement toutes les circonstances de cette aventure horrible , en furent si frappées , qu'elles firent presser la Dame *Calas* , retirée dans une solitude , d'oser venir demander justice aux pieds du Trône. Elle ne pouvait pas alors se soutenir , elle s'éteignait ; & d'ailleurs étant née Anglaise , transplantée dans une province de France dès son jeune âge , le nom seul de la ville de Paris l'effrayait. Elle s'imaginait que la capitale du Royaume devait être encor plus barbare que celle de Toulouse. Enfin le devoir de venger la mémoire de son mari l'emporta sur sa faiblesse. Elle arriva à Paris prête d'expirer. Elle fut étonnée d'y trouver de l'accueil , des secours & des larmes.

La raison l'emporte à Paris sur le fanatisme , quelque grand qu'il puisse être , au lieu qu'en province le fanatisme l'emporte presque toujours sur la raison.

Mr. *De Beaumont* , célèbre Avocat du Parlement

d) On les a contrefaits dans plusieurs villes , & la Dame *Calas* a perdu le fruit de cette générosité.

e) *Dévo*t vient du mot Latin *devotus*. Les *devoti* de

ment de Paris , prit d'abord sa défense , & dressa une consultation qui fut signée de quinze Avocats. Mr. *Loiseau*, non moins éloquent, composa un mémoire en faveur de la famille. Mr. *Mariette* Avocat au Conseil , dressa une requête juridique , qui portait la conviction dans tous les esprits.

Ces trois généreux défenseurs des loix & de l'innocence abandonnerent à la veuve le profit des éditions de leurs plaidoyers. d) Paris & l'Europe entière s'émurent de pitié , & demandèrent justice avec cette femme infortunée. L'arrêt fut prononcé par tout le public longtems avant qu'il pût être signé par le Conseil.

La pitié pénétra jusqu'au Ministère , malgré le torrent continuel des affaires , qui souvent exclut la pitié , & malgré l'habitude de voir des malheureux , qui peut endurcir le cœur encor davantage. On rendit les filles à la mère. On les vit toutes trois couvertes d'un crêpe & baignées de larmes , en faire répandre à leurs Juges.

Cependant cette famille eut encor quelques ennemis , car il s'agissait de Religion. Plusieurs personnes qu'on appelle en France *dévotes* e) dirent hautement qu'il valait bien mieux laisser rouir un vieux Calviniste innocent , que d'exposer huit Conseillers de Languedoc à convenir qu'ils s'étaient trompés : on se servit même de

de l'ancienne Rome étaient ceux qui se dévouaient pour le salut de la République , c'étaient les *Curtius*, les *Décus*.

de cette expreffion : „ Il y a plus de Magistrats „ que de *Calas* : “ & on inférait de là que la famille *Calas* devait être immolée à l'honneur de la Magiftrature. On ne fongait pas que l'honneur des Juges confifte comme celui des autres hommes à réparer leurs fautes. On ne croit pas en France que le Pape affifté de fes Cardinaux foit infaillible : on pourrait croire de même que huit Juges de Touloufe ne le font pas. Tout le refte des gens fensés & defintéreffés difaient que l'arrêt de Touloufe ferait caffé dans toute l'Europe , quand même des confidérations particulières empêcheraient qu'il fût caffé dans le Conseil.

Tel était l'état de cette étonnante aventure, lorsqu'elle a fait naître à des perfonnes impartiales , mais fenfibles , le defsein de préfenter au public quelques réflexions fur la tolérance , fur l'indulgence , fur la commifération , que l'Abbé *Houteville* appelle *Dogme monftrueux* , dans fa déclamation ampoulée & erronée fur des faits , & que la raifon apelle l'apanage de la nature.

Ou les Juges de Touloufe entraînés par le fanatisme de la populace ont fait rouer un père de famille innocent, ce qui eft fans exemple ; ou ce père de famille & fa femme ont étranglé leur fils ainé , aidés dans ce parricide par un autre fils & par un ami , ce qui n'eft pas dans la nature. Dans l'un ou dans l'autre cas l'abus de la Religion la plus fainte a produit un grand crime. Il eft donc de l'intérêt du genre humain d'examiner fi la Religion doit être charitable ou barbare.

*Conséquences du suplice de Jean Calas.*

SI les pénitens blancs furent la cause du suplice d'un innocent , de la ruine totale d'une famille , de sa dispersion , & de l'opprobre qui ne devrait être attaché qu'à l'injustice , mais qui l'est au suplice ; si cette précipitation des pénitens blancs à célébrer comme un Saint , celui qu'on aurait dû traîner sur la claie , a fait rouer un père de famille vertueux ; ce malheur doit sans doute les rendre pénitens en effet pour le reste de leur vie : eux & les Juges doivent pleurer , mais non pas avec un long habit blanc , & un masque sur le visage qui cacherait leurs larmes.

On respecte toutes les Confréries ; elles sont édifiantes ; mais quelque grand bien qu'elles puissent faire à l'Etat , égale-t-il ce mal affreux qu'elles ont causé ? Elles semblent instituées par le zèle qui anime en Languedoc les Catholiques contre ceux que nous nommons *Huguenots*. On dirait qu'on a fait vœu de haïr ses frères ; car nous avons assez de Religion pour haïr & persécuter , nous n'en avons pas assez pour aimer & pour secourir. Et que serait-ce , si ces Confréries étaient gouvernées par des enthousiastes , comme l'ont été autrefois quelques Congrégations des Artisans & des *Messieurs* , chez lesquels on réduisait en art & en système l'habitude d'avoir des visions , comme le dit un de nos plus éloquens & savans Magistrats ? Que serait-ce si on établissait dans les Confréries ces cham-

bres



#### 44 CONSÉQUENCES DU SUPPLICE

bres obscures , apellées *chambres de méditation* , où l'on faisait peindre des diables armés de cornes & de griffes , des gouffres de flammes , des croix & des poignards , avec le saint nom de JESUS au-dessus du tableau ? Quel spectacle pour des yeux déjà fascinés , & pour des imaginations aussi enflammées que soumises à leurs directeurs !

Il y a eu des tems , on ne le fait que trop , où des Confréries ont été dangereuses. Les Frérôts , les Flagellans ont causé des troubles. La Ligue commença par de telles associations. Pourquoi se distinguer ainsi des autres citoyens ? s'en croyait-on plus parfait ? cela même est une insulte au reste de la nation. Voulait-on que tous les Chrétiens entraissent dans la Confrérie ? Ce serait un beau spectacle que l'Europe en capuchon & en malque , avec deux petits trous ronds au devant des yeux ! Pense-t-on de bonne foi que Dieu préfère cet acoutrement à un just-au-corps ? Il y a bien plus ; cet habit est un uniforme de controversistes , qui avertit les adversaires de se mettre sous les armes ; il peut exciter une espèce de guerre civile dans les esprits , & elle finirait peut-être par de funestes excès , si le Roi & ses Ministres n'étaient aussi sages que les fanatiques sont insensés.

On fait assez ce qu'il en a coûté depuis que les Chrétiens disputent sur le dogme ; le sang a coulé , soit sur les échaffauts , soit dans les batailles , dès le quatrième siècle jusqu'à nos jours. Bornons nous ici aux guerres & aux horreurs que les querelles de la Réforme ont excitées , & voyons

voyons quelle en a été la source en France. Peut-être un tableau raccourci & fidele de tant de calamités ouvrira les yeux de quelques personnes peu instruites, & touchera des cœurs bien faits.

---

*Idee de la Réforme du seizième Siècle.*

**L**orsqu'à la renaissance des Lettres, les esprits commencèrent à s'éclairer, on se plaignit généralement des abus ; tout le monde avoué que cette plainte était légitime.

Le Pape *Alexandre VI.* avait acheté publiquement la Tiare, & ses cinq bâtards en partageaient les avantages. Son fils, le Cardinal Duc de *Borgia*, fit périr, de concert avec le Pape son père, les *Vitelli*, les *Urbino*, les *Gravina*, les *Olivetto*, & cent autres Seigneurs, pour ravir leurs domaines. *Jules II.* animé du même esprit, excommunia *Louis XII.*, donna son Royaume au premier occupant, & lui-même le calque en tête, & la cuirasse sur le dos, mit à feu & à sang une partie de l'Italie. *Léon X.* pour payer ses plaisirs, trafiqua des indulgences, comme on vend des denrées dans un marché public. Ceux qui s'éleverent contre tant de brigandages, n'avaient du moins aucun tort dans la morale ; voyons s'ils en avaient contre nous dans la politique.

Ils disaient que JESUS - CHRIST n'ayant jamais exigé d'annates, ni de réserves, ni vendu des dispenses pour ce monde, & des indulgences pour l'autre, on pouvait se dispenser de  
payer

payer à un Prince étranger le prix de toutes ces choses. Quand les annates, les procès en Cour de Rome, & les dispenses qui subsistent encor aujourd'hui, ne nous coûteraient que cinq cent mille francs par an, il est clair que nous avons payé depuis *François I.* en deux cent cinquante années cent vingt millions; & en évaluant les différens prix du marc d'argent, cette somme en compose une d'environ deux cent cinquante millions d'aujourd'hui. On peut donc convenir sans blasphème, que les hérétiques en proposant l'abolition de ces impôts singuliers, dont la postérité s'étonnera, ne faisaient pas en cela un grand mal au Royaume, & qu'ils étaient plutôt bons calculateurs que mauvais sujets. Ajoutons qu'ils étaient les seuls qui fussent la langue Grecque, & qui connussent l'antiquité. Ne dissimulons point que malgré leurs erreurs, nous leur devons le développement de l'esprit humain, longtems enseveli dans la plus épaisse barbarie.

Mais

a) Ils renouvellaient le sentiment de *Bérenger* sur l'Eucharistie; ils niaient qu'un corps pût être en cent mille endroits différens, même par la toute-puissance divine; ils niaient que les attributs pussent subsister sans sujet; ils croyaient qu'il était absolument impossible que ce qui est pain & vin aux yeux, au goût, à l'estomach, fût anéanti dans le moment même qu'il existe; ils soutenaient toutes ces erreurs condamnées autrefois dans *Bérenger*. Ils se fondaient sur plusieurs passages des premiers Pères de l'Eglise, & surtout de *St. Justin*, qui dit expressément dans son dialogue contre *Typhon*;  
 „ L'oblation de fine farine est la figure de l'Eucharistie,  
 „ que

Mais comme ils n'iaient le Purgatoire , dont on ne doit pas douter , & qui d'ailleurs rapportait beaucoup aux moines ; comme ils ne révéraient pas des reliques qu'on doit révéler , mais qui rapportaient encor davantage ; enfin , comme ils attaquaient des dogmes très respectés , a ) on ne leur répondit d'abord qu'en les faisant brûler. Le Roi qui les protégeait , & les soudoyait en Allemagne , marcha dans Paris à la tête d'une procession , après laquelle on exécuta plusieurs de ces malheureux ; & voici quelle fut cette exécution. On les suspendait au bout d'une longue poutre qui jouait en bascule sur un arbre de bout ; un grand feu était allumé sous eux , on les y plongeait , & on les relevait alternativement ; ils éprouvaient les tourmens & la mort par degrés , jusqu'à ce qu'ils expirassent par le plus long & le plus affreux supplice que jamais ait inventé la barbarie.

Peu de tems avant la mort de *François I.*  
quel-

„ que JESUS-CHRIST nous ordonne de faire en même-  
„ moire de sa passion. “ καὶ ἡ τῆς σμιδαλίας δεκ. τ'ἰος  
βὺ τῆ ἀρετῆ τῆς εὐχαριστίας , οἱ εἰς ἀνάμνησιν τῶ πάθους δεκ.  
Ἰησοῦ χριστοῦ ὁ κύριος ὁ ἡμῶν παρίδωκε ποιῆν.

Ils rapellaient tout ce qu'on avait dit dans les premiers siècles contre le culte des reliques ; ils citaient ces paroles de *Vigilantius* : „ Est-il nécessaire que vous respectiez , ou même que vous adoriez une vile poussière ? les ames des Martyrs aiment-elles encor leurs cendres ? Les coutumes des idolâtres se sont introduites dans l'Eglise ; on commence à allumer des flambeaux en plein midi ; nous pouvons pendant  
„ noire

quelques membres du Parlement de Provence , animés par des Ecclésiastiques contre les habitans de Merindol & de Cabriere , demandèrent au Roi des troupes pour apuier l'exécution de dix-neuf personnes de ce pays condamnées par eux ; ils en firent égorger six mille , sans pardonner ni au sexe , ni à la vieillesse , ni à l'enfance ; ils réduisirent trente bourgs en cendres. Ces peuples , jusqu'alors inconnus , avaient tort sans doute d'être nés Vaudois , c'était leur seule iniquité. Ils étaient établis depuis trois cent ans dans des deserts , & sur des montagnes qu'ils avaient rendu fertiles par  
un

„ notre vie prier les uns pour les autres ; mais après  
„ la mort , à quoi servent ces prières ?

Mais ils ne disaient pas combien *St Jérôme* s'était élevé contre ces paroles de *Vigilantius*. Enfin , ils voulaient tout rapeller aux tems Apostoliques , & ne voulaient pas convenir que l'Eglise s'étant étendue & fortifiée , il avait fallu nécessairement étendre & fortifier sa discipline : ils condamnaient les richesses , qui semblaient pourtant nécessaires pour soutenir la majesté du culte.

b) Le véridique & respectable Président de *Thou* parle ainsi de ces hommes si innocens & si infortunés : *Homines esse qui trecentis circiter abhinc annis asperum & incultum solum vestigale à dominis acceperint , quod improbo labore & assiduo cultu frugum ferax & aptum pecori reddiderint ; patientissimos eos laboris & inedia , à litibus abhorrentes , erga egenos munificos , tributis principi & sua jura dominis sedulo & summa fide pendere ; Dei cultum assiduis precibus & morum innocentiam præ se ferre , ceterum raro divorum templa adire , nisi si quando ad vicina suis finibus oppida mercandi aut negotiorum causa diver-*  
tant ;



un travail incroyable. Leur vie pastorale & tranquille retraçait l'innocence attribuée aux premiers âges du monde. Les villes voisines n'étaient connues d'eux que par le trafic des fruits qu'ils allaient vendre ; ils ignoraient les procès & la guerre ; ils ne se défendirent pas ; on les égorgea comme des animaux fugitifs qu'on tue dans une enceinte *b*).

Après la mort de *François I.* Prince plus connu cependant par ses galanteries & par ses malheurs que par ses cruautés, le supplice de mille hérétiques, surtout celui du Conseiller au Parlement

*tant ; quò si quandoque pedem inferant , non dei , divorumque statuis advolvi , nec cereos eis aut donaria ulla ponere ; non sacerdotes ab eis rogari ut pro se , aut propinquorum manibus rem divinam faciant , non cruce frontem insigniri uti aliorum moris est : cum calum intonat non se lustrali aqua aspergere , sed sublati in cælum oculis dei opem implorare ; non religionis ergo peregrè proficisci , non pervias antè crucium simulacra caput aperire ; sacra alio ritu , & populari lingua celebrare , non denique Pontifici aut Episcopis honorem deferre . sed quosdam è suo numero delectos pro antistitibus & doctoribus habere . Hæc uti ad Franciscum relata VI. Eid. feb. anni 660.*

*Madame de Cental*, à qui appartenait une partie des terres ravagées, & sur lesquelles on ne voyait plus que les cadavres de ses habitans, demanda justice au Roi *Henri II.* qui la renvoya au Parlement de Paris. L'Avocat-général de Provence nommé *Guerin*, principal auteur des massacres, fut seul condamné à perdre la tête ; *De Thou* dit, qu'il porta seul la peine des autres coupables, *quòd aulicorum favore destitueretur*, parce qu'il n'avait pas d'amis à la Cour.

ment *Dubourg*, & enfin, le massacre de *Vassy*, armèrent les persécutés, dont la secte s'était multipliée à la lueur des bûchers, & sous le fer des bourreaux; la rage succéda à la patience; ils imitèrent les cruautés de leurs ennemis: neuf guerres civiles remplirent la France de carnage; une paix plus funeste que la guerre produisit la *St. Barthelemi*, dont il n'y avait aucun exemple dans les annales des crimes.

La Ligue assassina *Henri III.* & *Henri IV.* par les mains d'un frère Jacobin, & d'un monstre qui avait été frère Feuillant. Il y a des gens qui prétendent que l'humanité, l'indulgence, & la liberté de conscience sont des choses horribles; mais en bonne foi, auraient-elles produit des calamités comparables?

---

*Si la Tolérance est dangereuse? & chez quels peuples elle est permise?*

Quelques-uns ont dit que si l'on usait d'une indulgence paternelle envers nos frères errans qui prient Dieu en mauvais Français, ce serait leur mettre les armes à la main, qu'on verrait de nouvelles batailles de *Jarnac*, de *Moncontour*, de *Coutras*, de *Dreux*, de *St. Denis* &c. C'est ce que j'ignore, parce que je ne suis pas prophète; mais il me semble que ce n'est pas raisonner conséquemment que de dire, *Ces hommes se sont soulevés quand je leur ai fait du*

SI LA TOLERANCE EST DANGEREUSE? 51

*du mal , donc ils se soulèveront quand je leur ferai du bien.*

J'oserais prendre la liberté d'inviter ceux qui sont à la tête du Gouvernement , & ceux qui sont destinés aux grandes places , à vouloir bien examiner mûrement , si l'on doit craindre en effet que la douceur produise les mêmes révoltes que la cruauté a fait naître , si ce qui est arrivé dans certaines circonstances doit arriver dans d'autres , si les tems , l'opinion , les mœurs sont toujours les mêmes ?

Les Huguenots , sans doute , ont été enivrés de fanatisme , & souillés de sang comme nous : mais la génération présente est-elle aussi barbare que leurs pères ? le tems , la raison qui fait tant de progrès , les bons livres , la douceur de la société , n'ont-ils point pénétré chez ceux qui conduisent l'esprit de ces peuples ? & ne nous apercevons-nous pas que presque toute l'Europe a changé de face depuis environ cinquante années ?

Le Gouvernement s'est fortifié partout , tandis que les mœurs se sont adoucies. La police générale , soutenue d'armées nombreuses toujours existantes , ne permet pas d'ailleurs de craindre le retour de ces tems anarchiques , où des payfans Calvinistes combattaient des payfans Catholiques , enrégimentés à la hâte entre les semailles & les moissons.

D'autres tems , d'autres soins. Il serait absurde de décimer aujourd'hui la Sorbonne , parce qu'elle présenta requête autrefois pour faire brûler la *pucelle d'Orleans* ; parce qu'elle déclara

52 SI LA TOLERANCE EST DANGEREUSE ,

*Henri III.* déchu du droit de régner , qu'elle l'excommunia , qu'elle proscrivit le grand *Henri IV.* On ne recherchera pas , sans doute , les autres Corps du Royaume qui commirent les mêmes excès. dans ces tems de frénésie ; cela serait non-seulement injuste , mais il y aurait autant de folie qu'à purger tous les habitans de Marseille , parce qu'ils ont eu la peste en 1720.

Irons-nous faccager Rome , comme firent les troupes de *Charles-Quint* , parce que *Sixte-Quint* en 1585. accorda neuf ans d'indulgence à tous les Français qui prendraient les armes contre leur Souverain ? & n'est-ce pas assez d'empêcher Rome de se porter jamais à des excès semblables ?

La fureur qu'inspirent l'esprit dogmatique & l'abus de la Religion Chrétienne mal entendue ,

a) *François Gomar* était un Théologien Protestant ; il soutint contre *Arminius* son collègue , que Dieu a destiné de toute éternité la plus grande partie des hommes à être brûlés éternellement : ce dogme infernal fut soutenu comme il devait l'être par la persécution. Le grand Pensionnaire *Barneveldt* , qui était du parti contraire à *Gomar* , eut la tête tranchée à l'âge de 71 ans , le 13. May 1619. pour avoir contristé au possible l'Eglise de Dieu.

b) Un déclamateur dans l'apologie de la révocation de l'Edit de Nantes , dit en parlant de l'Angleterre : une fausse religion devait produire nécessairement de tels fruits ; il en restait un seul à meurir , ces insultaires le recueillent , c'est le mépris des nations. Il faut avouer que l'auteur prend mal son tems pour dire que les Anglais

due , a répandu autant de sang , a produit autant de désastres en Allemagne , en Angleterre , & même en Hollande , qu'en France : cependant aujourd'hui la différence des Religions ne cause aucun trouble dans ces Etats : le Juif , le Catholique , le Grec , le Luthérien , le Calviniste , l'Anabatiste , le Socinien , le Memnoniste , le Morave & tant d'autres , vivent en frères dans ces contrées , & contribuent également au bien de la société.

On ne craint plus en Hollande que les disputes d'un *a*) *Gomar* sur la prédestination fassent trancher la tête au grand Pensionnaire. On ne craint plus à Londres que les querelles des Presbytériens & des Episcopaux pour une Liturgie & pour un surplis , répandent le sang d'un Roi sur un échaffaut *b*). L'Irlande peuplée & enrichie ne verra plus ses citoyens Catholiques sacrifier à Dieu pendant deux mois  
ses

glais sont méprisables & méprisés de toute la terre. Ce n'est pas , ce me semble , lorsqu'une nation signale sa bravoure & sa générosité , lorsqu'elle est victorieuse dans les quatre parties du monde , qu'on est bien reçu à dire qu'elle est méprisable & méprisée. C'est dans un chapitre sur l'intolérance , qu'on trouve ce singulier passage. Ceux qui prêchent l'intolérance méritent d'écrire ainsi. Cet abominable livre , qui semble fait par le fou de *Verberies* , est d'un homme sans mission ; car quel Pasteur écrirait ainsi ? La fureur est poussée dans ce livre , jusqu'à justifier la *St. Barthelemi*. On croirait qu'un tel ouvrage rempli de si affreux paradoxes devrait être entre les mains de tout le monde , au moins par sa singularité , cependant à peine est-il connu.



54 SI LA TOLERANCE EST DANGEREUSE ,

les citoyens Protestans , les enterrer vivans , suspendre les meres à des gibets , attacher les filles au cou de leurs mères & les voir expirer ensemble , ouvrir le ventre des femmes enceintes , en tirer les enfans à demi formés , & les donner à manger aux porcs & aux chiens ; mettre un poignard dans la main de leurs prisonniers garottés , & conduire leurs bras dans le sein de leurs femmes , de leurs pères , de leurs mères , de leurs filles ; s'imaginant en faire mutuellement des parricides , & les damner tous en les exterminant tous. C'est ce que rapporte *Rapin Toyras* , Officier en Irlande , presque contemporain : c'est ce que rapportent toutes les annales , toutes les histoires d'Angleterre , & ce qui sans doute ne sera jamais imité. La Philosophie , la seule Philosophie , cette sœur de la Religion , a desarmé des mains que la superstition avait si longtems ensanglantées , & l'esprit humain au réveil de son yvresse s'est étonné des excès où l'avait emporté le fanatisme.

Nous-mêmes , nous avons en France une Province opulente où le Luthéranisme l'emporte sur le Catholicisme. L'Université d'Alzace est entre les mains des Luthériens : ils occupent une partie des Charges municipales ; jamais la moindre querelle religieuse n'a dérangé le repos de cette Province depuis qu'elle appartient à nos Rois. Pourquoi ? c'est qu'on n'y a persécuté personne. Ne cherchez point à gêner les cœurs , & tous les cœurs seront à vous.

Je ne dis pas que tous ceux qui ne sont point de la Religion du Prince doivent partager les places

places & les honneurs de ceux qui sont de la Religion dominante. En Angleterre, les Catholiques regardés comme attachés au parti du Prétendant, ne peuvent parvenir aux emplois; ils payent même double taxe; mais ils jouissent d'ailleurs de tous les droits des citoyens.

On a soupçonné quelques Evêques Français de penser qu'il n'est ni de leur honneur, ni de leur intérêt, d'avoir dans leur Diocèse des Calvinistes; & que c'est là le plus grand obstacle à la tolérance; je ne le puis croire. Le corps des Evêques en France est composé de gens de qualité qui pensent & qui agissent avec une noblesse digne de leur naissance; ils sont charitables & généreux, c'est une justice qu'on doit leur rendre: ils doivent penser que certainement leurs diocésains fugitifs ne se convertiront pas dans les pays étrangers, & que retournés auprès de leurs Pasteurs ils pourraient être éclairés par leurs instructions, & touchés par leurs exemples; il y aurait de l'honneur à les convertir, le temporel n'y perdrait pas, & plus il y aurait de citoyens, plus les terres des Prélats rapporteraient.

Un Evêque de Varmie en Pologne avait un Anabatiste pour fermier, & un Socinien pour receveur; on lui proposa de chasser & de poursuivre l'un parce qu'il ne croyait pas la consubstantiabilité, & l'autre parce qu'il ne batisait son fils qu'à quinze ans; il répondit qu'ils seraient éternellement damnés dans l'autre monde, mais que dans ce monde-ci ils lui étaient très nécessaires.

56 SI LA TOLÉRANCE EST DANGEREUSE,

Sortons de notre petite sphère , & examinons le reste de notre globe. Le Grand Seigneur gouverne en paix vingt peuples de différentes Religions ; deux cent mille Grecs vivent avec sécurité dans Constantinople ; le Muphti même nomme & présente à l'Empereur le Patriarche Grec ; on y souffre un Patriarche Latin. Le Sultan nomme des Evêques Latins pour quelques îles de la Grece , \* & voici la formule dont il se sert : *Je lui commande d'aller résider Evêque dans l'île de Chio , selon leur ancienne coutume & leurs vaines cérémonies.* Cet Empire est rempli de Jacobites , de Nestoriens , de Monothélites ; il y a des Cophites , des Chrétiens de *St. Jean* , des Juifs , des Guebres , des Baniens. Les annales Turques ne font mention d'aucune révolte excitée par aucune de ces Religions.

Allez dans l'Inde , dans la Perse , dans la Tartarie , vous y verrez la même tolérance & la même tranquillité. *Pierre le Grand* a favorisé tous les cultes dans son vaste Empire : le commerce & l'agriculture y ont gagné , & le Corps politique n'en a jamais souffert.

Le Gouvernement de la Chine n'a jamais adopté , depuis plus de quatre mille ans qu'il est connu , que le culte des *Noachides* , l'adoration simple d'un seul Dieu : cependant il tolère les superstitions de *Fo* , & une multitude de Bonzes , qui serait dangereuse , si la sagesse des tribunaux ne les avait pas toujours contenus.

II

\* Voyez *Ricaut*.

Il est vrai que le grand Empereur *Tont-Chin*, le plus sage & le plus magnanime peut-être qu'ait eu la Chine, a chassé les Jésuites ; mais ce n'était pas parce qu'il était intolérant, c'était au contraire parce que les Jésuites l'étaient. Ils rapportent eux-mêmes dans leurs lettres curieuses, les paroles que leur dit ce bon Prince : *Je sais que votre Religion est intolérante ; je sais ce que vous avez fait aux Manilles & au Japon ; vous avez trompé mon pere , n'esperez pas me tromper de même.* Qu'on lise tout le discours qu'il daigna leur tenir, on le trouvera le plus sage & le plus clément des hommes. Pouvait-il en effet retenir des Physiciens d'Europe, qui sous prétexte de montrer des thermometres & des éolipiles à la Cour, avaient soulevé déjà un Prince du sang ? & qu'aurait dit cet Empereur s'il avait lu nos histoires, s'il avait connu nos tems de la ligue, & de la conspiration des poudres ?

C'en était assez pour lui d'être informé des querelles indécentes des Jésuites, des Dominicains, des Capucins, des Prêtres séculiers envoyés du bout du monde dans ses Etats : ils venaient prêcher la vérité, & ils s'anathématisaient les uns les autres. L'Empereur ne fit donc que renvoyer des perturbateurs étrangers : mais avec quelle bonté les renvoya-t-il ? quels soins paternels n'eut-il pas d'eux pour leur voyage, & pour empêcher qu'on ne les insultât sur la route ? Leur bannissement même fut un exemple de tolérance & d'humanité.

Les

58 SI LA TOLÉRANCE EST DANGEREUSE,

\* Les Japonois étoient les plus tolérans de tous les hommes ; douze Religions paisibles étoient établies dans leur Empire : les Jésuites vinrent faire la treizième ; mais bientôt n'en voulant pas souffrir d'autre , on fait ce qui en résulta ; une guerre civile , non moins affreuse que celles de la Ligue , désola ce pays. La Religion Chrétienne fut noyée enfin dans des flots de sang ; les Japonois fermèrent leur Empire au reste du monde , & ne nous regardèrent que comme des bêtes farouches , semblables à celles dont les Anglais ont purgé leur île. C'est en vain que le Ministre *Colbert* sentant le besoin que nous avions des Japonois , qui n'ont nul besoin de nous , tenta d'établir un commerce avec leur Empire ; il les trouva inflexibles.

Ainsi donc notre Continent entier nous prouve qu'il ne faut ni annoncer , ni exercer l'intolérance.

Jetez les yeux sur l'autre hémisphère , voyez la Caroline , dont le sage *Lock* fut le Législateur ; il suffit de sept pères de famille pour établir un culte public approuvé par la loi : cette liberté n'a fait naître aucun désordre. Dieu nous préserve de citer cet exemple pour engager la France à l'imiter ! on ne le rapporte que pour faire voir que l'excès le plus grand où

\* Voyez *Kempfer* & toutes les relations du Japon.

b) Mr. de la *Bourdonnaie* , Intendant de Rouen , dit que la manufacture de chapeaux est tombée à Caudebec & à Neufchâtel par la fuite des réfugiés. Mr. *Foucaut* , Inten-



où puisse aller la tolérance, n'a pas été suivi de la plus légère dissension : mais ce qui est très-utile & très-bon dans une colonie naissante, n'est pas convenable dans un ancien Royaume.

Que dirons-nous des *Primitifs* que l'on a nommés *Quakers* par dérision, & qui avec des usages peut-être ridicules, ont été si vertueux, & ont enseigné inutilement la paix au reste des hommes ? Ils sont en Pensilvanie au nombre de cent mille ; la discorde, la controverse sont ignorées dans l'heureuse patrie qu'ils se sont faite : & le nom seul de leur ville de Philadelphie, qui leur rappelle à tout moment que les hommes sont frères, est l'exemple & la honte des peuples qui ne connaissent pas encore la tolérance.

Enfin cette tolérance n'a jamais excité de guerre civile ; l'intolérance a couvert la terre de carnage. Qu'on juge maintenant entre ces deux rivales, entre la mère qui veut qu'on égorge son fils, & la mère qui le cède pourvu qu'il vive.

Je ne parle ici que de l'intérêt des nations, & en respectant comme je le dois la Théologie, je n'envisage dans cet article que le bien physique & moral de la société. Je supplie tout lecteur impartial de peser ces vérités, de les rectifier & de les étendre. Des lecteurs attentifs qui se communiquent leurs pensées, vont toujours plus loin que l'auteur ( *b* ).

Com-

Intendant de Caën, dit que le commerce est tombé de moitié dans la Généralité. Mr. de Maupeou, Intendant de Poitiers, dit que la manufacture de droguet est ané-

antie.

*Comment la Tolérance peut être admise ?*

J'Ose supposer qu'un Ministre éclairé & magnanime , un Prélat humain & sage , un Prince qui fait que son intérêt consiste dans le grand nombre de ses sujets , & sa gloire dans leur bonheur , daigne jeter les yeux sur cet écrit informe & défectueux ; il y supplée par ses propres lumières ; il se dit à lui-même , Que risquerais-je à voir la terre cultivée & ornée par plus de mains laborieuses , les tributs augmentés , l'Etat plus florissant ?

L'Allemagne serait un désert couvert des ossemens des Catholiques , Evangeliques , Réformés , Anabatistes , égorgés les uns par les autres , si la paix de Westphalie n'avait pas procuré enfin la liberté de conscience.

Nous avons des Juifs à Bordeaux , à Metz , en Alzace ; nous avons des Luthériens , des Molinistes , des Jansénistes ; ne pouvons-nous pas souffrir & contenir des Calvinistes à peu près aux mêmes conditions que les Catholiques sont tolérés à Londres ? Plus il y a de sectes ,  
moins

antie. Mr. de Bezons , Intendant de Bordeaux , se plaint que le commerce de Clerac & de Nerac ne subsiste presque plus. Mr. de Miroménil , Intendant de Touraine , dit que le commerce de Tours est diminué de dix millions par année ; & tout cela par la persécution. Voyez les mémoires des Intendans en 1698. Comptez surtout le nombre des officiers de terre & de mer , & des matelots , qui ont été obligés d'aller servir contre la France ,

moins chacune est dangereuse ; la multiplicité les affaiblit ; toutes sont réprimées par de justes loix , qui détendent les assemblées tumultueuses , les injures , les séditions , & qui sont toujours en vigueur par la force coactive.

Nous savons que plusieurs chefs de famille , qui ont élevé de grandes fortunes dans les pays étrangers , sont prêts à retourner dans leur patrie ; ils ne demandent que la protection de la loi naturelle , la validité de leurs mariages , la certitude de l'état de leurs enfans , le droit d'hériter de leurs pères , la franchise de leurs personnes ; point de temples publics , point de droit aux charges municipales , aux dignités : les Catholiques n'en ont ni à Londres , ni en plusieurs autres pays. Il ne s'agit plus de donner des privilèges immenses , des places de sûreté à une faction , mais de laisser vivre un peuple paisible , d'adoucir des édits , autrefois peut-être nécessaires , & qui ne le sont plus ; ce n'est pas à nous d'indiquer au Ministère ce qu'il peut faire ; il suffit de l'implorer pour des infortunés.

Que de moyens de les rendre utiles , &  
d'em-

ce , & souvent avec un fâcheux avantage : & voyez si l'intolérance n'a pas causé quelque mal à l'Etat.

On n'a pas ici la témérité de proposer des vues à des Ministres dont on connaît le génie & les grands sentimens , & dont le cœur est aussi noble que la naissance : ils verront assez que le rétablissement de la marine demande quelque indulgence pour les habitans de nos côtes.

d'empêcher qu'ils ne soient jamais dangereux ! La prudence du Ministère & du Conseil, apuïée de la force , trouvera bien aisément ces moyens, que tant d'autres nations employent si heureusement.

Il y a des fanatiques encor dans la populace Calviniste ; mais il est constant qu'il y en a davantage d'ins la populace convulsionnaire. La lie des insenses de *St. Medard* est comptée pour rien dans la nation , celle des Prophètes Calvinistes est anéantie. Le grand moyen de diminuer le nombre des maniaques , s'il en reste , est d'abandonner cette maladie de l'esprit au régime de la raison , qui éclaire lentement , mais infailliblement, les hommes. Cette raison est douce , elle est humaine , elle inspire l'indulgence , elle étouffe la discorde , elle affermit la vertu , elle rend aimable l'obéissance aux loix , plus encor que la force ne les maintient. Et comptera-t-on pour rien le ridicule attaché aujourd'hui à l'entousiasme par tous les honnêtes gens ? Ce ridicule est une puissante barrière contre les extravagances de tous les sectaires. Les tems passés sont comme s'ils n'avaient jamais été. Il faut toujours partir du point où l'on est , & de celui où les nations sont parvenues.

Il a été un tems où l'on se crut obligé de rendre des arrêts contre ceux qui enseignaient une doctrine contraire aux catégories d'*Aristote* , à l'horreur du vuide , aux quiddités , & à l'universel de la part de la chose. Nous avons en Europe plus de cent volumes de jurisprudence

dence sur la forcellerie , & sur la manière de distinguer les faux forciers des véritables. L'excommunication des fauterelles , & des insectes nuisibles aux moissons , a été très en usage , & subsiste encor dans plusieurs rituels ; l'usage est passé , on laisse en paix *Aristote* , les forciers & les fauterelles. Les exemples de ces graves démences , autrefois si importantes , sont innombrables ; il en revient d'autres de tems en tems ; mais quand elles ont fait leur effet , quand on en est rassasié , elles s'anéantissent. Si quelqu'un s'avisait aujourd'hui d'être Carpocratien , ou Eutichéen , ou Monothélite , Monophysite , Nestorien , Manichéen &c. qu'arriverait-il ? on en rirait comme d'un homme habillé à l'antique avec une fraise & un pourpoint.

La nation commençait à entr'ouvrir les yeux, lorsque les Jésuites *Le Tellier* & *Doucín* fabriquèrent la bulle *Unigenitus* qu'ils envoyèrent à Rome ; ils crurent être encor dans ces tems d'ignorance , où les peuples adoptaient sans examen les assertions les plus absurdes. Ils osèrent proscrire cette proposition , qui est d'une vérité universelle dans tous les cas & dans tous les tems : *La crainte d'une excommunication injuste ne doit point empêcher de faire son devoir* : c'était proscrire la raison , les libertés de l'Eglise Gallicane , & le fondement de la morale ; c'était dire aux hommes , Dieu vous ordonne de ne jamais faire vôtre devoir , dès que vous craindrez l'injustice. On n'a jamais heurté le sens commun plus effrontément. Les consultants de Rome n'y prirent pas garde. On persuada à la  
Cour



Cour de Rome que cette bulle était nécessaire , & que la nation la désirait ; elle fut signée , scellée & envoyée ; on en fait les fuites ; certainement si on les avait prévues , on aurait mitigé la bulle. Les querelles ont été vives , la prudence & la bonté du Roi les a enfin apaisées.

Il en est de même dans une grande partie des points qui divisent les Protestans & nous ; il y en a quelques-uns qui ne sont d'aucune conséquence ; il y en a d'autres plus graves , mais sur lesquels la fureur de la dispute est tellement amortie , que les Protestans eux-mêmes ne prêchent aujourd'hui la controverse en aucune de leurs églises.

C'est donc ce tems de dégoût , de fatiété , ou plutôt de raison , qu'on peut saisir comme une époque & un gage de la tranquillité publique. La controverse est une maladie épidémique qui est sur sa fin , & cette peste dont on est guéri , ne demande plus qu'un régime doux. Enfin l'intérêt de l'Etat est que des fils expatriés reviennent avec modestie dans la maison de leur père ; l'humanité le demande , la raison le conseille , & la politique ne peut s'en effrayer.

*Si l'Intolérance est de droit naturel & de droit humain ?*

**L**E droit naturel est celui que la nature indique à tous les hommes. Vous avez élevé  
votre

vôtre enfant ; il vous doit du respect comme à son père , de la reconnaissance comme à son bienfaiteur. Vous avez droit aux productions de la terre que vous avez cultivée par vos mains ; vous avez donné & reçu une promesse , elle doit être tenue.

Le droit humain ne peut être fondé en aucun ~~cas~~ que sur ce droit de nature ; & le grand principe , le principe universel de l'un & de l'autre , est dans toute la terre : *Ne fais pas ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit.* Or on ne voit pas comment , suivant ce principe , un homme pourrait dire à un autre , *Crois ce que je crois , & ce que tu ne peux croire , ou tu périras* : C'est ce qu'on dit en Portugal , en Espagne , à Goa. On se contente à présent dans quelques autres pays de dire ; *Crois , ou je t'abhorre ; crois , ou je te ferai tout le mal que je pourrai ; monstre , tu n'as pas ma Religion , tu n'as donc point de Religion ; il faut que tu sois en horreur à tes voisins , à ta ville , à ta province.*

S'il était de droit humain de se conduire ainsi , il faudrait donc que le Japonois détestât le Chinois , qui aurait en exécration le Siamois ; celui-ci poursuivrait les Gangarides , qui tomberaient sur les habitans de l'Indus ; un Mogol arracherait le cœur au premier Malabare qu'il trouverait ; le Malabare pourrait égorger le Persan , qui pourrait massacrer le Turc ; & tous ensemble se jetteraient sur les Chrétiens , qui se sont si longtems dévorés les uns les autres.

## 66 SI L'INTOLERANCE EST DE DROIT &c.

Le droit de l'intolérance est donc absurde & barbare; c'est le droit des tigres; & il est bien plus horrible, car les tigres ne déchirent que pour manger, & nous nous sommes exterminés pour des paragraphes.

---

*Si l'Intolérance a été connue des Grecs ?*

**L**es peuples dont l'histoire nous a donné quelques faibles connaissances, ont tous regardé leurs différentes Religions comme des nœuds qui les unissaient tous ensemble; c'était une association du genre humain. Il y avait une espèce de droit d'hospitalité entre les Dieux comme entre les hommes. Un étranger arrivait - il dans une ville ? il commençait par adorer les Dieux du pays ; on ne manquait jamais de vénérer les Dieux mêmes de ses ennemis. Les Troyens adressaient des prières aux Dieux qui combattaient pour les Grecs.

*Alexandre* alla consulter dans les déserts de la Libie le Dieu *Ammon*, auquel les Grecs donnèrent le nom de *Zeus*, & les Latins de *Jupiter*, quoique les uns & les autres eussent leur *Jupiter* & leur *Zeus* chez eux. Lorsqu'on assiégeait une ville, on faisait un sacrifice & des prières aux Dieux de la ville, pour se les rendre favorables. Ainsi, au milieu même de la guerre, la Religion réunissait les hommes, & adoucissait quelquefois leurs fureurs, si quelquefois elle leur commandait des actions inhumaines & horribles.

Je

## L'INTOLERANCE INCONNUE AUX GRECS. 67

Je peux me tromper , mais il me paraît que de tous les anciens peuples policés , aucun n'a gêné la liberté de penser. Tous avaient une Religion ; mais il me semble qu'ils en usaient avec les hommes comme avec leurs Dieux ; ils reconnaissaient tous un Dieu suprême , mais ils lui associaient une quantité prodigieuse de Divinités inférieures ; ils n'avaient qu'un culte , mais ils permettaient une foule de systèmes particuliers.

Les Grecs , par exemple , quelque religieux qu'ils fussent , trouvaient bon que les Epicuriens niaissent la Providence , & l'existence de l'ame. Je ne parle pas des autres sectes , qui toutes blessaient les idées saines qu'on doit avoir de l'Etre Créateur , & qui toutes étaient tolérées.

*Socrate* qui approcha le plus près de la connaissance du Créateur , en porta , dit-on , la peine , & mourut martyr de la Divinité ; c'est le seul que les Grecs aient fait mourir pour ses opinions. Si ce fut en effet la cause de sa condamnation , cela n'est pas à l'honneur de l'intolérance , puisqu'on ne punit que celui qui seul rendit gloire à Dieu , & qu'on honorait tous ceux qui donnaient de la Divinité les notions les plus indignes. Les ennemis de la tolérance ne doivent pas , à mon avis , se prévaloir de l'exemple odieux des juges de *Socrate*.

Il est évident , d'ailleurs , qu'il fut la victime d'un parti furieux animé contre lui. Il s'était fait des ennemis irréconciliables des sophistes , des orateurs , des poètes , qui enseignaient dans les écoles , & même de tous les précep-

teurs qui avaient soin des enfans de distinction. Il avoue lui-même dans son discours rapporté par *Platon*, qu'il allait de maison en maison prouver à ces précepteurs qu'ils n'étaient que des ignorans : cette conduite n'était pas digne de celui qu'un oracle avait déclaré le plus sage des hommes. On déchaina contre lui un prêtre, & un Conseiller des cinq cent, qui l'accusèrent; j'avoue que je ne sais pas précisément de quoi, je ne vois que du vague dans son apologie; on lui fait dire en général, qu'on lui imputait d'inspirer aux jeunes gens des maximes contre la Religion & le Gouvernement. C'est ainsi qu'en usent tous les jours les calomniateurs dans le monde : mais il faut dans un tribunal des faits avérés, des chefs d'accusation précis & circonstanciés; c'est ce que le proces de *Socrate* ne nous fournit point; nous savons seulement qu'il eut d'abord deux cent vingt voix pour lui. Le tribunal des cinq cent possédait donc deux cent vingt philosophes; c'est beaucoup; je doute qu'on les trouve ailleurs. Enfin, la pluralité fut pour la ciguë; mais aussi, songeons que les Athéniens revenus à eux-mêmes eurent les accusateurs & les juges en horreur; que *Mélitus*, le principal auteur de cet arrêt, fut condamné à mort pour cette injustice; que les autres furent bannis, & qu'on éleva un temple à *Socrate*. Jamais la Philosophie ne fut si bien vengée, ni tant honorée. L'exemple de *Socrate* est au fonds le plus terrible argument qu'on puisse alléguer contre l'intolérance. Les Athéniens avaient un autel dédié



## A ÉTÉ CONNUE DES GRECS? 69

dédié aux Dieux étrangers , aux Dieux qu'ils ne pouvaient connaître. Y a-t-il une plus forte preuve, non-seulement d'indulgence pour toutes les nations , mais encor de respect pour leurs cultes ?

Un honnête homme qui n'est ennemi ni de la raison , ni de la littérature , ni de la probité , ni de la patrie , en justifiant depuis peu la *Saint Barthelemi*, , cite la guerre des Phocéens nommée la *guerre sacrée* , comme si cette guerre avait été allumée pour le culte , pour le dogme , pour des argumens de Théologie ; il s'agissait de savoir à qui appartiendrait un champ : c'est le sujet de toutes les guerres. Des gerbes de bled ne font pas un symbole de créance ; jamais aucune ville Grecque ne combattit pour des opinions. D'ailleurs que prétend cet homme modeste & doux ? veut-il que nous fussions une guerre sacrée ?

---

## *Si les Romains ont été tolérans ?*

Chez les anciens Romains , depuis *Romulus* jusqu'aux tems où les Chrétiens disputèrent avec les prêtres de l'Empire , vous ne voyez pas un seul homme persécuté pour ses sentimens. *Cicéron* douta de tout ; *Lucrèce* nia tout ; & on ne leur en fit pas le plus léger reproche : la licence même alla si loin , que *Pline* le naturaliste commence son livre par nier un Dieu , & par dire que s'il en est un , c'est le Soleil.

Cicéron dit , en parlant des Enfers , *Non est cuius tam excors quæ credat* : „ Il n'y a pas même de „ vieille assez imbécille pour les croire. “ *Juvenal* dit : *Nec pueri credunt* : „ Les enfans n'en croient „ rien. “ On chantaît sur le théâtre de Rome : *Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil* : „ Rien „ n'est après la mort, la mort même n'est rien. “ Abhorrons ces maximes , & tout au plus , pardonnons les à un peuple que les Evangiles n'éclairaient pas ; elles sont fausses , elles sont impies ; mais concluons que les Romains étaient très tolérans , puisqu'elles n'excitèrent jamais le moindre murmure.

Le grand principe du Sénat & du peuple Romain était : *Deorum offensa diis curæ* ; „ C'est „ aux Dieux seuls à se soucier des offenses faites aux Dieux. “ Ce peuple Roi ne songeait qu'à conquérir , à gouverner , & à policer l'Univers. Ils ont été nos législateurs comme nos vainqueurs ; & jamais *César* , qui nous donna des fers , des loix & des jeux , ne voulut nous forcer à quitter nos Druides pour lui , tout grand Pontife qu'il était d'une nation notre Souveraine.

Les Romains ne professaient pas tous les cultes , ils ne donnaient pas à tous la sanction publique , mais ils les permirent tous. Ils n'eurent aucun objet matériel de culte sous *Numa* , point de simulacres , point de statues ; bientôt ils en élevèrent aux Dieux *Majorum Gentium* , que les Grecs leur firent connaître. La loi des douze tables , *Deos peregrinos ne colunto* , se réduisit à n'accorder le culte public qu'aux Divinités

vinités supérieures ou inférieures approuvées par le Sénat. *Isis* eut un temple dans Rome, jusqu'au tems où *Tibère* le démolit, lorsque les prêtres de ce temple corrompus par l'argent de *Mundus*, le firent coucher dans le temple sous le nom du Dieu *Ambis* avec une femme nommée *Pauline*. Il est vrai que *Josèphe* est le seul qui rapporte cette histoire; il n'était pas contemporain, il était crédule & exagérateur. Il y a peu d'apparence que dans un tems aussi éclairé que celui de *Tibère*, une Dame de la première condition eût été assez imbécille pour croire avoir les faveurs du Dieu *Ambis*.

Mais que cette anecdote soit vraie ou fausse, il demeure certain que la superstition Egyptienne avait élevé un temple à Rome avec le consentement public. Les Juifs y commerçaient dès le tems de la guerre Punique; ils y avaient des synagogues du tems d'*Auguste*, & ils les conservèrent presque toujours, ainsi que dans Rome moderne. Y a-t-il un plus grand exemple que la tolérance était regardée par les Romains comme la loi la plus sacrée du droit des gens?

On nous dit qu'aussi-tôt que les Chrétiens parurent, ils furent persécutés par ces mêmes Romains qui ne persécutaient personne. Il me paraît évident que ce fait est très faux; je n'en veux pour preuve que *St. Paul* lui-même. Les Actes des Apôtres nous apprennent que *St. Paul* Ch. 21. étant accusé par les Juifs de vouloir détruire & 22. la Loi Mosaique par JESUS-CHRIST, *St. Jacques* proposa à *St. Paul* de se faire raser la tête,

te , & d'aller se purifier dans le temple avec quatre Juifs , afin que tout le monde sache que tout ce que l'on dit de vous est faux , & que vous continuez à garder la Loi de Moïse.

Paul Chrétien alla donc s'acquitter de toutes les cérémonies Judaïques pendant sept jours ; mais les sept jours n'étaient pas encor écoulés , quand des Juifs d'Asie le reconnurent ; & voyant qu'il était entré dans le temple , non-seulement avec des Juifs , mais avec des Gentils , ils crièrent à la profanation : on le saisit , on le mena devant le Gouverneur *Felix* , & ensuite on s'adressa au tribunal de *Festus*. Les Juifs en foule demandèrent sa mort ; *Festus* leur répondit , *Ce n'est point la coutume des Romains de condamner un homme avant que l'accusé ait ses accusateurs devant lui , & qu'on lui ait donné la liberté de se défendre.*

Act. ch.  
25.

Ces paroles sont d'autant plus remarquables dans ce Magistrat Romain , qu'il paraît n'avoir eu nulle considération pour *St. Paul* , n'avoir senti pour lui que du mépris ; trompé par les fausses lumières de sa raison , il le prit pour un fou ; il lui dit à lui-même qu'il était en démence , *multa te littere ad insaniam convertunt*. *Festus* n'écoula donc que l'équité de la loi Romaine , en donnant sa protection à un inconnu qu'il ne pouvait estimer.

Act. ch.  
26. v. 34.

Voilà

a) Quoique les Juifs n'eussent pas le droit du glaive depuis qu'*Archelaüs* avait été relégué chez les *Allobroges* , & que la Judée était gouvernée en province de l'Em-

Voilà le St. Esprit lui-même , qui déclare que les Romains n'étaient pas persécuteurs , & qu'ils étaient justes. Ce ne sont pas les Romains qui se soulevèrent contre *St. Paul* , ce furent les Juifs. *St. Jaques* , frère de JESUS , fut lapidé par l'ordre d'un Juif Saducéen , & non d'un Romain : les Juifs seuls lapidèrent *St. Etienne* ; a) & lorsque *St. Paul* gardait les manteaux des exécuteurs , certes il n'agissait pas en citoyen Romain.

Les premiers Chrétiens n'avaient rien sans doute à démêler avec les Romains ; ils n'avaient d'ennemis que les Juifs dont ils commençaient à se séparer. On fait quelle haine implacable portent tous les sectaires à ceux qui abandonnent leur secte. Il y eut sans doute du tumulte dans les synagogues de Rome. *Suétone* dit , dans la vie de Claude , *Judeos impulsore Christo assidue tumultuantes Roma expulit*. Il se trompait , en disant que c'était à l'instigation de CHRIST : il ne pouvait pas être instruit des détails d'un peuple aussi méprisé à Rome que l'était le peuple Juif , mais il ne se trompait pas sur l'occasion de ces querelles. *Suétone* écrivait sous *Adrien* dans le second siècle ; les Chrétiens n'étaient pas alors distingués des Juifs aux yeux des Romains. Le passage de *Suétone* fait voir que les Romains , loin d'opprimer les premiers Chré-

l'Empire ; cependant les Romains fermaient souvent les yeux quand les Juifs exerçaient le jugement du zèle, c'est-à-dire , quand dans une émeute subite ils lapidaient par zèle celui qu'ils croyaient avoir blasphémé.



Chrétiens , réprimaient alors les Juifs qui les persécutaient. Ils voulaient que la synagogue de Rome eût pour ses freres séparés la même indulgence que le Sénat avait pour elle ; & les Juifs chassés revinrent bientôt après ; ils parvinrent même aux honneurs malgré les loix qui les en excluait : c'est *Dion Cassius* & *Ulpien* qui nous l'apprennent *b*). Est-il possible qu'après la ruine de Jérusalem les Empereurs eussent prodigué des dignités aux Juifs , & qu'ils eussent persécuté , livré aux bourreaux & aux bêtes,

des

*b*) *Ulpianus* l——tit. II. *Eis qui judaëam superstitionem sequuntur honores adipisci permiserunt &c.*

*c*) *Tacite* dit : *Quos per flagitia invisos vulgus Christianos appellabat.*

Il est bien difficile que le nom de Chrétien fût déjà connu à Rome ; *Tacite* écrivait sous *Vespasien* & sous *Domitien* ; il parlait des Chrétiens comme on en parlait de son tems. J'oserais dire que ces mots , *odio humani generis convicti* , pourraient bien signifier , dans le stile de *Tacite* , convaincus d'être haïs du genre-humain , autant que convaincus de haïr le genre humain.

En effet que faisaient à Rome ces premiers missionnaires ? Ils tâchaient de gagner quelques ames ; ils leur enseignaient la morale la plus pure ; ils ne s'élevaient contre aucune Puissance ; l'humilité de leur cœur était extrême , comme celle de leur état & de leur situation ; à peine étaient-ils connus , à peine étaient-ils séparés des autres Juifs ; comment le genre-humain , qui les ignorait , pouvait-il les haïr ? & comment pouvaient-ils être convaincus de détester le genre-humain ?

Lorsque Londres brûla , on en accusa les Catholiques ; mais c'était après des guerres de Religion , c'était après la conspiration des poudres , dont plusieurs Catholiques indignes de l'être avaient été convaincus.

Les

des Chrétiens qu'on regardait comme une secte de Juifs !

*Néron*, dit-on, les persécuta. *Tacite* nous apprend qu'ils furent accusés de l'incendie de Rome, & qu'on les abandonna à la fureur du peuple. S'agissait-il de leur créance dans une telle accusation ? Non sans doute. Disons-nous que les Chinois, que les Hollandais égorgèrent il y a quelques années dans les fauxbourgs de Batavia, furent immolés à la Religion ? Quelque envie qu'on ait de se tromper, il est impossible d'attribuer à l'intolérance le désastre arrivé sous *Néron* à quelques malheureux demi-Juifs & demi-Chrétiens. c)

Les premiers Chrétiens du tems de *Néron* ne se trouvaient pas assurément dans les mêmes termes. Il est très difficile de percer dans les ténèbres de l'histoire ; *Tacite* n'apporte aucune raison du soupçon qu'on eut que *Néron* lui-même eût voulu mettre Rome en cendres. On aurait été bien mieux fondé de soupçonner *Charles II.* d'avoir brûlé Londres : le sang du Roi son père, exécuté sur un échaffaut aux yeux du peuple qui demandait sa mort, pouvait au moins servir d'excuse à *Charles II.* Mais *Néron* n'avait ni excuse, ni prétexte, ni intérêt. Ces rumeurs insensées peuvent être en tout pays le partage du peuple : nous en avons entendu de nos jours d'aussi folles & d'aussi injustes.

*Tacite* qui connaît si bien le naturel des Princes, devait connaître aussi celui du peuple, toujours vain, toujours outré dans ses opinions violentes & passagères, incapable de rien voir, & capable de tout dire, de tout croire, & de tout oublier.

*Philon* dit que *Sejan* les persécuta sous *Tibère* ; mais qu'après la mort de *Sejan*, l'Empereur les rétablit dans tous leurs droits. Ils avaient celui des citoyens Romains, tout

## 76 SI LES ROMAINS ONT ÉTÉ TOLÉRANS ?

tout méprisés qu'ils étaient des citoyens Romains : ils avaient part aux distributions de bled ; & même , lorsque la distribution se faisait un jour de Sabbath , on remettait la leur à un autre jour : c'était probablement en considération des sommes d'argent qu'ils avaient données à l'État ; car en tout pays ils ont acheté la tolérance , & se sont dédommages bien vite de ce qu'elle avait coûté.

Ce passage de *Philon* explique parfaitement celui de *Tacite* , qui dit qu'on envoya quatre mille Juifs ou Egyptiens en Sardaigne , & que si l'intempérie du climat les eût fait périr , c'eût été une perte légère , *vile damnum*.

J'ajouterai à cette remarque , que *Philon* regarde *Tibère* comme un Prince sage & juste. Je crois bien qu'il n'était juste qu'autant que cette justice s'accordait avec ses intérêts ; mais le bien que *Philon* en dit , me fait un peu douter des horreurs que *Tacite* & *Suétone* lui reprochent. Il ne me paraît point vraisemblable qu'un vieillard infirme de soixante & dix ans , se soit retiré dans l'île de Caprée pour s'y livrer à des débauches recherchées qui sont à peine dans la nature , & qui étaient même inconnues à la jeunesse de Rome la plus effrénée ; ni *Tacite* , ni *Suétone* , n'avaient connu cet Empereur ; ils recueillaient avec plaisir des bruits populaires. *Octave* , *Tibère* , & leurs successeurs avaient été odieux , parce qu'ils régnaient sur un peuple qui devait être libre . les historiens se plaisaient à les diffamer , & on croyait ces historiens sur leur parole , parce qu'alors on manquait de mémoires , de journaux du tems , de documens : aussi les historiens ne citent personne ; on ne pouvait les contredire , ils diffamaient qui ils voulaient , & décidaient à leur gré du jugement de la postérité. C'est au lecteur sage de voir jusqu'à quel point on doit se défier de la véracité des historiens , quelle créance on doit avoir pour les faits publics attestés par des auteurs graves , nés dans une nation éclairée , & quelles bornes on doit mettre à sa crédulité sur des anecdotes que ces mêmes auteurs rapportent sans aucune preuve.

*Des*

*Des Martyrs.*

**I**L y eut dans la suite des Martyrs Chrétiens. Il est bien difficile de savoir précisément pour quelles raisons ces Martyrs furent condamnés : mais j'ose croire qu'aucun ne le fut sous les premiers *Césars*, pour sa seule Religion : on les tolérerait toutes ; comment aurait-on pu rechercher & poursuivre des hommes obscurs, qui avaient un culte particulier, dans le tems qu'on permettait tous les autres ?

Les *Titus*, les *Traïans*, les *Antonins*, les *Décians* n'étaient pas des barbares : peut-on imaginer qu'ils auraient privé les seuls Chrétiens d'une liberté dont jouissait toute la terre ? Les aurait-on seulement osé accuser d'avoir des mystères secrets, tandis que les mystères d'*Isis*, ceux de *Mitras*, ceux de la Déesse de *Sirie*, tous étrangers au culte Romain, étaient permis sans contradiction ? Il faut bien que la persécution ait eu d'autres causes, & que les haines particulières, soutenues par la raison d'Etat, aient répandu le sang des Chrétiens.

Par exemple, lorsque *St. Laurent* refuse au Préfet de Rome *Cornelius Secularis* l'argent des Chrétiens qu'il avait en sa garde, il est naturel que le Préfet & l'Empereur soient irrités ; ils ne savaient pas que *St. Laurent* avait distribué cet argent aux pauvres, & qu'il avait fait une œuvre charitable & sainte ; ils le regardè-

rent

rent comme un réfractaire , & le firent périr. *a)*

Considérons le martyre de *St. Polyencte*. Le condamna-t-on pour la Religion seule ? Il va dans le temple , ou l'on rend aux Dieux des actions de grâces pour la victoire de l'Empereur *Décius* ; il y insulte les Sacrificateurs , il renverse & brise les autels & les statues : quel est le pays au monde où l'on pardonnerait un pareil attentat ? Le Chrétien qui déchira publiquement l'Edit de l'Empereur *Dioclétien* , & qui attira sur ses freres la grande persécution , dans les deux dernières années du règne de ce Prince , n'avait pas un zèle selon la science ; & il était bien malheureux d'être la cause du désastre de son parti. Ce zèle inconsidéré qui éclata souvent , & qui fut même condamné par plusieurs Pères de l'Eglise , a été probablement la source de toutes les persécutions.

Je ne compare point , sans doute, les premiers Sacramentaires aux premiers Chrétiens ; je ne mets point l'erreur à côté de la vérité ; mais *Farel* prédécesseur de *Jean Calvin* , fit dans Arles la même chose que *St. Polyencte* avait fait en Arménie.

*a)* Nous respectons assurément tout ce que l'Eglise rend respectable , nous invoquons les Srs. Martyrs ; mais en réverant *St. Laurent* , ne peut-on pas douter que *St. Sixte* lui ait dit , *Vous me suivrez dans trois jours ?* que dans ce court intervalle le Préfet de Rome lui ait fait demander l'argent des Chrétiens ? que le Diacre *Laurent* ait eu le tems de faire assembler tous les pauvres de la ville , qu'il ait marché devant le Préfet pour le mener à l'endroit où étaient ces pauvres , qu'on lui ait fait son procès ,



ménie. On portait dans les rues la statue de *St. Antoine* l'hermite en procession ; *Farel* tombe avec quelques-uns des siens sur les moines qui portaient *St. Antoine* , les bat , les disperse , & jette *St. Antoine* dans la rivière. Il méritait la mort qu'il ne reçut pas , parce qu'il eut le tems de s'enfuir. S'il s'était contenté de crier à ces moines , qu'il ne croyait pas qu'un corbeau eût apporté la moitié d'un pain à *St. Antoine* l'hermite , ni que *St. Antoine* eût eu des conversations avec des centaures & des satires , il aurait mérité une forte reprimande , parce qu'il troublait l'ordre ; mais si le soir après la procession , il avait examiné paisiblement l'histoire du corbeau , des centaures & des satires , on n'aurait rien eu à lui reprocher.

Quoi ! les Romains auraient souffert que l'infame *Antinoüs* fût mis au rang des seconds Dieux , & ils auraient déchiré , livré aux bêtes tous ceux auxquels on n'aurait reproché que d'avoir paisiblement adoré un juste ! Quoi ! ils auraient reconnu un Dieu suprême *b* ) , un Dieu  
Sou-

procès , qu'il ait subi la question , que le Préfet ait commandé à un forgeron un gril assez grand pour y rotir un homme , que le premier Magistrat de Rome ait assisté lui-même à cet étrange supplice ; que *St. Laurent* sur ce gril ait dit : „ Je suis assez cuit d'un côté , fais moi „ retourner de l'autre , si tu veux me manger ? Ce gril n'est guères dans le génie des Romains ; & comment se peut-il faire qu'aucun auteur Payen n'ait parlé d'aucune de ces aventures ?

*b* ) Il n'y a qu'à ouvrir *Virgile* pour voir que les  
Ro-

Souverain , Maître de tous les Dieux secondaires , attesté par cette formule, *Deus optimus maximus* ; & ils auraient recherché ceux qui adoraient un Dieu unique !

Il n'est pas croyable que jamais il y eût une Inquisition contre les Chrétiens sous les Empereurs , c'est-à-dire , qu'on soit venu chez eux les interroger sur leur créance. On ne troubla jamais sur cet article ni Juif , ni Sirien , ni Egyptien , ni Bardes , ni Druides , ni Philosophes. Les Martyrs furent donc ceux qui s'éleverent contre les faux Dieux. C'était une chose très sage , très pieuse de n'y pas croire ; mais enfin , si non contents d'adorer un Dieu en esprit & en vérité , ils éclatèrent violemment contre le culte reçu , quelque absurde qu'il pût être , on est forcé d'avouer qu'eux-mêmes étaient intolérans.

Ch. 39. Tertullien , dans son Apologétique , avoue qu'on

Romains reconnaissaient un Dieu suprême , Souverain de tous les êtres célestes.

*O ! quis res hominumque deumque  
Æternis regis imperiis , & fulmine terras ,  
O pater , ô hominum divumque æterna potestas &c.*

Horace s'exprime bien plus fortement :

*Unde nil majus generatur ipso ,  
Nec viget quidquam simile , aut secundum.*

On ne chantait autre chose que l'unité de Dieu dans les mystères auxquels presque tous les Romains étaient initiés. Voyez la belle hymne d'Orphée , lisez la lettre de Maxime de Madaure à St. Augustin , dans laquelle  
il

qu'on regardait les Chrétiens comme des factieux ; l'accusation était injuste, mais elle prouvait que ce n'était pas la Religion seule des Chrétiens , qui excitait le zèle des Magistrats. Il avoué Chap. 35. que les Chrétiens refusaient d'orner leurs portes de branches de laurier dans les réjouissances publiques pour les victoires des Empereurs : on pouvait aisément prendre cette affectation condamnable pour un crime de lèse-majesté.

La première sévérité juridique exercée contre les Chrétiens , fut celle de *Domitien* ; mais elle se borna à un exil qui ne dura pas une année : *facile captum repressit restitutis quos ipse relegaverat* , dit *Tertullien*. *Laetance* , dont le stile est si emporté , convient que depuis *Domitien* jusqu'à *Décus* l'Eglise fut tranquille & florissante. Cette longue paix , dit-il , fut interrompue quand Chap. 3. cet

il dit , qu'il n'y a que des imbécilles qui puissent ne pas reconnaître un Dieu Souverain. *Longinien* , étant Payen , écrit au même *St. Augustin* , que Dieu est unique , incompréhensible , ineffable. *Laetance* lui-même , qu'on ne peut accuser d'être trop indulgent , avoue dans son livre V. que les Romains soumettent tous les Dieux au Dieu suprême , *illos subicit & mancipat Deo*. *Tertullien* même , dans son apologétique , avoue que tout l'Empire reconnaissait un Dieu maître du monde , dont la puissance & la majesté sont infinies , *principem mundi perfectæ potentia & majestatis*. Ouvrez surtout *Platon* , le maître de *Cicéron* dans la philosophie , vous y verrez qu'il n'y a qu'un Dieu , qu'il faut l'adorer , l'aimer , travailler à lui ressembler par la sainteté & par la justice. *Epistète* dans les fers , *Marc-Antoine* sur le trône , disent la même chose en cent endroits.

Nouv. Méth. II. Part.

F

cet exécrationnable animal *Décius* opprima l'Eglise :  
*post multos annos extitit execrabile animal Decius*  
*qui vexaret ecclesiam.*

On ne veut point discuter ici le sentiment du favant *Dodwel* sur le petit nombre des martyrs ; mais si les Romains avaient tant persécuté la Religion Chrétienne , si le Sénat avait fait mourir tant d'innocens par des supplices inusités , s'ils avaient plongé des Chrétiens dans l'huile bouillante , s'ils avaient exposé des filles toutes nues aux bêtes dans le Cirque , comment auraient-ils laissé en paix tous les premiers Evêques de Rome ? *St. Irenée* ne compte pour Martyr parmi ces Evêques que le seul *Télesphore* , dans l'an 139. de l'ère vulgaire , & on n'a aucune preuve que ce *Télesphore* ait été mis à mort. *Zéphirin* gouverna le troupeau de Rome pendant dix-huit années , & mourut paisiblement l'an 219. Il est vrai que dans les anciens martyrologes , on place presque tous les premiers Papes ; mais le mot de *Martyr* n'était pris alors que suivant sa véritable signification : *martyre* voulait dire *témoignage* , & non pas *suplice*.

Il est difficile d'accorder cette fureur de persécution avec la liberté qu'eurent les Chrétiens d'assembler cinquante-six Conciles , que les écrivains Ecclésiastiques comptent dans les trois premiers siècles.

Il y eut des persécutions ; mais si elles avaient été aussi violentes qu'on le dit , il est vraisemblable-

c) Cette assertion doit être prouvée. Il faut convenir que depuis que l'histoire a succédé à la fable , on ne voit

blable que *Tertullien*, qui écrivit avec tant de force contre le culte reçu, ne ferait pas mort dans son lit. On fait bien que les Empereurs ne lurent pas son Apologétique, qu'un écrit obscur composé en Afrique ne parvînt pas à ceux qui sont chargés du gouvernement du monde; mais il devait être connu de ceux qui approchaient le Proconsul d'Afrique; il devait attirer beaucoup de haine à l'auteur; cependant il ne souffrit point le martyre.

*Origène* enseigna publiquement dans Alexandrie, & ne fut point mis à mort. Ce même *Origène* qui parlait avec tant de liberté aux Payens & aux Chrétiens, qui annonçait JESUS aux uns, qui niait un Dieu en trois personnes aux autres, avoue expressément dans son troisième livre contre *Celse*, qu'il y a eu très peu de martyrs, & encor de loin à loin; cependant, dit-il, les Chrétiens ne négligent rien pour faire embrasser leur Religion par tout le monde; ils courent dans les villes, dans les bourgs, dans les villages.

Il est certain que ces courses continuelles pouvaient être aisément accusées de sédition par les prêtres ennemis, & pourtant ces missions sont tolérées malgré le peuple Egyptien, toujours turbulent, séditieux & lâche, peuple qui avait déchiré un Romain pour avoir tué un chat, peuple en tout tems méprisable, quoi qu'en disent les admirateurs des pyramides. c)

Qui devait plus soulever contre lui les prêtres

voir dans les Egyptiens qu'un peuple aussi lâche que superstitieux. *Cambyse* s'empare de l'Egypte par une seule



tres & le gouvernement que *St. Grégoire Taurin*, disciple d'*Origène*? *Grégoire* avait vu pen-

bataille : *Alexandre* y donne des loix sans effuier un seul combat, sans qu'aucune ville ose attendre un siège : les *Ptolomées* s'en emparent sans coup férir ; *César* & *Auguste* la subjuguent aussi aisément. *Omar* prend toute l'Égypte en une seule campagne ; les Mammelucs, peuples de la Colchide & des environs du mont Caucase, en font les maîtres après *Omar* ; ce sont eux, & non les Égyptiens, qui font l'armée de *St. Louis*, & qui prennent ce Roi prisonnier. Enfin, les Mammelucs étant devenus Égyptiens, c'est-à-dire, mous, lâches, inappliqués, volages, comme les habitans naturels de ce climat, ils passent en trois mois sous le joug de *Selim I.* qui fait pendre leur Soudan, & qui laisse cette province annexée à l'Empire des Turcs, jusqu'à ce que d'autres barbares s'en emparent un jour.

*Hérodote* rapporte que dans les tems fabuleux, un Roi Égyptien nommé *Sésostris* sortit de son pays dans le dessein formel de conquérir l'univers : il est visible qu'un tel dessein n'est digne que de *Picrocole* ou de *Don-Quichote* ; & sans compter que le nom de *Sésostris* n'est point Égyptien, on peut mettre cet événement, ainsi que tous les faits antérieurs, au rang des mille & une nuits. Rien n'est plus commun chez les peuples conquis, que de débiter des fables sur leur ancienne grandeur, comme dans certains pays, certaines misérables familles se font descendre d'antiques Souverains. Les prêtres d'Égypte contèrent à *Hérodote* que ce Roi qu'il appelle *Sésostris*, était allé subjuguier la Colchide ; c'est comme si on disait qu'un Roi de France partit de la Touraine pour aller subjuguier la Norvège.

On a beau répéter tous ces contes dans mille & mille volumes, ils n'en sont pas plus vraisemblables ; il est bien plus naturel que les habitans robustes & féroces du Caucase, les Colchidiens, & les autres Scythes,

pendant la nuit un vieillard envoyé de Dieu , accompagné d'une femme resplendissante de lumière :

thes , qui vinrent tant de fois ravager l'Asie , pénétrèrent jusqu'en Egypte : & si les prêtres de Colchos rapportèrent ensuite chez eux la mode de la circoncision , ce n'est pas une preuve qu'ils ayent été subjugués par les Egyptiens. *Diodore* de Sicile rapporte que tous les Rois vaincus par *Sesostris* venaient tous les ans du fond de leurs Royaumes lui apporter leurs tribus , & que *Sesostris* se servait d'eux comme de chevaux de carosse , qu'il les faisait atteler à son char pour aller au temple. Ces histoires de *Gargantua* sont tous les jours fidèlement copiées. Assurément ces Rois étaient bien bons de venir de si loin servir ainsi de chevaux.

Quant aux pyramides , & aux autres antiquités , elles ne prouvent autre chose que l'orgueil , & le mauvais goût des Princes d'Egypte , & l'esclavage d'un peuple imbécille , employant ses bras qui étaient son seul bien , à satisfaire la grossière ostentation de ses maîtres. Le gouvernement de ce peuple , dans les tems mêmes que l'on vante si fort , paraît absurde & tyrannique : on prétend que toutes les terres appartenaient à leurs Monarques. C'était bien à de pareils esclaves à conquérir le monde !

Cette profonde science des prêtres Egyptiens est encore un des plus énormes ridicules de l'histoire ancienne , c'est-à-dire de la fable. Des gens qui prétendaient que dans le cours d'onze mille années le Soleil s'était levé deux fois au couchant , & couché deux fois au levant , en recommençant son cours , était sans doute bien au-dessous de l'auteur de l'almanach de Liège. La religion de ces prêtres qui gouvernaient l'Etat , n'était pas comparable à celle des peuples les plus sauvages de l'Amérique : on sait qu'ils adoraient des crocodiles , des singes , des chats , des oignons ; & il n'y a peut-être aujourd'hui dans toute la terre que le culte du grand *Lama* qui soit aussi absurde.

mière : cette femme était la Ste. Vierge , & ce vieillard était *St. Jean* l'Evangeliste. *St. Jean* lui dicta un symbole , que *St. Gregoire* alla prêcher. Il passa en allant à Néocésarée , près d'un temple où l'on rendait des oracles , & où la pluye l'obligea de passer la nuit ; il y fit plusieurs signes de croix. Le lendemain , le grand Sacrificateur du temple fut étonné que les démons qui lui répondaient auparavant ne voulaient plus rendre d'oracles ; il les apella ; les diables vinrent pour lui dire qu'ils ne viendraient plus ; ils lui apprirent qu'ils ne pouvaient plus habiter ce temple , parce que *Grégoire* y avait passé la nuit , & qu'il y avait fait des signes de croix. Le Sacrificateur fit saisir *Grégoire* , qui lui répondit , *Je peux chasser les démons d'où je veux , & les faire entrer où il me plaira. Faites les donc rentrer dans mon temple* , dit le Sacrificateur. Alors *Grégoire* déchira un petit morceau d'un volume qu'il tenait à la main , & y traça ces paroles , *Grégoire à Sathan , je te commande de rentrer dans ce temple* ; on mit ce billet sur l'autel ; les démons obéirent , & rendirent ce jour là leurs oracles comme à l'ordinaire ; après quoi ils cessèrent , comme on le fait.

C'est

Leurs arts ne valent guères mieux que leur religion ; il n'y a pas une seule ancienne statue Egyptienne qui soit suportable , & tout ce qu'ils ont eu de bon a été fait dans Alexandrie sous les *Ptolomées* & sous les *Césars* , par des artistes de Grèce : ils ont eu besoin d'un Grec pour apprendre la Géométrie.

L'illustre *Bossuet* s'extasie sur le mérite Egyptien ,  
dans

C'est *St. Grégoire de Nyffe* qui rapporte ces faits dans la vie de *St. Grégoire Taumaturge*. Les prêtres des idoles devaient sans doute être animés contre *Grégoire*, & dans leur aveuglement le déferer au Magistrat ; cependant leur plus grand ennemi n'essuya aucune persécution.

Il est dit dans l'histoire de *St. Cyprien*, qu'il fut le premier Evêque de Carthage condamné à la mort. Le martyre de *St. Cyprien* est de l'an 258. de notre Ere ; donc pendant un très long-tems aucun Evêque de Carthage ne fut immolé pour sa Religion. L'histoire ne nous dit point quelles calomnies s'élevèrent contre *St. Cyprien*, quels ennemis il avait , pourquoi le Proconsul d'Afrique fut irrité contre lui. *St. Cyprien* écrit à *Cornelius* Evêque de Rome : *Il arriva depuis peu une émotion populaire à Carthage , & on cria par deux fois qu'il fallait me jeter aux lions*. Il est bien vraisemblable que les emportemens du peuple féroce de Carthage furent enfin cause de la mort de *Cyprien* ; & il est bien sûr que ce ne fut pas l'Empereur *Gallus* qui le condamna de si loin pour sa Religion , puisqu'il laissait en paix *Corneille* qui vivait sous ses yeux.

Tant

dans son *Discours sur l'histoire universelle* adressé au fils de *Louis XII*. Il peut éblouir un jeune Prince , mais il contente bien peu les savans ; c'est une très éloquente déclamation , mais un historien doit être plus philosophe qu'orateur. Au reste on ne donne cette réflexion sur les Egyptiens que comme une conjecture. quel autre nom peut-on donner à tout ce qu'on dit de l'antiquité ?

Tant de causes secrètes se mêlent souvent à la cause aparente , tant de ressorts inconnus servent à persécuter un homme , qu'il est impossible de démêler dans les siècles postérieurs , la source cachée des malheurs des hommes les plus considérables , à plus forte raison celle du supplice d'un particulier qui ne pouvait être connu que par ceux de son parti.

Remarquez que *St. Grégoire Taumaturge* , & *St. Denis* Evêque d'Alexandrie , qui ne furent point supliciés , vivaient dans le tems de *St. Cyprien*. Pourquoi étant aussi connus pour le moins que cet Evêque de Carthage , demeurèrent-

d) On ne révoque point en doute la mort de *St. Ignace* ; mais qu'on lise la relation de son martyre , un homme de bon sens ne sentira-t-il pas quelques doutes s'élever dans son esprit ? L'auteur inconnu de cette relation dit , que *Trajan* crut qu'il manquerait quelque chose à sa gloire , s'il ne soumettait à son empire le Dieu des Chrétiens. Quelle idée ! *Trajan* était-il un homme qui voulût triompher des Dieux ? Lorsqu'*Ignace* parut devant l'Empereur , ce Prince lui dit , *Qui es-tu , esprit impur ?* Il n'est guères vraisemblable qu'un Empereur ait parlé à un prisonnier , & qu'il l'ait condamné lui-même ; ce n'est pas ainsi que les Souverains en usent. Si *Trajan* fit venir *Ignace* devant lui , il ne lui demanda pas , *Qui es-tu ?* il le savait bien. Ce mot , *esprit impur* , a-t-il pû être prononcé par un homme comme *Trajan* ? Ne voit-on pas que c'est une expression d'exorciste , qu'un Chrétien met dans la bouche d'un Empereur ? Est-ce là , bon Dieu ! le stile de *Trajan* ?

Peut on imaginer qu'*Ignace* lui ait répondu qu'il se nommait *Théophore* , parce qu'il portait JESUS dans son cœur ,



rent-ils paisibles ? & pourquoi *St. Cyprien* fut-il livré au suplice ? N'y a-t-il pas quelque apparence que l'un succomba sous des ennemis personnels & puissans , sous la calomnie , sous le prétexte de la raison d'Etat , qui se joint si souvent à la Religion , & que les autres eurent le bonheur d'échaper à la méchanceté des hommes ?

Il n'est guères possible que la seule accusation de Christianisme ait fait périr *St. Ignace* , sous le clément & juste *Trajan* , puisqu'on permit aux Chrétiens de l'accompagner & de le consoler quand on le conduisit à Rome. *d*) Il y avait eu souvent des séditions dans Antioche , ville toujours

cœur , & que *Trajan* eût disserté avec lui sur JESUS-CHRIST ? On fait dire à *Trajan* , à la fin de la conversation , *Nous ordonnons qu'Ignace , qui se glorifie de porter en lui le crucifié , sera mis aux fers &c.* Un sophiste ennemi des Chrétiens pouvait appeler JESUS-CHRIST *le crucifié* ; mais il n'est guère probable que dans un arrêt on se fût servi de ce terme. Le suplice de la croix était si usité chez les Romains , qu'on ne pouvait dans le stile des loix désigner par *le crucifié* l'objet du culte des Chrétiens , & ce n'est pas ainsi que les loix & les Empereurs prononcent leurs jugemens.

On fait ensuite écrire une longue lettre par *St. Ignace* aux Chrétiens de Rome , *Je vous écris , dit-il , tout enchainé que je suis.* Certainement , s'il lui fut permis d'écrire aux Chrétiens de Rome , ces Chrétiens n'étaient donc pas recherchés ; *Trajan* n'avait donc pas dessein de soumettre leur Dieu à son Empire ; ou si ces Chrétiens étaient sous le fléau de la persécution , *Ignace* commettait une très grande imprudence en leur écrivant ; c'était les exposer , les livrer , c'était se rendre leur délateur.

jours turbulente , où *Ignace* était Evêque secret des Chrétiens : peut-être ces séditions malignement imputées aux Chrétiens innocens , excitèrent l'attention du Gouvernement , qui fut trompé , comme il est trop souvent arrivé.

*St. Siméon* , par exemple , fut accusé devant *Sapor* d'être l'espion des Romains. L'histoire de son martyre rapporte que le Roi *Sapor* lui proposa d'adorer le Soleil ; mais on fait que les Perses ne rendaient point de culte au Soleil , ils le regardaient comme un emblème du bon Principe , d'*Oromase* , ou *Orosnade* , du Dieu Créateur qu'ils reconnaissaient.

Quelque tolérant que l'on puisse être , on ne peut s'empêcher de sentir quelque indignation contre ces déclamateurs , qui accusent *Dioclétien* d'avoir persécuté les Chrétiens , depuis qu'il fut sur le trône ; rapportons - nous - en à *Eusèbe de Césarée* , son témoignage ne peut être refusé ; le favori , le panégyriste de *Constantin* , l'ennemi violent des Empereurs précédens , doit en être cru quand il les justifie : voici ses paroles :  
 „ Les Empereurs donnèrent longtems aux Chré-  
 „ tiens de grandes marques de bienveillance ; ils  
 „ leur

Hist. Ec-  
clesiast.  
L. v. 8.

Il semble que ceux qui ont rédigé ces actes devaient avoir plus d'égard aux vraisemblances & aux convenances. Le martyre de *St. Polycarpe* fait naître encor plus de doutes. Il est dit qu'une voix cria du haut du ciel , *Courage , Polycarpe !* que les Chrétiens l'entendirent , mais que les autres n'entendirent rien : il est dit que quand on eut lié *Polycarpe* au poteau , & que le bucher fut en flammes , ces flammes s'écartèrent de lui , & for-

„ leur confièrent des provinces ; plusieurs Chrétien-  
„ tiens demeurèrent dans le palais ; ils épousè-  
„ rent même des Chrétiennes ; *Dioclétien* prit  
„ pour son épouse *Prisca* , dont la fille fut fem-  
„ me de *Maximien Galère &c.*

Qu'on aprenne donc de ce témoignage décisif à ne plus calomnier ; qu'on juge si la persécution excitée par *Galère* après dix-neuf ans d'un règne de clémence & de bienfaits , ne doit pas avoir sa source dans quelque intrigue que nous ne connaissions pas.

Qu'on voye combien la fable de la légion Thébaine ou Thébéenne , massacrée , dit-on , toute entière pour la Religion , est une fable absurde. Il est ridicule qu'on ait fait venir cette légion d'Asie par le grand St. Bernard ; il est impossible qu'on l'eût appelée d'Asie pour venir apaiser une sédition dans les Gaules , un an après que cette sédition avait été réprimée ; il n'est pas moins impossible qu'on ait égorgé six mille hommes d'infanterie , & sept cent cavaliers , dans un passage où deux cent hommes pourraient arrêter une armée entière. La relation de cette prétendue boucherie commence par une impossibilité évidente : *quand la terre gémissait sous la tyrann-*

formèrent un arc au-dessus de sa tête , qu'il en sortit une colombe , que le Saint respecté par le feu exhala une odeur d'aromate qui embauma toute l'assemblée ; mais que celui dont le feu n'osait approcher ne put résister au tranchant du glaive. Il faut avouer qu'on doit pardonner à ceux qui trouvent dans ces histoires plus de piété que de vérité.

*tyrannie de Dioclétien, le ciel se peuplait de Martyrs :* Or cette aventure, comme on l'a dit, est supposée en 286, tems où *Dioclétien* favorisait le plus les Chrétiens, & où l'Empire Romain fut le plus heureux. Enfin ce qui devrait épargner toutes ces discussions, c'est qu'il n'y eut jamais de légion Thébaine : les Romains étaient trop fiers & trop sensés pour composer une légion de ces Egyptiens qui ne servaient à Rome que d'esclaves, *Verna Canopi* : c'est comme s'ils avaient eu une légion Juive. Nous avons les noms des trente-deux légions qui faisaient les principales forces de l'Empire Romain ; assurément la légion Thébaine ne s'y trouve pas. Rangeons donc ce conte avec les vers acrostiches des Sibylles qui prédisaient les miracles de JESUS-CHRIST, & avec tant de pièces supposées qu'un faux zèle prodigua pour abuser la crédulité.

---

*Du danger des fausses Légendes, & de la Persécution.*

**L**E mensonge en a trop longtems imposé aux hommes ; il est tems qu'on connaisse le peu de vérités qu'on peut démêler à travers ces nuages de fables qui couvrent l'histoire Romaine, depuis *Tacite* & *Suétone*, & qui ont presque toujours enveloppé les annales des autres nations anciennes.

Comment peut-on croire, par exemple, que les Romains, ce peuple grave & sévère de qui  
nous

nous tenons nos loix , ayent condamné des vierges Chrétiennes , des filles de qualité , à la prostitution ? C'est bien mal connaître l'austère dignité de nos législateurs , qui punissaient si sévèrement les faiblesses des Vestales. *Les Actes sincères* de *Ruinart* rapportent ces turpitudes ; mais doit-on croire aux *Actes* de *Ruinart* , comme aux *Actes* des Apôtres ? Ces *Actes sincères* disent , après *Bollandus* , qu'il y avait dans la ville d'Antioche sept vierges chrétiennes , d'environ soixante & dix ans chacune , que le Gouverneur *Théodote* les condamna à passer par les mains des jeunes gens de la ville , mais que ces vierges ayant été épargnées ( comme de raison ) , il les obligea de servir toutes nues aux mystères de *Diane* ; auxquels , pourtant , on n'assista jamais qu'avec un voile. *S. Theodote* , qui à la vérité était cabaretier , mais qui n'en était pas moins zélé , pria Dieu ardemment de vouloir bien faire mourir ces saintes filles , de peur qu'elles ne succombassent à la tentation : Dieu l'exauça ; le Gouverneur les fit jeter dans un lac avec une pierre au cou : elles apparurent aussi-tôt à *Théodote* , & le prièrent de ne pas souffrir que leurs corps fussent mangés des poissons : ce furent leurs propres paroles.

Le *St. Cabaretier* & ses compagnons allèrent pendant la nuit au bord du lac gardé par des soldats ; un flambeau céleste marcha toujours devant eux , & quand ils furent au lieu où étaient les gardes , un cavalier céleste armé de toutes pièces poursuivit ces gardes la lance à la main : *St. Theodote* retira du lac les corps des vierges :

il



## 24 DU DANGER DES FAUSSES LÉGENDES ,

il fut mené devant le Gouverneur , & le cavalier céleste n'empêcha pas qu'on ne lui tranchât la tête. Ne cessons de répéter que nous vénérons les vrais Martyrs , mais qu'il est difficile de croire cette histoire de *Bollandus* & de *Ruinart*.

Faut-il rapporter ici le conte du jeune *St. Romain* ? On le jeta dans le feu , dit *Eusèbe* , & des Juifs qui étaient présens insultèrent à JESUS-CHRIST qui laissait bruler ses Confesseurs , après que Dieu avait tiré *Sidrac* , *Mizac* & *Abdenago* de la fournaise ardente. A peine les Juifs eurent-ils parlé , que *St. Romain* sortit triomphant du bucher : l'Empereur ordonna qu'on lui pardonnât , & dit au Juge qu'il ne voulait rien avoir à démêler avec Dieu , ( étranges paroles pour *Dioclétien* ! ) Le Juge , malgré l'indulgence de l'Empereur , commanda qu'on coupât la langue à *St. Romain* ; & quoiqu'il eût des bourreaux , il fit faire cette opération par un médecin. Le jeune *Romain* né bégue , parla avec volubilité dès qu'il eut la langue coupée. Le médecin essuia une reprimande , & pour montrer que l'opération était faite selon les règles de l'art , il prit un passant , & lui coupa juste autant de langue qu'il en avait coupé à *St. Romain* , de quoi le passant mourut sur le champ : car , ajoute savamment l'auteur , *l'anatomie nous apprend qu'un homme sans langue ne saurait vivre*. En vérité , si *Eusèbe* a écrit de pareilles fadaïses , si on ne les a point ajoutées à ses écrits , quel fonds peut-on faire sur son histoire ?

On nous donne le martyre de *Ste. Félicité* & de ses sept enfans , envoyés , dit-on , à la mort par  
le

le sage & pieux *Antonin*, sans nommer l'auteur de la relation. Il est bien vraisemblable que quelque auteur plus zélé que vrai, a voulu imiter l'histoire des *Macabées*; c'est ainsi que commence la relation : *Ste. Félicité était Romaine, elle vivait sous le règne d'Antonin* : il est clair par ces paroles, que l'auteur n'était pas contemporain de *Ste. Félicité* : il dit que le Préteur les jugea sur son tribunal dans le champ de *Mars*; mais le Préfet de Rome tenait son tribunal au Capitole, & non au champ de *Mars*, qui après avoir servi à tenir les Comices, servait alors aux revues des soldats, aux courses, aux jeux militaires : cela seul démontre la supposition.

Il est dit encore, qu'après le jugement, l'Empereur commit à différens juges le soin de faire exécuter l'arrêt; ce qui est entièrement contraire à toutes les formalités de ces tems-là, & à celles de tous les tems.

Il y a de même un *Saint Hippolite*, que l'on suppose trainé par des chevaux, comme *Hippolite* fils de *Thésée*. Ce supplice ne fut jamais connu des anciens Romains, & la seule ressemblance du nom a fait inventer cette fable.

Observez encore que dans les relations des martyres, composées uniquement par les Chrétiens mêmes, on voit presque toujours une foule de Chrétiens venir librement dans la prison du condamné, le suivre au supplice, recueillir son sang, ensevelir son corps, faire des miracles avec les reliques. Si c'était la Religion seule qu'on eût persécutée, n'aurait-on pas immolé ces Chrétiens déclarés qui assistaient leurs frères condamnés,

## 96 DU DANGER DES FAUSSES LÉGENDES,

nés , & qu'on accusait d'opérer des enchantemens avec les restes des corps martirisés ? ne les aurait-on pas traités comme nous avons traité les Vaudois , les Albigeois , les Hulsites , les différentes sectes des Protestans ? nous les avons égorgés , brulés en foule , sans distinction ni d'âge ni de sexe. Y a-t-il dans les relations avérées des persécutions anciennes un seul trait qui approche de la *St. Barthelemi* , & des massacres d'Irlande ? y en a-t-il un seul qui ressemble à la fête annuelle qu'on célèbre encor dans Toulouse , fête cruelle , fête abolissable à jamais , dans laquelle un peuple entier remercie Dieu en procession , & se félicite d'avoir égorgé il y a deux cent ans quatre mille de ses concitoyens ?

Je le dis avec horreur , mais avec vérité ; c'est nous Chrétiens , c'est nous qui avons été persécuteurs , bourreaux , assassins ! & de qui ? de nos freres. C'est nous qui avons détruit cent villes , le crucifix , ou la bible , à la main , & qui n'avons cessé de répandre le sang , & d'allumer des buchers , depuis le règne de *Constantin* jusqu'aux fureurs des Cannibales qui habitaient les Cévennes ; fureurs , qui , graces au Ciel , ne subsistent plus aujourd'hui.

Nous envoyons encor quelquefois à la potence , de pauvres gens du Poitou , du Vivarais , de Valence , de Montauban. Nous avons pendu depuis 1745. huit personnages de ceux qu'on appelle Prédicans , ou Ministres de l'Evangile , qui n'avaient d'autre crime que d'avoir prié Dieu pour le Roi en patois , & d'avoir donné une goutte de vin & un morceau de pain levé à quelques

ques payfans imbécilles. On ne fait rien de cela dans Paris, où le plaisir est la seule chose importante, où l'on ignore tout ce qui se passe en province & chez les étrangers. Ces procès se font en une heure, & plus vite qu'on ne juge un déserteur. Si le Roi en était instruit, il ferait grace.

On ne traite ainsi les Prêtres Catholiques en aucun pays Protestant. Il y a plus de cent Prêtres Catholiques en Angleterre & en Irlande, on les connaît, on les a laissé vivre très paisiblement dans la dernière guerre.

Serons-nous toujours les derniers à embrasser les opinions saines des autres nations? Elles se font corrigées, quand nous corrigerons-nous? Il a fallu soixante ans pour nous faire adopter ce que *Newton* avait démontré; nous commençons à peine à oser sauver la vie à nos enfans par l'inoculation; nous ne pratiquons que depuis très peu de tems les vrais principes de l'agriculture; quand commencerons-nous à pratiquer les vrais principes de l'humanité? & de quel front pouvons-nous reprocher aux Payens d'avoir fait des martyrs, tandis que nous avons été coupables de la même cruauté dans les mêmes circonstances?

Accordons que les Romains ont fait mourir une multitude de Chrétiens pour leur seule Religion; en ce cas, les Romains ont été très condamnables. Voudrions-nous commettre la même injustice? & quand nous leur reprochons d'avoir persécuté, voudrions-nous être persécuteurs?

98 DU DANGER DES FAUSSES LÉGENDES,

S'il se trouvait quelqu'un assez dépourvu de bonne foi, ou assez fanatique, pour me dire ici, Pourquoi venez-vous développer nos erreurs & nos fautes ? pourquoi détruire nos faux miracles & nos fausses légendes ? elles sont l'aliment de la piété de plusieurs personnes ; il y a des erreurs nécessaires ; n'arrachez pas du corps un ulcère invétéré qui entraînerait avec lui la destruction du corps : voici ce que je lui répondrais.

Tous ces faux miracles par lesquels vous ébranlez la foi qu'on doit aux véritables, toutes ces légendes absurdes que vous ajoutez aux vérités de l'Evangile, éteignent la Religion dans les cœurs ; trop de personnes qui veulent s'instruire, & qui n'ont pas le tems de s'instruire assez, disent, Les maîtres de ma Religion m'ont trompé, il n'y a donc point de Religion ; il vaut mieux se jeter dans les bras de la nature que dans ceux de l'erreur ; j'aime mieux dépendre de la loi naturelle que des inventions des hommes. D'autres ont le malheur d'aller encore plus loin ; ils voyent que l'imposture leur a mis un frein, & ils ne veulent pas même du frein de la vérité, ils penchent vers l'athéisme ; on devient depravé, parce que d'autres ont été fourbes & cruels.

Voilà certainement les conséquences de toutes les fraudes pieuses, & de toutes les superstitions. Les hommes d'ordinaire ne raisonnent qu'à demi ; c'est un très mauvais argument que de dire, *L'origine* l'auteur de la légende dorée, & le Jésuite *Rabadeneira* compilateur de la *Fleur*  
des



*des Saints*, n'ont dit que des sottises, donc il n'y a point de Dieu : Les Catholiques ont égorgé un certain nombre d'Huguenots, & les Huguenots à leur tour ont assassiné un certain nombre de Catholiques ; donc il n'y a point de Dieu : On s'est servi de la Confession, de la Communion & de tous les Sacremens, pour commettre les crimes les plus horribles, donc il n'y a point de Dieu. Je conclurrais au contraire, donc il y a un Dieu, qui après cette vie passagere, dans laquelle nous l'avons tant méconnu, & tant commis de crimes en son nom, daignera nous consoler de tant d'horribles malheurs ; car à considérer les guerres de Religion, les quarante schismes des Papes, qui ont presque tous été sanglants, les impostures qui ont presque toutes été funestes, les haines irréconciliables allumées par les différentes opinions, à voir tous les maux qu'a produits le faux zele, les hommes ont eu longtems leur enfer dans cette vie.

---

*Abus de l'Intolérance.*

Mais quoi ! sera-t-il permis à chaque citoyen de ne croire que sa raison, & de penser ce que cette raison éclairée ou trompée lui dictera ? Il le faut bien \*, pourvu qu'il ne trouble point l'ordre ; car il ne dépend pas de l'homme de croire, ou de ne pas croire ; mais il dépend de

\* Voyez l'excellente lettre de Locke sur la tolérance.

de lui de respecter les usages de sa patrie : & si vous disiez que c'est un crime de ne pas croire à la Religion dominante , vous accuseriez donc vous-même les premiers Chrétiens vos pères , & vous justifieriez ceux que vous accusez de les avoir livrés aux supplices.

Vous répondez que la différence est grande , que toutes les Religions sont les ouvrages des hommes , & que l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine est seule l'ouvrage de Dieu. Mais en bonne foi , parce que nôtre Religion est divine , doit-elle régner par la haine, par les fureurs, par les exils , par l'enlèvement des biens, les prisons , les tortures , les meurtres , & par les actions de grâces rendues à Dieu pour ces meurtres ? Plus la Religion Chrétienne est divine , moins il appartient à l'homme de la commander ; si Dieu l'a faite , Dieu la soutiendra sans vous. Vous savez que l'intolérance ne produit que

a) Le Jésuite *Bussembaum* , commenté par le Jésuite *La Croix* , dit , qu'il est permis de tuer un Prince excommunié par le Pape , dans quelque pays qu'on trouve ce Prince , parce que l'Univers appartient au Pape , & que celui qui accepte cette commission fait une œuvre très charitable. C'est cette proposition inventée dans les petites maisons de l'enfer , qui a le plus soulevé toute la France contre les Jésuites. On leur a reproché alors plus que jamais ce dogme si souvent enseigné par eux & si souvent défavoué. Ils ont cru se justifier en montrant à peu près les mêmes décisions dans *St. Thomas* & dans plusieurs Jacobins. \* En effet *St. Thomas d'Aquin* , Docteur Angelique , interprète de la volonté divine , (ce sont

\* Voyez si vous pouvez la lettre d'un homme du monde à  
un

que des hypocrites ou des rebelles ; quelle funeste alternative ! Enfin , voudriez - vous soutenir par des bourreaux la Religion d'un Dieu que des bourreaux ont fait périr , & qui n'a prêché que la douceur & la patience ?

Voyez , je vous prie , les conséquences affreuses du droit de l'intolérance. S'il était permis de dépouiller de ses biens , de jeter dans les cachots , de tuer un citoyen , qui sous un tel degré de latitude ne professerait pas la Religion admise sous ce degré , quelle exception exempterait les premiers de l'Etat des mêmes peines ? La Religion lie également le Monarque & les mendiants : aussi , plus de cinquante Docteurs ou moines ont affirmé cette horreur monstrueuse , qu'il était permis de déposer , de tuer les Souverains qui ne penseraient pas comme l'Eglise dominante , & les Parlemens du Royaume n'ont cessé de proscrire ces abominables décisions d'abominables Théologiens a)

Le

sont les titres) avance qu'un Prince apostat perd son droit à la Couronne , & qu'on ne doit plus lui obéir : \* que l'Eglise peut le punir de mort : qu'on n'a toléré l'Empereur *Julien* que parce qu'on n'était pas le plus fort : \*\* que de droit on doit tuer tout hérétique : \*\*\* que ceux qui délivrent le peuple d'un Prince qui gouverne tyranniquement , sont très louables , &c. &c. On respecte fort l'Ange de l'Ecole ; mais si dans les tems de *Jaques Clément* son confrère , & du Feuillant *Ravallac* ,

un Théologien sur *St. Thomas* ; c'est une brochure de Jésuite de 1762.

\* Livre II. part. 2. question 12.

\*\* Ibid.

\*\*\* Ibid. question 11. & 12.

Le sang de *Henri le Grand* fumait encore , quand le Parlement de Paris donna un arrêt qui établissait l'indépendance de la Couronne , comme une loi fondamentale. Le Cardinal *Duperron* , qui devait la pourpre à *Henri le Grand* , s'éleva dans les Etats de 1614. contre l'arrêt du Parlement , & le fit supprimer. Tous les journaux du tems rapportent les termes dont *Duperron* se servit dans ses harangues : *Si un Prince se faiſait Arien* , dit-il , *on ſerait bien obligé de le depoſer.*

Non aſſurément , Monsieur le Cardinal ; on veut bien adopter vôtres ſuppoſition chimérique , qu'un de nos Rois ayant lu l'hiſtoire des Conciles & des Pères , frappé , d'ailleurs , de ces paroles , *mon père eſt plus grand que moi* , les prenant trop à la lettre , & balançant entre le Concile de Nicée & celui de Conſtantinople , ſe déclarât pour *Euſebe de Nicomédie* , je n'en obéirai pas moins à mon Roi , je ne me croirai pas moins lié par le ſerment que je lui ai fait ; & ſi vous oſiez vous ſoulever contre lui , & que je fuſſe un de vos juges , je vous déclarerais criminel de lèze Majesté.

*Dit-*

*Iac* , il était venu ſoutenir en France de telles propoſitions , comment aurait-on traité l'Ange de l'école ?

Il faut avouer que *Jean Geſon* , Chancelier de l'Université , alla encor plus loin que *St. Thomas* , & le Cordelier *Jean Petit* infiniment plus loin que *Geſon*. Plusieurs Cordeliers ſoutinrent les horribles Thèſes de *Jean Petit*. Il faut avouer que cette doctrine diabolique du Régicide vient uniquement de la folle idée où ont été longtems preſque tous les moines , que le Pape eſt un Dieu en terre , qui peut diſpoſer à ſon gré du trône & de

Duperron poussa plus loin la dispute , & je l'abrège. Ce n'est pas ici le lieu d'aprofondir ces chimères révoltantes ; je me bornerai à dire avec tous les citoyens , que ce n'est pas parce que *Henri IV.* fut sacré à Chartres qu'on lui devint obéissance , mais parce que le droit incontestable de la naissance donnait la couronne à ce Prince , qui la méritait par son courage & par sa bonté.

Qu'il soit donc permis de dire que tout citoyen doit hériter , par le même droit , des biens de son père , & qu'on ne voit pas qu'il mérite d'en être privé , & d'être traîné au gibet , parce qu'il sera du sentiment de *Ratier* contre *Pascale Ratberg* , & de *Béranger* contre *Scot*.

On sait que tous nos dogmes n'ont pas toujours été clairement expliqués , & universellement reçus dans notre Eglise. JESUS-CHRIST nous ayant point dit comment procéder le St. Esprit , l'Eglise Latine crut longtems avec la Grecque , qu'il ne procédait qu' du Pere : enfin elle ajouta au symbole , qu'il étoit né aussi du Fils. Je demande , si le lendemain de cette

de la vie des Rois. Nous avons été en cela fort au dessous de ces Tartares qui croient le grand *Lama* immortel ; il leur distribue sa chaine perçue : ils font fêcher ces reliques , les enchassent , & les busent dévotement. Pour moi , j'avoue que j'aimerais mieux pour le bien de la paix porter à mon cou de telles reliques , que de croire que le Pape ait le moindre droit sur le temporel des Rois , ni même sur le mien , en quelque cas que ce puisse être.



te décision , un citoyen qui s'en ferait tenu au symbole de la veille eût été digne de mort ? La cruauté, l'injustice serait-elle moins grande , de punir aujourd'hui celui qui penserait comme on pensait autrefois ? Etait-on coupable du tems d'*Honorius I<sup>er</sup>*. de croire que JESUS n'avait pas deux volontés ?

Il n'y a pas long-tems que l'immaculée conception est établie : les Dominicains n'y croient pas encore. Dans quel tems les Dominicains commenceront-ils à mériter des peines dans ce monde & dans l'autre ?

Si nous devons apprendre de quelqu'un à nous conduire dans nos disputes interminables , c'est certainement des Apôtres & des Evangelistes. Il y avait de quoi exciter un schisme violent entre *St. Paul* & *St. Pierre*. *Paul* dit expressément dans son Epitre aux Galates, qu'il résista en face à *Pierre* , parce que *Pierre* était repréhensible , parce qu'il usait de dissimulation aussi-bien que *Barnabé* , parce qu'ils mangeaient avec les Gentils avant l'arrivée de *Jaques* , & qu'ensuite ils se retirèrent secrètement , & se séparèrent des Gentils de peur d'offenser les circoncis. *Je vis* , ajoute-il , qu'ils ne marchaient pas droit selon l'Evangile : je dis à Céphas ; Si vous Juif , vivez comme les Gentils , & non comme les Juifs , pourquoi obligez-vous les Gentils à judaïser ?

C'était là un sujet de querelle violentè. Il s'agissait de savoir si les nouveaux Chrétiens judaïseraient ou non. *St. Paul* alla dans ce tems - là même sacrifier dans le temple de Jérusalem.

Jérusalem. On fait que les quinze premiers Evêques de Jérusalem furent des Juifs circoncis, qui observèrent le Sabat, & qui s'abstinrent des viandes défendues. Un Evêque Espagnol ou Portugais qui se ferait circoncire & qui observerait le Sabat, serait brulé dans un *Auto-da-fé*. Cependant la paix ne fut altérée pour cet objet fondamental ni parmi les Apôtres, ni parmi les premiers Chrétiens.

Si les Evangelistes avaient ressemblé aux écrivains modernes, ils avaient un champ bien vaste pour combattre les uns contre les autres. *St. Matthieu* compte vingt-huit générations depuis *David* jusqu'à *JESUS*; *St. Luc* en compte quarante-une; & ces générations sont absolument différentes. On ne voit pourtant nulle dissension s'élever entre les Disciples sur ces contrariétés aparentes très bien conciliées par plusieurs Pères de l'Eglise. La charité ne fut point blessée, la paix fut conservée. Quelle plus grande leçon de nous tolérer dans nos disputes, & de nous humilier dans tout ce que nous n'entendons pas?

*St. Paul* dans son Epître à quelques Juifs de Rome convertis au Christianisme, emploie toute la fin du 3. chapitre à dire que la seule foi glorifie, & que les œuvres ne justifient personne. *St. Jaques*, au contraire, dans son Epître aux douze Tribus dispersées par toute la terre, chapitre 2. ne cesse de dire qu'on ne peut être sauvé sans les œuvres. Voilà ce qui a séparé deux grandes Communions parmi nous, & ce qui ne divisa point les Apôtres.

Si

Si la persécution contre ceux avec qui nous disputons , était une action sainte , il faut avouer que celui qui aurait fait tuer le plus d'hérétiques , serait le plus grand Saint du Paradis. Quelle figure y ferait un homme qui se ferait contenté de dépouiller ses frères , & de les plonger dans des cachots , auprès d'un zélé qui en aurait massacré des centaines le jour de la *St. Barthélemi* ? En voici la preuve.

Le successeur de *St. Pierre* & son consistoire ne peuvent errer ; ils aprouverent , célébrèrent , consacrerent l'action de la *St. Barthelemi* ; donc cette action était très sainte , donc de deux assassins égaux en piété celui qui aurait éventré vingt-quatre femmes grosses huguenotes , doit être élevé en gloire du double de celui qui n'en aura éventré que douze ; par la même raison les fanatiques des Cévennes devaient croire qu'ils seraient élevés en gloire à proportion du nombre des prêtres , des religieux , & des femmes Catholiques qu'ils auraient égorgés. Ce sont là d'étranges titres pour la gloire éternelle.

---

*Si l'Intolérance fut de Droit Divin dans le Judaïsme , & si elle fut toujours mise en pratique.*

**O**N appelle , je crois , *Droit Divin* , les préceptes que Dieu a donnés lui-même. Il voulut que les Juifs mangeassent un agneau cuit

cuit avec des laitues , & que les convives le mangeaient debout , un bâton à la main , en commémoration du *Phasé* ; il ordonna que la consécration du grand Prêtre se ferait en mettant du sang à son oreille droite , à sa main droite , & à son pied droit ; coutumes extraordinaires pour nous , mais non pas pour l'antiquité ; il voulut qu'on chargeât le bouc *Hazazel* des iniquités du peuple ; il défendit qu'on se nourrit de poissons sans écailles , de pores , de lièvres , de hérissons , de hiboux , de griffons , d'ixions &c. Deuter. chap. 14.

Il institua les fêtes , les cérémonies ; toutes ces choses qui semblaient arbitraires aux autres nations , & soumises au droit positif , à l'usage , étant commandées par Dieu même , devenaient un droit divin pour les Juifs , comme tout ce que JESUS-CHRIST fils de *Marie* , fils de DIEU , nous a commandé , est de droit divin pour nous.

Gardons nous de rechercher ici pourquoi Dieu a substitué une loi nouvelle , à celle qu'il avait donnée à *Moyse* , & pourquoi il avait commandé à *Moyse* plus de choses qu'au Patriarche *Abraham* , & plus à *Abraham* qu'à *Noé*. a ) Il semble qu'il daigne se proportionner aux tems

a ) Dans l'idée que nous avons de faire sur cet ouvrage quelques notes utiles , nous remarquerons ici , qu'il est dit que Dieu fit une alliance avec *Noé* , & avec tous les animaux ; & cependant , il permet à *Noé* de manger de tout ce qui a vie & mouvement ; il excepte seulement le sang , dont il ne permet pas qu'on se nourrisse. Dieu ajoute,

tems & à la population du genre humain ; c'est une gradation paternelle ; mais ces abîmes sont trop profonds pour nôtre débile vue.  
Te-

ajoute , qu'il tirera vengeance de tous les animaux qui auront répandu le sang de l'homme.

On peut inferer de ces passages & de plusieurs autres , ce que toute l'antiquité a toujours pensé jusqu'à nos jours , & ce que tous les hommes sensés pensent , que les animaux ont quelques connaissances. Dieu ne fait point un pacte avec les arbres & avec les pierres , qui n'ont point de sentiment ; mais il en fait un avec les animaux , qu'il a daigné douer d'un sentiment souvent plus exquis que le nôtre , & de quelques idées nécessairement attachées à ce sentiment. C'est pourquoi il ne veut pas qu'on ait la barbarie de se nourrir de leur sang , parce qu'en effet le sang est la source de la vie , & par conséquent du sentiment. Privez un animal de tout son sang , tous ses organes restent sans action. C'est donc avec très grande raison que l'Ecriture dit en cent endroits , que l'ame , c'est-à-dire , ce qu'on apellait l'ame sensitive , est dans le sang ; & cette idée si naturelle a été celle de tous les peuples.

C'est sur cette idée qu'est fondée la commiseration que nous devons avoir pour les animaux. Des sept préceptes des *Noachides* , admis chez les Juifs , il y en a un qui défend de manger le membre d'un animal en vie. Ce précepte prouve que les hommes avaient eu la cruauté de mutiler les animaux pour manger leurs membres coupés , & qu'ils les laissaient vivre , pour se nourrir successivement des parties de leur corps. Cette coutume subsista en effet chez quelques peuples barbares , comme on le voit par les sacrifices de l'île de Chio , à *Bacchus Omadios* , le mangeur de chair crue. Dieu en permettant que les animaux nous servent de pâture , recommande donc quelque humanité envers eux. Il faut convenir qu'il y a de la barbarie à les faire souffrir , & il n'y a certainement que l'usage qui puisse diminuer en nous l'hor-



Tenons nous dans les bornes de nôtre sujet ; voyons d'abord ce qu'était l'intolérance chez les Juifs.

L'horreur naturelle d'égorger un animal que nous avons nourri de nos mains. Il y a toujours eu des peuples qui s'en sont fait un grand scrupule : ce scrupule dure encor dans la presqu'île de l'Inde ; toute la secte de *Pithagore*, en Italie & en Grèce, s'abstint constamment de manger de la chair. *Porphyre* dans son livre de l'abstinence reproche à son disciple de n'avoir quitté sa secte que pour se livrer à son apetit barbare.

Il faut, ce me semble, avoir renoncé à la lumière naturelle, pour oser avancer que les bêtes ne sont que des machines. Il y a une contradiction manifeste à convenir que Dieu a donné aux bêtes tous les organes du sentiment, & à soutenir qu'il ne leur a point donné de sentiment.

Il me paraît encore qu'il faut n'avoir jamais observé les animaux, pour ne pas distinguer chez eux les différentes voix du besoin, de la souffrance, de la joye, de la crainte, de l'amour, de la colère & de toutes leurs affections ; il serait bien étrange qu'elles exprimassent si bien ce qu'elles ne sentiraient pas.

Cette remarque peut fournir beaucoup de réflexions aux esprits exercés, sur le pouvoir & la bonté du Créateur, qui daigne accorder la vie, le sentiment, les idées, la mémoire aux êtres que lui-même a organisés de sa main toute-puissante. Nous ne savons ni comment ces organes se sont formés, ni comment ils se dévelopent, ni comment on reçoit la vie, ni par quelles loix les sentimens, les idées, la mémoire, la volonté sont attachés à cette vie : & dans cette profonde & éternelle ignorance, inhérente à notre nature, nous disputons sans cesse, nous nous persécutons les uns les autres, comme les taureaux qui se battent avec leurs cornes, sans savoir pourquoi & comment ils ont des cornes.

Il est vrai que dans l'Exode, les Nombres, le Lévitique, le Deutéronome, il y a des loix très sévères sur le culte, & des chatimens plus sévères encore. Plusieurs commentateurs ont de la peine à concilier les récits de *Moïse* avec les passages de *Jeremie* & d'*Amos*, & avec le célèbre discours de *St. Etienne*, rapporté dans les Actes des Apôtres. *Amos* dit que les Juifs adorerent toujours dans le desert *Moloc*, *Remphan* & *Kium*. *Jeremie* dit expressément, que Dieu ne demanda aucun sacrifice a leurs peres quand ils sortirent d'Egypte. *St. Etienne* dans son discours aux Juifs, s'exprime ainsi :

*Amos* ch.  
5. v. 26.

*Jerem.*  
ch. 7. v. 12.

b) Plusieurs écrivains conclurent témérairement de ce passage, que le chapitre concernant le veau d'or (qui n'est autre chose que le Dieu *Apis*) a été ajouté aux livres de *Moïse*, ainsi que plusieurs autres chapitres.

*Aben-Ezra* fut le premier qui crut prouver que le Pentateuque avait été rédigé du tems des Rois. *Volaston*, *Colins*, *Tindale*, *Shafsburi*, *Bolingbroke*, & beaucoup d'autres ont allégué que l'art de graver ses pensées sur la pierre polie, sur la brique, sur le plomb ou sur le bois, était alors la seule manière d'écrire; ils disent que du tems de *Moïse*, les Caldéens & les Egyptiens n'écrivaient pas autrement, qu'on ne pouvait alors graver que d'une manière très abrégée, & en hiéroglyphes, la substance des choses qu'on voulait transmettre à la postérité, & non pas des histoires détaillées; qu'il n'était pas possible de graver de gros livres dans un desert où l'on changeait si souvent de demeure, où l'on n'avait personne qui pût ni fournir des vêtemens, ni les tailler, ni même raccommoder les sandales, & où Dieu fut obligé de faire un miracle de quarante années

si : „ Ils adorèrent l'armée du ciel , ils n'offri- Act. ch. 7.  
v. 41.  
 „ rent ni sacrifices , ni hosties dans le désert  
 „ pendant quarante ans , ils porterent le taber-  
 „ nacle du Dieu *Moloc* , & l'astre de leur Dieu  
 „ *Remphan*.

D'autres critiques infèrent du culte de tant de Dieux étrangers , que ces Dieux furent tolérés par *Moïse* , & ils citent en preuves ces paroles du Deutéronome : *Quand vous serez dans la terre de Canaan , vous ne ferez point comme nous faisons aujourd'hui , ou chacun fait ce qui lui semble bon. b*) Deut. ch.  
12. v. 8.

Ils apuient leur sentiment sur ce qu'il n'est parlé

nées pour conserver les vêtemens & les chaussures de son peuple. Ils disent qu'il n'est pas vraisemblable qu'on eût tant de graveurs de caractères , lorsqu'on manquait des arts les plus nécessaires , & qu'on ne pouvait même faire du pain : & si on leur dit que les colonnes du tabernacle étaient d'airain , & les chapiteaux d'argent massif , ils répondent que l'ordre a pu en être donné dans le désert , mais qu'il ne fut exécuté que dans des tems plus heureux

Ils ne peuvent concevoir que ce peuple pauvre ait demandé un veau d'or massif pour l'adorer au pied de la montagne même où Dieu parlait à *Moïse* , au milieu des foudres & des éclairs que ce peuple voyait , & au son de la trompette céleste qu'il entendait. Ils s'étonnent que la veille du jour même où *Moïse* descendit de la montagne , tout ce peuple se soit adressé au frère de *Moïse* pour avoir ce veau d'or massif. Comment *Aaron* le jeta-t-il en fonte en un seul jour ? Comment ensuite *Moïse* le réduisit-il en poudre ? Ils disent qu'il est impossible à tout artiste de faire en moins de trois mois une statue d'or , & que pour la réduire en poudre qu'on puisse

parlé d'aucun acte religieux du peuple dans le désert , point de Pâque célébrée, point de Pentecôte,

puisse avaler , l'art de la chimie la plus savante ne suffit pas ; ainsi , la prévarication d'*Aaron* , & l'opération de *Moïse* auraient été deux miracles.

L'humanité , la bonté de cœur qui les trompe , les empêche de croire que *Moïse* ait fait égorger vingt-trois mille personnes pour expier ce péché : ils n'imaginent pas que vingt-trois mille hommes se soient ainsi laissés massacrer par des Lévites , à moins d'un troisième miracle. Enfin , ils trouvent étrange qu'*Aaron* , le plus coupable de tous , ait été récompensé du crime dont les autres étaient si horriblement punis , & qu'il ait été fait grand prêtre , tandis que les cadavres de vingt-trois mille de ses frères sanglants , étaient entassés au pied de l'autel où il allait sacrifier.

Ils font les mêmes difficultés sur les vingt-quatre mille Israélites massacrés par l'ordre de *Moïse* , pour expier la faute d'un seul qu'on avait surpris avec une fille Madianite. On voit tant de Rois Juifs , & surtout *Salomon* , épouser impunément des étrangères , que ces critiques ne peuvent admettre que l'alliance d'une Madianite ait été un si grand crime : *Ruth* était Moabite , quoique sa famille fût originaire de Bethléem : la sainte Écriture l'appelle toujours *Ruth la Moabite* ; cependant , elle alla se mettre dans le lit de *Booz* par le conseil de sa mère , elle en reçut six boisseaux d'orge , l'épousa ensuite , & fut l'ayeule de *David*. *Raab* était non-seulement étrangère , mais une femme publique ; la vulgate ne lui donne d'autre titre que celui de *méretrix* ; elle épousa *Salmon* Prince de Juda ; & c'est encore de ce *Salmon* que *David* descend. On regarde même *Raab* comme la figure de l'Eglise Chrétienne ; c'est le sentiment de plusieurs Pères , & surtout d'*Origène* dans sa 7<sup>e</sup> homélie sur *Josué*.

*Betzabé* femme d'*Urié* , de laquelle *David* eut *Salomon* , était Ethéenne. Si vous remontez plus haut , le

tecôte, nulle mention qu'on ait célébré la fête  
des tabernacles, nulle priere publique établie;  
enfin,

Patriarche *Juda* épousa une femme Cananéenne; ses  
ensans eurent pour femme *Thamar* de la race d'*Aram*:  
cette femme avec laquelle *Juda* commit, sans le savoir,  
un inceste, n'était pas de la race d'*Israël*.

Ainsi nôtre Seigneur *JESUS-CHRIST* daigna s'incarner  
chez les Juifs dans une famille dont cinq étrangères étaient  
la tige, pour faire voir que les nations étrangères au-  
raient part à son héritage.

Le Rabin *Aben Ezra* fut, comme on l'a dit, le pre-  
mier qui osa prétendre que le Pentateuque avait été  
rédigé longtems apres *Mose*: il se fonde sur plusieurs  
passages. „ Le Cananéen était alors dans ce pais. La  
„ montagne de *Moria*, appelée la montagne de Dieu.  
„ Le lit de *Og*, Roi de *Bazan*, se voit encor en *Ra-*  
„ *bath*, & il apella tout ce pays de *Bazan*, les vil-  
„ lages de *Jair*, jusqu'aujourd'hui. Il ne s'est jamais  
„ vu de Prophète en *Israël* comme *Mose*. Ce sont  
„ ici les Rois qui ont régné en *Edom* avant qu'aucun  
„ Roi régnât sur *Israël*. “ Il prétend que ces passages, où  
il est parlé de choses arrivées apres *Mose*, ne peuvent  
être de *Mose*. On répond à ces objections, que ces pas-  
sages sont des notes ajoutées longtems apres par les co-  
pistes.

*Newton*, de qui d'ailleurs on ne doit prononcer le  
nom qu'avec respect, mais qui a pu se tromper puis-  
qu'il était homme, attribue dans son introduction à  
ses commentaires sur *Daniel* & sur *St. Jean*, les li-  
vres de *Mose*, de *Josué* & des *Juges*, à des auteurs  
sacrés très-postérieurs; il se fonde sur le chap. 36.  
de la *Genèse*, sur quatre chap. des *Juges*, 17. 18. 19.  
21. sur *Samuel* ch. 8. sur les *Chroniques* chap. 2. sur  
le livre de *Ruth* chap. 4. En effet, si dans le chap. 36.  
de la *Genèse* il est parlé des Rois, s'il en est fait men-  
tion dans les livres des *Juges*, si dans le livre de *Ruth*  
il est parlé de *David*, il semble que tous ces livres  
Nouv. Mél. II. Part. H aient



## 114 SI L'INTOLERANCE

enfin, la circoncision, ce sceau de l'alliance de Dieu avec *Abraham*, ne fut point pratiquée.

Josué ch.  
14. v. 15.  
& suiv.

Ils se prévalent encor de l'histoire de *Josué*. Ce conquérant dit aux Juifs ; „ L'option vous est „ donnée, choisissez quel parti il vous plaira, „ ou d'adorer les Dieux que vous avez servis „ dans

ayent été rédigés du temps des Rois. C'est aussi le sentiment de quelques Théologiens, à la tête desquels est le fameux *Le Clerc*. Mais cette opinion n'a qu'un petit nombre de sectateurs, dont la curiosité sonde ces âmes. Cette curiosité, sans doute, n'est pas au rang des devoirs de l'homme. Lorsque les savans & les ignorans, les Princes & les bergers, paraîtront après cette courte vie devant le Maître de l'éternité, chacun de nous alors voudra avoir été juste, humain, compatissant, généreux ; nul ne se vantera d'avoir su précisément en quelle année le Pentateuque fut écrit, & d'avoir démêlé le texte des notes qui étaient en usage chez les Scribes. Dieu ne nous demandera pas si nous avons pris parti pour les Massorètes contre le Talmud, si nous n'avons jamais pris un *aph* pour un *beth*, un *yod* pour un *vau*, un *daleth* pour un *res* : certes il nous jugera sur nos actions, & non sur l'intelligence de la langue Hébraïque. Nous nous en tenons fermement à la décision de l'Eglise, selon le devoir raisonnable d'un fidèle.

Levitique  
ch. 17.

Finissons cette note par un passage important du Lévitique, livre composé après l'adoration du veau d'or. Il ordonne aux Juifs de ne plus adorer les veaux, les boucs avec lesquels même ils ont commis des abominations infâmes. On ne sait si cet étrange culte venait d'Egypte, patrie de la superstition & du sortilège ; mais on croit que la coutume de nos prétendus sorciers d'aller au sabbath, d'y adorer un bouc, & de s'abandonner avec lui à des turpitudes inconcevables, dont l'idée fait horreur, est venue des anciens Juifs : en effet, ce furent eux qui ensei-

„ dans le país des Amorréens , ou ceux que  
 „ vous avez reconnus en Mésopotamie : le peu-  
 „ ple répond , Il n'en fera pas ainsi , nous ser-  
 „ vons *Alonai*. *Josué* leur repliqua : Vous avez  
 „ choisi vous-mêmes , ôtez donc du milieu  
 „ de vous les Dieux étrangers. “ Ils avaient  
 donc

enseignèrent dans une partie de l'Europe la forcellerie.  
 Quel peuple ! Une si étrange infamie semblait mériter  
 un châtement pareil à celui que le veau d'or leur attira ,  
 & pourtant le Législateur se contente de leur faire une  
 simple défense. On ne rapporte ici ce fait que pour faire  
 connaître la nation Juive : il faut que la bestialité ait été  
 commune chez elle , puisqu'elle est la seule nation con-  
 nue , chez qui les loix aient été forcées de prohiber  
 un crime , qui n'a été soupçonné ailleurs par aucun  
 Législateur.

Levit. ch.  
 18. v. 23.

Il est à croire que dans les fatigues & dans la pénurie  
 que les Juifs avaient essuies dans les déserts de Pha-  
 ran , d'Oreb , & de Cadés-barné , l'espèce féminine ,  
 plus faible que l'autre , avait succombé. Il faut bien qu'en  
 effet les Juifs manquaient de filles , puisqu'il leur est tou-  
 jours ordonné , quand ils s'emparent d'un bourg ou d'un  
 village , soit à gauche , soit à droite du lac Asphaltide ,  
 de tuer tout , excepté les filles nubiles.

Les Arabes qui habitent encor une partie de ces dé-  
 serts , stipulent toujours dans les traités qu'ils font avec  
 les caravanes , qu'on leur donnera des filles nubiles. Il  
 est vraisemblable que les jeunes gens dans ces pays as-  
 freux poussèrent la dépravation de la nature humaine ,  
 jusqu'à s'accoupler avec des chèvres , comme on le dit  
 de quelques bergers de la Calabre.

Il reste maintenant à savoir si ces accouplemens avaient  
 produit des monstres , & s'il y a quelque fondement  
 aux anciens contes des Satires , des Fannes , des Cen-  
 taures & des Minotaures ; l'histoire le dit , la physique  
 ne nous a pas encor éclairés sur cet article monstrueux.

done eu incontestablement d'autres Dieux qu'*A-*  
*donai* sous *Moyse*.

Il est très inutile de réfuter ici les critiques qui pensent que le Pentateuque ne fut pas écrit par *Moyse*; tout a été dit des longtems sur cette matiere; & quand même quelque petite partie des livres de *Moyse* aurait été écrite du tems des Juges, ou des Rois, ou des Pontifes, ils n'en seraient pas moins inspirés & moins divins.

C'est assez, ce me semble, qu'il soit prouvé par la Ste. Ecriture, que malgré la punition extraordinaire attirée aux Juifs par le culte d'*Apis*, ils conserverent longtems une liberté entière: peut-être même que le massacre que *Moyse* fit de vingt-trois mille hommes pour le veau érigé par son frere, lui fit comprendre qu'on ne gagnait rien par la rigueur, & qu'il fut obligé de fermer les yeux sur la passion du peuple pour les Dieux étrangers.

Nomb.ch.  
21. v. 9.

Lui-même semble bientôt transgresser la loi qu'il a donnée. Il a défendu tout simulacre, cependant il érige un serpent d'airain. La même exception à la loi se trouve depuis dans le temple de *Salomon*; ce Prince fit sculpter douze bœufs qui soutiennent le grand bassin du temple; des cherubins sont posés dans l'arche, ils ont une tête d'aigle & une tête de veau; & c'est aparemment cette tête de veau mal faite, trouvée dans le temple par les soldats Romains,

c) Madian n'était point compris dans la terre promise: c'est un petit canton de l'Idumée dans l'Arabie pétrée; il

main, qui fit croire longtems que les Juifs adoraient un âne.

En vain le culte des Dieux étrangers est défendu; *Salomon* est paisiblement idolâtre. *Jeroboam* à qui Dieu donna dix parts du Royaume, fait ériger deux veaux d'or, & régné vingt-deux ans, en réunissant en lui les dignités de Monarque & de Pontife. Le petit Royaume de Juda dressa sous *Roboam* des autels étrangers & des statues. Le saint Roi *Aza* ne détruit point les hauts lieux. Le grand prêtre *Urias* érige dans le temple à la place de l'autel des holocaustes, un autel du Roi de Sirie. On ne voit, en un mot, aucune contrainte sur la Religion. Je sais que la plupart des Rois Juifs s'exterminèrent, s'assassinèrent les uns les autres; mais ce fut toujours pour leur intérêt, & non pour leur créance.

Liv. IV.  
des Rois  
ch. 16.

Il est vrai que parmi les Prophètes il y en eut qui intéressèrent le ciel à leur vengeance. *Elie* fit descendre le feu céleste pour consumer les prêtres de *Baal*. *Elisée* fit venir des ours pour dévorer quarante-deux petits enfans qui l'avaient appelé *tête chauve*; mais ce sont des miracles rares, & des faits qu'il serait un peu dur de vouloir imiter.

Liv. III.  
des Rois  
ch. 18. v.  
38. & 40.  
Liv. IV.  
des Rois  
chap. 2.  
v. 24.

On nous objecte encore que le peuple Juif fut très ignorant & très barbare. Il est dit que dans la guerre qu'il fit aux Madianites, c) *Moïse* ordonna de tuer tous les enfans males & toutes les

Nomb.  
chap. 31.

il commence vers le septentrion au torrent d'Arnon, & finit au torrent de Zared, au milieu des rochers, & sur

les mères, & de partager le butin. Les vainqueurs trouvèrent dans le camp 675000 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes, & 32000 jeunes filles; ils en firent le partage, & tuèrent tout le reste. Plusieurs commentateurs même prétendent que trente-deux filles furent immolées au Seigneur :

le rivage oriental du lac Asphaltide. Ce pays est habité aujourd'hui par une petite horde d'Arabes : il peut avoir huit lieues ou environ de long, & un peu moins en largeur.

d) Il est certain par le texte que *Jephthé* immola sa fille. Dieu n'approuva pas ces dévouemens, dit *Don Calmet*, dans sa dissertation sur le vœu de *Jephthé* ; mais lorsqu'on les a faits, il veut qu'on les exécute, ne fût-ce que pour punir ceux qui les faisaient, ou pour reprimer la légèreté qu'on aurait eu à les faire, si on n'en avait pas crains l'exécution. *St. Augustin*, & presque tous les Pères, condamnent l'action de *Jephthé* : il est vrai que l'Ecriture dit, qu'il fut rempli de l'esprit de Dieu ; & *St. Paul* dans son épître aux Hébreux chap. 11. fait l'éloge de *Jephthé* ; il le place avec *Samuel* & *David*.

*St. Jérôme* dans son épître à *Julien*, dit, *Jephthé* immola sa fille au Seigneur, & c'est pour cela que l'Apôtre le compte parmi les Saints. Voilà de part & d'autre des jugemens sur lesquels il ne nous est pas permis de porter le nôtre ; on doit craindre même d'avoir un avis.

e) On peut regarder la mort du Roi *Agag* comme un vrai sacrifice. *Saül* avait fait ce Roi des Amalécites prisonnier de guerre, & l'avait reçu à composition ; mais le prêtre *Samuel* lui avait ordonné de ne rien épargner : il lui avait dit en propres mots, Tuez tout, depuis l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfans, & ceux qui sont encor à la mammelle.

*Samuel* coupa le Roi *Agag* en morceaux, devant le Seigneur, à *Galgala*.

„ Le zèle dont ce Prophète était animé, dit *Don Cal-*



gneur : *cesserunt in partem domini triginta dus animæ.*

En effet, les Juifs immolaient des hommes à la Divinité, témoin le sacrifice de *Jephthé d)*, témoin le Roi *Agag e)* coupé en morceaux par le prêtre *Samuël*. *Ezechiel* même leur promet  
pour

*Calmet*, „ lui mit l'épée en main dans cette occasion ,  
„ pour venger la gloire du Seigneur , & pour confon-  
„ dre *Saül*.

On voit dans cette fatale aventure un dévouement, un prêtre, une victime; c'était donc un sacrifice.

Tous les peuples dont nous avons l'histoire, ont sacrifié des hommes à la Divinité, excepté les Chinois. *Plutarque* rapporte que les Romains mêmes en immolèrent du tems de la République.

On voit dans les commentaires de *César*, que les Germains allaient immoler les otages qu'il leur avait donnés, lorsqu'il délivra ces otages par sa victoire.

J'ai remarqué ailleurs que cette violation du droit des gens envers les otages de *César*, & ces victimes humaines immolées, pour comble d'horreur, par la main des femmes, dément un peu le panégyrique que *Tacite* fait des Germains dans son traité *De moribus Germanorum*. Il paraît que dans ce traité *Tacite* songe plus à faire la satire des Romains, que l'éloge des Germains qu'il ne connaissait pas.

Disons ici en passant que *Tacite* aimait encor mieux la satire que la vérité. Il veut rendre tout odieux, jusqu'aux actions indifférentes; & sa malignité nous plaît presque autant que son style, parce que nous aimons la médisance & l'esprit.

Revenons aux victimes humaines. Nos pères en immolaient aussi-bien que les Germains; c'est le dernier degré de la stupidité de notre nature abandonnée à elle-même, & c'est un des fruits de la faiblesse de notre jugement. Nous disons : Il faut offrir à Dieu ce qu'on a de  
H 4 plus

pour les encourager, qu'ils mangeront de la chair humaine. *Vous mangerez*, dit il, *le cheval & le cavalier; vous boirez le sang des Princes* Plusieurs commentateurs appliquent deux versets de cette prophétie aux Juifs mêmes, & les autres aux animaux carnassiers. On ne trouve dans toute l'histoire de ce peuple aucun trait de générosité, de magnanimité, de bienfaisance; mais il s'échappe toujours dans le nuage de cette barbarie si longue & si affreuse, des rayons d'une tolérance universelle.

Juges ch.  
11. v. 24.

*Jephthé* inspiré de Dieu, & qui lui immola sa fille, dit aux Ammonites, *Ce que votre Dieu Chamos vous a donné ne vous appartient-il pas de droit? Souffrez donc que nous prenions la terre que notre Dieu nous a promise.* Cette déclaration est précise; elle peut mener bien loin; mais au moins, elle est une preuve évidente que Dieu tolérait Chamos. Car la sainte Ecriture ne dit pas, *Vous pensez avoir droit sur les terres que vous dites vous avoir été données par le Dieu Chamos;* elle dit positivement, *Vous avez droit, Tibi jure debentur:* ce qui est le vrai sens de ces paroles hébraïques, *Otho thirafsch.*

L'hif-

plus précieux & de plus beau: nous n'avons rien de plus précieux que nos enfans; il faut donc choisir les plus beaux & les plus jeunes pour les sacrifier à la Divinité.

*Philon* dit que dans la terre de Canaan on immolait quelquefois ses enfans avant que Dieu eût ordonné à *Abraham* de lui sacrifier son fils unique *Isaac* pour éprouver sa foi.

*Sanchoniaton* cité par *Eusèbe* rapporte que les Phéniciens

L'histoire de *Michas* & du Lévite, rapportée aux 17. & 18. chapitres du livre des Juges, est bien en core une preuve incontestable de la tolérance & de la liberté la plus grande, admise alors chez les Juifs. La mere de *Michas*, femme fort riche d'Ephraïm, avoit perdu onze cent piéces d'argent, son fils les lui rendit; elle vout cet argent au Seigneur, & en fit faire des idoles : elle batit une petite chapelle; un Lévite desservit la chapelle moyennant dix piéces d'argent, une tunique, un manteau par année & la nourriture; & *Michas* s'écria. *C'est maintenant que Dieu me fera du bien, puisque j'ai chez moi un pretre de la race de Lévi.*

Juges ch.  
17. v.  
dern.

Cependant, six cent hommes de la tribu de *Dan* qui cherchaient à s'emparer de quelque village dans le pays, & à s'y établir, mais n'ayant point de pretre Lévite avec eux, & en ayant besoin pour que Dieu favorisat leur entreprise, allèrent chez *Michas*, & prirent son éphod, ses idoles & son Lévite, malgré les remontrances de ce pretre, & malgré les cris de *Michas* & de sa mère. Alors ils allèrent avec assurance attaquer le village nommé *Lais*, & y mirent tout

à  
ciens sacrifiaient dans les grands dangers le plus cher de leurs enfans, & qu'*Isa* immola son fils *Jehud* à peu près dans le tems que Dieu mit la foi d'*Abraham* à l'épreuve. Il est difficile de percer dans les ténèbres de cette antiquité; mais il n'est que trop vrai que ces horribles sacrifices ont été presque partout en usage; les peuples ne s'en sont détors qu'à mesure qu'ils se sont policés. La politesse amène l'humanité.

à feu & à sang selon leur coutume. Ils donnèrent le nom de *Dan* à *Lais* en mémoire de leur victoire ; ils placèrent l'idole de *Michas* sur un autel ; & ce qui est bien plus remarquable , *Jonathan* petit-fils de *Moyse* fut le grand prêtre de ce Temple, ou l'on adorait le Dieu d'Israel, & l'idole de *Michas*.

Après la mort de *Gideon* , les Hébreux adorèrent *Baal-bérith* pendant près de vingt ans , & renoncèrent au culte d'*Adonai*, sans qu'aucun Chef, aucun Juge, aucun prêtre criât vengeance. Leur crime était grand, je l'avoue ; mais si cette idolâtrie même fut tolérée , combien les différences dans le vrai culte ont-elles dû l'être ?

Quelques-uns donnent pour une preuve d'intolérance , que le Seigneur lui-même ayant permis que son arche fût prise par les Philistins dans un combat , il ne punit les Philistins qu'en les frappant d'une maladie secrète ressemblante aux hémorroïdes , en renversant la statue de *Dagon* , & en envoyant une multitude de rats dans leurs campagnes : mais lorsque les Philistins pour apaiser sa colère eurent renvoyé l'arche attelée de deux vaches qui nourrissaient leurs veaux , & offert à Dieu cinq rats d'or , & cinq anses d'or , le Seigneur fit mourir soixante & dix anciens d'Israel , & cinquante mille hommes du peuple, pour avoir regardé l'arche ; on répond que le châtiment du Seigneur ne tombe point sur une créance , sur une différence dans le culte , ni sur aucune idolâtrie.

Si le Seigneur avait voulu punir l'idolâtrie,  
il

il aurait fait périr tous les Philistins qui osèrent prendre son arche , & qui adoraient *Dagon* ; mais il fit périr cinquante mille & soixante & dix hommes de son peuple , uniquement parce qu'ils avaient regardé son arche qu'ils ne devaient pas regarder : tant les loix , les mœurs de ce tems , l'économie judaïque différent de tout ce que nous connaissons ; tant les voyes inscrutables de Dieu sont au dessus des nôtres. La rigueur exercée , dit le judicieux Don Calmet , contre ce grand nombre d'hommes , ne paraîtra excessive qu'à ceux qui n'ont pas compris jusqu'à quel point Dieu voulait être craint & respecté parmi son peuple , & qui ne jugent des vues & des dessein de Dieu qu'en suivant les faibles lumières de leur raison.

Dieu ne punit donc pas un culte étranger , mais une profanation du sien , une curiosité indiscreète , une désobéissance , peut-être même un esprit de révolte. On sent bien que de tels châtimens n'appartiennent qu'à Dieu dans la Théocratie Judaïque. On ne peut trop redire que ces tems & ces mœurs n'ont aucun rapport aux nôtres.

Enfin , lorsque dans des siècles postérieurs *Neaman* l'idolâtre demanda à *Elisée* s'il lui était permis de suivre son Roi dans le temple de *Remmon* , & d'y adorer avec lui , ce même *Elisée* , qui avait fait dévorer les enfans par les ours , ne lui répondit-il pas , *Allez en paix ?*

Il y a bien plus ; le Seigneur ordonne à *Jérémie* de se mettre des cordes au cou , des colliers

&

Liv. IV.  
des Rois  
ch. 20.  
v. 25.



f) & des jougs, de les envoyer aux Roitelets, ou Melchim, de Moab, d'Ammon, d'Edom, de

f) Ceux qui sont peu au fait des usages de l'antiquité, & qui ne jugent que d'après ce qu'ils voyent autour d'eux, peuvent être étonnés de ces singularités; mais il faut songer qu'alors dans l'Egypte, & dans une grande partie de l'Asie, la plupart des choses s'exprimaient par des figures, des hiéroglyphes, des signes, des types.

Les Prophètes, qui s'appelaient *les Voyants* chez les Egyptiens & chez les Juifs, non-seulement s'exprimaient en allégories, mais ils figuraient par des signes les événements qu'ils annonçaient. Ainsi *Isaïe*, le premier des quatre grands Prophètes Juifs, prend un rouleau, & y écrit, *Shas has, butinez vite*: puis il s'approche de la prophétesse, elle conçoit, & met au monde un fils qu'il appelle *Maher-Salas-Has-has*; c'est une figure des maux que les peuples d'Egypte & d'Assyrie feront aux Juifs.

Ce Prophète dit: *Avant que l'enfant soit en âge de manger du beurre & du miel, & qu'il sache réprouver le mauvais & choisir le bon, la terre détestée par vous sera délivrée des deux Rois: le Seigneur justera aux mouches d'Egypte, & aux abeilles d'Assur: le Seigneur prendra un razoir de l'ouage, & en ramera toute la barbe & les poils des pieds du Roi d'Assur.*

Cette prophétie des abeilles, de la barbe & du poil des pieds razé, ne peut être entendue que par ceux qui savent que c'était la coutume d'appeler les effains au son du flageolet ou de quelque autre instrument champêtre; que le plus grand affront qu'on pût faire à un homme était de lui couper la barbe; qu'on appelait le poil des pieds, le poil du pubis; que l'on ne razait ce poil que dans des maladies immondes, comme celle de la lèpre. Toutes ces figures si étrangères à notre stile ne signifient autre chose, sinon, que le Seigneur dans quelques années délivrera son peuple d'oppression.

Le

de Tyr, de Sidon; & Jérémie leur fait dire *Jerem.*  
par le Seigneur, *J'ai donné toutes vos terres à* *ch. 27.*  
*Nabuz* *v. 6.*

Le même *Isaïe* marche tout nud, pour marquer que *Is. ch. 20.*  
le Roi d'Assyrie emmènera d'Egypte & d'Ethiopie une  
foule de captifs qui n'auront pas de quoi couvrir leur  
nudité.

*Ezéchiel* mange le volume de parchemin qui lui est *Ezech. ch.*  
présenté : ensuite il couvre son pain d'excrémens, & de- *4. & suiv.*  
meure couché sur son côté gauche trois cent quatre-  
vingt-dix jours, & sur le côté droit quarante jours,  
pour faire entendre que les Juifs manqueront de pain,  
& pour signifier les années que devait durer la cap-  
tivité. Il se charge de chaînes, qui figurent celles du  
peuple; il coupe ses cheveux & sa barbe, & les par-  
tage en trois parties; le premier tiers désigne ceux qui  
doivent périr dans la ville, le second ceux qui seront  
mis à mort autour des murailles, le troisième ceux qui  
doivent être emmenés à Babylone.

Le Prophète *Ozée* s'unit à une femme adultère, qu'il *Ozée ch. 3.*  
achète quinze pièces d'argent, & un chomer & demi  
d'orge : *Vous m'attendrez*, lui dit-il, *plusieurs jours*, &  
*pendant ce tems nul homme n'approchera de vous ; c'est*  
*l'état où les enfans d'Israël seront longtems sans Rois, sans*  
*Princes, sans sacrifice, sans autels & sans ephod.* En un  
mot, les Nabi, les Voyans, les Prophètes, ne prédi-  
sent presque jamais sans figurer par un signe la chose  
prédite.

*Jérémie* ne fait donc que se conformer à l'usage, en  
se liant de cordes, & en se mettant des coliers & des  
jouis sur le dos, pour signifier l'esclavage de ceux aux-  
quels il envoie ces types. Si on veut s'en prendre garde,  
ces tems-là sont comme ceux d'un ancien monde, qui  
diffère en tout du nouveau; la vie civile, les loix, la  
manière de faire la guerre, les cérémonies de la Reli-  
gion, tout est absolument différent. Il n'y a même qu'à  
ouvrir *Homère* & le premier livre d'*Hérodote*, pour se  
convaincre que nous n'avons aucune ressemblance avec  
les

*Nabucodonosor Roi de Babylone mon serviteur.*  
Voilà un Roi idolâtre déclaré serviteur de Dieu & son favori.

Le même *Jérémie* que le Melk ou Roitelet Juif *Sédécias* avait fait mettre au cachot, ayant obtenu son pardon de *Sédécias*, lui conseille de la part de Dieu de se rendre au Roi de Babylone : *Si vous allez vous rendre à ses officiers*, dit-il, *votre ame vivra*. Dieu prend donc enfin le parti d'un Roi idolâtre ; il lui livre l'arche, dont la seule vue avait coûté la vie à cinquante mille soixante & dix Juifs ; il lui livre le Saint des Saints, & le reste du temple qui avait coûté à bâtir cent huit mille talens d'or, un million dix-sept mille talens en argent, & dix mille drachmes d'or, laissés par *David* & ses officiers pour la construction de la maison du Seigneur ; ce qui, sans compter les deniers employés par *Salomon*, monte à la somme de dix-neuf milliards foi-

les peuples de la haute antiquité, & que nous devons nous déier de nôtre jugement quand nous cherchons à comparer leurs mœurs avec les nôtres.

La nature même n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. Les magiciens avaient sur elle un pouvoir qu'ils n'ont plus : ils enchantaient les serpens, ils évoquaient les morts &c. Dieu envoyait des songes, & des hommes les expliquaient. Le don de prophétie était commun. On voyait des métamorphoses telles que celles de *Nabucodonosor* changé en bœuf, de la femme de *Loth* en statue de sel, de cinq villes en un lac bitumineux.

Il y avait des espèces d'hommes qui n'existent plus. La race des géants *Rephaim*, *Emim*, *Néphilim*, *Enacim* a disparu. *St. Augustin* au livre 5. de la cité de Dieu, di

soixante-deux millions, ou environ, au cours de ce jour. Jamais idolatrie ne fut plus récompensée. Je sais que ce compte est exagéré, qu'il y a probablement erreur de copie; mais réduisez la somme à la moitié, au quart, au huitième même, elle vous étonnera encore. On n'est guères moins surpris des richesses qu'*Herodote* dit avoir vues dans le temple d'Ephèse. Enfin, les trésors ne sont rien aux yeux de Dieu; & le nom de son serviteur donné à *Nabucodonosor*, est le vrai trésor inestimable.

Dieu ne favorise pas moins le *Kir*, ou *Koresh*, II. ch. 44. ou *Kosroes*, que nous appellons *Cirus*; il l'appelle & 45. son *Christ*, son *Oint*, quoiqu'il ne fût pas oint, selon la signification commune de ce mot, & qu'il suivit la Religion de *Zoroastre*; il l'appelle son *Pasteur*, quoiqu'il fût usurpateur aux yeux des hommes: il n'y a pas dans toute la sainte Ecriture une plus grande marque de prédilection.

Vous

dit avoir vu la dent d'un ancien géant grosse comme cent de nos molaires. *Ezéchiel* parle des pigmées *Gamadm* hauts d'une coudée, qui combattaient au siège de Tyr: & en presque tout cela les auteurs sacrés sont d'accord avec les profanes. Les maladies & les remèdes n'étaient point les mêmes que de nos jours: les possédés étaient guéris avec la racine nommée *Barad* enchaînée dans un anneau qu'on leur mettait sous le nez.

Enfin tout cet ancien monde était si différent du nôtre, qu'on ne peut en tirer aujourd'hui aucune règle de conduite; & si dans cette antiquité reculée les hommes s'étaient persécutés & opprimés tour à tour au sujet de leur culte, on ne devrait pas imiter cette cruauté sous la loi de grace.

## 128 SI L'INTOLERANCE FUT DE DROIT DIVIN.

Vous voyez dans *Malachie* que du levant au couchant le nom de Dieu est grand dans les nations, & qu'on lui offre partout des oblations pures. Dieu a soin des Ninivites idolâtres comme des Juifs ; il les menace , & il leur pardonne. *Malchijedec* qui n'était point Juif , était Sacrificateur de Dieu. *Balaam* idolâtre était Prophète. L'Ecriture nous apprend donc que non-seulement Dieu tolérât tous les autres peuples , mais qu'il en avait un soin paternel : & nous osons être intolérans !

---

### *Extrême tolérance des Juifs.*

**A**insi donc sous *Moyse* , sous les Juges , sous les Rois , vous voyez toujours des exemples de tolérance. Il y a bien plus : *Moyse* dit plusieurs fois que Dieu punit les pères dans les enfans , jusqu'à la quatrième génération : cette menace était nécessaire à un peuple à qui Dieu n'avait révélé ni l'immortalité de l'ame , ni les peines & les récompenses dans une autre vie. Ces

Exode ch. 20. v. 5.

• véri-

a) Il n'y a qu'un seul passage dans les loix de *Moyse* , d'où l'on pût conclure qu'il était instruit de l'opinion régnante chez les Egyptiens , que l'ame ne meurt point avec le corps ; ce passage est très-important , c'est dans le chap. 18. du Deutéronome : Ne consultez point les devins qui prédisent par l'inspection des nœuds , qui enchantent les serpens , qui consultent l'esprit de *Pythia* , les voyans , les connaisseurs qui interrogent les morts , & leur demandent la vérité.



vérités ne lui furent annoncées ni dans le Décalogue, ni dans aucune loi du Lévitique & du Deutéronome. C'étaient les dogmes des Perses, des Babyloniens, des Egyptiens, des Grecs, & des Crétois ; mais ils ne constituaient nullement la Religion des Juifs. *Moyse* ne dit point, *Honore ton père & ta mère, si tu veux aller au ciel* ; mais, *Honore ton père & ta mère, afin de vivre longtems sur la terre* : il ne les menace que de Deuter. chap. 28. maux corporels, de la galle sèche, de la galle purulente, d'ulcères malins dans les genoux & dans les gras des jambes, d'être exposés aux infidélités de leurs femmes, d'emprunter à usure des étrangers, & de ne pouvoir prêter à usure ; de périr de famine, & d'être obligés de manger leurs enfans : mais en aucun lieu il ne leur dit que leurs ames immortelles subiront des tourmens après la mort, ou goûteront des félicités. Dieu qui conduisait lui-même son peuple, le punissait ou le récompensait immédiatement après ses bonnes ou ses mauvaises actions. Tout était temporel ; & c'est la preuve que le savant *Evêque Warburton* apporte pour démontrer que la loi des Juifs était divine ; a) parce que Dieu même

Il paraît par ce passage, que si l'on évoquait les ames des morts, ce sortilège prétendu supposait la permanence des ames. Il se peut aussi que les magiciens dont parle *Moyse*, n'étant que des trompeurs grossiers, n'eussent pas une idée distincte du sortilège qu'ils croyaient opérer. Ils faisaient accroire qu'ils forçaient des morts à parler, qu'ils les remettaient par leur magie dans l'état où ces corps avaient été de leur vivant ; sans examiner seulement si l'on pouvait inférer ou non de leurs opé-

même étant leur Roi, rendant justice immédiatement après la transgression ou l'obéissance, n'avait pas besoin de leur révéler une doctrine qu'il réservait au tems où il ne gouvernerait plus son peuple. Ceux qui par ignorance prétendent que *Moyse* enseignait l'immortalité de l'ame, ôtent au nouveau Testament un de ses plus grands avantages sur l'ancien. Il est constant que la loi de *Moyse* n'annonçait que des châtimens temporels jusqu'à la quatrième génération. Cependant malgré l'énoncé précis de cette loi, malgré cette déclaration expresse de Dieu, qu'il punirait jusqu'à la quatrième génération, *Ezé- chiel*

raisons ridicules le dogme de l'immortalité de l'ame. Les forciers n'ont jamais été philosophes, ils ont été toujours des jongleurs stupides, qui jouaient devant des imbécilles.

On peut remarquer encore qu'il est bien étrange que le mot de *Python* se trouve dans le Deuteronomie, longtemps avant que ce mot Grec pût être connu des Hébreux : aussi le terme *Python* n'est point dans l'Hébreu, dont nous n'avons aucune traduction exacte.

Cette langue a des difficultés insurmontables : c'est un mélange de Phénicien, d'Egyptien, de Syrien & d'Arabe : & cet ancien mélange est très altéré aujourd'hui. L'Hébreu n'eut jamais que deux modes aux verbes, le présent & le futur : il faut deviner les autres modes par le sens. Les voyelles différentes étaient souvent exprimées par les memes caractères ; ou plutôt ils n'exprimaient pas les voyelles ; & les inventeurs des points n'ont fait qu'augmenter la difficulté. Chaque adverbe a vingt significations différentes. Le même mot est pris en des sens contraires. Ajoutez à cet embarras la sécheresse & la pauvreté du langage : les Juifs privés des arts ne pou-

*chiel* annonce tout le contraire aux Juifs , & leur dit , que le fils ne portera point l'iniquité de son père : il va même jusqu'à faire dire à Dieu , qu'il leur avait donné des préceptes qui n'étaient pas bons. *b*)

Ezech.  
ch. 18. v.  
20.

Ezech.  
ch. 20. v.  
25.

Le livre d'*Ezechiel* n'en fut pas moins inséré dans le canon des auteurs inspirés de Dieu : il est vrai que la Synagogue n'en permettait pas la lecture avant l'âge de trente ans , comme nous l'apprend *St. Jérôme* ; mais c'était de peur que la jeunesse n'abusât des peintures trop naïves qu'on trouve dans les chapitres 16. & 23. du *libertinage* des deux sœurs *Olla* & *Ooliba*. En un mot ,

pouvaient exprimer ce qu'ils ignoraient. En un mot l'Hébreu est au Grec ce que le langage d'un paysan est à celui d'un Académicien.

*b*) Le sentiment d'*Exéchiél* prévalut enfin dans la synagogue ; mais il y eut des Juifs , qui en croyant aux peines éternelles , croyaient aussi que Dieu poursuivait sur les enfans les iniquités des pères. Aujourd'hui ils sont punis par-delà la cinquantième génération , & ont encor les peines éternelles à craindre. On demande comment les descendans des Juifs qui n'étaient pas complices de la mort de *JESUS-CHRIST* , ceux qui étaient dans *Jérusalem* n'y eurent aucune part , & ceux qui étaient répandus sur le reste de la terre , peuvent être temporellement punis dans leurs enfans , aussi innocens que leurs pères ? Cette punition temporelle , ou plutôt , cette manière d'exister différente des autres peuples , & de faire le commerce sans avoir de patrie , peut n'être point regardée comme un châtiment en comparaison des peines éternelles qu'ils s'attirent par leur incrédulité , & qu'ils peuvent éviter par une conversion sincère.

## 132 EXTRÊME TOLÉRANCE

mot, son livre fut toujours reçu, malgré sa contradiction formelle avec *Moïse*.

Enfin,

c) Ceux qui ont voulu trouver dans le Pentateuque la doctrine de l'Enfer & du Paradis, tels que nous les concevons, se sont étrangement abusés : leur erreur n'est fondée que sur une vaine dispute de mots. la vulgate ayant traduit le mot Hébreu *Sheol*, la fosse, par *infernum*, & le mot Latin *infernum* ayant été traduit en Français par *enfer*, on s'est servi de cette équivoque pour faire croire que les anciens Hébreux avaient la notion de l'*Ades* & du *Tartare* des Grecs, que les autres nations avaient connus auparavant sous d'autres noms.

Il est rapporté au chapitre 16. des Nombres, que la terre ouvrit sa bouche sous les tentes de *Core*, de *Dathan* & d'*Abiron*, qu'elle les devora avec leurs tentes & leur substance, & qu'ils furent précipités vivans dans la sépulture, dans le souterrain; il n'est certainement question dans cet endroit, ni des âmes de ces trois Hébreux, ni des tourmens de l'Enfer, ni d'une punition éternelle.

Il est étrange que dans le Dictionnaire Encyclopédique au mot *Enfer*, on dise que les anciens Hébreux *en ont reconnu la réalité*; si cela était, ce serait une contradiction insoutenable dans le Pentateuque. Comment se pourrait-il faire que *Moïse* eût parlé dans un passage isolé & unique, des peines après la mort, & qu'il n'en eût point parlé dans ses loix? On cite le 32<sup>e</sup> chapitre du Deutéronome, mais on le tronque; le voici entier : *J's m'ont provoqué en celui qui n'était pas Dieu, & ils m'ont irrité dans leur vanité; & moi je les provoquerai dans celui qui n'est pas peuple, & je les irriterai dans la nation insensée. Et il s'est allumé un feu dans ma fureur, & il brulera jusqu'au fond de la terre; il dévorera la terre jusqu'à son germe, & il brulera les fondemens des montagnes; & j'assemblerai sur eux les maux, & je remplirai mes fleches sur eux; ils seront consumés par la faim, les oiseaux les dévoront par des morsures amères; je lâcherai sur eux les*

Enfin, c) lorsque l'immortalité de l'âme fut un dogme reçu, ce qui probablement avait commencé

*les dents des bêtes qui se trainent avec fureur sur la terre, & des serpens.*

Y a-t-il le moindre rapport entre ces expressions, & l'idée des punitions infernales, telles que nous les concevons ? Il semble plutôt que ces paroles n'aient été rapportées que pour faire voir évidemment, que nôtre Enfer était ignoré des anciens Juifs.

L'auteur de cet article cite encor le passage de *Job*, au chap. 24. *L'œil de l'adultère observe l'obscurité, disant, l'œil ne me verra point, & il couvrira son visage ; il perce les maisons dans les ténèbres comme il l'avait dit dans le jour, & ils ont ignoré la lumière ; si l'aurore apparaît subitement, ils la croient l'ombre de la mort, & ainsi ils marchent dans les ténèbres comme dans la lumière : il est léger sur la surface de l'eau ; que sa part soit maudite sur la terre, qu'il ne marche point par la voye de la vigne, qu'il passe des eaux de neige à une trop grande chaleur : & ils ont péché le tombeau, ou bien, le tombeau a dissipé ceux qui péchent, ou bien, (selon les Septante) leur péché a été rapellé en mémoire.*

Je cite les passages entiers, & littéralement, sans quoi il est toujours impossible de s'en former une idée vraie.

Y a-t-il là, je vous prie, le moindre mot, dont on puisse conclurre, que *Moyse* avait enseigné aux Juifs la doctrine claire & simple des peines & des récompenses après la mort ?

Le livre de *Job* n'a nul rapport avec les loix de *Moyse*. De plus, il est très vraisemblable que *Job* n'était point Juif ; c'est l'opinion de *St. Jérôme* dans ses questions hébraïques sur la Genèse. Le mot *Sathan*, qui est dans *Job*, n'était point connu des Juifs, & vous ne le trouvez jamais dans le Pentateuque. Les Juifs n'apprirent ce nom que dans la Caldée, ainsi que les noms de *Gabriel* & de *Raphael*, inconnus avant leur esclavage à Babylone. *Job* est donc cité ici très mal à propos.



mencé dès le tems de la captivité de Babylone , la secte des Saducéens persista toujours à croire qu'il

On raporte encor le chapitre dernier d'*Isaïe* : *Et de mois en mois , & de Sabbath en Sabbath , toute chair viendra m'adorer , dit le Seigneur ; & ils sortiront , & ils verront à la voirie les cadavres de ceux qui ont prévariqué ; leur ver ne mourra point , leur feu ne s'eteindra point , & ils seront exposés aux yeux de toute chair jusqu'à satiété.*

Certainement s'ils sont jetés à la voirie , s'ils sont exposés à la vue des passans jusqu'à satiété , s'ils sont mangés des vers , cela ne veut pas dire que *Moyse* enseigna aux Juifs le dogme de l'immortalité de l'ame ; & ces mots , *Le feu ne s'eteindra point* , ne signifient pas que des cadavres qui sont exposés à la vue du peuple subsistent les peines éternelles de l'Enfer.

Comment peut-on citer un passage d'*Isaïe* pour prouver que les Juifs du tems de *Moyse* avaient reçu le dogme de l'immortalité de l'ame ? *Isaïe* prophétisait , selon la computation hébraïque , l'an du monde 3380. *Moyse* vivait vers l'an du monde 2500. ; il s'est écoulé huit siècles entre l'un & l'autre. C'est une insulte au sens commun , ou une pure plaisanterie , que d'abuser ainsi de la permission de citer , & de prétendre prouver qu'un auteur a eu une telle opinion , par un passage d'un auteur venu huit cent ans après , & qui n'a point parlé de cette opinion. Il est indubitable que l'immortalité de l'ame , les peines & les récompenses après la mort , sont annoncées , reconnues , constatées dans le Nouveau Testament , & il est indubitable qu'elles ne se trouvent en aucun endroit du Pentateuque ; & c'est ce que le grand *Arnaud* dit nettement & avec force dans son apologie de Port-Royal.

Les Juifs en croyant depuis l'immortalité de l'ame , ne furent point éclairés sur sa spiritualité ; ils pensèrent comme presque toutes les autres nations , que l'ame est quelque chose de délié , d'aérien , une substance légère , qui retenait quelque apparence du corps qu'elle avait animé ;  
c'est

qu'il n'y avait ni peines ni récompenses après la mort, & que la faculté de sentir & de penser périf-

c'est ce qu'on appelait les ombres, les mânes des corps. Cette opinion fut celle de plusieurs Pères de l'Eglise. *Tertullien* dans son chap. 22. de l'ame, s'exprime ainsi : *Definimus animam Dei flatu natam, immortalem, corporalem, effigiatam, substantia simplicem*; „ Nous définissons „ l'ame née du souffle de Dieu, immortelle, corporelle, „ figurée, simple dans sa substance. “

*St. Irénée* dit dans son livre II. chap. 34. *Incorporales sunt animæ quantum ad comparationem mortalium corporum.* „ Les ames sont incorporelles en comparaison des „ corps mortels. “ Il ajoute, que „ *JESUS-CHRIST* a „ enseigné que les ames conservent les images du corps; “ *Caracterem corporum in quo adoptantur &c.* On ne voit pas que *JESUS-CHRIST* ait jamais enseigné cette doctrine, & il est difficile de deviner le sens de *St. Irénée*.

*St. Hilaire* est plus formel & plus positif dans son commentaire sur *S. Matthieu* : il attribue nettement une substance corporelle à l'ame : *Corpoream naturæ suæ substantiam sortiuntur.*

*St. Ambroise* sur *Abraham* liv. II. ch. 8. prétend qu'il n'y a rien de dégagé de la matière, si ce n'est la substance de la Ste. Trinité.

On pourrait reprocher à ces hommes respectables d'avoir une mauvaise philosophie; mais il est à croire qu'au fond leur Théologie était fort saine, puisque ne connaissant pas la nature incompréhensible de l'ame, ils l'assuraient immortelle, & la voulaient Chrétienne.

Nous savons que l'ame est spirituelle, mais nous ne savons point du tout ce que c'est qu'esprit. Nous connaissons très-imparfaitement la matière, & il nous est impossible d'avoir une idée distincte de ce qui n'est pas matière. Très-peu instruits de ce qui touche nos sens, nous ne pouvons rien connaître par nous-mêmes de ce qui est au-delà des sens. Nous transportons quelques paroles de notre langage ordinaire dans les abîmes de

## 136 EXTRÊME TOLÉRANCE

périssait avec nous, comme la force active, le pouvoir de marcher & de digérer. Ils niaient l'existence des Anges. Ils différaient beaucoup plus des autres Juifs, que les Protestants ne différent des Catholiques; ils n'en demeurèrent pas moins dans

la Métaphysique & de la Théologie, pour nous donner quelque légère idée des choses que nous ne pouvons ni concevoir, ni exprimer; nous cherchons à nous étayer de ces mots, pour soutenir s'il se peut notre faible entendement dans ces régions ignorées.

Ainsi nous nous servons du mot *esprit*, qui répond à *souffle* & *vent*, pour exprimer quelque chose qui n'est pas matière; & ce mot *souffle*, *vent*, *esprit*, nous ramenant malgré nous à l'idée d'une substance déliée & légère, nous en retranchons encor ce que nous pouvons, pour parvenir à concevoir la spiritualité pure; mais nous ne parvenons jamais à une notion distincte: nous ne savons même ce que nous disons quand nous prononçons le mot *substance*; il veut dire, à la lettre, ce qui est dessous; & par cela même il nous avertit qu'il est incompréhensible: car, qu'est-ce en effet que ce qui est dessous? La connaissance des secrets de Dieu n'est pas le partage de cette vie. Plongés ici dans des ténèbres profondes, nous nous battons les uns contre les autres, & nous frapons au hasard au milieu de cette nuit, sans savoir précisément pourquoi nous combattons.

Si on veut bien réfléchir attentivement sur tout cela, il n'y a point d'homme raisonnable qui ne conclue que nous devons avoir de l'indulgence pour les opinions des autres, & en mériter.

Toutes ces remarques ne sont point étrangères au fonds de la question, qui consiste à savoir si les hommes doivent se tolérer: car si elles prouvent combien on s'est trompé de part & d'autre dans tous les tems, elles prouvent que les hommes ont dû dans tous les tems se traiter avec indulgence.

dans la communion de leurs frères : on vit même des grands prêtres de leur secte.

Les Pharisiens croyaient à la fatalité *d*) & à la Métempicose *e*). Les Esséniens pensaient que les âmes des justes allaient dans les Iles fortunées, &

*d*) Le dogme de la fatalité est ancien & universel : vous le trouvez toujours dans *Homère*. *Jupiter* voudrait sauver la vie à son fils *Sarpédon* ; mais le Destin l'a condamné à la mort ; *Jupiter* ne peut qu'obéir. Le Destin était chez les philosophes ou l'enchaînement nécessaire des causes & des effets nécessairement produit par la nature, ou ce même enchaînement ordonné par la Providence ; ce qui est bien plus raisonnable. Tout le système de la fatalité est contenu dans ce vers d'*Anneus Seneque* : *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt*. On est toujours convenu que Dieu gouvernerait l'univers par des loix éternelles, universelles, immuables : cette vérité sur la source de toutes ces disputes inintelligibles sur la liberté, parce qu'on n'a jamais défini la liberté, jusqu'à ce que le sage *Leibniz* soit venu : il a prouvé que la liberté est le pouvoir d'agir. Dieu donne ce pouvoir ; & l'homme agissant librement selon les ordres éternels de Dieu, est une des roues de la grande machine du monde. Toute l'antiquité disputa sur la liberté ; mais personne ne persécuta sur ce sujet, jusqu'à nos jours. Quelle horreur absurde, d'avoir emprisonné, exilé pour cette dispute, un *Pompe d'Andilly*, un *Arnaud*, un *Sacy*, un *Nicole*, & tant d'autres qui ont été la lumière de la France !

*e*) Le Roman Théologique de la Métempicose vient de l'Inde, dont nous avons reçu beaucoup plus de fables qu'on ne croit communément. Ce dogme est expliqué dans l'admirable quinzième livre des *Métamorphoses* d'*Ovide*. Il a été reçu presque dans toute la terre : il a été toujours combattu ; mais nous ne voyons point qu'aucun prêtre de l'antiquité ait jamais fait donner une lettre de cachet à un disciple de *Pythagore*.

### 138 EXTRÊME TOLÉRANCE DES JUIFS.

f) & celles des méchans dans une espèce de Tartare. Ils ne faisaient point de sacrifices ; ils s'assembaient entre eux dans une Synagogue particulière. En un mot , si l'on veut examiner de près le Judaïsme , on sera étonné de trouver la plus grande tolérance , au milieu des horreurs les plus barbares. C'est une contradiction , il est vrai ; presque tous les peuples se sont gouvernés par des contradictions. Heureuse celle qui amène des mœurs douces , quand on a des loix de sang !

---

#### *Si l'Intolérance a été enseignée par* JESUS-CHRIST ?

Voyons maintenant si JESUS-CHRIST a établi des loix sanguinaires , s'il a ordonné l'Intolérance , s'il fit bâtir les cachots de l'Inquisition , s'il institua les bourreaux des *Auto-da-fé*.  
Il

f) Ni les anciens Juifs , ni les Egyptiens , ni les Grecs leurs contemporains , ne croyaient que l'âme de l'homme allât dans le Ciel après sa mort. Les Juifs pensaient que la Lune & le Soleil étaient à quelques lieues au-dessus de nous dans le même cercle , & que le firmament était une voute épaisse & solide , qui soutenait le poids des eaux , lesquelles s'échappaient par quelques ouvertures. Le palais des Dieux , chez les anciens Grecs , était sur le mont Olimpe. La demeure des héros après la mort , était , du tems d'*Homère* , dans une ile au-delà de l'Océan , & c'était l'opinion des *Énéniens*.

Depuis



Il n'y a, si je ne me trompe, que peu de passages dans les Evangiles, dont l'esprit persecuteur ait pû inférer que l'intolérance, la contrainte sont légitimes; l'un est la parabole dans laquelle le Royaume des Cieux est comparé à un Roi qui invite des convives aux noces de son fils; ce Monarque leur fait dire par ses serviteurs, *J'ai tué mes bœufs & mes volailles, tout est prêt, venez aux nœces.* Les uns, sans se soucier de l'invitation, vont à leurs maisons de campagne, les autres à leur négoce, d'autres outragent les domestiques du Roi & les tuent. Le Roi fait marcher ses armées contre ces meurtriers, & détruit leur ville: il envoie sur les grands chemins convier au festin tous ceux qu'on trouve: un d'eux s'étant mis à table sans avoir mis la robe nuptiale, est chargé de fers & jetté dans les ténèbres extérieures.

St. Matth.  
chap. 22.

Il est clair que cette allégorie ne regardant que le Royaume des Cieux, nul homme, assurément, ne doit en prendre le droit de garoter, ou de mettre au cachot son voisin qui ferait

VENU

Depuis *Homère*, on assigna des planètes aux Dieux; mais il n'y avait pas plus de raison aux hommes de placer un Dieu dans la Lune, qu'aux habitans de la Lune de mettre un Dieu dans la planète de la Terre. *Junon* & *Iris* n'eurent d'autre palais que les nuées; il n'y avait pas là où reposer son pied. Chez les *Sabéens*, chaque Dieu eut son étoile; mais une étoile étant un Soleil, il n'y a pas moyen d'habiter là, à moins d'être de la nature du feu. C'est donc une question fort inutile de demander ce que les anciens pensaient du Ciel; la meilleure réponse est qu'ils ne pensaient pas.

# 140 SI L'INTOLERANCE A ÉTÉ ENSEIGNÉE

venu souper chez lui sans avoir un habit de nocces convenable ; & je ne connais dans l'histoire aucun Prince qui ait fait pendre un courtisan pour un pareil sujet : il n'est pas non plus à craindre que quand l'Empereur ayant tué ses volailles , enverra des pages à des Princes de l'Empire pour les prier à souper , ces Princes tuent ces pages. L'invitation au festin signifie la prédication du salut ; le meurtre des envoyés du Prince figure la persécution contre ceux qui prêchent la sagesse & la vertu.

St. Luc  
Chap. 14.

L'autre parabole est celle d'un particulier qui invite ses amis à un grand souper ; & lorsqu'il est prêt de se mettre à table , il envoie son domestique les avertir. L'un s'excuse sur ce qu'il a acheté une terre , & qu'il va la visiter ; cette excuse ne paraît pas valable , ce n'est pas pendant la nuit qu'on va voir sa terre. Un autre dit qu'il a acheté cinq paires de bœufs , & qu'il les doit éprouver ; il a le même tort que l'autre ; on n'essaye pas des bœufs à l'heure du souper. Un troisième répond qu'il vient de se marier , & assurément son excuse est très recevable. Le père de famille en colere fait venir à son festin les aveugles & les boiteux ; & voyant qu'il reste encor des places vuides , il dit à son valet , *Allez dans les grands chemins , & le long des hayes , & contraignez les gens d'entrer.*

Il est vrai qu'il n'est pas dit expressément que cette parabole soit une figure du Royaume des Cieux. On n'a que trop abusé de ces paroles , *Contrain-les d'entrer* ; mais il est visible qu'un seul valet ne peut contraindre par la

la force tous les gens qu'il rencontre , à venir souper chez son maître ; & d'ailleurs , des convives ainsi forcés , ne rendraient pas le repas fort agréable. *Contrain-les d'entrer* , ne veut dire autre chose , selon les commentateurs les plus accrédités , sinon , Priez , conjurez , pressiez , obtenez. Quel rapport , je vous prie , de cette priere & de ce souper à la persécution ?

Si on prend les choses à la lettre , faudra-t-il être aveugle , boiteux , & conduit par force , pour être dans le sein de l'Eglise ? JESUS dit dans la même parabole , *Ne donnez à dîner ni à vos amis , ni à vos parens riches* : en a-t-on jamais inféré , qu'on ne dût point en effet dîner avec ses parens & ses amis , dès qu'ils ont un peu de fortune ?

JESUS-CHRIST après la parabole du festin , dit , *Si quelqu'un vient à moi , & ne hait pas son père , sa mère , ses frères , ses sœurs , & même sa propre ame , il ne peut être mon disciple &c.* Car qui est celui d'entre vous qui voulant bâtir une tour , ne suppute pas auparavant la dépense ? Y a-t-il quelqu'un dans le monde assez dénaturé , pour conclurre qu'il faut haïr son père & sa mère ? & ne comprend-on pas aisément que ces paroles signifient , Ne balancez pas entre moi & vos plus cheres affections ?

On cite le passage de St. Matthieu : *Qui n'écoute point l'Eglise , soit comme un Payen & comme un receveur de la douane.* Cela ne dit pas assurément qu'on doive persécuter les Payens , & les fermiers des droits du Roi ; ils sont maudits , il est vrai , mais ils ne sont point

St. Luc.  
ch. 14. v.  
26. & suiv.

St. Matth.  
ch. 8. v. 17.

point livrés au bras séculier. Loin d'ôter à ces fermiers aucune prérogative de citoyen , on leur a donné les plus grands privilèges ; c'est la seule profession qui soit condamnée dans l'Ecriture , & c'est la plus favorisée par les gouvernemens. Pourquoi donc n'aurions-nous pas pour nos frères errans autant d'indulgence que nous prodiguons de considération à nos frères les traitans ?

Un autre passage dont on a fait un abus grossier , est celui de *St. Matthieu* & de *St. Marc* , où il est dit que JESUS ayant faim le matin , aprocha d'un figuier où il ne trouva que des feuilles , car ce n'était pas le tems des figues : il maudit le figuier , qui se sécha aussi-tôt.

On donne plusieurs explications différentes de ce miracle : mais y en a-t-il une seule qui puisse autoriser la persécution ? Un figuier n'a pu donner des figues vers le commencement de Mars , on l'a séché : est-ce une raison pour faire sécher nos frères de douleur dans tous les tems de l'année ? Respectons dans l'Ecriture tout ce qui peut faire naître des difficultés dans nos esprits curieux & vains , mais n'en abusons pas pour être durs & implacables.

L'esprit persécuteur qui abuse de tout , cherche encor sa justification dans l'expulsion des marchands chassés du temple , & dans la légion de Démons envoyée du corps d'un possédé dans le corps de deux mille animaux immondes. Mais qui ne voit que ces deux exemples ne sont autre chose qu'une justice que Dieu daigne faire lui-même d'une contravention à la

la loi ? C'était manquer de respect à la maison du Seigneur , que de changer son parvis en une boutique de marchands. En vain le Sanhedrin & les prêtres permettaient ce négoce pour la commodité des sacrifices ; le Dieu auquel on sacrifiait pouvait sans doute , quoique caché sous la figure humaine , détruire cette profanation : il pouvait de même punir ceux qui introduisaient dans le pais des troupeaux entiers , défendus par une loi dont il daignait lui-même être l'observateur. Ces exemples n'ont pas le moindre rapport aux persécutions sur le dogme. Il faut que l'esprit d'intolérance soit appuyé sur de bien mauvaises raisons , puisqu'il cherche partout les plus vains prétextes.

Presque tout le reste des paroles & des actions de JESUS-CHRIST prêche la douceur , la patience , l'indulgence. C'est le père de famille qui reçoit l'enfant prodigue ; c'est l'ouvrier qui vient à la dernière heure , & qui est payé comme les autres ; c'est le Samaritain charitable ; lui-même justifie ses disciples de ne pas jeuner ; il pardonne à la pécheresse ; il se contente de recommander la fidélité à la femme adultère : il daigne même condescendre à l'innocente joye des convives de Canaa , qui étant déjà échauffés de vin en demandent encore , il veut bien faire un miracle en leur faveur , il change pour eux l'eau en vin.

Il n'éclate pas même contre *Judas* qui doit le trahir ; il ordonne à *Pierre* de ne se jamais servir de l'épée ; il réprimande les enfans de *Zebédée* , qui à l'exemple d'*Elie* voulaient faire des-



# 144 SI L'INTOLERANCE A ÉTÉ ENSEIGNÉE

descendre le feu du ciel sur une ville qui n'avait pas voulu le loger.

Enfin il meurt victime de l'envie. Si on ose comparer le sacré avec le profane , & un Dieu avec un homme , la mort , humainement parlant , a beaucoup de rapport à celle de *Socrate*. Le Philosophe Grec périt par la haine des sophistes , des prêtres , & des premiers du peuple : le Législateur des Chrétiens succomba sous la haine des Scribes , des Pharisiens , & des prêtres. *Socrate* pouvait éviter la mort , & il ne le voulut pas : JESUS-CHRIST s'offrit volontairement. Le Philosophe Grec pardonna non-seulement à ses calomniateurs & à ses juges iniques , mais il les pria de traiter un jour ses enfans comme lui-même , s'ils étaient assez heureux pour mériter leur haine comme lui : le Législateur des Chrétiens , infiniment supérieur , pria son pere de pardonner à ses ennemis.

Si JESUS-CHRIST sembla craindre la mort , si l'angoisse qu'il ressentit fut si extrême qu'il en eut une sueur mêlée de sang , ce qui est le symptôme le plus violent & le plus rare , c'est qu'il ne se laissa pas abattre à toute la faiblesse du corps humain qu'on avait revêtu. Son corps tremblait , son ame était inébranlable ; il nous apprend que la vraie force , la vraie grandeur est de résister à supporter des maux sous lesquels nous pourrions succomber. Il y a un extrême courage à mourir à la mort en la redoutant.

*Socrate* avait triomphé les Sophistes d'ignorans , & les avait convaincus de mauvaise foi : JESUS-CHRIST triompha les Juifs d'infidèles , & les convainquit de mauvaise foi.

usant de ses droits divins , traita les Scribes & les Pharisiens d'hypocrites , d'insensés , d'aveugles , de méchans , de serpens , de race de vipère.

St. Matth.  
ch. 23.

*Socrate* ne fut point accusé de vouloir fonder une secte nouvelle : on n'accusa point JESUS-CHRIST d'en avoir voulu introduire une. Il est dit que les Princes des prêtres , & tout le Conseil , cherchaient un faux témoignage contre JESUS pour le faire périr.

St. Matth.  
ch. 26.

Or , s'ils cherchaient un faux témoignage , ils ne lui reprochaient donc pas d'avoir prêché publiquement contre la Loi. Il fut en effet soumis à la loi de *Moïse* depuis son enfance jusqu'à sa mort : on le circoncit le huitième jour comme tous les autres enfans. S'il fut depuis baptisé dans le Jourdain , c'était une cérémonie consacrée chez les Juifs , comme chez tous les peuples de l'Orient. Toutes les souillures légales se nettoyaient par le Batême ; c'est ainsi qu'on consacrait les prêtres ; on se plongeait dans l'eau à la fête de l'expiation solennelle , on baptisait les prosélites.

JESUS observa tous les points de la Loi ; il feta tous les jours de Sabbath ; il s'abstint des viandes défendues ; il célébra toutes les fêtes , & même avant sa mort il avait célébré la Pâque ; on ne l'accusa ni d'aucune opinion nouvelle , ni d'avoir observé aucun rite étranger. Né Israélite , il vécut constamment en Israélite.

Deux témoins qui se présentèrent , l'accusèrent d'avoir dit qu'il pourrait détruire le temple , & le rebâtir en trois jours. Un tel discours

St. Matth.  
ch. 26. v.  
61.

Nouv. Mél. II. Part.

K

était

était incompréhensible pour les Juifs charnels , mais ce n'était pas une accusation de vouloir fonder une nouvelle secte.

Le grand Prêtre l'interrogea , & lui dit ; *Je vous commande par le DIEU vivant , de nous dire , si vous êtes le CHRIST fils de DIEU. On ne nous apprend point ce que le grand prêtre entendait par fils de DIEU. On se servait quelquefois de cette expression pour signifier un juite , a ) comme on employait les mots de fils de Belial , pour signifier un méchant. Les Juifs grossiers n'avaient aucune idée du mystère sacré d'un fils de Dieu , Dieu lui-même , venant sur la terre.*

JESUS lui répondit ; *Vous l'avez dit ; mais je vous dis que vous verrez bientôt le fils de l'homme assis à la droite de la vertu de DIEU , venant sur les nuées du Ciel.*

Cette réponse fut regardée , par le Sanhedrin irrité , comme un blasphème. Le Sanhedrin n'avait plus le droit du glaive ; ils traduisirent JESUS devant le Gouverneur Romain de la province , & l'accusèrent calomnieusement d'être un perturbateur du repos public , qui disait qu'il

a ) Il était , en effet , très difficile aux Juifs , pour ne pas dire impossible , de comprendre sans une révélation particulière ce mystère ineffable de l'incarnation du fils de Dieu , Dieu lui-même. La Genèse ( ch. 6. ) appelle *fils de Dieu* les fils des hommes puissans : de même les grands cèdres dans les Psaumes sont appellés les cèdres de Dieu. *Samuel* dit qu'une frayeur de Dieu tomba sur le peuple , c'est-à-dire une grande frayeur ; un grand

qu'il ne fallait pas payer le tribut à *César*, & qui de plus se disait Roi des Juifs. Il est donc de la plus grande évidence qu'il fut accusé d'un crime d'Etat.

Le Gouverneur *Pilate* ayant appris qu'il était Galiléen, le renvoya d'abord à *Hérode* Tétrarque de Galilée. *Hérode* crut qu'il était impossible que *JESUS* pût aspirer à se faire chef de parti, & prétendre à la Royauté; il le traita avec mépris, & le renvoya à *Pilate*, qui eut l'indigne faiblesse de le condamner, pour apaiser le tumulte excité contre lui-même; d'autant plus qu'il avait essuïé déjà une révolte des Juifs, à ce que nous apprend *Josephe*. *Pilate* n'eut pas la même générosité qu'eut depuis le Gouverneur *Festus*.

Je demande à présent, si c'est la tolérance, ou l'intolérance qui est de droit divin? Si vous voulez ressembler à *JESUS-CHRIST*, soyez martyrs, & non pas bourreaux.

Témoi-

grand vent, un vent de Dieu; la maladie de *Saül*, mélancolie de Dieu. Cependant il paraît que les Juifs entendirent à la lettre, que *JESUS* se dit fils de Dieu dans le sens propre; mais s'ils regardèrent ces mots comme un blasphème, c'est peut-être encor une preuve de l'ignorance où ils étaient du mystère de l'incarnation, & de Dieu, fils de Dieu, envoyé sur la terre pour le salut des hommes.

*Témoignages contre l'Intolérance.*

C'Est une impiété d'ôter, en matière de Religion, la liberté aux hommes, d'empêcher qu'ils ne fassent choix d'une Divinité ; aucun homme, aucun Dieu ne voudrait d'un service forcé. ( *Apologétique ch. 24.* )

Si on usait de violence pour la défense de la foi, les Evêques s'y opposeraient. ( *St. Hilaire liv. 1.* )

La Religion forcée n'est plus Religion ; il faut persuader & non contraindre. La Religion ne se commande point. ( *Lactance liv. 3.* )

C'est une exécrationnable hérésie de vouloir tirer par la force, par les coups, par les emprisonnemens, ceux qu'on n'a pu convaincre par la raison. ( *St. Athanase liv. 1.* )

Rien n'est plus contraire à la Religion que la contrainte. ( *St. Justin Martyr liv. 5.* )

Persecuterons-nous ceux que Dieu tolère ? dit *St. Augustin*, avant que sa querelle avec les *Donatistes* l'eût rendu trop sévère.

Qu'on ne fasse aucune violence aux Juifs. ( *4<sup>me</sup>. Concile de Tolède, 56<sup>me</sup>. canon.* )

Conseillez & ne forcez pas. ( *Lettres de St. Bernard.* )

Nous ne prétendons point détruire les erreurs par la violence. ( *Discours du Clergé de France à Louis XIII.* )

Nous



Nous avons toujours désapprouvé les voyes de rigueur. ( *Assemblée du Clergé 11me. Aoust 1560.* )

Nous savons que la foi se persuade, & ne se commande point. ) *Fléchier Evêque de Nîmes lettre 19.* )

On ne doit pas même user de termes insultans. ( *L'Evêque du Belley dans une instruction pastorale.* )

Souvenez vous que les maladies de l'ame ne se guérissent point par contrainte & par violence. ( *Le Cardinal le Camus, instruction pastorale de 1688.* )

Accordez à tous la tolérance civile. ( *Fénelon Archevêque de Cambrai au Duc de Bourgogne.* )

L'exaction forcée d'une Religion est une preuve évidente que l'esprit qui la conduit est un esprit ennemi de la vérité. ( *Dirois Docteur de Sorbonne liv. 6. chap. 4.* )

La violence peut faire des hypocrites; on ne persuade point quand on fait retentir partout les menaces. ( *Tillemont hist. Eccl. Tom. 6.* )

Il nous a paru conforme à l'équité & à la droite raison, de marcher sur les traces de l'ancienne Eglise, qui n'a point usé de violence pour établir & étendre la Religion. ( *Remontr. du Parlement de Paris à Henri II.* )

L'expérience nous apprend que la violence est plus capable d'irriter que de guérir un mal qui a sa racine dans l'esprit &c. ( *De Thou épître dédicatoire à Henri IV.* )

La foi ne s'inspire pas à coups d'épée. (*Cévisier sur les régnés de Henri IV. & de Louis XIII.* )

C'est un zèle barbare que celui qui prétend planter la Religion dans les cœurs , comme si la persuasion pouvait être l'effet de la contrainte. (*Boulainvilliers état de la France.* )

Il en est de la Religion comme de l'amour , le commandement n'y peut rien , la contrainte encor moins ; rien de plus indépendant que d'aimer & de croire. (*Amelot de la Houssaie sur les lettres du Cardinal d'Osat.* )

Si le Ciel vous a assez aimé pour vous faire voir la vérité , il vous a fait une grande grace ; mais est-ce à ceux qui ont l'héritage de leur père , de haïr ceux qui ne l'ont pas ? (*Esprit des Loix liv. 25.* )

On pourrait faire un livre énorme , tout composé de pareils passages. Nos histoires , nos discours , nos sermons , nos ouvrages de morale , nos catéchismes , respirent tous , enseignent tous aujourd'hui ce devoir sacré de l'indulgence. Par quelle fatalité , par quelle conséquence démentirions-nous dans la pratique une théorie que nous annonçons tous les jours ? Quand nos actions démentent notre morale , c'est que nous croyons qu'il y a quelque avantage pour nous à faire le contraire de ce que nous enseignons ; mais certainement il n'y a aucun avantage à persécuter ceux qui ne sont pas de notre avis , & à nous en faire haïr. Il y a donc , encor une fois , de l'absurdité dans l'into-

l'intolérance. Mais , dira-t-on , ceux qui ont intérêt à gêner les consciences ne sont point absurdes. C'est à eux que s'adresse le petit dialogue ci-après.

---

*Dialogue entre un mourant & un homme qui se porte bien.*

UN Citoyen était à l'agonie dans une ville de province ; un homme en bonne santé vint insulter à ses derniers momens , & lui dit ;

Misérable ! pense comme moi tout-à-l'heure signe cet écrit , confesse que cinq propositions sont dans un livre que ni toi ni moi n'avons jamais lû ; sois tout-à-l'heure du sentiment de *Lamfran contre Berenger*, de *St Thomas contre St. Bonaventure* ; embrasse le second Concile de Nicée contre le Concile de Francfort ; explique moi dans l'instant , comment ces paroles , *Mon père est plus grand que moi* , signifient expressément , *Je suis aussi grand que lui*.

Di moi comment le Père communique tout au Fils , excepté la paternité ; ou je vais jeter ton corps à la voirie ; tes enfans n'hériteront point de toi , ta femme sera privée de sa dot , & ta famille mendiera du pain que mes pareils ne lui donneront pas.

*Le Mourant.*

J'entens à peine ce que vous me dites ; les menaces que vous me faites parviennent con-

152 DIALOGUE ENTRE UN MOURANT

fusément à mon oreille , elles troublent mon ame , elles rendent ma mort affreuse. Au nom de Dieu , ayez pitié de moi !

*Le Barbare.*

De la pitié ! je n'en puis avoir si tu n'es pas de mon avis en tout.

*Le Mourant.*

Hélas ! vous sentez qu'à ces derniers momens tous mes sens sont flétris , toutes les portes de mon entendement sont fermées , mes idées s'éteignent , ma pensée s'éteint. Suis-je en état de disputer ?

*Le Barbare.*

Eh bien , si tu ne peux pas croire ce que je veux , di que tu le crois , & cela me suffit.

*Le Mourant.*

Comment puis-je me parjurer pour vous plaire ? Je vais paraître dans un moment devant le Dieu qui punit le parjure.

*Le Barbare.*

N'importe ; tu auras le plaisir d'être enterré dans un cimetière , & ta femme , tes enfans auront de quoi vivre. Meurs en hypocrite : l'hypocrisie est une bonne chose ; c'est , comme on dit , un hommage que le vice rend à la vertu. Un peu d'hypocrisie , mon ami , qu'est-ce que cela coûte ?

*Le*

*Le Mourant.*

Hélas ! vous méprisez Dieu , ou vous ne le reconnaissez pas , puisque vous me demandez un mensonge à l'article de la mort , vous qui devez bientôt recevoir votre jugement de lui , & qui répondrez de ce mensonge.

*Le Barbare.*

Comment , insolent ! je ne reconnais point de Dieu ?

*Le Mourant.*

Pardon , mon frère , je crains que vous n'en connaissiez pas. Celui que j'adore ranime en ce moment mes forces , pour vous dire d'une voix mourante , que si vous croyez en Dieu , vous devez user envers moi de charité. Il m'a donné ma femme & mes enfans , ne les faites pas périr de misère. Pour mon corps , faites-en ce que vous voudrez , je vous l'abandonne ; mais croyez en Dieu , je vous en conjure.

*Le Barbare.*

Fai , sans raisonner , ce que je t'ai dit ; je le veux , je l'ordonne.

*Le Mourant.*

Et quel intérêt avez - vous à me tant tourmenter

*Le Barbare.*

Comment ! quel intérêt ? si j'ai ta signature , elle me vaudra un bon Canoniat.

*Le*



154 DIALOGUE ENTRE UN MOURANT &c.

*Le Mourant.*

Ah ! mon frère ! voici mon dernier moment ;  
je meurs ; je vais prier Dieu qu'il vous touche  
& qu'il vous convertisse.

*Le Barbare.*

Au Diable soit l'impertinent qui n'a point  
signé ! Je vais signer pour lui , & contrefaire  
son écriture.

*La lettre suivante est une confirmation de la même morale.*

---

*Lettre écrite au Jésuite Le Tellier , par  
un Bénéficier , le 6 May 1714. \**

MON REVEREND PERE ,

J'Obéis aux ordres que vôtre révérence m'a  
donnés de lui présenter les moyens les plus  
propres de délivrer J E S U S & sa Compagnie de  
leurs ennemis. Je crois qu'il ne reste plus que  
cinq cent mille huguenots dans le Royaume, quel-  
ques-uns disent un million , d'autres quinze  
cent mille ; mais en quelque nombre qu'ils soient ,  
voici

\* Lorsqu'on écrivait ainsi en 1762 , l'ordre des Jé-  
suites n'était pas aboli en France. S'ils avaient été  
malheureux , l'auteur les aurait assurément respectés.  
Mais qu'on se souviene à jamais qu'ils n'ont été per-  
secutés que parce qu'ils avaient été persécuteurs ; &

LETTRE ECRITE AU JES. LE TELLIER. 155

voici mon avis , que je soumets très humblement au votre , comme je le dois.

1°. Il est aisé d'attraper en un jour tous les Prédicans , & de les pendre tous à la fois dans une même place , non - seulement pour l'édification publique , mais pour la beauté du spectacle.

2°. Je ferais assassiner dans leurs lits , tous les pères & mères , parce que si on les tuait dans les rues , cela pourrait causer quelque tumulte ; plusieurs même pourraient se sauver , ce qu'il faut éviter , sur toute chose. Cette exécution est un corollaire nécessaire de nos principes ; car s'il faut tuer un hérétique , comme tant de grands Théologiens le prouvent , il est évident qu'il faut les tuer tous.

3°. Je marierais le lendemain toutes les filles à de bons Catholiques . attendu qu'il ne faut pas depeupler trop l'État après la dernière guerre ; mais à l'égard des garçons de quatorze & quinze ans , déjà imbus de mauvais principes , qu'on ne peut se flatter de détruire , mon opinion est qu'il faut les châtrer tous , afin que cette engeance ne soit jamais reproduite. Pour les autres petits garçons , ils seront élevés dans vos collèges , & on les fouettera jusqu'à-ce qu'ils sachent par cœur les ouvrages de *Sanchez* & de *Molina*.

4°. Je pense , sauf correction . qu'il en faut faire

que leur exemple fasse trembler ceux qui étant plus intolérans que les Jésuites voudraient opprimer un jour leurs concitoyens qui n'embrasseraient pas leurs opinions dures & absurdes.

156 LETTRE ECRITE AU JES. LE TELLIER

faire autant à tous les Luthériens d'Alzace, attendu que dans l'année 1724. j'aperçus deux vieilles de ce pays-la qui riaient le jour de la bataille d'Hochfeldt.

5°. L'article des Jansénistes paraîtra peut-être un peu plus embarrassant : je les crois au nombre de six millions, au moins ; mais un esprit tel que le vôtre ne doit pas s'en effrayer. Je comprends parmi les Jansénistes tous les Parlemens, qui soutiennent si indignement les libertés de l'Eglise Gallicane. C'est à votre Révérence de peser avec la prudence ordinaire les moyens de vous soumettre tous ces esprits revêches. La conspiration des poudres n'eut pas le succès désiré, parce qu'un des conjurés eut l'indiscretion de vouloir sauver la vie à son ami : mais comme vous n'avez point d'ami, le même inconvénient n'est point à craindre ; il vous sera fort aisé de faire sauter tous les Parlemens du Royaume avec cette invention du moine *Shwartz* qu'on appelle *pulvis pyrius*. Je calcule qu'il faut, l'un portant l'autre, trente-six tonneaux de poudre pour chaque Parlement ; & ainsi en multipliant douze Parlemens par trente-six tonneaux ; cela ne compose que quatre cent trente-deux tonneaux, qui à cent écus pièce font la somme de cent vingt-neuf mille six cent livres ; c'est une bagatelle pour le révérend Père Général.

Les Parlemens une fois sautés, vous donnerez leurs Charges à vos Congréganistes, qui sont parfaitement instruits des loix du Royaume.

6°. Il sera aisé d'empoisonner Mr. le Cardinal de Noailles, qui est un homme simple, & qui ne se dénie de rien.

Votre

Votre Révérence employera les mêmes moyens de conversion auprès de quelques Evêques rénitens : leurs Evechés seront mis entre les mains des Jésuites , moyennant un bref du Pape ; alors tous les Evêques étant du parti de la bonne cause , & tous les Curés étant habilement choisis par les Evêques , voici ce que je conseille , sous le bon plaisir de votre Révérence.

7°. Comme on dit que les Jansénistes communient au moins à Pâques , il ne serait pas mal de saupoudrer les hosties , de la drogue dont on se servit pour faire justice de l'Empereur *Henri VII.* Quelque critique me dira peut-être , qu'on risquerait dans cette opération , de donner aussi de la mort aux rats aux Molinistes ; cette objection est forte ; mais il n'y a point de projet qui n'ait des inconvéniens , point de système qui ne menace ruine par quelque endroit. Si on était arrêté par ces petites difficultés , on ne viendrait jamais à bout de rien : & d'ailleurs , comme il s'agit de procurer le plus grand bien qu'il soit possible , il ne faut pas se scandaliser si ce grand bien entraîne après lui quelques mauvaises suites , qui ne sont de nulle considération.

Nous n'avons rien à nous reprocher : il est démontré que tous les prétendus Réformés , tous les Jansénistes sont dévolus à l'Enfer ; ainsi nous ne faisons que hâter le moment où ils doivent entrer en possession.

Il n'est pas moins clair que le Paradis appartient de droit aux Molinistes ; donc en les faisant périr par mégarde , & sans aucune mau-  
vaise

158 LETTRE ECRITE AU JES. LE TELLIER

vaïse intention , nous accélérans leur joie : nous sommes dans l'un & l'autre cas les Ministres de la Providence.

Quant à ceux qui pourraient être un peu effarouchés du nombre , votre Paternité pourra leur faire remarquer , que depuis les jours florissans de l'Eglise jusqu'à 1707 , c'est - à - dire , depuis environ quatorze cent ans , la Théologie a procuré le massacre de plus de cinquante millions d'hommes ; & que je ne propose d'en étrangler , ou égorger , ou empoisonner , qu'environ six millions cinq cent mille.

On nous objectera peut-être encore que mon compte n'est pas juste , & que je viole la règle de trois ; car , dira - t - on , si en quatorze cent ans il n'a péri que cinquante millions d'hommes pour des distinctions , des dilèmes , & des antilèmes théologiques , cela ne fait par année que trente-cinq mille sept cent quatorze personnes , avec fraction , & qu'ainsi je tue six millions soixante-quatre mille deux cent quatre-vingt-cinq personnes de trop , avec fraction , pour la présente année. Mais , en vérité , cette chicane est bien puérile ; on peut même dire qu'elle est impie : car ne voit-on pas par mon procédé que je sauve la vie à tous les Catholiques jusqu'à la fin du monde ? On n'aurait jamais fait si on voulait répondre à toutes les critiques. Je suis avec un profond respect , de votre Paternité ;

Le très humble , très dévot & très doux R.... natif  
d'Angoulême , Préfet de la Congrégation.

Ce



Ce projet ne put être exécuté , parce que le Père *Le Tellier* y trouva quelques difficultés , & que sa Paternité fut exilée l'année suivante. Mais comme il faut examiner le pour & le contre , il est bon de rechercher dans quels cas on pourrait légitimement suivre en partie les vues du correspondant du Père *Le Tellier*. Il paraît qu'il serait dur d'exécuter ce projet dans tous les points ; mais il faut voir dans quelles occasions on doit rouer , ou pendre , ou mettre aux galères les gens qui ne sont pas de notre avis ; c'est l'objet de l'article suivant.

---

*Seuls cas où l'Intolérance est de droit  
humain.*

Pour qu'un Gouvernement ne soit pas en droit de punir les erreurs des hommes , il est nécessaire que ces erreurs ne soient pas des crimes ; elles ne sont des crimes que quand elles troublent la société ; elles troublent cette société , dès qu'elles inspirent le fanatisme ; il faut donc que les hommes commencent par n'être pas fanatiques pour mériter la tolérance.

Si quelques jeunes Jésuites , sachant que l'Eglise a les réprouvés en horreur , que les Jansénistes sont condamnés par une bulle , qu'ainsi les Jansénistes sont réprouvés , s'en vont bruler une maison des Pères de l'Oratoire , parce que *Quesnel* l'Oratorien était Janséniste ; il est clair qu'on

qu'on fera bien obligé de punir ces Jésuites.

De même s'ils ont débité des maximes coupables, si leur institut est contraire aux loix du Royaume, on ne peut s'empêcher de dissoudre leur Compagnie, & d'abolir les Jésuites pour en faire des citoyens : ce qui au fonds est un mal imaginaire, & un bien réel pour eux ; car où est le mal de porter un habit court au lieu d'une soutane, & d'être libre au lieu d'être esclave ? On réforme à la paix des régimens entiers, qui ne se plaignent pas : pourquoi les Jésuites poussent-ils de si hauts cris, quand on les réforme pour avoir la paix ?

Que les Cordeliers transportés d'un saint zèle pour la Vierge *Marie* aillent démolir l'église des Jacobins, qui pensent que *Marie* est née dans le péché originel ; on sera obligé alors de traiter les Cordeliers à peu près comme les Jésuites.

On en dira autant des Luthériens & des Calvinistes ; ils auront beau dire, Nous suivons les mouvemens de notre conscience, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, nous sommes le vrai troupeau, nous devons exterminer les loups. Il est évident qu'alors ils sont loups eux-mêmes.

Un des plus étonnans exemples de fanatisme, a été une petite secte en Dannemark, dont le principe était le meilleur du monde. Ces gens-là voulaient procurer le salut éternel à leurs frères ; mais les conséquences de ce principe étaient singulieres. Ils savaient que tous les petits enfans qui meurent sans batême sont damnés, & que ceux qui ont le bonheur de mourir

rir immédiatement apres avoir reçu le batême , jouissent de la gloire éternelle : ils alloient égorgeant les garçons & les filles nouvellement baptisés , qu'ils pouvaient rencontrer ; c'était sans doute leur faire le plus grand bien qu'on pût leur procurer : on les préservait à la fois du péché , des miseres de cette vie , & de l'enfer ; on les envoyait infailliblement au Ciel. Mais ces gens charitables ne considéraient pas qu'il n'est pas permis de faire un petit mal pour un grand bien ; qu'ils n'avaient aucun droit sur la vie de ces petits enfans ; que la plupart des peres & meres sont aitez charnels pour aimer mieux avoir aupres d'eux leurs fils & leurs filles , que de les voir égorger pour aller en Paradis ; & qu'en un mot , le Magistrat doit punir l'homicide , quoiqu'il soit fait à bonne intention.

Les Juifs sembleraient avoir plus de droit que personne , de nous voler & de nous tuer. Car bien qu'il y ait cent exemples de tolérance dans l'ancien Testament , cependant il y a aussi quelques exemples & quelques loix de rigueur. Dieu leur a ordonné quelquefois de tuer les idolâtres , & de ne réserver que les filles nubiles : ils nous regardent comme idolâtres ; & quoique nous les tolérions aujourd'hui , ils pourraient bien , s'ils étaient les maîtres , ne laisser au monde que nos filles.

Ils seraient surtout dans l'obligation indispensable d'assassiner tous les Turcs ; cela va sans difficulté ; car les Turcs possèdent le pays des Hétéens , des Jébuséens , des Amorrhéens , Jer-

162 L'INTOLÉRANCE DE DROIT DIVIN.

sénéens , Hevéens , Aracéens , Cinéens , Hamatéens , Samaréens : tous ces peuples furent dévoués à l'anathème ; leur pays qui était de plus de vingt-cinq lieues de long , fut donné aux Juifs par plusieurs pactes consécutifs ; ils doivent rentrer dans leur bien ; les Mahométans en sont les usurpateurs depuis plus de mille ans.

Si les Juifs raisonnaient ainsi aujourd'hui , il est clair qu'il n'y aurait d'autre réponse à leur faire que de les empâler.

Ce sont à peu près les seuls cas où l'intolérance paraît raisonnable.

---

*Rélation d'une dispute de controverse  
à la Chine.*

DAns les premières années du règne du grand Empereur *Kam-li* , un Mandarin de la ville de Kanton entendit de sa maison un grand bruit qu'on faisait dans la maison voisine ; il s'informa si l'on ne tuait personne ; on lui dit que c'était l'Aumônier de la Compagnie Danoise , un Chapelain de Batavia , & un Jésuite qui disputaient ; il les fit venir , leur fit servir du thé & des confitures , & leur demanda pourquoi ils se querellaient ?

Le Jésuite lui répondit qu'il était bien douloureux pour lui , qui avait toujours raison , d'avoir à faire à des gens qui avaient toujours tort ; que d'abord il avait argumenté avec la plus grande retenue , mais qu'enfin la patience lui avait échapé.

Le

DISPUTE DE CONTROV. A LA CHINE. 163

Le Mandarin leur fit sentir , avec toute la discrétion possible , combien la politesse est nécessaire dans la dispute , leur dit qu'on ne se fâchait jamais à la Chine , & leur demanda de quoi il s'agissait ?

Le Jésuite lui répondit , Monseigneur , je vous en fais juge ; ces deux Messieurs refusent de se soumettre aux décisions du Concile de Trente.

Cela m'étonne , dit le Mandarin. Puis se tournant vers les deux rétractaires , Il me paraît , leur dit-il , Messieurs , que vous devriez respecter les avis d'une grande assemblée ; je ne fais pas ce que c'est que le Concile de Trente , mais plusieurs personnes sont toujours plus instruites qu'une seule. Nul ne doit croire qu'il en fait plus que les autres , & que la raison n'habite que dans sa tête ; c'est ainsi que l'enseigne notre grand *Confucius* ; & si vous m'en croyez , vous ferez très-bien de vous en rapporter au Concile de Trente.

Le Danois prit alors la parole , & dit : Monseigneur parle avec la plus grande sagesse ; nous respectons les grandes assemblées comme nous le devons ; aussi sommes nous entièrement de l'avis de plusieurs assemblées qui se sont tenues avant celle de Trente.

Oh ! si cela est ainsi , dit le Mandarin , je vous demande pardon , vous pourriez bien avoir raison. Ça , vous êtes donc du même avis , ce Hollandais & vous , contre ce pauvre Jésuite ?

Point du tout , dit le Hollandais ; cet homme-ci a des opinions presque aussi extravagantes



164 RELATION D'UNE DISPUTE

que celles de ce Jésuite , qui fait ici le doux avec vous ; il n'y a pas moyen d'y tenir.

Je ne vous conçois pas , dit le Mandarin ; n'êtes-vous pas tous trois Chrétiens ? ne venez-vous pas tous trois enseigner le Christianisme dans notre Empire ? & ne devez-vous pas par conséquent avoir les mêmes dogmes ?

Vous voyez , Monseigneur , dit le Jésuite : ces deux gens-ci sont ennemis mortels , & disputent tous deux contre moi ; il est donc évident qu'ils ont tous les deux tort , & que la raison n'est que de mon côté. Cela n'est pas si évident , dit le Mandarin ; il se pourrait faire à toute force que vous eussiez tort tous trois ; je serais curieux de vous entendre l'un après l'autre.

Le Jésuite fit alors un assez long discours , pendant lequel le Danois & le Hollandais levaient les épaules ; le Mandarin n'y comprit rien. Le Danois parla à son tour ; ses deux adversaires le regardèrent en pitié , & le Mandarin n'y comprit pas davantage. Le Hollandais eut le même sort. Enfin , ils parlèrent tous trois ensemble , ils se dirent de grossières injures. L'honnête Mandarin eut bien de la peine à mettre le hola , & leur dit : Si vous voulez qu'on tolère ici votre doctrine , commencez par n'être ni intolérans , ni intolérables.

Au sortir de l'audience , le Jésuite rencontra un Missionnaire Jacobin ; il lui aprit qu'il avait gagné sa cause , l'assurant que la vérité triomphait toujours. Le Jacobin lui dit : Si j'avais été là , vous ne l'auriez pas gagnée ; je vous aurais

con-

convaincu de mensonge & d'idolatrie. La querelle s'échauffa ; le Jacobin & le Jésuite se prirent aux cheveux. Le Mandarin informé du scandale les envoya tous deux en prison. Un sous-Mandarin dit au Juge , Combien de tems v<sup>otre</sup> Excellence veut-elle qu'ils soient aux arrêts ? Jusqu'à-ce qu'ils soient d'accord, dit le Juge. Ah ! dit le sous-Mandarin , ils seront donc en prison toute leur vie. Eh bien , dit le Juge , jusqu'à-ce qu'ils se pardonnent. Ils ne se pardonneront jamais , dit l'autre , je les connais. Eh bien donc, dit le Mandarin , jusqu'à-ce qu'ils fassent semblant de se pardonner.

*S'il est utile d'entretenir le peuple dans la superstition ?*

**T**Elle est la faiblesse du genre humain , & telle sa perversité , qu'il vaut mieux sans doute pour lui d'être subjugué par toutes les superstitions possibles , pourvu qu'elles ne soient point meurtrières , que de vivre sans Religion. L'homme a toujours eu besoin d'un frein ; & quoiqu'il fût ridicule de sacrifier aux Faunes , aux Silvains , aux Naiades , il était bien plus raisonnable & plus utile d'adorer ces images fantastiques de la Divinité , que de se livrer à l'athéisme. Un athée qui serait raisonneur , violent & puissant , serait un fléau aussi funeste qu'un superstitieux sanguinaire.

Quand les hommes n'ont pas de notions sai-

nes de la Divinité, les idées fausses y suppléent; comme dans les tems malheureux on trafique avec de la mauvaise monnoye, quand on n'en a pas de bonne. Le Payen craignait de commettre un crime de peur d'être puni par les faux Dieux. Le Malabare craint d'être puni par sa Pagode. Partout où il y a une société établie, une Religion est nécessaire; les loix veillent sur les crimes commis, & la Religion sur les crimes secrets.

Mais lorsqu'une fois les hommes sont parvenus à embrasser une Religion pure & sainte, la superstition devient, non-seulement inutile, mais très dangereuse. On ne doit pas chercher à nourrir de gland ceux que Dieu daigne nourrir de pain.

La superstition est à la Religion ce que l'Astrologie est à l'Astronomie, la fille très folle d'une mere très sage. Ces deux filles ont longtems subjugué toute la terre.

Lorsque dans nos siècles de barbarie il y avait à peine deux Seigneurs féodaux qui eussent chez eux un nouveau Testament, il pouvait être pardonnable de présenter des fables au vulgaire, c'est-à-dire à ces Seigneurs féodaux, à leurs femmes imbécilles, & aux brutes leurs vassaux: on leur faisait croire que *St. Christophe* avait porté l'enfant JESUS du bord d'une rivière à l'autre; on les repaissait d'histoires de sorciers & de possédés: ils imaginaient aisément que *St. Genou* guérissait de la goutte, & que *Ste. Claire* guérissait les yeux malades. Les enfans croyaient au loup-garou, & les peres au cordon de *St. François*.

fois. Le nombre des reliques était innombrable.

La rouille de tant de superstitions a subsisté encor quelque tems chez les peuples, lors même qu'enfin la Religion fut épurée. On sait que quand Mr. de Noailles, Evêque de Châlons, fit enlever & jeter au feu la prétendue relique du saint nombril de JESUS-CHRIST, toute la ville de Châlons lui fit un proces ; mais il eut autant de courage que de pitié, & il parvint bientôt à faire croire aux Champenois, qu'on pouvait adorer JESUS-CHRIST en esprit & en vérité, sans avoir son nombril dans une église.

Ceux qu'on apellait Jansénistes, ne contribuèrent pas peu à déraciner insensiblement dans l'esprit de la nation, la plupart des faulx idées qui déshonoraient la Religion Chrétienne. On cessa de croire qu'il suffisait de réciter l'oraison des trente jours à la Vierge Marie, pour obtenir tout ce qu'on voulait, & pour pécher impunément.

Enfin, la bourgeoisie a commencé à soupçonner que ce n'était pas *Ste Genevieve* qui donnait ou arrêtait la pluye, mais que c'était DIEU lui-même qui disposait des élémens. Les moines ont été étonnés que leurs Saints ne fissent plus de miracles ; & si les écrivains de la vie de *St. François Xavier* revenaient au monde, ils n'oseraient pas écrire que ce Saint ressuscita neuf morts, qu'il se trouva en même tems sur mer & sur terre, & que son crucifix étant tombé dans la mer, un cancre vint le lui rapporter.

Il en a été de même des excommunications. Nos historiens nous disent que lorsque le Roi

*Robert* eut été excommunié par le Pape *Grégoire V.* pour avoir épousé la Princesse *Berthe* sa commère, ses domestiques jetaient par les fenêtres les viandes qu'on avait servies au Roi, & que la Reine *Berthe* accoucha d'une oye en punition de ce mariage incestueux. On doute aujourd'hui que les maîtres d'hôtel d'un Roi de France excommunié jettassent son diner par la fenêtre, & que la Reine mit au monde un oison en pareil cas.

S'il y a quelques convulsionnaires dans un coin d'un fauxbourg, c'est une maladie pédiculaire, dont il n'y a que la plus vile populace qui soit attaquée. Chaque jour la raison pénètre en France dans les boutiques des marchands, comme dans les hôtels des Seigneurs. Il faut donc cultiver les fruits de cette raison, d'autant plus qu'il est impossible de les empêcher d'éclorre. On ne peut gouverner la France après qu'elle a été éclairée par les *Pascals*, les *Nicoles*, les *Arnaulds*, les *Bosjuets*, les *Descartes*, les *Gassendis*, les *Bayles*, les *Fontenelles*, &c. comme on la gouvernait du tems des *Garrasses* & des *Menot*.

Si les maîtres d'erreurs, je dis les grands maîtres, si longtems payés & honorés pour abrutir l'espèce humaine, ordonnaient aujourd'hui de croire que le grain doit pourrir pour germer, que la terre est immobile sur ses fondemens, qu'elle ne tourne point autour du Soleil, que les marées ne sont pas un effet naturel de la gravitation, que l'arc-en-ciel n'est pas formé par la réfraction & la réflexion des rayons de la lumière, &c. & s'ils se fondaient sur des passages



sages mal entendus de la sainte Ecriture pour appuyer leurs ordonnances , comment seraient-ils regardés par tous les hommes instruits ? Le terme de *bêtes* serait-il trop fort ? Et si ces sages maîtres se servaient de la force & de la persécution pour faire régner leur ignorance insolente , le terme de *bêtes farouches* serait-il déplacé ?

Plus les superstitions des Moines sont méprisées , plus les Evêques sont respectés , & les Curés considérés ; ils ne font que du bien , & les superstitions monachales ultramontaines feraient beaucoup de mal. Mais de toutes les superstitions la plus dangereuse , n'est-ce pas celle de haïr son prochain pour ses opinions ? & n'est-il pas évident qu'il serait encor plus raisonnable d'adorer le saint nombril , le saint prépuce , le lait & la robe de la Vierge Marie , que de détester , & de persécuter son frere ?

*Vertu vaut mieux que Science.*

**M**Oins de dogmes , moins de disputes ; & moins de disputes , moins de malheurs : si cela n'est pas vrai , j'ai tort.

La Religion est instituée pour nous rendre heureux dans cette vie & dans l'autre. Que faut-il pour être heureux dans la vie à venir ? Etre juste.

Pour être heureux dans celle-ci , autant que le permet la misère de nôtre nature , que faut-il ? Etre indulgent.

Ce

Ce serait le comble de la folie , de prétendre amener tous les hommes à penser d'une manière uniforme sur la Métaphysique. On pourrait beaucoup plus aisément subjuguier l'Univers entier par les armes , que de subjuguier tous les esprits d'une seule ville.

*Euclide* est venu aisément à bout de persuader à tous les hommes les vérités de la Géométrie ; pourquoi ? parce qu'il n'y en a pas une qui ne soit un corollaire évident de ce petit axiome : *Deux & deux font quatre.* Il n'en est pas tout-à-fait de même dans le mélange de la Métaphysique & de la Théologie.

Lorsque l'Evêque *Alexandre* , & le prêtre *Arios* ou *Arius* , commencerent à disputer sur la manière dont le *Logos* était une émanation du Père , l'Empereur *Constantin* leur écrivit d'abord ces paroles rapportées par *Eusebe* , & par *Socrate* ; *Vous êtes de grands fous de disputer sur des choses que vous ne pouvez entendre.*

Si les deux partis avaient été assez sages pour convenir que l'Empereur avait raison , le monde Chrétien n'aurait pas été enfanglanté pendant trois cent années.

Qu'y a-t-il en effet de plus fou & de plus horrible que de dire aux hommes , „ Mes amis , „ ce n'est pas assez d'être des sujets fidèles , des „ enfans soumis , des pères tendres , des voisins „ équitables , de pratiquer toutes les vertus , de „ cultiver l'amitié , de fuir l'ingratitude , d'ado- „ rer JESUS-CHRIST en paix ; il faut encor que „ vous sachiez comment on est engendré de „ toute éternité , sans être fait de toute éternité „ té ;

„ té ; & si vous ne savez pas distinguer l'*Omoi-*  
 „ *sion* dans l'hypostasè , nous vous dénonçons  
 „ que vous ferez brulés à jamais ; & en at-  
 „ tendant , nous allons commencer par vous  
 „ égorger ?

Si on avait présenté une telle décision à un  
*Archimède* , à un *Posidonius* , à un *Jarron* , à un  
*Caton* , à un *Cicéron* , qu'auraient ils répondu ?

*Conjstantin* ne perlévera point dans la résolu-  
 tion d'imposer silence aux deux partis ; il pou-  
 vait faire venir les Chefs de l'ergotisme dans  
 son palais ; il pouvait leur demander par quelle  
 autorité ils troublaient le monde : „ Avez-vous  
 „ les titres de la famille divine ? Que vous im-  
 „ porte que le *Logos* soit fait ou engendré , pour-  
 „ vû qu'on lui soit fidèle , pourvû qu'on prê-  
 „ che une bonne morale , & qu'on la pratique  
 „ si on peut ? J'ai commis bien des fautes dans  
 „ ma vie , & vous aussi : vous êtes ambitieux ,  
 „ & moi aussi : l'Empire m'a coûté des fourbe-  
 „ ries & des cruautés ; j'ai assassiné presque tous  
 „ mes proches , je m'en repens ; je veux expier  
 „ mes crimes en rendant l'Empire Romain tran-  
 „ quille ; ne m'empêchez pas de faire le seul  
 „ bien qui puisse faire oublier mes anciennes  
 „ barbaries ; aidez moi à finir mes jours en paix.  
 Peut-être n'aurait-il rien gagné sur les dispu-  
 teurs , peut-être fut-il flatté de présider à un  
 Concile , en long habit rouge , la tête chargée  
 de pierreries.

Voilà pourtant ce qui ouvrit la porte à tous  
 ces fléaux qui vinrent de l'Asie inonder l'Occi-  
 dent. Il sortit de chaque verset contesté une  
 Furie

172 VERTU VAUT MIEUX QUE SCIENCE.

Furie armée d'un sophisme & d'un poignard , qui rendit tous les hommes insensés & cruels. Les Huns , les Hérules , les Goths & les Vandales qui survinrent , firent infiniment moins de mal ; & le plus grand qu'ils firent , fut de se prêter enfin eux-mêmes à ces disputes fatales.

---

*De la Tolérance universelle.*

**I**L ne faut pas un grand art , une éloquence bien recherchée , pour prouver que des Chrétiens doivent se tolérer les uns les autres. Je vais plus loin ; je vous dis , qu'il faut regarder tous les hommes comme nos freres. Quoi ! mon frère le Turc ? mon frère le Chinois ? le Juif ? le Siamois ? Oui , sans doute ; ne sommes-nous pas tous enfans du même père , & créatures du même Dieu ?

Mais ces peuples nous méprisent ; mais ils nous traitent d'idolâtres ! Eh bien ! je leur dirai qu'ils ont grand tort. Il me semble que je pourrais étonner au moins l'orgueilleuse opiniâtreté d'un Iman , ou d'un Talapoin , si je leur parlais à peu près ainsi.

Ce petit globe , qui n'est qu'un point , roule dans l'espace , ainsi que tant d'autres globes ; nous sommes perdus dans cette immensité. L'homme haut d'environ cinq pieds , est assurément peu de chose dans la création. Un de ces êtres imperceptibles dit à quelques-uns de ses voisins , dans l'Arabie , ou dans la Cafrerie ; „ Ecoutez  
„ moi ,

„ moi , car le Dieu de tous ces mondes m'a éclairé ; il y a neuf cent millions de petites fourmis comme nous sur la terre , mais il n'y a que ma fourmiliere qui soit chère à Dieu , toutes les autres lui sont en horreur de toute éternité ; elle sera seule heureuse , & toutes les autres seront éternellement infortunées.

Ils m'arrêteraient alors , & me demanderaient , quel est le fou qui a dit cette sottise ? Je serais obligé de leur répondre , C'est vous-mêmes. Je tâcherais ensuite de les adoucir , mais cela serait bien difficile.

Je parlerai maintenant aux Chrétiens , & j'oserais dire , par exemple , à un Dominicain Inquisiteur pour la foi : „ Mon frere , vous savez que chaque province d'Italie a son jargon , & qu'on ne parle point à Venise & à Bergame comme à Florence. L'Académie de *la Crusca* a fixé la langue ; son Dictionnaire est une règle dont on ne doit pas s'écarter , & la Grammaire de *Buon Matei* est un guide infailible qu'il faut suivre : mais croyez-vous que le Consul de l'Académie , & en son absence *Buon Matei* , auraient pu en conscience faire couper la langue à tous les Vénitiens & à tous les Bergamasques qui auraient persisté dans leur patois ?

L'Inquisiteur me répond ; „ Il y a bien de la différence ; il s'agit ici du salut de votre ame ; c'est pour votre bien que le directoire de l'Inquisition ordonne qu'on vous fustige sur la déposition d'une seule personne , fût-elle infame & reprise de Justice ; que vous n'ayez „ point



„ point d'avocat pour vous défendre, que le nom  
 „ de vôte accusateur ne vous soit pas seulement  
 „ connu ; que l'Inquisiteur vous promette grace ,  
 „ & ensuite vous condamne ; qu'il vous applique  
 „ à cinq tortures différentes , & qu'ensuite vous  
 „ soyez ou fouetté , ou mis aux galeres , ou bru-  
 „ lé en cérémonie ; \* le Père Ivonet , le Docteur  
 „ Chucalon , Zauchinus , Campanus , Royas , Fe-  
 „ linus , Gomarus , Diabarus , Gemelinus , y sont  
 „ formels , & cette pieuse pratique ne peut souf-  
 „ frir de contradiction.

Je prendrais la liberté de lui répondre , „ Mon  
 „ frère, peut-être avez-vous raison ; je suis con-  
 „ vaincu du bien que vous voulez me faire ,  
 „ mais ne pourrais-je pas être sauvé sans tout  
 „ cela ?

Il est vrai que ces horreurs absurdes ne souil-  
 lent pas tous les jours la face de la terre ; mais  
 elles ont été fréquentes , & on en composerait  
 aisément un volume beaucoup plus gros que les  
 Evangiles qui les réprouvent. Non-seulement il  
 est bien cruel de persécuter dans cette courte  
 vie , ceux qui ne pensent pas comme nous ;  
 mais je ne sais s'il n'est pas bien hardi de pro-  
 noncer leur damnation éternelle. Il me semble  
 qu'il n'appartient guère à des atomes d'un mo-  
 ment tels que nous sommes , de prévenir ainsi  
 les arrêts du Créateur. Je suis bien loin de com-  
 battre cette sentence , *hors de l'Eglise point de*  
*salut* : je la respecte , ainsi que tout ce qu'elle  
 en-

\* Voyez l'excellent livre , intitulé , le *Manuel de l'In-*  
*quisition*.

enseigne ; mais en vérité , connaissons-nous toutes les voyes de Dieu , & toute l'étendue de ses miséricordes ? n'est-il pas permis d'espérer en lui autant que de le craindre ? N'est-ce pas assez d'être fidèles à l'Eglise ? faudra-t-il que chaque particulier usurpe les droits de la Divinité , & décide avant elle du sort éternel de tous les hommes ?

Quand nous portons le deuil d'un Roi de Suède , ou de Dannemarc , ou d'Angleterre , ou de Prusse , disons-nous que nous portons le deuil d'un réprouvé qui brule éternellement en Enfer ? Il y a dans l'Europe quarante millions d'habitans qui ne sont pas de l'Eglise de Rome : dirons-nous à chacun d'eux , „ Monsieur , attends du que vous êtes infailliblement damné , je ne veux ni manger , ni contracter , ni converser avec vous ?

Quel est l'Ambassadeur de France , qui étant présenté à l'audience du Grand Seigneur , se dira dans le fond de son cœur , Sa Hauteesse sera infailliblement brulée pendant toute l'éternité , parce qu'elle s'est soumise à la circoncision ? S'il croyait réellement que le Grand Seigneur est l'ennemi mortel de Dieu , & l'objet de sa vengeance , pourrait-il lui parler ? devrait-il être envoyé vers lui ? Avec quel homme pourrait-on commercer ? quel devoir de la vie civile pourrait-on jamais remplir , si en effet on était convaincu de cette idée que l'on converse avec des réprouvés ?

O sectateurs d'un Dieu clément ! si vous aviez un cœur cruel , si en adorant celui dont toute la loi consistait en ces paroles , *Aimez Dieu &*  
*votre*

176 DE LA TOLÉRANCE UNIVERSELLE.

*vôtre prochain*, vous aviez surchargé cette loi pure & sainte, de sophismes & de disputes incompréhensibles; si vous aviez allumé la discorde, tantôt pour un mot nouveau, tantôt pour une seule lettre de l'alphabet; si vous aviez attaché des peines éternelles à l'omission de quelques paroles, de quelques cérémonies que d'autres peuples ne pouvaient connaître; je vous dirais en répandant des larmes sur le genre humain: „Transportez vous avec moi au jour où  
 „ tous les hommes seront jugés, & où Dieu  
 „ rendra à chacun selon ses œuvres.

„ Je vois tous les morts des siècles passés &  
 „ du nôtre comparaître en sa présence. Etes-  
 „ vous bien sûrs que nôtre Créateur & nôtre  
 „ père dira au sage & vertueux *Confucius*, au  
 „ Législateur *Solon*, à *Pithagore*, à *Zaleucus*,  
 „ à *Socrate*, à *Platon*, aux divins *Antonins*, au  
 „ bon *Trajan*, à *Titus* les délices du genre hu-  
 „ main, à *Epictète*, à tant d'autres hommes,  
 „ les modèles des hommes; Allez, monstres!  
 „ allez subir des châtimens infinis en intensité  
 „ & en durée; que votre supplice soit éternel  
 „ comme moi! Et vous, mes bien aimés, *Jean*  
 „ *Chatel*, *Ravaillac*, *Damiens*, *Cartouche*, &c.  
 „ qui êtes morts avec les formules prescrites,  
 „ partagez à jamais à ma droite mon Empire &  
 „ ma félicité?

Vous reculez d'horreur à ces paroles, & après qu'elles me sont échappées, je n'ai plus rien à vous dire.

*Prière à Dieu.*

C E n'est donc plus aux hommes que je m'adresse, c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes & de tous les tems, s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité, & imperceptibles au reste de l'Univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les decrets sont immuables comme éternels. Daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature : que ces erreurs ne fassent point nos calamités ! Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, & des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible & passagère ; que les petites différences entre les vêtemens qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisans, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos loix imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, & si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes apellés hommes, ne soient pas des signaux de haine & de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer, supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ! que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer, ne détestent pas ceux qui

*Nouv. Mél. II. Partie.* M di-

disent la même chose sous un manteau de laine noire ; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue, ou dans un jargon plus nouveau ; que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce Monde, & qui possèdent quelques fragmens arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur & richesse, & que les autres les voyent sans envie ; car tu fais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir.

Puisse tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les ames, comme ils ont en exécution le brigandage, qui ravit par la force le fruit du travail & de l'industrie paisible ! Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, & employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant !

---

*Postscriptum.*

**T** Andis qu'on travaillait à cet ouvrage, dans l'unique dessein de rendre les hommes plus compatissans & plus doux, un autre homme écri-



écrivait dans un dessein tout contraire ; car chacun a son opinion. Cet homme faisait imprimer un petit Code de persécution, intitulé, *L'accord de la Religion & de l'humanité* : (c'est une faute de l'imprimeur, lisez *de l'humanité.*)

L'auteur de ce saint libelle s'appuie sur *St. Augustin*, qui après avoir prêché la douceur, prêcha enfin la persécution, attendu qu'il était alors le plus fort, & qu'il changeait souvent d'avis. Il cite aussi l'Evêque de Meaux *Bossuet*, qui persécuta le célèbre *Fénelon* Archevêque de Cambrai, coupable d'avoir imprimé que Dieu vaut bien la peine qu'on l'aime pour lui-même.

*Bossuet* était éloquent, je l'avoue ; l'Evêque d'Hippone, quelquefois inconsequent, était plus disert que ne sont les autres Africains, je l'avoue encore ; mais je prendrai la liberté de leur dire avec *Armande* dans les *Femmes savantes*,

Quand sur une personne on prétend se régler ;  
C'est par les beaux côtés qu'il faut lui ressembler.

Je dirai à l'Evêque d'Hippone : Monseigneur, vous avez changé d'avis, permettez moi de m'en tenir à votre première opinion ; en vérité je la crois la meilleure.

Je dirais à l'Evêque de Meaux : Monseigneur, vous êtes un grand homme, je vous trouve aussi savant, pour le moins, que *St. Augustin*, & beaucoup plus éloquent ; mais pourquoi tant tourmenter votre confrère, qui était aussi éloquent

quent que vous dans un autre genre , & qui était plus aimable ?

L'auteur du saint libelle sur l'inhumanité n'est ni un *Bossuet*, ni un *Augustin* ; il me paraît tout propre à faire un excellent Inquisiteur ; je voudrais qu'il fût à Goa à la tête de ce beau tribunal. Il est de plus homme d'Etat , & il étale de grands principes de politique. *S'il y a chez vous , dit-il , beaucoup d'hérétiques , ménagez les , persuadez les ; s'il n'y en a qu'un petit nombre , mettez en usage la potence & les galères , & vous vous en trouverez fort bien.* C'est ce qu'il conseille à la page 89. & 90.

Dieu merci , je suis bon Catholique , je n'ai point à craindre ce que les Huguenots appellent *le martire* : mais si cet homme est jamais premier Ministre , comme il paraît s'en flatter dans son libelle , je l'avertis que je pars pour l'Angleterre , le jour qu'il aura ses lettres patentes.

En attendant , je ne puis que remercier la Providence de ce qu'elle permet que les gens de son espèce soient toujours de mauvais raisonneurs. Il va jusqu'à citer *Bayle* parmi les partisans de l'intolérance ; cela est sensé & adroit : & de ce que *Bayle* accorde qu'il faut punir les factieux & les fripons , notre homme en conclut , qu'il faut persécuter à feu & à sang les gens de bonne foi qui sont paisibles. page 98.

Presque tout son livre est une imitation de l'apologie de la *St. Barthélemi*. C'est cet apologiste ou son écho. Dans l'un ou dans l'autre cas ,

cas , il faut espérer que ni le maître ni le disciple ne gouverneront l'Etat.

Mais s'il arrive qu'ils en soient les maîtres , je leur présente de loin cette requête , au sujet de deux lignes de la page 93. du saint libelle.

*Faut-il sacrifier au bonheur du vingtième de la nation , le bonheur de la nation entière ?*

Supposé qu'en effet il y ait vingt Catholiques Romains en France contre un Huguenot , je ne prétens point que le Huguenot mange les vingt Catholiques ; mais aussi , pourquoi ces vingt Catholiques mangeraient-ils ce Huguenot , & pourquoi empêcher ce Huguenot de se marier ? N'y a-t-il pas des Evêques , des Abbés , des moines qui ont des terres en Dauphiné , dans le Gévaudan , devers Agde , devers Carcassonne ? Ces Evêques , ces Abbés , ces moines , n'ont-ils pas des fermiers qui ont le malheur de ne pas croire à la transsubstantiation ? N'est-il pas de l'intérêt des Evêques , des Abbés , des moines , & du public , que ces fermiers ayent de nombreuses familles ? N'y aura-t-il que ceux qui communieront sous une seule espèce à qui il sera permis de faire des enfans ? En vérité , cela n'est ni juste , ni honnête.

*La révocation de l'Edit de Nantes n'a point autant produit d'inconvéniens qu'on lui en attribue , dit l'auteur.*

Si en effet on lui en attribue plus qu'elle n'en a produit , on exagère ; & le tort de presque tous les historiens est d'exagérer ; mais c'est aussi le tort de tous les controversistes de ré-

duire à rien le mal qu'on leur reproche. N'en croyons ni les Docteurs de Paris, ni les Prédicans d'Amsterdam.

Prenons pour juge Mr. le Comte d'Avaux, Ambassadeur en Hollande depuis 1685. jusqu'en 1688. Il dit, page 181. *Tom. 5.* qu'un seul homme avait offert de découvrir plus de vingt millions, que les persécutés faisaient sortir de France. *Louis XIV.* répond à Mr. d'Avaux : *Les avis que je reçois tous les jours d'un nombre infini de conversions, ne me laissent plus douter que les plus opiniâtres ne suivent l'exemple des autres.*

On voit par cette lettre de *Louis XIV.* qu'il était de très bonne foi sur l'étendue de son pouvoir. On lui disait tous les matins, Sire, vous êtes le plus grand Roi de l'Univers; tout l'Univers fera gloire de penser comme vous, des que vous aurez parlé. *Péliston* qui s'était enrichi dans la place de premier Commis des finances, *Péliston* qui avait été trois ans à la Bastille comme complice de *Fouquet*, *Péliston* qui de Calviniste était devenu Diacre & Bénéficiaire, qui faisait imprimer des prières pour la Messe & des bouquets à *Iris*, qui avait obtenu la place des *Œconomats*, & de convertisseur; *Péliston*, dis-je, apportait tous les trois mois une grande liste d'abjurations à sept ou huit écus la pièce, & faisait accroire à son Roi, que quand il voudrait, il convertirait tous les Turcs au même prix. On se relayait pour le tromper; pouvait-il résister à la séduction?

Cependant, le même Mr. d'Avaux mande au  
Roi

Roi qu'un nommé *Vincent* maintient plus de cinq cent ouvriers auprès d'Angoulême, & que sa sortie causera du préjudice. *pag. 194. Tom. 5.*

Le même Mr. d'Avaux parle de deux régimens que le Prince d'Orange fait déjà lever par les officiers Français réfugiés : il parle de matelots qui désertèrent de trois vaisseaux pour servir sur ceux du Prince d'Orange. Outre ces deux régimens, le Prince d'Orange forme encor une compagnie de Cadets réfugiés, commandés par deux Capitaines, *pag. 240.* Cet Ambassadeur écrit encor le 9. Mai 1686. à Mr. de Segnelay, qu'il ne peut lui dissimuler la peine qu'il a de voir les manufactures de France s'établir en Hollande, d'où elles ne sortiront jamais.

Joignez à tous ces témoignages ceux de tous les Intendans du Royaume en 1698. & jugez si la révocation de l'Edit de Nantes n'a pas produit plus de mal que de bien, malgré l'opinion du respectable auteur de *l'accord de la Religion & de l'inhumanité.*

Un Maréchal de France connu par son esprit supérieur, disait, il y a quelques années, *Je ne sais pas si la dragonade a été nécessaire, mais il est nécessaire de n'en plus faire.*

J'avoue que j'ai cru aller un peu trop loin, quand j'ai rendu publique la lettre du correspondant du Pere *Le Tellier*, dans laquelle ce Congréganiste propose des tonneaux de poudre. Je me disais à moi-même, On ne m'en croira pas, on regardera cette lettre comme une pièce supposée : mes scrupules heureusement ont été levés, quand j'ai lu dans *l'accord de la Religion*



ligion & de l'inhumanité, pag. 149. ces douces paroles :

*L'extinction totale des Protestans en France , n'affaiblirait pas plus la France , qu'une saignée n'affaiblit un malade bien constitué.*

Ce Chrétien compatissant, qui a dit tout-à-l'heure que les Protestans composent le vingtième de la nation, veut donc qu'on répande le sang de cette vingtième partie, & ne regarde cette opération que comme une saignée d'une palette ! Dieu nous préserve avec lui des trois vingtièmes !

Si donc cet honnête homme propose de tuer le vingtième de la nation, pourquoi l'ami du Père Le Tellier n'aurait-il pas proposé de faire sauter en l'air, d'égorger & d'empoisonner le tiers ? Il est donc très vraisemblable que la lettre au Père Le Tellier a été réellement écrite.

Le saint auteur finit enfin par conclurre que l'intolérance est une chose excellente, *parce qu'elle n'a pas été*, dit-il, *condamnée expressément par JESUS-CHRIST.* Mais JESUS-CHRIST n'a pas condamné non plus ceux qui mettraient le feu aux quatre coins de Paris ; est-ce une raison pour canoniser les incendiaires ?

Ainsi donc, quand la nature fait entendre d'un côté sa voix douce & bienfaisante, le fanatisme, cet ennemi de la nature, pousse des hurlemens ; & lorsque la paix se présente aux hommes, l'intolérance forge ses armes. O vous, arbitres des nations, qui avez donné la paix à l'Europe, décidez entre l'esprit pacifique, & l'esprit meurtrier.

*Suite*

*Suite & Conclusion.*

**N**ous aprenons que le 7. Mars 1763. tout le Conseil d'Etat assëmlé à Versailles, les Ministres d'Etat y assistant, le Chancelier y présidant, Mr. de Crojue, maître des requêtes, rapporta l'affaire des Calas avec l'impartialité d'un Juge, l'exactitude d'un homme parfaitement instruit, & l'éloquence simple & vraie d'un orateur homme d'Etat, la seule qui convienne dans une telle assëmlée. Une foule prodigieuse de personnes de tout rang attendait dans la galerie du château la décision du Conseil. On annonça bientôt au Roi que toutes les voix, sans en excepter une, avaient ordonné que le Parlement de Toulouse enverrait au Conseil les pièces du procès, & les motifs de son arrêt, qui avait fait expirer Jean Calas sur la roue. Sa Majesté approuva le jugement du Conseil.

Il y a donc de l'humanité & de la justice chez les hommes, & principalement dans le Conseil d'un Roi aimé, & digne de l'être. L'affaire d'une malheureuse famille de citoyens obscurs a occupé Sa Majesté, ses Ministres, le Chancelier, & tout le Conseil, & a été discutée avec un examen aussi réfléchi que les plus grands objets de la guerre & de la paix peuvent l'être. L'amour de l'équité, l'intérêt du genre humain ont conduit tous les Juges. Graces en soient rendues à ce Dieu de clémence,

mence , qui seul inspire l'équité & toutes les vertus !

Nous attestons , que nous n'avons jamais connu ni cet infortuné *Calas* que les huit Juges de Toulouse firent périr sur les indices les plus faibles , contre les ordonnances de nos Rois , & contre les loix de toutes les nations ; ni son fils *Marc Antoine* , dont la mort étrange a jetté ces huit Juges dans l'erreur ; ni la mere , aussi respectable que malheureuse ; ni ses innocentes filles , qui sont venues avec elle de deux cent lieues mettre leur désastre & leur vertu au pied du Trône.

Ce Dieu fait que nous n'avons été animés que d'un esprit de justice , de vérité & de paix , quand nous avons écrit ce que nous pensons de la tolérance , à l'occasion de *Jean Calas* , que l'esprit d'intolérance a fait mourir.

Nous n'avons pas cru offenser les huit Juges de Toulouse , en disant qu'ils se sont trompés , ainsi que tout le Conseil l'a présumé : au contraire , nous leur avons ouvert une voie de se justifier devant l'Europe entière : cette voye est d'avouer que des indices équivoques , & les cris d'une multitude insensée , ont surpris leur justice , de demander pardon à la veuve , & de réparer autant qu'il est en eux la ruine entière d'une famille innocente , en se joignant à ceux qui la secourent dans son affliction. Ils ont fait mourir le père injustement , c'est à eux de tenir lieu de père aux enfans , supposé que ces orphelins veuillent bien recevoir d'eux une faible marque d'un très juste  
repén-

repentir. Il sera beau aux Juges de l'offrir, & à la famille de le refuser.

C'est surtout au Sr. David Capitoul de Toulouse, s'il a été le premier persécuteur de l'innocence, à donner l'exemple de remords. Il insulta un père de famille mourant sur l'échafaut. Cette cruauté est bien inouïe ; mais puisque Dieu pardonne, les hommes doivent aussi pardonner à qui répare ses injustices.

On m'a écrit du Languedoc cette Lettre du 20. Février 1763.

.....  
 Votre ouvrage sur la tolérance me paraît plein d'humanité, & de vérité ; mais je crains qu'il ne fasse plus de mal que de bien à la famille des Calas. Il peut ulcérer les huit Juges qui ont opiné à la roue ; ils demanderont au Parlement qu'on brûle votre livre ; & les fanatiques, car il y en a toujours, répondront par des cris de fureur à la voix de la raison &c.

Voici ma réponse.

Les huit Juges de Toulouse peuvent faire brûler mon livre s'il est bon ; il n'y a rien de plus aisé : on a bien brûlé les Lettres provinciales qui valaient sans doute beaucoup mieux : Chacun peut brûler chez lui les livres & papiers qui lui déplaisent.

Mon ouvrage ne peut faire ni bien ni mal aux Calas que je ne connais point. Le Conseil du Roi impartial & ferme, juge suivant les loix, suivant l'équité,

*l'équité, sur les pièces, sur les procédures, & non sur un écrit qui n'est point juridique, & dont le fonds est absolument étranger à l'affaire qu'il juge.*

*On aurait beau imprimer des in-folio pour ou contre les huit Juges de Toulouse, & pour ou contre la tolérance, ni le Conseil, ni aucun tribunal ne regardera ces livres comme des pièces du procès.*

*Cet écrit sur la tolérance est une requête que l'humanité présente très humblement au pouvoir & à la prudence. Je sème un grain qui pourra un jour produire une moisson. Attendons tout du tems, de la bonté du Roi, de la sagesse de ses Ministres, & de l'esprit de raison qui commence à repandre partout sa lumière.*

*La nature dit à tous les hommes : Je vous ai tous fait naître faibles & ignorans, pour végéter quelques minutes sur la terre, & pour l'engraisser de vos cadavres. Puisque vous êtes faibles, secourez vous ; puisque vous êtes ignorans, éclairez vous & suportez vous. Quand vous seriez tous du même avis, ce qui certainement n'arrivera jamais, quand il n'y aurait qu'un seul homme d'un avis contraire, vous devriez lui pardonner ; car c'est moi qui le fais penser comme il pense. Je vous ai donné des bras pour cultiver la terre, & une petite lueur de raison pour vous conduire : j'ai mis dans vos cœurs un germe de compassion pour vous aider les uns les autres à supporter la vie. N'étouffez pas ce germe ; ne le corrompez pas : aprenez qu'il est divin ; & ne substituez pas les misérables fureurs de l'école à la voix de la nature.*

*C'est*



C'est moi seule qui vous unis encor malgré vous par vos besoins mutuels , au milieu même de vos guerres cruelles si légèrement entreprises , théâtre éternel des fautes , des hazards & des malheurs. C'est moi seule qui dans une nation arrête les suites funestes de la division interminable entre la Noblesse & la Magistrature , entre ces deux Corps & celui du Clergé , entre le bourgeois même & le cultivateur. Ils ignorent tous les bornes de leurs droits ; mais ils écoutent tous malgré eux à la longue ma voix qui parle à leur cœur. Moi seule , je conserve l'équité dans les tribunaux , où tout serait livré sans moi à l'indécision & aux caprices , au milieu d'un amas confus de loix faites souvent au hazard , & pour un besoin passager , différentes entre elles de province en province , de ville en ville , & presque toujours contradictoires entre elles dans le même lieu. Seule je peux inspirer la justice , quand les loix n'inspirent que la chicane : celui qui m'écoute , juge toujours bien : & celui qui ne cherche qu'à concilier des opinions qui se contredisent , est celui qui s'égare.

Il y a un edifice immense dont j'ai posé le fondement de mes mains ; il était solide & simple , tous les hommes pouvaient y entrer en sûreté ; ils ont voulu y ajouter les ornemens les plus bizarres , les plus grossiers & les plus inutiles ; le bâtiment tombe en ruine de tous les côtés ; les hommes en prennent les pierres , & se les jettent à la tête ; je leur crie , Arrêtez , car ces décombres funestes qui sont votre ouvrage , & demeurez avec moi en paix dans l'edifice inébranlable qui est le mien.

Ar-

---

*Article nouvellement ajouté, dans lequel  
on rend compte du dernier Arrêt rendu  
en faveur de la famille Calas.*

**D**Epuis le 7. Mars 1763. jusqu'au jugement définitif, il se passa encor deux années ; tant il est facile au fanatisme d'arracher la vie à l'innocence, & difficile à la raison de lui faire rendre justice. Il falut essuyer des longueurs inévitables, nécessairement attachées aux formalités. Moins ces formalités avaient été observées dans la condamnation de *Calas*, plus elles devaient l'être rigoureusement par le Conseil d'Etat. Une année entiere ne suffit pas pour forcer le Parlement de Toulouse a faire parvenir au Conseil toute la procédure, pour en faire l'examen pour le rapporter. Monsieur de *Crosne* fut encor chargé de ce travail pénible. Une assemblée de pres de quatre-vingt juges cassa l'arrêt de Toulouse, & ordonna la revision entiere du procès.

D'autres affaires importantes occupaient alors presque tous les Tribunaux du Royaume. On chassait les jésuites ; on abolissait leur société en France : ils avaient été intolérans & persécuteurs, ils furent persécutés à leur tour.

L'extravagance des billets de confession dont on les crut les auteurs secrets, & dont ils étaient publiquement les partisans, avait déjà ranimé contre eux la haine de la nation. Une banqueroute immense d'un de leurs missionnaires, ban-

banqueroute qu'on crut en partie frauduleuse , acheva de les perdre. Ces seuls mots de missionnaires & de banqueroutiers , si peu faits pour être joints ensemble , portèrent dans tous les esprits l'arrêt de leur condamnation. Enfin les ruines de Port - Royal , & les ossemens de tant d'hommes célèbres insultés par eux dans leurs sépultures & exhumés au commencement du siècle par des ordres que les jésuites seuls avaient dictés , s'élevèrent tous contre leur crédit expirant. On peut voir l'histoire de leur proscription dans l'excellent livre intitulé *la Destruction des Jésuites en France* , ouvrage impartial parce qu'il est d'un philosophe , écrit avec la finesse & l'éloquence de *Pascal* , & surtout avec une supériorité de lumières qui n'est pas ofusquée comme dans *Pascal* par des préjugés qui ont quelquefois séduit des grands hommes.

Cette grande affaire , dans laquelle quelques partisans des jésuites disaient que la Religion était outragée , & où le plus grand nombre la croyait vengée , fit pendant plusieurs mois perdre de vue au public le procès des *Calas*. Mais le Roi ayant attribué au Tribunal qu'on appelle les Requêtes de l'Hôtel le jugement définitif , le même public , qui aime à passer d'une scène à l'autre , oublia les jésuites , & les *Calas* faillirent toute son attention.

La Chambre des Requêtes de l'Hôtel est une Cour souveraine composée de Maîtres des requêtes , pour juger les procès entre les officiers de la Cour , & les causes que le Roi leur renvoie. On ne pouvait choisir un Tribunal plus

intrin

instruit de l'affaire. C'étaient précisément les mêmes Magistrats qui avaient jugé deux fois les préliminaires de la révision, & qui étaient parfaitement instruits du fond & de la forme. La veuve de *Jean Calas*, son fils, & le Sr. de *la Vasse* le remirent en prison : on fit venir du fœl du Languedoc cette vieille servante Catholique qui n'avait pas quitté un moment ses maîtres & sa maîtresse, dans le tems qu'on supposait contre toute vraisemblance qu'ils étranglaient leur fils & leur frère. On délibéra enun sur les mêmes pièces qui avaient servi à condamner *Jean Calas* à la roué, & son fils *Pierre* au bannissement.

Ce fut alors que parut un nouveau mémoire de Péloquent Mr. de *Beaumont*, & un autre du jeune Mr. de *la Vasse* si injustement impliqué dans cette procédure criminelle par les Juges de Toulouse, qui pour comble de contradiction ne l'avaient pas déclaré absous. Ce jeune homme fit lui-même un factum qui fut jugé digne par tout le monde de paraître à côté de celui de Monsieur de *Beaumont*. Il avait le double avantage de parler pour lui-même & pour une famille dont il avait partagé les fers. Il n'avait tenu qu'à lui de briser les liens, & de sortir des prisons de Toulouse, s'il avait voulu seulement dire qu'il avait quitté un moment les *Calas*, dans le tems qu'on prétendait que le père & la mère avaient assassiné leur fils. On l'avait menacé du suplice; la question & la mort avaient été présentées à ses yeux : un mot lui aurait pû rendre sa liberté; il aimait mieux

mieux s'exposer au fuplice que de prononcer ce mot qui aurait été un menfonge. Il expoſa tout ce détail dans fon factum avec une candeur ſi noble, ſi ſimple, ſi éloignée de toute oſtentation, qu'il toucha tous ceux qu'il ne voulait que convaincre, & qu'il ſe fit admirer ſans prétendre à la réputation.

Son pere fameux Avocat n'eut aucune part à cet ouvrage, & il ſe vit tout d'un coup égalé par ſon fils qui n'avait jamais ſuivi le barreau.

Cependant les perſonnes de la plus grande conſidération venaient en foule dans la priſon de Madame Calas, où les filles s'étaient renfermées avec elle. On ſ'y attendriſſait juſqu'aux larmes. L'humanité, la généroſité leur prodiguaient des ſecours. Ce qu'on appelle la charité ne leur en donnait aucun. La charité qui d'ailleurs eſt ſi ſouvent meſquine & inſultante, eſt le partage des dévots, & les dévots tenaient encor contre les Calas.

Le jour arriva où l'innocence triompha pleinement. Monſieur de Baſquiouſſon ayant rapporté toute la procédure, & ayant inſtruit l'affaire juſques dans les moindres circonſtances, tous les Juges d'une voix unanime déclarèrent la famille innocente, tortionnairement & abuſivement jugée par le Parlement de Toulouſe. Ils réhabilitèrent la mémoire du pere. Ils permirent à la famille de ſe pourvoir devant qui il apartiendrait, pour prendre ſes Juges à partie, & pour obtenir les dépens, dommages & intérêts que les Magiſtrats Toulouſains auraient dû oſſir d'eux-mêmes.



Ce fut dans Paris une joye universelle : on s'attroupait dans les places publiques, dans les promenades : on accourait pour voir cette famille si malheureuse & si bien justifiée ; on battait des mains en voyant passer les Juges, on les comblait de bénédictions. Ce qui rendait encor ce spectacle plus touchant , c'est que ce jour neuvième Mars , était le jour même où *Calas* avait péri par le plus cruel supplice.

Meilleurs les Maîtres des requêtes avaient rendu à la famille *Calas* une justice complete, & en cela ils n'avaient fait que leur devoir. Il est un autre devoir , celui de la bienfaisance , plus rarement rempli par les Tribunaux , qui semblent se croire faits pour être seulement équitables. Les Maîtres des requêtes arrêterent qu'ils écriraient en corps à Sa Majesté , pour la supplier de réparer par ses dons la ruine de la famille. La lettre fut écrite. Le Roi y répondit en faisant délivrer trente-six mille livres à la mère & aux enfans ; & de ces trente-six mille livres , il y en eut trois mille pour cette servante vertueuse qui avait constamment défendu la vérité en défendant ses maîtres.

Le Roi par cette bonté mérita , comme par tant d'autres actions , le surnom que l'amour de la nation lui a donné. Puissé cet exemple servir à inspirer aux hommes la tolérance , sans laquelle le fanatisme désolerait la terre , ou du moins l'attristerait toujours ! Nous savons qu'il ne s'agit ici que d'une seule famille , & que la rage des sectes en a fait périr des milliers ; mais aujourd'hui qu'une ombre de paix laisse  
reposer

reposer toutes les sociétés Chrétiennes, après des siècles de carnage, c'est dans ce temps de tranquillité que le malheur des *Calas* doit faire une plus grande impression, à peu près comme le tonnerre qui tombe dans la sérénité d'un beau jour. Ces cas sont rares, mais ils arrivent, & ils font l'effet de cette sombre superstition qui porte les âmes faibles à imputer des crimes à quiconque ne pense pas comme elles.



---

PIECES ORIGINALES  
CONCERNANT  
LA MORT DES SRS. CALAS ,  
Et le Jugement rendu à Toulouse, &c. &c.

---

*Extrait d'une lettre de la Dame veuve Calas  
du 15. Juin 1762.*

**N**On, Mr. il n'y a rien que je ne fasse pour prouver nôtre innocence, préférant de mourir justifiée a vivre & à être crue coupable. On continue d'opprimer l'innocence, & d'exercer sur nous & nôtre déplorable famille une cruelle persécution. On vient encor de me faire enlever, comme vous le savez, mes cheres filles, seuls restes de ma consolation, pour les conduire dans deux différens couvens de Toulouse; on les mène dans le lieu qui a servi de théâtre à tous nos affreux malheurs : on les a même séparées. Mais si le Roi daigne ordonner qu'on ait soin d'elles, je n'ai qu'à le bénir. Voici exactement le détail de nôtre malheureuse affaire, tout comme elle s'est passée au vrai.

Le 13. Octobre 1761. jour infortuné pour nous, Mr. *Gober la Vaisse*, arrive de Bordeaux, (où il avait resté quelque tems) pour voir ses pa-

parens, qui étaient pour lors à leur campagne, & cherchant un cheval de louage pour les y aller joindre, sur les 4 à 5 heures du soir, vient à la maison; & mon mari lui dit que puisqu'il ne partait pas, s'il voulait souper avec nous, il nous ferait plaisir; à quoi le jeune homme consentit; & il monta me voir dans ma chambre, d'où, contre mon ordinaire, je n'étais pas sortie. Le premier compliment fait, il me dit, Je soupe avec vous, vôtre mari m'en a prié; je lui en témoignai ma satisfaction, & le quittai quelques momens pour aller donner des ordres à ma servante: en conséquence je fus aussi trouver mon fils aîné (*Marc-Antoine*), que je trouvais assis tout seul dans la boutique, & fort rêveur, pour le prier d'aller acheter du fromage de Roquefort; il était ordinairement le pourvoyeur pour cela, parce qu'il s'y connaissait mieux que les autres: je lui dis donc, Tien, va acheter du fromage de Roquefort, voilà de l'argent pour cela, & tu rendras le reste à ton père; & je retourne dans ma chambre joindre le jeune homme (*La Vaisse*) que j'y avais laissé. Mais peu d'instans après, il me quitta, disant qu'il voulait retourner chez les fenassiers *a*), voir s'il y avait quelque cheval d'arrivé, voulant absolument partir le lendemain pour la campagne de son père; & il sortit.

Lorsque mon fils aîné eut fait l'emplette du fromage, l'heure du souper arrivée *b*), tout le monde

*a*) Ce sont les loueurs de chevaux.

*b*) Sur les sept heures.

monde se rendit pour se mettre à table, & nous nous y plaçames. Durant le souper qui ne fut pas fort long, on s'entretint de choses indifférentes, & entre autres des antiquités de l'hôtel de ville; & mon cadet (*Pierre*) voulut en citer quelques-unes, & son frère le reprit, parce qu'il ne les racontait pas bien, ni juste.

Lorsque nous fumes au dessert, ce malheureux enfant, je veux dire mon fils aîné (*Marc-Antoine*), se leva de table, comme c'était sa coutume, & passa à la cuisine. La servante *c)* lui dit, Avez-vous froid, Mr. l'aîné? chauffez vous; il lui répondit, Bien au contraire, je brûle; & sortit. Nous restâmes encore quelques momens à table; après quoi nous passâmes dans cette chambre que vous connaissez, & où vous avez couché, Mr. *La Vaisse*, mon mari, mon fils & moi; les deux premiers se mirent sur le sofa, mon cadet sur un fauteuil, & moi sur une chaise, & là nous fîmes la conversation tous ensemble. Mon fils cadet s'endormit, & environ sur les neuf heures trois quarts à dix heures, Mr. *La Vaisse* prit congé de nous, & nous réveillâmes mon cadet pour aller accompagner ledit *La Vaisse*, lui remettant le flambeau à la main pour lui faire lumière, & ils descendirent ensemble.

Mais lorsqu'ils furent en bas, l'instant d'après, nous entendîmes de grands cris d'alarme, sans distinguer ce que l'on disait, auxquels mon mari accourut, & moi je demeurai tremblante  
sur

*c)* La cuisine est auprès de la salle à manger au premier étage.



sur la galerie , n'osant descendre , & ne sachant ce que ce pouvait être.

Cependant , ne voyant personne venir , je me déterminai de descendre , ce que je fis ; mais je trouvai au bas de l'escalier Mr. *La Vaisse* , à qui je demandai avec précipitation , qu'est-ce qu'il y avait ? Il me répondit qu'il me suppliait de remonter , que je le saurais ; & il me fit tant d'instance que je remontai avec lui dans ma chambre. Sans doute que c'était pour m'épargner la douleur de voir mon fils dans cet état , & il redescendit ; mais l'incertitude où j'étais , était un état trop violent pour pouvoir y rester longtemps ; j'appelle donc ma servante , & lui dis , *Janette* , allez voir ce qu'il y a là-bas , je ne fais pas ce que c'est , je suis toute tremblante ; & je lui mis la chandelle à la main , & elle descendit ; mais ne la voyant point remonter pour me rendre compte , je descendis moi-même. Mais grand Dieu ! quelle fut ma douleur & ma surprise , lorsque je vis ce cher fils étendu à terre ! Cependant je ne le crus pas mort , & je courus chercher de l'eau de la reine d'Hongrie , croyant qu'il se trouvait mal ; & comme l'espérance est ce qui nous quitte le dernier , je lui donnai tous les secours qu'il m'était possible pour le rappeler à la vie , ne pouvant me persuader qu'il fût mort. Nous nous en flattions tous , puisque l'on avait été chercher le chirurgien , & qu'il était auprès de moi , sans que je l'eusse vu ni aperçu , que lorsqu'il me dit qu'il était inutile de lui faire rien de plus , qu'il était mort. Je lui soutins alors que cela ne se pouvait pas , & je le

200 LETTRE DE LA DAME CALAS.

priai de redoubler les attentions, & de l'examiner plus exactement, ce qu'il fit inutilement; cela n'était que trop vrai: & pendant tout ce tems la mon mari était apuié sur un comptoir à se desespérer; de sorte que mon cœur était déchiré entre le déplorable spectacle de mon fils mort, & la crainte de perdre ce cher mari de la douleur à laquelle il se livrait tout entier sans entendre aucune consolation; & ce fut dans cet état que la Justice nous trouva, lorsqu'elle nous arrêta dans notre chambre, où on nous avait fait remonter.

Voilà l'affaire tout comme elle s'est passée mot à mot; & je prie Dieu, qui connaît notre innocence, de me punir éternellement, si j'ai augmenté ni diminué d'un *iota*, & si je n'ai dit la pure vérité en toutes ses circonstances; je suis prête à sceller de mon sang cette vérité &c.

---

*Lettre de Donat Calas fils, à la veuve  
Dame Calas sa mère.*

*De Chatelaine 22. Juin 1762.*

**M**A chère infortunée & respectable mère, j'ai vu votre lettre du 15. Juin entre les mains d'un ami qui pleurait en la lisant; je l'ai mouillée de mes larmes. Je suis tombé à genoux, j'ai prié Dieu de m'exterminer, si aucun de ma famille était coupable de l'abominable parricide imputé à mon pere, à mon frère, & dans lequel

quel vous , la meilleure & la plus vertueuse des mères , avez été impliquée vous-même.

Obligé d'aller en Suisse depuis quelques mois pour mon petit commerce , c'est là que j'ai appris le désastre inconcevable de ma famille entière. Je fus d'abord que vous ma mere , mon pere , mon frere *Pierre Calas* , Mr. *La Vaisse* , jeune homme connu pour sa probité & pour la douceur de ses mœurs , vous étiez tous aux fers à Toulouse ; que mon frere aîné , *Marc-Antoine Calas* , était mort d'une mort affreuse , & que la haine qui naît si souvent de la diversité des Religions , vous accusait tous de ce meurtre. Je tombai malade dans l'excès de ma douleur , & j'aurais voulu être mort.

On m'a prît bientôt qu'une partie de la populace de Toulouse avait crié à notre porte en voyant mon frere expiré ; *C'est son pere , c'est sa famille Protestante qui l'a assassiné ; il voulait se faire Catholique ; a ) il devait abjurer le lendemain ; son pere l'a étranglé de ses mains , croyant faire une autre agréable à Dieu ; Il a été assisté dans ce sacrifice par son fils Pierre , par sa femme , par le jeune La Vaisse.*

On ajoutait que *La Vaisse* âgé de vingt ans ,  
arrivé

a ) On a dit qu'on l'avait vu dans une Eglise. Est-ce une preuve qu'il devait abjurer ? ne voit-on pas tous les jours des Catholiques venir entendre les prédicateurs celebres en Suisse , dans Amsterdam , à Genève , &c. ? Enfin il est prouvé que *Marc-Antoine Calas* n'avait pris aucunes mesures pour changer de Religion ; ainsi nul motif de la colère prétendue de ses parens.

202 LETTRE DE DONAT CALAS FILS,

arrivé de Bordeaux le jour même, avait été choisi dans une assemblée de Protestans , pour être le bourreau de la secte , & pour étrangler quiconque changerait de Religion. On criait dans Toulouse que c'était la jurisprudence ordinaire des Réformés.

L'extravagance absurde de ces calomnies me rassurait ; plus elles manifestaient de démente, plus j'espérai de la sagesse de vos Juges.

Je tremblai, il est vrai, quand toutes les nouvelles m'apprirent qu'on avait commencé par faire ensevelir mon frère *Marc-Antoine* dans une église Catholique, sur cette seule supposition imaginaire, qu'il devait changer de Religion. On nous aprit que la confrérie des pénitens blancs lui avait fait un service solennel comme à un martyr, qu'on lui avait dressé un mausolée, & qu'on avait placé sur ce mausolée sa figure, tenant dans les mains une palme.

Je ne pressentis que trop les effets de cette précipitation, & de ce fatal entousiasme. Je connus que puisqu'on regardait mon frère *Marc-Antoine* comme un martyr, on ne voyait dans mon père, dans vous, dans mon frère *Pierre*, dans le jeune *La Vaisse* que des bourreaux. Je restai dans une horreur stupide un mois entier. J'avais beau me dire à moi-même, Je connais mon malheureux frère, je fais qu'il n'avait point le dessein d'abjurer, je fais que s'il avait voulu changer de Religion, mon père & ma mère n'auraient jamais gêné sa conscience ; ils ont trouvé bon que mon autre frère *Louis* se fit Catholique ; ils lui font une pension ; rien n'est plus commun dans

dans les familles de ces provinces, que de voir des freres de Religion différente; l'amitié fraternelle n'en est point refroidie; la tolérance heureuse, cette sainte & divine maxime dont nous faisons profession, ne nous laisse condamner personne; nous ne savons point prévenir les jugemens de Dieu; nous suivons les mouvemens de notre conscience, sans inquiéter celle des autres.

Il est incompréhensible, disais-je, que mon père & ma mère, qui n'ont jamais maltraité aucun de leurs enfans. en qui je n'ai jamais vu ni colère, ni humeur, qui jamais en leur vie n'ont commis la plus légère violence, ayant passé tout d'un coup d'une douceur habituelle de trente années, à la fureur inouïe d'étrangler de leurs mains leur fils aîné, dans la crainte chimérique qu'il ne quittât une Religion qu'il ne voulait point quitter.

Voilà, ma mère, les idées qui me rassuraient; mais à chaque poste, c'étaient de nouvelles alarmes. Je voulais venir me jeter à vos pieds, & baiser vos chaînes. Vos amis mes protecteurs me retinrent par des considérations aussi puissantes que ma douleur.

Ayant passé près de deux mois dans cette incertitude effrayante, sans pouvoir ni recevoir de vos lettres, ni vous faire parvenir les miennes, je vis enfin les mémoires produits pour la justification de l'innocence. Je vis dans deux de ces factums précisément la même chose que vous dites aujourd'hui dans votre lettre du 15. Juin, que mon malheureux frere *Marc-Antoine* avait soupé avec vous avant sa mort, & qu'aucun de  
ceux



204 LETTRE DE DONAT CALAS FILS,

ceux qui assistèrent à ce dernier repas de mon frere ne se sépara de la compagnie qu'au moment fatal ou l'on s'aperçut de sa fin tragique. *b*)

Pardonnez-moi si je vous rapelle toutes ces images horribles ; il le faut bien. Nos malheurs nouveaux vous retracent continuellement les anciens, & vous ne me pardonneriez pas de ne point rouvrir vos blessures. Vous ne sauriez croire, ma mere, quel effet favorable fit sur tout le monde cette preuve que mon père & vous, & mon frere *Pierre*, & le Sr. *La Vaisse*, vous ne vous étiez pas quittés un moment, dans le tems qui s'écoula entre ce triste souper, & votre emprisonnement.

Voici comme on a raisonné dans tous les endroits de l'Europe où notre calamité est parvenue ; j'en suis bien informé, & il faut que vous le sachiez. On disait :

Si

*b*) Il est de la plus grande vraisemblance que *Marc-Antoine Calas* se défit lui-même ; il était mécontent de sa situation ; il était sombre, atrabilaire, & lisait souvent des ouvrages sur le suicide. *La Vaisse* avant le souper l'avait trouvé dans une profonde rêverie. Sa mère s'en était aussi aperçue. Ces mots *je brule* répondus à la servante, qui lui proposait d'aprocher du feu, sont d'un grand poids. Il descend seul en bas après souper. Il exécute sa résolution funeste. Son frere au bout de deux heures, en reconduisant *La Vaisse*, est témoin de ce spectacle. Tous deux s'écrient ; le père vient, on dépend le cadavre : voila la première cause du jugement porté contre cet infortuné père. Il ne veut pas d'abord dire aux voisins, aux chirurgiens, Mon fils s'est pendu, il faut qu'on le traîne sur la claye, & qu'on deshonne ma famille. Il n'avoue la vérité que lorsqu'on ne peut

Si *Marc-Antoine Calas* a été étranglé par quelqu'un de sa famille, il l'a été certainement par sa famille entière, & par *La Vaisse*, & par la servante même; car il est prouvé que cette famille, & *La Vaisse*, & la servante *c)* furent toujours tous ensemble, les Juges en conviennent, rien n'est plus avéré. Ou tous les prisonniers sont coupables, ou aucun d'eux ne l'est, il n'y a pas de milieu. Or il n'est pas dans la nature qu'une famille, jusques-là irréprochable, un père tendre, la meilleure des mères, un frère qui aimait son frère, un ami qui arrivait dans la ville, & qui par hasard avait soupé avec eux, ayent pu prendre tous à la fois, & en un moment, sans aucune raison, sans le moindre motif, la résolution inouïe de commettre un parricide. Un tel complot dans de telles circonstances est impossible; *d)* l'exécution en est plus im-

peut plus la celer. C'est sa pitié paternelle qui l'a perdu: on a cru qu'il était coupable de la mort de son fils, parce qu'il n'avait pas voulu d'abord accuser son fils.

*c)* Cette servante est Catholique & pieuse; elle était dans la maison depuis trente ans; elle avait beaucoup servi à la conversion d'un des enfans du *Sr. Calas*. Son témoignage est du plus grand poids. Comment n'a-t-il pas prévalu sur les présomptions les plus trompeuses?

*d)* Dans quel tems le père aurait-il pu pendre son fils? Ce n'est pas avant le souper, puisqu'ils soupèrent ensemble, ce n'est pas pendant le souper, ce n'est pas après le souper, puisque le père & la famille étaient en haut quand le fils était descendu. Comment le père, assiste même de main-forte, aurait-il pu pendre son fils aux deux battans d'une porte au rez-de-chaussée, sans un violent combat, sans un tumulte horrible?

impossible encore. Il est donc infiniment probable que les Juges repareront l'affront fait à l'innocence.

Ces discours me soutenaient un peu dans mon accablement.

Toutes ces idées de consolation ont été bien vaines. La nouvelle arriva au mois de Mars, du supplice de mon père. Une lettre qu'on voulait me cacher , & que j'arrachai , m'aprit ce que je n'ai pas la force d'exprimer , & ce qu'il vous a fallu si souvent entendre.

Soutenez moi , ma mère , dans ce moment où je vous écris en tremblant , & donnez moi votre courage ; il est égal à votre horrible situation. Vos enfans dispersés , votre fils aîné mort à vos yeux , votre mari mon père expirant du plus cruel des supplices , votre dot perdue , l'indigence & l'opprobre succédant à la considération & à la fortune. Voilà donc votre état ! mais Dieu vous reste , il ne vous a pas abandonnée ; l'honneur de mon père vous est cher ; vous bravez les horreurs de la pauvreté , de la maladie , de la honte même , pour venir de deux cent lieues , implorer aux pieds du Trône la justice du Roi ; si vous parvenez à vous faire entendre , vous l'obtiendrez sans doute.

Que pourrait-on opposer aux cris & aux larmes d'une mère & d'une veuve , & aux démonstrations de la raison ? Il est prouvé que mon père ne

ble ? Enfin , pourquoi ce père aurait-il pendu son fils pour le dépendre ? Quelle absurdité dans ces accusations !

ne vous a pas quittée, qu'il a été constamment avec vous, & avec tous les accusés, dans l'appartement d'en haut, tandis que mon malheureux frère était mort au bas de la maison. Cela suffit. On a condamné mon père au dernier & au plus affreux des supplices ; mon frère est banni par un second jugement, & malgré son bannissement on le met dans un couvent de Jacobins de la même ville. Vous êtes hors de cour, *La Vaisse* hors de cour. Personne n'a conçu ces jugemens extraordinaires & contradictoires. Pourquoi mon frère n'est-il que banni s'il est coupable du meurtre de son frère ? Pourquoi, s'il est banni du Languedoc, est-il enfermé dans un couvent de Toulouse ? On n'y comprend rien. Chacun cherche la raison de ces arrêts & de cette conduite, & personne ne la trouve.

Tout ce que je fais, c'est que les Juges, sur des indices trompeurs, voulaient condamner tous les accusés au supplice, & qu'ils se contentèrent de faire périr mon père, dans l'idée où ils étaient que cet infortuné avouerait en expirant le crime de toute la famille. Ils furent étonnés, m'a-t-on dit, quand mon père au milieu des tourmens, prit Dieu à témoin de son innocence & de la votre, & mourut en priant ce Dieu de miséricorde, de faire grace à ces Juges de rigueur, que la calomnie avait trompés.

Ce fut alors qu'ils prononcèrent l'arrêt qui vous a rendu la liberté, mais qui ne vous a rendu ni vos biens dissipés, ni votre honneur indignement flétri, si pourtant l'honneur dépend de l'injustice des hommes.

Ce

Ce ne sont pas les Juges que j'accuse : ils n'ont pas voulu , sans doute , assassiner juridiquement l'innocence ; j'impute tout aux calomnies , aux indices faux , mal exposés , aux rapports de l'ignorance , *e*) aux méprises extravagantes de quelques déposans , aux cris d'une multitude insensée , & à ce zèle furieux qui veut que ceux qui ne pensent pas comme nous , soient capables des plus grands crimes.

Il vous sera aisé , sans doute , de dissiper les illusions *f*) qui ont surpris des Juges , d'ailleurs intègres & éclairés ; car enfin , puisque mon père a été le seul condamné , il faut que mon père ait commis seul le parricide. Mais comment se peut-il faire qu'un vieillard de soixante & huit ans , que j'ai vu pendant deux ans attaqué d'un rhumatisme sur les jambes , ait seul pendu un jeune homme de vingt-huit ans , dont la force prodigieuse & l'adresse singulière étaient connues ?

Si le mot de *ridicule* pouvait trouver place au milieu de tant d'horreurs , le ridicule excessif de cette supposition suffirait seule , sans autre examen , pour nous obtenir la réparation qui nous est

*e*) Quand le père & la mère en larmes étaient vers les dix heures du soir auprès de leur fils *Marc-Antoine* déjà mort & froid , ils s'écriaient , ils poussaient des cris piroyables , ils éclataient en sanglots ; & ce sont ces sanglots , ces cris paternels , qu'on a imaginé être les cris mêmes de *Marc-Antoine Calas* mort deux heures auparavant : & c'est sur cette méprise qu'on a cru qu'un père & une mère qui pleuraient leur fils mort , assassinent ce fils ; & c'est sur cela qu'on a jugé.



est dûe. Quels misérables indices, quels discours vagues, quels rapports populaires pourront tenir contre l'impossibilité physique démontrée ?

Voilà où je m'en tiens. Il est impossible que mon père, que même deux personnes aient pû étrangler mon frère. Il est impossible encor une fois que mon père soit seul coupable, quand tous les accusés ne l'ont pas quitté d'un moment. Il faut donc absolument, ou que les Juges aient condamné un innocent, ou qu'ils aient prévariqué en ne purgeant pas la terre de quatre monstres coupables du plus horrible crime.

Plus je vous aime & vous respecte, ma mère, moins j'épargne les termes. L'excès de l'horreur dont on vous a chargée, ne sert qu'à mettre au jour l'excès de votre malheur & de votre vertu. Vous demandez à présent ou la mort ou la justification de mon père ; je me joins à vous, & je demande la mort avec vous, si mon père est coupable.

Obtenez seulement que les Juges produisent le procès criminel, c'est tout ce que je veux, c'est ce que tout le monde désire, & ce qu'on ne peut refuser. Toutes les nations, toutes les Religions

y

f) Un témoin a prétendu, qu'on avait entendu Calas père menacer son fils quelques semaines auparavant. Quel rapport des menaces paternelles peuvent-elles avoir avec un parricide ? Marc-Antoine Calas passait sa vie à la paume, au billard, dans les salles d'arme ; le père le menaçait s'il ne changeait pas. Cette juste correction de l'amour paternel, & peut-être quelque vivacité, prouveront-ils le crime le plus atroce & le plus dénaturé ?

y sont intéressées. La justice est peinte un bandeau sur les yeux , mais doit-elle être muette ? Pourquoi , lorsque l'Europe demande compte d'un arrêt si étrange , ne s'empresse-t-on pas à le donner ?

C'est pour le public que la punition des scélérats est décernée. Les accusations sur lesquelles on les punit doivent donc être publiques. On ne peut retenir plus longtems dans l'obscurité ce qui doit paraître au grand jour. Quand on veut donner quelque idée des Tyrans de l'antiquité , on dit qu'ils décidaient arbitrairement de la vie des hommes. Les Juges de Toulouse ne sont point des Tyrans , ils sont les ministres des loix , ils jugent au nom d'un Roi juste : s'ils ont été trompés , c'est qu'ils sont hommes : ils peuvent le reconnaître , & devenir eux-mêmes vos Avocats auprès du Trône.

Adressez vous donc à Mr. le Chancelier , g) à  
Mess-

g) Mr. le Chancelier se souviendra sans doute de ces paroles de Mr. *Daguesseau* son prédécesseur dans sa seizième mercuriale. „ Qui croirait qu'une première impression pût décider quelquefois de la vie & de la mort ? Un amas fatal de circonstances qu'on dirait que la fortune a assemblées exorés pour faire périr un malheureux , une foule de témoins muets , & par la plus redoutable , déposent contre l'innocence , le Juge se prévient , l'indignation s'allume , & son zèle même le séduit : moins juge qu'accusateur , il ne voit plus que ce qui sert à condamner , & il sacrifie aux raisonnemens de l'homme celui qu'il aurait sauvé s'il n'avait admis que les preuves de la loi. Un événement imprévu fait quelquefois éclater dans la suite l'innocence accablée sous le poids des conjectures ,

Messieurs les Ministres avec confiance. Vous êtes timide, vous craignez de parler, mais votre cause parlera. Ne croyez point qu'à la Cour on soit aussi insensible, aussi dur, aussi injuste, que l'écrivent d'impudens raisonneurs, à qui les hommes de tous les états sont également inconnus. Le Roi veut la justice, c'est la base de son gouvernement; son Conseil n'a certainement nul intérêt que cette justice ne soit pas rendue. Croyez-moi, il y a dans les cœurs de la compassion & de l'équité: les passions turbulentes & les préjugés étouffent souvent en nous ces sentimens; & le Conseil du Roi n'a certainement ni passion dans cette affaire, ni préjugé qui puisse éteindre ses lumières.

Qu'arrivera-t-il enfin? le procès criminel sera-t-il mis sous les yeux du public? alors on verra si le rapport contradictoire *h)* d'un chirurgien & quelques méprises frivoles doivent l'emporter sur

„ res, & dément les indices trompeurs dont la fausse  
 „ lumière avait ébloui l'esprit du Magistrat. La vérité  
 „ sort du nuage de la vraisemblance: mais elle en sort  
 „ trop tard; le sang de l'innocent demande vengeance  
 „ contre la prévention de son Juge, & le Magistrat est  
 „ réduit à pleurer toute sa vie un malheur que son re-  
 „ pentir ne peut réparer. “

*h)* De très-mauvais physiciens ont prétendu qu'il n'était pas possible que *Marc-Antoine* se fût pendu. Rien n'est pourtant si possible: ce qui ne l'est pas, c'est qu'un vieillard ait pendu au bas de la maison un jeune homme robuste, tandis que ce vieillard était en haut.

NB. Le père en arrivant sur le lieu où son fils était suspendu, avait voulu couper la corde, elle avait cédé d'elle-même; il crut l'avoir coupée. Il se trompa

sur les démonstrations les plus évidentes que l'innocence ait jamais produites. Alors on plaindra les Juges de n'avoir point vû par leurs yeux dans une affaire si importante , & de s'en être raportés à l'ignorance ; alors les Juges eux-mêmes i) joindront leurs voix aux nôtres. Refuseront-ils de tirer la vérité de leur greffe ? cette vérité s'élèvera alors avec plus de force.

Persistez donc, ma mère, dans votre entreprise ; laissons-là notre fortune ; nous sommes cinq

sur ce fait inutile devant les Juges qui le crurent coupable.

On dit encor que ce père accablé & hors de lui-même , avait dit dans son interrogatoire, *tous les conviés passèrent au sortir de table dans la même chambre.* Pierre lui repliqua, Eh mon père, oubliez-vous que mon frère *Marc-Antoine* sortit avant nous, & descendit en bas ? Oui, vous avez raison, répondit le père. *Vous vous coupez, vous êtes coupable*, dirent les Juges. Si cette anecdote est vraie, de quoi dépend la vie des hommes ?

i) Qu'on oppose indices à indices, dépositions à dépositions, conjectures à conjectures ; & les Avocats qui ont défendu la cause des accusés, sont prêts de faire voir l'innocence de celui qui a été sacrifié. S'il ne s'agit que de conviction, on s'en raporte à l'Europe entière. S'il s'agit d'un examen juridique, on s'en raporte à tous les Magistrats, à ceux de Toulouse même, qui avec le tems se feront un honneur & un devoir de réparer, s'il est possible, un malheur dont plusieurs d'entre eux sont effrayés aujourd'hui. Qu'ils descendent dans eux-mêmes, qu'ils voyent par quel raisonnement ils se sont dirigés. Ne se sont-ils pas dit, *Marc-Antoine Calas* n'a pu se pendre lui-même, donc d'autres l'ont pendu : il a soupé avec sa famille & avec *La Fausse*, donc

cinq enfans sans pain, mais nous avons tous de l'honneur, & nous le préférons comme vous à la vie. Je me jette à vos pieds, je les baigne de mes pleurs; je vous demande votre bénédiction avec un respect que vos malheurs augmentent.

DONAT CALAS.

A Chatelaine le 22. Juin 1762.

MEMOI-

donc il a été étranglé par sa famille & par *La Vaisse*? On l'a vû une ou deux fois, dit-on, dans une église, donc sa famille Protestante l'a étranglé par principe de Religion. Voilà les présomptions qui les excusent.

Mais à présent, les Juges se disent sans doute, *Marc-Antoine Calas* a pû renoncer à la vie; il est phisiquement impossible que son père seul l'ait étranglé, donc son père seul ne devait pas périr: il nous est prouvé que la mère, & son fils *Pierre*, & *La Vaisse*, & la servante, qui seuls pouvaient être coupables avec le père, sont tous innocens, puisqwe nous les avons tous élargis; donc il nous est prouvé que *Calas* le père, qui ne les a pas quittés un instant, est innocent comme eux.

Il est reconnu que *Marc-Antoine Calas* ne devait pas abjurer, donc il est impossible que son père l'ait immolé à la fureur du fanatisme. Nous n'avons aucun témoin oculaire, & il ne peut en être. Il n'y a eu que des rapports d'après des ouï-dire; or ces vains rapports ne peuvent balancer la déclaration de *Calas* sur la roue, & l'innocence avérée des autres accusés; donc *Calas* le père que nous avons roué, était innocent; donc nous devons pleurer sur le jugement que nous avons rendu; & ce n'est pas là le premier exemple d'un si juste & si noble repentir.



# MEMOIRE

## DE

### DONAT CALAS,

*Pour son Pere , sa Mère , & son Frère.*

**J**E commence par avouer que toute notre famille est née dans le sein d'une Religion qui n'est pas la dominante. On fait assez combien il en coûte à la probité de changer. Mon père & ma mere ont persévéré dans la Religion de leurs pères ; on nous a trompes peut-être mes parens & moi , quand on nous a dit que cette Religion est celle que professaient autrefois la France , la Germanie & l'Angleterre , lorsque le Concile de Francfort assemblé par Charlemagne condamnait le culte des images , lorsque Ratram sous Charles le Chauve écrivait en cent endroits de son livre , en faisant parler JESUS-CHRIST même , *Ne croyez pas que ce soit corporellement que vous mangiez ma chair & buviez mon sang* : lorsqu'on chantait dans la plupart des eglises cette homélie conservée dans plusieurs bibliothèques : *Nous recevons le corps & le sang de JESUS-CHRIST , non corporellement , mais spirituellement.*

Quand on se fut fait , m'a-t-on dit , des notions plus relevées de ce mystère , quand on  
crut

crut devoir changer l'économie de l'Eglise, plusieurs Evêques ne changèrent point : surtout *Claude*, Evêque de Turin, retint les dogmes & le culte que le Concile de Francfort avait adoptés, & qu'il crut être ceux de l'Eglise primitive; il y eut toujours un troupeau attaché à ce culte. Le grand nombre prévalut & prodigua à nos pères les noms de *Munichéens*, de *Bulgares*, de *Patarins*, de *Lollards*, de *Tau-  
dois*, d'*Albigéois*, d'*Huguenots*, de *Calvinistes*.

Telles sont les idées acquises par l'examen que ma jeunesse a pu me permettre : je ne les raporte pas pour étaler une vaine érudition, mais pour tacher d'adoucir dans l'esprit de nos frères Catholiques la haine qui peut les armer contre leurs frères : mes notions peuvent être erronées, mais ma bonne foi n'est point criminelle.

Nous avons fait de grandes fautes comme tous les autres hommes : nous avons imité les fureurs des *Guises*; mais nous avons combattu pour *Henri IV.* si cher à *Louis XV.* Les horreurs des Cévennes commises par des paysans insensés & que la licence des dragons avait fait naître, ont été mises en oubli, comme les horreurs de la Fronde. Nous sommes les enfans de *Louis XV.* ainsi que ses autres sujets; nous le vénérons; nous chérissions en lui notre pere commun, nous obéissions à toutes ses loix, nous payons avec allégresse des impôts nécessaires pour le soutien de sa juste guerre, nous respectons le Clergé de France qui fait gloire d'être soumis comme nous à son au-  
torité

torité royale & paternelle ; nous révérons les Parlemens , nous les regardons comme les défenseurs du Trône & de l'Etat contre les entreprises ultramontaines. C'est dans ces sentimens que j'ai été élevé , & c'est ainsi que pense parmi nous quiconque fait lire & écrire. Si nous avons quelques graces à demander, nous les espérons en silence de la bonté du meilleur des Rois.

Il n'appartient pas à un jeune homme , à un infortuné , de décider laquelle des deux Religions est la plus agréable à l'Etre suprême ; tout ce que je fais , c'est que le fonds de la Religion est entièrement semblable pour tous les cœurs bien nés ; que tous aiment également Dieu , leur patrie & leur Roi.

L'horrible aventure dont je vais rendre compte , pourra émouvoir la justice de ce Roi bienfaisant & de son Conseil , la charité du Clergé qui nous plaint en nous croyant dans l'erreur , & la compassion généreuse du Parlement même , qui nous a plongés dans la plus affreuse calamité où une famille honnête puisse être réduite.

Nous sommes actuellement cinq enfans orphelins , car notre père a péri par le plus grand des suplices , & notre mère poursuit loin de nous ,

a) J'atteste devant Dieu , que j'ai demeuré pendant quatre ans à Toulouse chez le Sr. & Dame *Calas* , que je n'ai jamais vû une famille plus unie , ni un père plus tendre , & que dans l'espace de quatre années il ne s'est pas mis une fois en colère ; que si j'ai quelques

nous , sans secours & sans apui , la justice due à la mémoire de mon père. Notre cause est celle de toutes les familles ; c'est celle de la nature ; elle intéresse l'Etat & la Religion , & les Nations voisines.

Mon père *Jean Calas* était un négociant établi à *Toulouse* depuis quarante ans. Ma mère est Anglaise , mais elle est par son ayeule de la maison de la *Garde - Montesquieu* , & tient à la principale Noblesse du Languedoc. Tous deux ont élevé leurs enfans avec tendresse ; jamais aucun de nous n'a essuyé d'eux ni coups , ni mauvaise humeur : il n'a peut-être jamais été de meilleurs parens.

S'il falait ajouter à mon témoignage des témoignages étrangers , j'en produirais plusieurs. a)

Tous ceux qui ont vécu avec nous , savent que mon père ne nous a jamais gênés sur le choix d'une Religion : il s'en est toujours rapporté à Dieu & à nôtre conscience. Il était si éloigné de ce zèle amer qui indispose les esprits , qu'il a toujours eu dans sa maison une servante Catholique.

Cette servante très-pieuse contribua à la conversion d'un de mes frères nommé *Louis* : elle resta auprès de nous après cette action : on ne

ques sentimens d'honneur , de droiture & de modération , je les dois à l'éducation que j'ai reçue chez lui.

*Genève 5<sup>e</sup>. Juillet 1762.*

*Signé J. Calvet Caissier des postes de Suisse , d'Allemagne & d'Italie.*

ne lui fit aucuns reproches : il n'y a point de plus forte preuve de la bonté du cœur de mes parens.

Mon père déclara en présence de son fils *Louis*, devant *Mr. de la Motte* Conseiller au Parlement, que *pourvu que la conversion de son fils fût sincère, il ne pouvait la desaprouver, parce que de gêner les consciences, ne sert qu'à faire des hypocrites.* Ce furent ses propres paroles, que mon frère *Louis* a consignées dans une déclaration publique au tems de notre catastrophe.

Mon père lui fit une pension de quatre cent livres, & jamais aucun de nous ne lui a fait le moindre reproche de son changement. Tel était l'esprit de douceur & d'union que mon père & ma mère avaient établi dans notre famille. Dieu la bénissait ; nous jouissions d'un bien honnête ; nous avions des amis ; & pendant quarante ans notre famille n'eut dans Toulouse ni procès ni querelle avec personne. Peut-être quelques marchands jaloux de la prospérité d'une maison de commerce qui était d'une autre Religion qu'eux, excitaient la populace contre nous ; mais notre modération constante semblait devoir adoucir leur haine.

Voici comment nous sommes tombés de cet état heureux dans le plus épouvantable désastre. Notre frère aîné *Marc-Antoine Calas*, la source de tous nos malheurs, était d'une humeur sombre & mélancolique ; il avait quelques talens ; mais n'ayant pû réussir ni à se faire recevoir licentié en droit, parce qu'il eût  
salu



salu faire des actes de Catholique , ou acheter des certificats ; ne pouvant être négociant , parce qu'il n'y était pas propre ; le voyant repoussé dans tous les chemins de la fortune , il se livrait à une douleur profonde. Je le voyais souvent lire des morceaux de divers auteurs sur le suicide , tantôt de *Plutarque* , ou de *Sénèque* , tantôt de *Montagne* : il faisait par cœur la traduction en vers du fameux monologue de *Hamlet* , si célèbre en Angleterre , & des passages d'une tragédie française intitulée *Sidney*. Je ne croyais pas qu'il dût mettre un jour en pratique des leçons si funestes.

Enfin un jour , c'était le 13. Octobre 1761. ( je n'y étais pas , mais on peut bien croire que je ne suis que trop instruit ) ; ce jour , dis-je , un fils de Mr. *La Voûte* fameux Avocat de Toulouse , arrivé de Bordeaux , veut aller voir son pere qui était à la campagne ; il cherche partout des chevaux , il n'en trouve point ; le hazard fait que mon pere & mon frère *Marc-Antoine* son ami le rencontrent & le prient à souper ; on se met à table à sept heures , selon l'usage simple de nos familles réglées & occupées , qui finissent leur journée de bonne heure pour se lever avant le soleil. Le pere , la mère , les enfans , leur ami font un repas frugal au premier étage. La cuisine était auprès de la salle à manger ; la même servante Catholique apportait les plats , entendait & voyait tout. Je ne peux que répéter ici ce qu'a dit ma malheureuse & respectable mere.

re. Mon frère *Marc-Antoine* se lève de table un peu avant les autres ; il passe dans la cuisine ; la servante lui dit , Approchez vous du feu ; *Ah* , répondit-il , *je brûle*. Après avoir proféré ces paroles qui n'en disent que trop , il descend en bas vers le magasin , d'un air sombre , & profondément pensif. Ma famille , avec le jeune *La Vaisse* , continue une conversation paisible jusqu'à neuf heures trois quarts , sans se quitter un moment. Mr. *La Vaisse* se retire ; ma mère dit à son second fils *Pierre* de prendre un flambeau , & de l'éclairer ; ils descendent : mais quel spectacle s'offre à eux ! ils voyent la porte du magasin ouverte , les deux battans rapprochés , un baton fait pour ferrer & assujettir les ballots passé au haut des deux battans , une corde à nœuds coulans , & mon malheureux frère suspendu en chemise , les cheveux arrangés , son habit plié sur le comptoir.

A cet objet ils poussent des cris : *Ah* , mon Dieu ! *Ah* , mon Dieu ! Ils remontent l'escalier ; ils appellent le père ; la mère suit toute tremblante ; ils l'arrêtent , ils la conjurent de rester ; ils volent chez les Chirurgiens , chez les Magistrats. La mère effrayée descend avec la servante ; les pleurs & les cris redoublent ; que faire ? laissera-t-on le corps de son fils sans secours ? le père embrasse son fils mort ; la corde cède au premier effort , parce qu'un des bouts du baton glissait aisément sur les battans , & que le corps soulevé par le père n'assujettissait plus ce billot. La mère veut faire avaler à son fils des liqueurs spiritueuses ; la servante multi-

multiplie en vain ses secours ; mon frère était mort. Aux cris & aux sanglots de mes parens , la populace environnait déjà la maison ; j'ignore quel fanatique imagina le premier que mon frère était un martyr , que sa famille l'avait étranglé pour prévenir son abjuration. Un autre ajoute que cette abjuration devait se faire le lendemain. Un troisième dit que la Religion Protestante ordonne aux peres & meres d'égorger ou d'étrangler leurs enfans quand ils veulent se faire Catholiques. Un quatrième dit que rien n'est plus vrai , que les Protestans ont dans leur dernière assemblée nommé un bourreau de la secte , que le jeune *La Vaisse* âgé de dix-neuf à vingt ans est le bourreau ; que ce jeune homme , la candeur & la douceur même , est venu de Bordeaux à Toulouse exprès pour pendre son ami. Voilà bien le peuple ! voilà un tableau trop fidèle de ses excès !

Ces rumeurs volaient de bouche en bouche ; ceux qui avaient entendu les cris de mon frère *Pierre* & du Sr. *La Vaisse* , & les gémissemens de mon pere & de ma mere , à neuf heures trois quarts , ne manquaient pas d'affirmer qu'ils avaient entendu les cris de mon frère étranglé , & qui était mort deux heures auparavant.

Pour comble de malheur , le Capitoul , prévenu par ces clameurs , arrive sur le lieu avec ses aides , & fait transporter le cadavre à l'hôtel-de-ville. Le proces verbal se fait à cet hôtel , au lieu d'être dressé dans l'endroit même où l'on a trouvé le mort , comme on m'a  
dit

dit que la loi l'ordonne. *b*). Quelques témoins ont dit que ce procès verbal fait à l'hôtel-de-ville était datté de la maison du mort ; ce ferait une grande preuve de l'animosité qui a perdu ma famille. Mais qu'importe que le Juge en premier ressort ait commis cette faute ? nous ne prétendons accuser personne ; ce n'est pas cette irrégularité seule qui nous a été fatale.

Ces premiers Juges ne balançaient pas entre un suicide qui est rare en ce pays, & un parricide qui est encor mille fois plus rare ; ils croyaient le parricide ; ils le supposaient sur le changement prétendu de Religion que le mort devait faire ; & on va visiter ses papiers, ses livres, pour voir s'il n'y avait pas quelque preuve de ce changement ; on n'en trouve aucune.

Enfin un Chirurgien nommé *La Marque*, est nommé pour ouvrir l'estomac de mon frère, & pour faire rapport s'il y a trouvé des restes d'alimens. Son rapport dit, que les alimens avaient été pris quatre heures avant sa mort. Il se trompait évidemment de deux. Il est clair qu'il voulait se faire valoir en prononçant quel tems il faut pour la digestion, que la diversité des tempéramens rend plus ou moins lente. Cette petite erreur d'un Chirurgien devait-elle préparer le supplice de mon pere ? La vie des hommes dépend donc d'un mauvais raisonnement !

Il n'y avait point de preuve contre mes parens,

*b*) Ordonnance de 1670. article 1. titre 4.

rens, & il ne pouvait y en avoir aucune : on eut incontinent recours à un monitoire. Je n'examine pas si ce monitoire était dans les règles ; on y supposait le crime , & on demandait la révélation des preuves. On supposait *La Vaisse* mandé de Bordeaux pour être bourreau , & on supposait l'assemblée tenue pour élire ce bourreau , le jour même de l'arrivée de *La Vaisse* 13. Octobre. On imaginait que quand on étrangle quelqu'un pour cause de Religion , on le fait mettre à genoux ; & on demandait si l'on n'avait pas vu le malheureux *Marc-Antoine Calas* à genoux devant son père qui l'étranglait pendant la nuit , dans un endroit où il n'y avait point de lumière.

On était sûr que mon frère était mort Catholique , & l'on demandait des preuves de sa Catholicité , quoiqu'il soit bien prouvé que mon frère n'avait point changé de Religion & n'en voulait point changer. On était surtout persuadé que la maxime de tous les Protestans est d'étrangler leur fils des qu'ils ont le moindre soupçon que leur fils veut être Catholique ; & ce fanatisme fut porté au point , que toute l'Eglise de Genève se crut obligée d'envoyer une attestation de son horreur pour des idées si abominables & si insensées , & de l'étonnement où elle était qu'un tel soupçon eût jamais pu entrer dans la tête des Juges.

Avant que ce monitoire parût , il s'éleva une voix du peuple , qui dit que mon frère *Marc-Antoine* devait entrer le lendemain dans la confrérie des pénitens blancs : aussi-tôt les Capitouls



touls ordonnèrent qu'on enterrât mon frère pompeusement au milieu de l'Eglise de *St. Etienne*. Quarante prêtres & tous les pénitens blancs assistèrent au convoi. c)

Quatre jours apres les pénitens blancs lui firent un service solennel dans leur chapelle ; l'église était tendue de blanc ; on avait élevé au milieu un catafalque , au haut duquel on voyait un squelette humain qu'un Chirurgien avait prêté : ce squelette tenait dans une main un papier, où on lisait ces mots , *Abjuration de l'hérésie* , & de l'autre une palme, l'emblème de son martyre.

Le lendemain les Cordeliers lui firent un pareil service. On peut juger si un tel éclat acheva d'enflammer tous les esprits ; les pénitens blancs & les Cordeliers dictaient sans le savoir la mort de mon père.

Le Parlement saisit bientôt cette affaire. Il cassa d'abord la procédure des Capitouls , qui étant vicieuse dans toutes ses formes ne pouvait pas subsister ; mais le préjugé subsista avec violence. Tous les zélés voulaient déposer ; l'un avait vû dans l'obscurité à travers le trou de la ferrure de la porte , des hommes qui couraient ; l'autre avait entendu du fond d'une maison éloignée à l'autre bout de la rue , la voix de *Calas* qui se plaignait d'avoir été étranglé.

Un

c) Il y a dans Toulouse quatre confréries de pénitens , blancs , bleus , gris , noirs : ils portent une longue capote , avec un masque de la même couleur , percé de deux trous pour les yeux.

Un peintre nommé *Matei* dit que sa femme lui avait *dit* qu'une nommée *Mandrille* lui avait *dit* qu'une inconnue lui avait *dit* avoir entendu les cris de *Marc-Antoine Calas*, à une autre extrémité de la ville.

Mais pour tous les accusés, mon père, ma mère, mon frère *Pierre*, le jeune *La Faise* & la servante, ils furent unanimement d'accord sur tous les points essentiels; tous aux fers, tous séparément interrogés, ils soutinrent la vérité, sans jamais varier ni au recolement, ni à la confrontation.

Leur trouble mortel put à la vérité faire chanceler leur mémoire sur quelques petites circonstances, qu'ils n'avaient aperçues qu'avec des yeux égarés & offusqués par les larmes; mais aucun d'eux n'hésita un moment sur tout ce qui pouvait constater leur innocence. Les cris de la multitude, l'ignorante déposition du chirurgien *La Marque*, des témoins auriculaires qui ayant une fois débité des accusations absurdes, ne voulaient pas s'en dédire, l'emportèrent sur la vérité la plus évidente.

Les Juges avaient d'un côté ces accusations frivoles sous leurs yeux, de l'autre l'impossibilité démontrée que mon père âgé de soixante & huit ans, eût pû seul pendre un jeune homme de vingt-huit ans beaucoup plus robuste que lui, comme on l'a déjà dit ailleurs; ils convenaient bien que ce crime était difficile à commettre, mais ils prétendaient qu'il était encore plus difficile que mon frère *Marc-Antoine Calas* eût terminé lui-même sa vie.

Vainement *La Vaisse* & la servante prouvaient l'innocence de mon père, de ma mère & de mon frère *Pierre* ; *La Vaisse* & la servante étaient eux-mêmes accusés ; le secours de ces témoins nécessaires nous fut ravi contre l'esprit de toutes les loix.

Il était clair, & tout le monde en convient, que si *Marc-Antoine Calas* avait été assassiné, il l'avait été par toute la famille, & par *La Vaisse* & la servante ; qu'ils étaient ou tous innocens, ou tous coupables, puis qu'il était prouvé qu'ils ne s'étaient pas quittés un moment, ni pendant le souper, ni après souper.

Ignore par quelle fatalité les Juges crurent mon pere criminel, & comment la forme l'emporta sur le fonds. On m'a assuré que plusieurs d'entr'eux soutinrent longtems l'innocence de mon père, mais qu'ils cédèrent enfin à la pluralité. Cette pluralité croyait toute ma famille & le jeune *La Vaisse* également coupables. Il est certain qu'ils condamnèrent mon malheureux père au suplice de la roué, dans l'idée ou ils étaient qu'il ne résisterait pas aux tourmens, & qu'il avouerait les prétendus compagnons de son crime dans l'horreur du suplice.

Je l'ai déjà dit, & je ne peux trop le répéter, ils furent surpris de le voir mourir en prenant à témoin de son innocence le Dieu devant lequel il allait comparaître. Si la voix publique ne m'a pas trompé, les deux Dominicains nommés *Bourges* & *Caldaguès*, qu'on lui donna pour l'assister dans ces momens cruels,

cruels, ont rendu témoignage de sa résignation ; ils le virent pardonner à les Juges & les plaindre ; ils souhaitèrent enfin de mourir un jour avec des sentimens de pitié aussi touchans.

Les Juges furent obligés bientôt après d'élargir ma mère, le jeune *La Faisse* & la servante ; ils bannirent mon frère *Pierre* ; & j'ai toujours dit avec le public, pourquoi le bannir, s'il est innocent ? & pourquoi le borner au bannissement, s'il est coupable ?

J'ai toujours demandé, pourquoi ayant été conduit hors de la ville par une porte, on le laissa, ou on le fit rentrer sur le champ par une autre ? pourquoi il fut enfermé trois mois dans un couvent de Dominicains ? voulait-on le convertir au lieu de le bannir ? mettait-on son rapel au prix de son changement ? punissait-on, faisait-on grace arbitrairement ? & le supplice affreux de son père était-il un moyen de persuasion ?

Ma mère, après cette horrible catastrophe, a eu le courage d'abandonner sa dot & son bien ; elle est allée à Paris sans autre secours que sa vertu, implorer la justice du Roi : elle ose espérer que le Conseil de sa Majesté se fera représenter la procédure faite à Toulouse. Qui sait même si les Juges touchés de la conduite généreuse de ma mère, n'en verront pas plus évidemment l'innocence déjà entrevue de celui qu'ils ont condamné ? n'apercevront-ils pas qu'une femme sans appui n'oserait assurément demander la révision du procès si son mari était criminel ? aurait-elle fait deux cent lieues pour

aller chercher la mort qu'elle mériterait ? cela n'est pas plus dans la nature humaine que le crime dont mon père a été accusé. Car je le dis encor avec horreur , si mon père a été coupable de ce parricide , ma mère & mon frère *Pierre Calas* le sont aussi : *La Vaisse* & la servante ont eu sans doute part au crime. Ma mère aurait-elle entrepris ce voyage pour les exposer tous au suplice , & s'y exposer elle-même ?

Je déclare que je pense comme elle , que je me soumetts à la mort comme elle , si mon père a commis contre Dieu , la Nature , l'Etat & la Religion , le crime qu'on lui a imputé.

Je me joins donc à cette vertueuse mère par cet acte , légal ou non , mais public & signé de moi. Les Avocats qui prendront sa défense pourront mettre au jour les nullités de la procédure : c'est à eux qu'il appartient de montrer que *La Vaisse* & la servante , quoiqu'accusés , étaient des témoins nécessaires , qui déposaient invinciblement en faveur de mon père. Ils exposeront la nécessité où les juges ont été réduits , de supposer qu'un vieillard de soixante & huit ans , que j'ai vu incommodé des jambes , avait seul pendu son propre fils , le plus robuste des hommes , & l'impossibilité absolue d'une telle exécution.

Ils mettront dans la balance d'un côté cette impossibilité physique , & de l'autre des rumeurs populaires. Ils pèseront les probabilités ; ils discuteront les témoignages auriculaires.

Que ne diront-ils pas sur tous les soins que nous avons pris depuis trois mois pour nous faire



faire communiquer la procédure , & sur les refus qu'on nous en a faits ? le Public & le Conseil ne feront-ils pas saisis d'indignation & de pitié , quand ils apprendront qu'un Procureur nous a demandé deux cent louis d'or , à nous , à une famille devenue indigente , pour nous faire avoir cette procédure d'une manière illégale ?

Je ne demande point pardon aux Juges d'élever ma voix contre leur arrêt , ils le pardonnent sans doute à la piété filiale ; ils me mépriseraient trop si j'avais une autre conduite , & peut-être quelques-uns d'eux mouilleront mon mémoire de leurs larmes.

Cette aventure épouvantable intéresse toutes les Religions & toutes les Nations ; il importe à l'Etat de savoir de quel côté est le fanatisme le plus dangereux. Je frémis en y pensant , & plus d'un lecteur sensible frémira comme moi-même.

Seul , dans un désert , dénué de conseil , d'appui , de consolation , je dis à Monseigneur le Chancelier & à tout le Conseil d'Etat : Cette requête que je mets à vos pieds est extrajudiciaire ; mais rendez la judiciaire par votre autorité & par votre justice. N'ayez point pitié de ma famille ; mais faites paraître la vérité. Que le Parlement de Toulouse ait le courage de publier les procédures , l'Europe les demande , & s'il ne les produit pas , il voit ce que l'Europe décide.

*à Chatelaine 22. Juillet 1762.*

*Signé* DONAT CALAS.

## D E C L A R A T I O N

D E

P I E R R E C A L A S.

**E**N arrivant chez mon frère *Donat Calas* pour pleurer avec lui, j'ai trouvé entre ses mains ce mémoire qu'il venait d'achever pour la justification de notre malheureuse famille. Je me joins à ma mère & à lui ; je suis prêt d'attester la vérité de tout ce qu'il vient d'écrire ; je ratifie tout ce qu'a dit ma mère ; & devenu plus courageux par son exemple , je demande avec elle à mourir si mon père a été criminel. Je dépose , & je promets de déposer juridiquement ce qui suit.

Le jeune *Gaubert la Vaisse* , âgé de dix-neuf à vingt ans , jeune homme des mœurs les plus douces , élevé dans la vertu par son père célèbre Avocat , était l'ami de *Marc-Antoine* mon frère , & ce frere était un homme de lettres qui avait étudié aussi pour être Avocat. *La Vaisse* soupa avec nous le 13 Octobre 1761. comme on l'a dit. Je m'étais un peu endormi après le souper , au tems que le Sr. *La Vaisse* voulut prendre congé. Ma mere me réveilla & me dit d'éclairer notre ami avec un flambeau.

On peut juger de mon horrible surprise quand je vis mon frere suspendu en chemise aux deux  
bat-

battans de la porte de la boutique qui donne dans le magasin. Je pouffai des cris affreux ; j'appellai mon père , il descend éperdu , il prend à bras-corps son malheureux fils en faisant glisser le bâton & la corde qui le soutenaient , il ôte la corde du cou en élargissant le nœud ; il tremblait , il pleurait , il s'écriait dans cette opération funeste. Va , me dit-il au nom de Dieu chez le chirurgien *Camoire* notre voisin , peut-être mon pauvre fils n'est pas tout-à-fait mort.

Je vole chez le chirurgien , je ne trouve que le Sr. *Gorse* son garçon , & je l'amène avec moi. Mon père était entre ma mère , & un de nos voisins nommé *Delpêche* , fils d'un négociant Catholique qui pleurait avec eux. Ma mère tâchait en vain de faire avaler à mon frere des eaux spiritueuses , & lui frotait les tempes. Le chirurgien *Gorse* lui tâte le poulx & le cœur , il le trouve mort & déjà froid ; il lui ôte son tour de cou qui était de taffetas noir , il voit l'impression d'une corde , & prononce qu'il est étranglé.

Sa chemise n'était pas seulement froissée , ses cheveux arrangés comme à l'ordinaire , & je vis son habit proprement plié sur le comptoir. Je fors pour aller partout demander conseil. Mon père , dans l'excès de sa douleur , me dit , Ne va pas répandre le bruit que ton frere s'est défait lui-même , sauve au moins l'honneur de ta misérable famille. Je cours tout hors de moi chez le Sr. *Caséing* , ami de la maison , négociant qui demeurait à la bourse ; je l'amène au logis ; il nous conseille d'avertir au plus vite la Justi-

ce ; je vole chez le Sr. *Claufade* homme de loi ; *La Vaisse* court chez le Greffier des Capitouls , chez l'Assesseur maître *Monier*. Je retourne en hate me rendre aupres de mon père , tandis que *La Vaisse* & *Claufade* faisaient relever l'Assesseur qui était déjà couché , & qu'ils vont avertir le Capitoul lui-même.

Le Capitoul était déjà parti sur la rumeur publique pour se rendre chez nous. Il entre avec quarante soldats ; j'étais en bas pour le recevoir , il ordonne qu'on me garde.

Dans ce moment même l'Assesseur arrivait avec les Srs. *Claufade* & *la Vaisse*. Les gardes ne voulurent point laisser entrer *La Vaisse*, & le repoussèrent : ce ne fut qu'en faisant beaucoup de bruit , en insistant , & en disant qu'il avait soupé avec la famille , qu'il obtint du Capitoul qu'on le laissât entrer.

Quiconque aura la moindre connaissance du cœur humain , verra bien par toutes ces démarches quelle était nôtre innocence ; comment pouvait-on la soupçonner ? a-t-on quelque exemple dans les annales du Monde & des crimes , d'un pareil parricide , commis sans aucun dessein , sans aucun intérêt , sans aucune cause ?

Le Capitoul avait mandé le sieur *La Tour Médecin* , & les sieurs *La Marque* & *Perronet* chirurgiens ; ils visiterent le cadavre en ma présence , cherchèrent des meurtrissures sur le corps , & n'en trouvèrent point. Ils ne visiterent point la corde : ils firent un raport secret , seulement de bouche , au Capitoul ; après quoi on nous mena tous à l'hôtel-de-ville , c'est-à-dire , mon père ,  
re ,

re , ma mère , le sieur *La Vaisse* , le sieur *Caséing* notre ami , la servante & moi : on prit le cadavre & les habits , qui furent portés aussi à l'hôtel-de-ville.

Je voulus laisser un flambeau allumé dans le passage au bas de la maison , pour retrouver de la lumière à notre retour. Telle était ma sécurité , & celle de mon père , que nous pensions être menés seulement à l'hôtel-de-ville pour rendre témoignage à la vérité , & que nous nous flattions de revenir coucher chez nous ; mais le Capitoul souriant de ma simplicité , fit éteindre le flambeau , en disant que nous ne reviendrions pas si tôt. Mon pere & moi nous fumes mis dans un cachot noir , ma mère dans un cachot éclairé , ainsi que *La Vaisse* , *Caséing* & la servante. Le proces verbal du Capitoul , & celui des médecins & chirurgiens , furent faits le lendemain à l'hôtel.

*Caséing* qui n'avait point soupé avec nous fut bientôt élargi ; nous fumes tous les autres condamnés à la question , & mis aux fers le 18. Novembre. Nous en apellames au Parlement , qui cassa la sentence du Capitoul irrégulière en plusieurs points , & qui continua les procédures.

On m'interrogea plus de cinquante fois : on me demanda si mon frère *Marc-Antoine* devait se faire Catholique ? je répondis que j'étais sûr du contraire , mais qu'étant homme de lettres , & amateur de la musique , il allait quelquefois entendre les prédicateurs qu'il croyait éloquents , & la musique quand elle était bonne. Et que  
m'eût



m'eût importé, bon Dieu ! que mon frère *Marc-Antoine* eût été Catholique ou Réformé ? en ai-je moins vécu en intelligence avec mon frère *Louis* parce qu'il allait à la Messe ? n'ai-je pas diné avec lui ? n'ai-je pas toujours fréquenté les Catholiques dans Toulouse ? aucun s'est-il jamais plaint de mon père & de moi ? n'ai-je pas appris dans le célèbre Mandement de M. l'Evêque de Soissons qu'il faut traiter les Turcs mêmes comme nos frères ? pourquoi aurai-je traité mon frère comme une bête féroce ? quelle idée, quelle démence !

Je fus confronté souvent avec mon père, qui en me voyant éclatait en sanglots, & fondait en larmes. L'excès de ses malheurs dérangeait quelquefois sa mémoire. Aide moi, me disait-il ; & je le remettais sur la voye concernant des points tout-à-fait indifférens ; par exemple, il lui échapa de dire que nous sortimes de table tous ensemble : Eh, mon père, m'écriai-je, oubliez-vous que mon frère sortit quelque tems avant nous ? Tu as raison, me dit-il, pardonne, je suis troublé.

Je fus confronté avec plus de cinquante témoins. Les cœurs se soulèveront de pitié quand ils verront quels étaient ces témoins & ces témoignages. C'était un nommé *Popis*, garçon passementier, qui entendant d'une maison voisine les cris que je pouffais à la vue de mon frère mort, s'était imaginé entendre les cris de mon frère même ; c'était une bonne servante, qui lorsque je m'écriais, *Ah, mon Dieu !* crut que je criais au voleur ; c'étaient des oui dire d'a-près

près des oui dire extravagans. Il ne s'agissait guères que de méprises pareilles.

La demoiselle *Peyronet* déposa qu'elle m'avait vu dans la rue le 13. Octobre à dix heures du soir, *courant avec un mouchoir, essuyant mes larmes, & disant que mon frère était mort d'un coup d'épée.* Non, je ne le dis pas; & si je l'avais dit, j'aurais bien fait de sauver l'honneur de mon cher frère. Les Juges auraient-ils fait plus d'attention à la partie fautive de cette déposition, qu'à la partie pleine de vérité qui parlait de mon trouble & de mes pleurs? & ces pleurs ne s'expliquaient-ils pas d'une manière invincible contre toutes les accusations frivoles sous lesquelles l'innocence la plus pure a succombé. Il se peut qu'un jour mon père mécontent de mon frere aîné qui perdait son tems & son argent au billard, lui ait dit, Si tu ne changes, je te punirai, ou je te chasserai, ou tu te perdras, tu périras: mais fallait-il qu'un témoin, fanatique impétueux, donnât une interprétation dénaturée à ces paroles paternelles, & qu'il substituât méchamment aux mots, *si tu ne changes de conduite*, ces mots cruels, *si tu changes de Religion*? fallait-il que les Juges entre un témoin unique, & un pere accusé, décidassent en faveur de la calomnie contre la nature?

Il n'y eut contre nous aucun témoin valable, & on s'en apercevra bien à la lecture du procès verbal, si on peut parvenir à tirer ce proces du Greffier, qui a eu défense d'en donner communication.

Tout le reste est exactement conforme à ce que

que ma mère & mon frère *Donat Calas* ont écrit. Jamais innocence ne fut plus avérée. Des deux Jacobins qui assistèrent au supplice de mon père, l'un qui était venu de Castres dit publiquement, *Il est mort un jule*. Sur quoi donc, me dira-t-on, votre père a-t-il été condamné? Je vais le dire, & on va être étonné.

Le Capitoul, l'Assesseur *Me. Monier*, le Procureur du Roi, l'Avocat du Roi étaient venus quelques jours après notre détention avec un expert dans la maison où mon frère *Marc-Anzoin* était mort; quel était cet expert? pourait-on le croire? c'était le bourreau. On lui demanda si un homme pouvait se pendre aux deux battans de la porte du magasin où j'avais trouvé mon père? ce misérable qui ne connaissait que ses opérations, répondit que la chose n'était pas praticable. C'était donc une affaire de physique. Hélas! l'homme le moins instruit aurait vu que la chose n'était que trop aisée, & *La Vaisse* qu'on peut interroger avec moi, en avait vu de ses yeux la preuve bien évidente.

Le chirurgien *La Marque* appelé pour visiter le cadavre, pouvait être indisposé contre moi, parce qu'un jour dans un de ses rapports juridiques, ayant pris l'œil droit pour l'œil gauche, j'avais relevé sa méprise. Ainsi mon père fut sacrifié à l'ignorance autant qu'aux préjugés; il s'en saluta bien que les Juges fussent unanimes; mais la pluralité l'emporta.

Après cette horrible exécution, les Juges me firent comparaître; l'un d'eux me dit ces mots: *Nous avons condamné votre père, si vous n'a-*

*vez*

voulez pas , prenez garde à vous. Grand Dieu , que pouvais-je avouer , sinon que des hommes trompés avaient répandu le sang innocent ?

Quelques jours après le Père *Bourges*, l'un des deux Jacobins qu'on avait donnés à mon père , pour être les témoins de son supplice & de ses sentimens , vint me trouver dans mon cachot , & me menaça du même genre de mort , si je n'abjurais pas. Peut-être qu'autrefois dans les persécutions exagérées dont on nous parle , un Proconsul Romain revêtu d'un pouvoir arbitraire se serait expliqué ainsi. J'avoue que j'eus la faiblesse de céder à la crainte d'un supplice épouvantable.

Enfin , on vint m'annoncer mon arrêt de bannissement ; il était resté quatre jours sur le bureau sans être signé. Que d'irrégularités ! que d'incertitudes ! La main des Juges devait trembler de signer quelque arrêt que ce fût , après avoir signé la mort de mon père. Le greffier de la géole me lut seulement deux lignes du mien.

Quant à l'arrêt qui livra mon vertueux père au plus affreux supplice , je ne le vis jamais ; il ne fut jamais connu ; c'est un mystère impénétrable. Ces jugemens sont faits pour le public ; ils étaient autrefois envoyés au Roi , & n'étaient point exécutés sans son approbation : c'est ainsi qu'on en use encor dans une grande partie de l'Europe. Mais pour le jugement qui a condamné mon père , on a pris , si j'ose m'exprimer ainsi , autant de soin de le dérober à la connaissance des hommes , que les criminels en prennent ordinairement de cacher leurs crimes.

Mou

## 238 DÉCLARATION DE PIERRE CALAS.

Mon jugement me surprit , comme il a surpris tout le monde ; car si mon malheureux fiere avait pû être assassiné , il ne pouvait l'avoir été que par moi , & par *La Vierge* , & non par un vieillard faible. C'est à moi que le plus horrible supplice aurait été dû. On voit assez qu'il n'y avait pas de milieu entre le parricide & l'innocence.

Je fus conduit incontinent à une porte de la ville ; un Abbé m'y accompagna , & me fit rentrer le moment d'après au couvent des Jacobins : le père *Bourges* m'attendait à la porte ; il me dit qu'on ne ferait aucune attention à mon bannissement , si je professais la foi Catholique Romaine ; il me fit demeurer quatre mois dans ce monastère , où je fus gardé à vue.

Je suis échappé enfin de cette prison , prêt à me remettre dans celle que le Roi jugera à propos d'ordonner , & disposé à verser mon sang pour l'honneur de mon pere & de ma mere.

Le préjugé aveugle nous a perdus ; la raison éclairée nous plaint aujourd'hui ; le public , juge de l'honneur & de la honte , réhabilite la mémoire de mon pere ; le Conseil confirmera l'arrêt du public , s'il daigne seulement voir les pièces. Ce n'est point ici un de ces procès qu'on laisse dans la poudre d'un greffe , parce qu'il est inutile de les publier ; je sens qu'il importe au genre humain qu'on soit instruit jusques dans les derniers détails , de tout ce qu'a pû produire le fanatisme , cette peste exécrable du genre humain.

à Châtellaine 23. Juillet 1762.

Signé PIERRE CALAS.

HIS-



---

# HISTOIRE

## D'ELISABETH CANNING,

E T

## DE JEAN CALAS.

---

*D'ELISABETH CANNING.*

**J'**Étais à Londres en 1753. quand l'aventure de la jeune *Elisabeth Canning* fit tant de bruit. *Elisabeth* avait disparu pendant un mois de la maison de ses parens ; elle revint maigre , défaits , & n'ayant que des habits délabrés. Eh mon Dieu ! dans quel état vous revenez ! ou vous avez été ! d'où venez-vous ? que vous est-il arrivé ? Hélas ! ma tante , je passais par Morfilds pour retourner à la maison , lorsque deux bandits vigoureux me jettèrent par terre , me volèrent , & m'emmenèrent dans une maison à dix milles de Londres.

La tante & les voisines pleurèrent à ce récit. Ah ! ma chère enfant , n'est-ce pas chez cette infame madame *Web* , que ces brigands vous ont menée ? car c'est juste à dix milles d'ici qu'elle demeure ; Oui , ma tante , chez madame *Web*.

*Web.* Dans cette grande maison à droite ? *Justement, ma tante.* Les voisines dépeignirent alors madame *Web* ; & la jeune *Cunning* convint que cette femme était faite précisément comme elles le disaient. L'une d'elles apprend à miss *Cunning* qu'on joue toute la nuit chez cette femme, & que c'est un coupe-gorge où tous les jeunes gens vont perdre leur argent. *Ah ! un vrai coupe-gorge,* répondit *Elisabeth Cunningham.* On y fait bien pis, dit une autre voisine : ces deux brigands qui sont cousins de madame *Web*, vont sur les grands chemins prendre toutes les petites filles qu'ils rencontrent, & les font jeuner au pain & à l'eau jusqu'à ce qu'elles soient obligées de s'abandonner aux joueurs qui se tiennent dans la maison. Hélas ! ne t'a-t-on pas mise au pain & à l'eau, ma chère nièce ? *Oui, ma tante.* On lui demande si ces deux brigands n'ont point abusé d'elle, & si on ne l'a pas prostituée ? elle répond qu'elle s'est défendue, qu'on l'a accablée de coups, & que sa vie a été en péril. Alors la tante & les voisines recommencèrent à crier & à pleurer.

On mena aussi-tôt la petite *Cunning* chez un Monsieur *Adamson*, protecteur de la famille depuis longtems : c'était un homme de bien qui avait un grand crédit dans sa paroisse. Il monte à cheval avec un de ses amis aussi zélé que lui ; ils vont reconnaître la maison de madame *Web* ; ils ne doutent pas en la voyant que la petite n'y ait été renfermée ; ils jugent même en apercevant une petite grange où il y a du foin, que c'est dans cette grange qu'on a tenu *Elisabeth*  
en

en prison. La pitié du bon *Adamson* en augmenta : il fait convenir *Elizabeth* à son retour , que c'est là qu'elle a été retenue ; il anime tout le quartier ; on fait une souscription pour la jeune Demoiselle si cruellement traitée.

A mesure que la jeune *Canning* reprend son embonpoint & sa beauté , tous les esprits s'échauffent pour elle. Monsieur *Adamson* fait présenter au Shérif une plainte au nom de l'innocence outragée. Madame *Web* & tous ceux de sa maison qui étaient tranquilles dans leur campagne , sont arrêtés , & mis tous au cachot.

Mr. le Shérif pour mieux s'instruire de la vérité du fait , commence par faire venir chez lui amicalement une jeune servante de Madame *Web* , & l'engage par de douces paroles à dire tout ce qu'elle fait. La servante qui n'avait jamais vu en sa vie miss *Canning* , ni entendu parler d'elle , répondit d'abord ingénument , qu'elle ne savait rien de ce qu'on lui demandait ; mais quand le Shérif lui eut dit qu'il faudrait répondre devant la Justice , & qu'elle serait infailliblement pendue si elle n'avouait pas , elle dit tout ce qu'on voulut : enfin , les Jurés s'assemblerent , & neuf personnes furent condamnées à la corde.

Heureusement en Angleterre aucun procès n'est secret , parce que le chatiment des crimes est destiné à être une instruction publique aux hommes , & non pas une vengeance particulière. Tous les interrogatoires se font à portes ouvertes , & tous les procès intéressans sont imprimés dans les Journaux.

Il y a plus ; on a conservé en Angleterre une ancienne loi de France , qui ne permet pas qu'aucun criminel soit exécuté à mort , sans que le procès ait été présenté au Roi , & qu'il en ait signé l'arrêt. Cette loi si sage , si humaine , si nécessaire , a été enfin mise en oubli en France , comme beaucoup d'autres ; mais elle est observée dans presque toute l'Europe , elle l'est aujourd'hui en Russie , elle l'est à la Chine , cette ancienne patrie de la morale , qui a publié des loix divines , avant que l'Europe eût des coutumes.

Le tems de l'exécution des neuf accusés approchait , lorsque le papier qu'on appelle *des Sessions* , tomba entre les mains d'un Philosophe nommé Monsieur *Ramsay*. Il lut le procès , & le trouva absurde d'un bout à l'autre. Cette lecture l'indigna : il se mit à écrire une feuille , dans laquelle il pose pour principe , que le premier devoir des Jurés est d'avoir le sens commun. Il fit voir que madame *Web* & ses deux cousins , & tout le reste de la maison , étaient formés d'une autre pâte que les autres hommes , s'ils faisaient jeuner au pain & à l'eau de petites filles , dans le dessein de les prostituer ; qu'au contraire , ils devaient les bien nourrir , & les parer pour les rendre agréables ; que des marchands ne salissent ni ne déchirent la marchandise qu'ils veulent vendre. Il fit voir que jamais miss *Cunning* n'avait été dans cette maison , qu'elle n'avait fait que répéter ce que la bêtise de sa tante lui avait suggéré ; que le bon homme *Adamson* avait par excès de zèle produit

duit cet extravagant proces criminel ; qu'enfin il en allait couter la vie à neuf citoyens , parce que miss *Canning* était jolie , & qu'elle avait menti.

La servante qui avait avoué amicalement au Shérif tout ce qui n'était pas vrai , n'avait pu se dédire juridiquement. Quiconque a rendu un faux témoignage par entoufflement ou par crainte , le soutient d'ordinaire , & ment , de peur de passer pour un menteur.

C'est en vain , dit Mr. *Ramsay* , que la loi veut que deux témoins fassent pendre un accusé. Si Mr. le Chancelier & Mr. l'Archevêque de Cantorbéri déposaient qu'ils m'ont vu assassiner mon père & ma mère , & les manger tout entiers à mon déjeuner en un demi-quart d'heure , il faudrait mettre à Bedlam Mr. le Chancelier & Mr. l'Archevêque , plutôt que de me brûler sur leur beau témoignage. Mettez d'un côté une chose absurde & impossible , & de l'autre mille témoins & mille raisonneurs , l'impossibilité doit démentir les témoignages & les raisonnemens.

Cette petite feuille fit tomber les écailles des yeux de Mr. le Shérif & des Jurés. Ils furent obligés de revoir le proces : il fut avéré que miss *Canning* était une petite friponne qui était allée accoucher , pendant qu'elle prétendait avoir été en prison chez Madame *Web* ; & toute la ville de Londres qui avait pris parti pour elle , fut aussi honteuse qu'elle l'avait été lorsqu'un charlatan proposa de se mettre dans une bouteille de deux pintes , & que deux mille per-



sonnes étant venues à ce spectacle , il emporta leur argent , & leur laissa sa bouteille.

---

*Il se peut qu'on se soit trompé sur quelques circonstances de cet événement ; mais les principales sont d'une vérité reconnue de toute l'Angleterre.*

---

## HISTOIRE DES CALAS.

Cette aventure ridicule serait devenue bien tragique , s'il ne s'était pas trouvé un Philosophe qui lût par hazard les papiers publics. Plût à Dieu que dans un procès non moins absurde & mille fois plus horrible , il y eût eu dans Toulouse un Philosophe au milieu de tant de pénitens blancs ! on ne gémirait pas aujourd'hui sur le sang de l'innocence que le préjugé a fait répandre. \*

Il y eut pourtant à Toulouse un sage , qui éleva sa voix contre les cris de la populace effrénée , & contre les préjugés des Magistrats prévenus. Ce sage qu'on ne peut trop bénir était Mr. de la Salle Conseiller au Parlement qui devait être un des Juges.

Il s'expliqua d'abord sur l'irrégularité du monitoire ; il condamna hautement la précipitation avec laquelle on avait fait trois services solennels

\* NB. Voyez la lettre de la veuve Calas, & la réponse de Donat Calas son fils. Voyez aussi les Mémoires.

nels à un homme qu'on devait probablement traîner sur la claye ; il déclara qu'on ne devait pas ensevelir en Catholique , & canoniser en martyr , un mort qui selon toutes les apparences s'était défait lui-même , & qui certainement n'était point Catholique. On savait que Maître Châlier Avocat au Parlement avait supposé que *Marc-Antoine Calas* , ( qu'on supposait devoir faire abjuration le lendemain , ) avait au contraire le dessein d'aller à Genève , se proposer pour être reçu Pasteur des Eglises Protestantes.

Le Sr. Casteing avait entre les mains une lettre de ce même *Marc-Antoine* , dans laquelle il traitait de *déserteur* son frère *Louis* devenu Catholique. Notre *déserteur* , disait-il dans cette lettre , nous tracasse. Le Curé de St. Etienne avait déclaré authentiquement que *Marc-Antoine Calas* était venu lui demander un certificat de Catholicité , & qu'il n'avait pas voulu se charger de la prévarication de donner un certificat de Catholicité à un Protestant.

Monsieur le Conseiller de la Salle pesait toutes ces raisons ; il ajoutait surtout , que selon la disposition des Ordonnances , & celles du Droit Romain , suivi dans le Languedoc , *il n'y a ni indice ni présomption , fût-elle de Droit , qui puisse faire regarder un père comme coupable de la mort de son fils , & balancer la présomption naturelle & sacrée , qui met les pères à l'abri de tout soupçon du meurtre de leurs enfans.*

Enfin , ce digne Magistrat trouvait que le jeune *La Vaisse* étranger à toute cette horrible

avanture , & la servante Catholique , ne pouvant être accusés du meurtre prétendu de *Marc-Antoine Calas* , devaient être regardés comme témoins , & que leur témoignage nécessaire ne devait pas être ravi aux accusés.

Fondé sur tant de raisons invincibles , & pénétré d'une juste pitié , Mr. de la Salle en parla avec le zèle que donnent la persuasion de l'esprit , & la bonté du cœur. Un des Juges lui dit, *Ah ! Monsieur , vous êtes tout Calas. Ah ! Monsieur , vous êtes tout peuple* , répondit Mr. de la Salle.

Il est bien triste que cette noble chaleur qu'il faisait paraître ait servi au malheur de la famille dont son équité prenait la défense ; car s'étant déclaré avec tant de hauteur & en public , il eut la délicatesse de se recuser ; & les *Calas* perdirent un juge éclairé , qui probablement aurait éclairé les autres.

Mr. la Borde , au contraire , qui s'était déclaré pour les préjugés populaires , & qui ayant marqué un zèle que lui-même croyait outré ; Mr. La Borde , qui avait renoncé aussi à juger cette affaire , qui s'était retiré à la campagne pres d'Alby , en revint pourtant pour condamner un père de famille à la roué.

Il n'y avait , comme on l'a déjà dit , & comme on le dira toujours , aucune preuve contre cette famille infortunée , on ne s'appuyait que sur des indices ; & quels indices encor ! la raison humaine en rougit.

Le Sr. *David* , Capitoul de Toulouse , avait consulté le bourreau sur la manière dont *Marc-An-*

*Antoine Calas* avait pû être pendu ; & ce fut l'avis du bourreau qui prépara l'arret , tandis qu'on négligeait les avis de tous les Avocats.

Quand on alla aux opinions , le Rapporteur ne délibéra que sur *Calas* pere , & opina que ce père innocent „ fut condamné à être d'abord „ appliqué à la question ordinaire & extraordinaire pour avoir révélation de ses complices , „ être ensuite rompu vif , expirer sur la roué , „ après y avoir demeuré deux heures , & être „ ensuite brûlé.

Cet avis fut suivi par six Juges ; trois autres opinèrent à la question seulement ; deux autres furent d'avis qu'on vérifiât sur les lieux s'il était possible que *Marc-Antoine Calas* eût pû se pendre lui-même ; un seul opina à mettre *Jean Calas* hors de cour.

Enfin , après de très-longes débats , la pluralité se trouva pour la question ordinaire & extraordinaire , & pour la roué.

Ce malheureux père de famille , qui n'avait jamais eu de querelle avec personne , qui n'avait jamais battu un seul de ses enfans , ce faible vieillard de soixante-huit ans , fut donc condamné au plus horrible des supplices , pour avoir étranglé & pendu de ses débiles mains , en haine de la Religion Catholique , un fils robuste & vigoureux qui n'avait pas plus d'inclination pour cette Religion Catholique que le pere lui-même.

Interrogé sur ses complices au milieu des horreurs de la question , il répondit ces propres mots ; *Hélas ! où il n'y a point de crime peut il y avoir des complices ?*

Conduit de la chambre de la question au lieu du supplice , la même tranquillité d'ame l'y accompagna. Tous les concitoyens qui le virent passer sur le chariot fatal , en furent attendris ; le peuple même qui depuis quelque tems était revenu de son fanatisme , versait sur son malheur des larmes sinceres. Le Commissaire qui présidait à l'exécution prit de lui le dernier interrogatoire ; il n'eut de lui que les mêmes réponses. Le père *Bourges* , religieux Jacobin , & Professeur en Théologie , qui avec le père *Caldaques* , religieux du même ordre , avait été chargé de l'assister dans ses derniers momens , & surtout de l'engager à ne rien céder de la vérité , le trouva tout disposé à offrir à Dieu le sacrifice de sa vie pour l'expiation de ses péchés ; mais autant qu'il marquait de rélignation aux décrets de la Providence , autant il fut ferme à défendre son innocence & celle des autres prévenus.

Un seul cri , fort modéré , lui échapa au premier coup qu'il reçut , les autres ne lui arrachèrent aucune plainte. Placé ensuite sur la roue pour y attendre le moment qui devait finir son supplice & sa vie , il ne tint que des discours remplis de sentimens de Christianisme ; il ne s'emporta point contre ses juges ; sa charité lui fit dire qu'il ne leur imputait pas sa mort , & qu'il fallait qu'ils eussent été trompés par de faux témoins. Enfin , lorsqu'il vit le moment où l'exécuteur se disposait à le délivrer de ses peines , ses dernières paroles au père *Bourges* furent celles-ci : „ Je meurs innocent ; JESUS-CHRIST  
„ qui



„ qui était l'innocence même , a bien voulu  
„ mourir par un suplice plus cruel encore. Je  
„ n'ai point de regret à une vie dont la fin va ,  
„ je l'espère , me conduire à un bonheur éternel. Je plains mon épouse & mon fils ; mais  
„ ce pauvre étranger à qui je croyais faire politesse en le priant à souper , ce fils de Mr.  
„ *La Vaisse* , augmente encor mes regrets.

Il parlait ainsi , lorsque le Capitoul , premier auteur de cette catastrophe , qui avait voulu être témoin de son suplice & de sa mort , quoiqu'il ne fût pas nommé Commissaire , s'approcha de lui , & lui cria , *Malheureux ! voici le bucher qui va réduire ton corps en cendres , di la vérité.* Le Sr. Calas ne fit pour toute réponse que détourner un peu la tête , & au même instant l'exécuteur fit son office , & lui ôta la vie.

Quoique *Jean Calas* soit mort Protestant , le pere *Bourges* , & le pere *Calagues* son collègue , ont donné à sa mémoire les plus grands éloges ; C'est ainsi , ont-ils dit à quiconque a voulu les entendre , c'est ainsi que moururent autrefois nos martyrs ; & même sur un bruit qui courut que le Sr. Calas s'était démenti , & avait avoué son prétendu crime , le pere *Bourges* crut devoir aller lui-même rendre compte aux Juges des derniers sentimens de *Jean Calas* , & les assurer qu'il avait toujours protesté de son innocence & de celle des autres accusés.

Après cette étrange exécution , on commença par juger *Pierre Calas* le fils ; il était regardé  
comme

comme le plus coupable de ceux qui restaient en vie ; voici sur quel fondement.

Un jeune homme du peuple , nommé *Cazeres* , avait été appelé de Montpellier pour déposer dans la continuation d'information ; il avait déposé qu'étant en qualité de garçon chez un tailleur nommé *Bou* , qui occupait une boutique dépendante de la maison du Sr. *Calas* , le Sr. *Pierre Calas* étant entré un jour dans cette boutique , la Dlle *Bou* entendant sonner la bénédiction , ordonna à ses garçons de l'aller recevoir ; sur quoi *Pierre Calas* lui dit ; „ Vous „ ne pensez qu'à vos bénédictions ; on peut „ se sauver dans les deux Religions ; deux de „ mes frères pensent comme moi ; si je savais „ qu'ils voulussent changer , je ferais en état „ de les poignarder , & si j'avais été à la place „ de mon pere quand *Louis Calas* mon autre „ frère se fit Catholique , je ne l'aurais pas „ épargné. “

Pourquoi affecta-t-on de faire venir ce témoin de Montpellier , pour déposer d'un fait que ce témoin prétendait s'être passé devant la Demoiselle *Bou* , & deux de ses garçons qui étaient tous à Toulouse ? pourquoi ne voulut-on pas faire ouïr la Demoiselle *Bou* & ces deux garçons , surtout après qu'il eut été avancé dans les mémoires des *Calas* que la Demoiselle *Bou* & ces deux garçons soutenaient fortement que tout ce que *Cazeres* avait osé dire n'était qu'un mensonge dicté par ses ennemis , & par la haine des partis ? Quoi ! le nommé *Cazeres* a entendu

tendu publiquement ce qu'on disait à ses maîtres, & ses maîtres & ses compagnons ne l'ont pas entendu ! & les Juges l'écoutent, & ils n'écoutent pas ces compagnons & ces maîtres !

Ne voit-on pas que la déposition de ce misérable était une contradiction dans les termes ? *On peut se sauver dans les deux Religions ;* c'est-à-dire, Dieu a pitié de l'ignorance & de la faiblesse humaine, & moi je n'aurai pas pitié de mon frère ! Dieu accepte les vœux sincères de quiconque s'adresse à lui, & moi je tuerai quiconque s'adressera à Dieu d'une manière qui ne me plaira pas ! Peut-on supposer un discours rempli d'une démençe si atroce ?

Un autre témoin, mais bien moins important, qui déposa que *Pierre Calas* parlait mal de la Religion Romaine, commença par dire : „ J'ai une aversion invincible pour tous les „ Protestans. Voilà certes un témoignage bien recevable !

C'était là tout ce qu'on avait pu rassembler contre *Pierre Calas* : le Rapporteur crut y trouver une preuve assez forte pour fonder une condamnation aux galères perpétuelles ; il fut seul de son avis. Plusieurs opinèrent à mettre *Pierre* hors de cour, d'autres à le condamner au bannissement perpétuel ; le Rapporteur se réduisit à cet avis, qui prévalut.

On vint ensuite à la veuve *Calas*, à cette mère vertueuse. Il n'y avait contr'elle aucune sorte de preuve, ni de présomption, ni d'indice ; le Rapporteur opina néanmoins contr'elle au bannissement ; tous les autres Juges furent d'avis

d'avis de la mettre hors de cour & de procès.

Ce fut après cela le tour du jeune *La Vaisse*. Les soupçons contre lui étaient absurdes. Comment ce jeune homme de dix-neuf ans étant à Bordeaux, aurait-il été élu à Toulouse bourreau des Protestans ? La mere lui aurait-elle dit, Vous venez à propos, nous avons un fils aîné à exécuter, vous êtes son ami, vous souperez avec lui pour le pendre : un de nos amis devait être du souper, il nous aurait aidés, mais nous nous passerons bien de lui ?

Cet excès de démençe ne pouvait se soutenir plus longtems ; cependant le Rapporteur fut d'avis de condamner *La Vaisse* au bannissement ; tous les autres Juges, à l'exception du Sr. *Darbou*, s'élevèrent contre cet avis.

Enfin, quand il fut question de la servante des *Calas*, le Rapporteur opina à son élargissement, en faveur de son ancienne Catholicité ; & cet avis passa tout d'une voix.

Serait-il possible qu'il y eût a présent dans Toulouse des Juges qui ne pleuraissent pas l'innocence d'une famille ainsi traitée ? Ils pleurent sans doute, & ils rougissent ; & une preuve qu'ils se repentent de cet Arrêt cruel, c'est qu'ils ont pendant quatre mois refusé la communication du procès, & même de l'arrêt, à quiconque l'a demandé.

Chacun d'eux se dit aujourd'hui dans le fond de son cœur ; “ Je vois avec horreur tous ces  
„ préjugés, toutes ces suppositions qui font fré-  
„ mir la nature & le sens commun. Je vois que  
„ par un arrêt j'ai fait expirer sur la roué un  
„ vieil-

„ vieillard qui ne pouvait être coupable ; & que  
„ par un autre arrêt , j'ai mis hors de cour  
„ tous ceux qui auraient été nécessairement cri-  
„ minels comme lui , si le crime eût été possi-  
„ ble. Je sens qu'il est évident qu'un de ces  
„ arrêts dément l'autre ; j'avoue que si j'ai fait  
„ mourir le père sur la roue , j'ai eu tort de  
„ me borner à bannir le fils , & j'avoue qu'en  
„ effet j'ai à me reprocher le bannissement du  
„ fils , & la mort effroyable du père , & les  
„ fers dont j'ai chargé une mere respectable ,  
„ & le jeune *La Vaisse* , pendant six mois.

„ Si nous n'avons pas voulu montrer la pro-  
„ cédure à ceux qui nous l'ont demandée , c'est  
„ qu'elle était effacée par nos larmes ; ajoutons  
„ à ces larmes la réparation qui est due à une  
„ honnête famille , que nous avons précipitée  
„ dans la désolation & dans l'indigence ; je ne  
„ dirai pas dans l'opprobre , car l'opprobre n'est  
„ pas le partage des innocents ; rendons à la  
„ mere le bien que ce procès abominable lui  
„ a ravi. J'ajouterais , demandons lui pardon ,  
„ mais qui de nous oserait soutenir sa présence ?

„ Recevons du moins des remontrances pu-  
„ bliques , fruit lamentable d'une publique in-  
„ justice ; nous en faisons au Roi quand il de-  
„ mande à son peuple des secours absolument  
„ indispensables , pour défendre ce même peu-  
„ ple du fer de ses ennemis ; ne soyons point  
„ étonnés que la terre entière nous en fasse ,  
„ quand nous avons fait mourir le plus inno-  
„ cent des hommes ; ne voyons-nous pas que  
„ ces remontrances sont écrites de son sang ?



## 254 HISTOIRE DES CALAS.

Il est à croire que les Juges ont fait plusieurs fois en secret ces réflexions ; qu'il serait beau de s'y livrer ! & qu'ils sont à plaindre si une fausse honte les a étouffées dans leur cœur !

---

*Cet écrit est d'un témoin oculaire qui n'a aucune correspondance avec les Calas , mais qui est ennemi du fanatisme & ami de l'équité.*

---



LETTRE

# L E T T R E

D E

M. D E V. . . . .

A M. D. . . . .

*Premier Mars 1765.*

J'Ai dévoré, mon cher Ami, le nouveau Mémoire de M. de *Beaumont* sur l'innocence des *Calas*; je l'ai admiré, j'ai répandu des larmes, mais il ne m'a rien appris; il y a long-tems que j'étais convaincu, & j'avais eu le bonheur de fournir les premières preuves.

Vous voulez favoir comment cette réclamation de toute l'Europe contre le meurtre juridique du malheureux *Calas*, roué à Toulouse, a pû venir d'un petit coin de terre ignoré, entre les Alpes & le Mont Jura, à cent lieues du théâtre où se passa cette scène épouvantable.

Rien ne fera peut-être mieux voir la chaîne insensible qui lie tous les événemens de ce malheureux monde.

Sur la fin de Mars 1762, un Voyageur, qui avait passé par le Languedoc, & qui vint dans ma retraite à deux lieues de Genève, m'apprit le suplice de *Calas*, & m'assura qu'il était inno-

innocent. Je lui répondis que son crime n'était pas vraisemblable, mais qu'il était moins vraisemblable encore que des Juges eussent sans aucun intérêt fait périr un innocent par le supplice de la roue.

J'appris le lendemain qu'un des enfans de ce malheureux père s'était réfugié en Suisse assez près de ma chaumière. Sa fuite me fit présumer que la famille était coupable. Cependant, je fis réflexion que le père avait été condamné au supplice comme ayant seul assassiné son fils pour la Religion, & que ce père était mort âgé de soixante-neuf ans. Je ne me souviens pas d'avoir jamais lu qu'aucun vieillard eût été possédé d'un si horrible fanatisme. J'avais toujours remarqué que cette rage n'attaquait d'ordinaire que la jeunesse, dont l'imagination ardente, tumultueuse & faible, s'enflamme par la superstition. Les fanatiques des Cévennes étaient des fous de vingt à trente ans, itilés à prophétiser dès l'enfance. Presque tous les Convulsionnaires que j'avais vus à Paris en tres-grand nombre, étaient des petites filles & de jeunes garçons. Les vieillards, chez les Moines, sont moins emportés & moins susceptibles des fureurs du zèle, que ceux qui sortent du noviciat. Les fameux assassins, armés par le fanatisme, ont tous été de jeunes gens, de même que tous ceux qui ont prétendu être possédés; jamais on n'a vu exorciser un vieillard. Cette idée me fit douter d'un crime, qui d'ailleurs n'est guere dans la nature. J'en ignorais les circonstances.

Je fis venir le jeune *Calas* chez moi. Je m'attendais

tendais à voir un Energumène tel que son pays en a produit quelquefois. Je vis un enfant simple, ingénu, de la physionomie la plus douce & la plus intéressante, & qui en me parlant faisait des efforts inutiles pour retenir ses larmes. Il me dit qu'il était à Nîmes en apprentissage chez un Fabriquant, lorsque la voix publique lui avait appris qu'on allait condamner dans Toulouse toute sa famille au supplice; que presque tout le Languedoc la croyait coupable, & que pour se dérober à des opprobres si affreux, il était venu se cacher en Suisse.

Je lui demandai si son père & sa mère étaient d'un caractère violent; il me dit qu'ils n'avaient jamais battu un seul de leurs enfans, & qu'il n'y avait point de parens plus indulgens & plus tendres.

J'avoue qu'il ne m'en falut pas davantage pour présumer fortement l'innocence de la famille. Je pris de nouvelles informations de deux Négocians de Genève, d'une probité reconnue, qui avaient logé à Toulouse chez *Calas*. Ils me confirmèrent dans mon opinion. Loin de croire la famille *Calas* fanatique & parricide, je crus voir que c'étaient des fanatiques qui l'avaient accusée & perdue. Je savais depuis longtems de quoi l'esprit de parti & la calomnie sont capables.

Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'ayant écrit en Languedoc, sur cette étrange aventure, Catholiques & Protestans me répondirent qu'il ne fallait pas douter du crime des *Calas*. Je ne me rebutai point. Je pris la liberté d'é-

crire à ceux même qui avaient gouverné la Province, à des Commandans de Provinces voisines, à des Ministres d'Etat; tous me conseillèrent unanimement de ne me point mêler d'une si mauvaise affaire; tout le monde me condamna, & je persistai: voici le parti que je pris.

La veuve de *Calas*, à qui pour comble de malheur & d'outrage on avait enlevé les filles, était retirée dans une solitude où elle se nourrissait de ses larmes, & où elle attendait la mort. Je ne m'informai point si elle était attachée ou non à la Religion Protestante, mais seulement si elle croyait un Dieu rémunérateur de la vertu & vengeur des crimes. Je lui fis demander si elle signerait, au nom de ce Dieu, que son mari était mort innocent; elle n'hésita pas. Je n'hésitai pas non plus. Je priai M. *Mariette* de prendre au Conseil du Roi sa défense. Il fallait tirer Madame *Calas* de sa retraite, & lui faire entreprendre le voyage de Paris.

On vit alors que s'il y a de grands crimes sur la terre, il y a autant de vertus; & que si la superstition produit d'horribles malheurs, la philosophie les répare.

Une Dame, dont la générosité égale la haute naissance, qui était alors à Geneve pour faire inoculer ses filles, fut la première qui secourut cette famille infortunée; des Français, retirés en ce pays, la secondèrent. Des Anglais qui voyageaient se signalèrent; & comme le dit M. de *Beaumont*, il y eut un combat de générosité entre ces deux nations, à qui secourerait le mieux la vertu si cruellement opprimée.

Le



Le reste, qui le fait mieux que vous ? Qui a servi l'innocence avec un zèle plus constant & plus intrépide ? Combien n'avez-vous pas encouragé la voix des orateurs qui a été entendue de toute la France & de l'Europe attentive ? Nous avons vu renouveler les tems où *Cicéron* justifiait, devant une assemblée de Législateurs, *Amérinus* accusé de parricide. Quelques personnes qu'on appelle dévotes, se sont élevées contre les *Calas* ; mais pour la première fois, depuis l'établissement du fanatisme, la voix des sages les a fait taire.

La raison remporte donc de grandes victoires parmi nous ! Mais croiriez-vous, mon cher ami, que la famille des *Calas* si bien secourue, si bien vengée, n'était pas la seule alors que la Religion accusat d'un parricide, n'était pas la seule immolée aux fureurs du préjugé ? Il y en a une plus malheureuse encore, parce qu'éprouvant les mêmes horreurs, elle n'a pas eu les mêmes consolations, elle n'a point trouvé des *Mariette*, des *Beaumont a)* & des *Loiseau*.

Il semble qu'il y ait dans le Languedoc une furie infernale amenée autrefois par les Inquisiteurs à la suite de *Simon de Montfort*, & que depuis ce tems elle secoue quelquefois son flambeau.

Un

a) Nous devons dire, à l'honneur de l'humanité, que M. de *Beaumont* se dispose à défendre l'innocence des *Sirven*, comme il a fait celle des *Calas*. Je le marquais à M. de P..... en même tems qu'il m'écrivait cette Lettre.

Un Feudiste de Castre , nommé *Sirven* , avait trois filles. Comme la Religion de cette famille est la prétendue Réformée , on enleve , entre les bras de sa femme , la plus jeune de leurs filles. On la met dans un Couvent , on la fouette pour lui mieux apprendre son catéchisme ; elle devient folle , elle va se jeter dans un puits à une lieue de la maison de son pere. Aussi-tôt les zélés ne doutent pas que le pere , la mere & les sœurs n'ayent noyé cette enfant. Il passait pour constant , chez les Catholiques de la Province , qu'un des points capitaux de la Religion Protestante est , que les peres & meres sont tenus de pendre , d'égorger ou de noyer tous leurs enfans qu'ils soupçonneront avoir quelque penchant pour la Religion Romaine. C'était précisément le temps où les *Calas* étaient aux fers , & où l'on dressait leur échafaut.

L'aventure de la fille noyée parvient incontinent à Toulouse. Voilà un nouvel exemple , s'écrie-t-on , d'un pere & d'une mere parricides. La fureur publique s'en augmente ; on roue *Calas* , & on decrete *Sirven* , sa femme & ses filles. *Sirven* épouvanté , n'a que le tems de fuir avec toute sa famille malade. Ils marchent à pied dénués de tout secours , à travers des montagnes escarpées , alors couvertes de neige. Une de ses filles accouche parmi les glaçons ; & mourante , elle emporte son enfant mourant dans ses bras. Ils prennent enfin leur chemin vers la Suisse.

Le même hazard qui m'amena les enfans de *Calas* , veut encore que les *Sirven* s'adressent à moi.

moi. Figurez vous , mon ami , quatre moutons que des bouchers accusent d'avoir mangé un agneau. Voilà ce que je vis ; il m'est impossible de vous peindre tant d'innocence & tant de malheurs. Que devais-je faire , & qu'eussiez-vous fait à ma place ? faut-il s'en tenir à gémir sur la nature humaine ? Je prends la liberté d'écrire à M. le premier Président de Languedoc , homme vertueux & sage : mais il n'était point à Toulouse. Je fais présenter par un de vos amis un Placet à M. le Vice-Chancelier. Pendant ce tems-là on exécute vers Castres en effigie le père , la mere , les deux filles ; leur bien est confisqué , dévasté , il n'en reste plus rien.

Voilà toute une famille honnête , innocente , vertueuse , livrée à l'opprobre & à la mendicité chez les étrangers : ils trouvent de la pitié , sans doute ; mais qu'il est dur d'être jusqu'au tombeau un objet de pitié ! On me répond enfin qu'on pourra leur obtenir des lettres de grace. Je crus d'abord que c'était de leurs Juges qu'on me parlait , & que ces lettres étaient pour eux. Vous croyez bien que la famille aimerait mieux mendier son pain de porte en porte , & expirer de misere , que de demander une grace qui supposerait un crime trop horrible pour être gracieable ; mais aussi , comment obtenir justice ? comment s'aller remettre en prison dans sa patrie où la moitié du peuple dit encore que le meurtre de *Culus* était juste ? ira-t-on une seconde fois demander une évocation au Conseil ? tentera-t-on d'émouvoir la pitié publique que l'infortune des *Culus* a peut-

être épuisée, & qui se lassera d'avoir des accusations de parricide à réfuter, des condamnés à réhabiliter, & des Juges à confondre ?

Ces deux événemens tragiques arrivés coup sur coup, ne sont-ils pas, mon ami, des preuves de cette fatalité inévitable à laquelle notre misérable espèce est soumise ? Vérité terrible, tant enseignée dans *Homère* & dans *Sophocle* ; mais vérité utile, puisqu'elle nous apprend à nous résigner & à savoir souffrir.

Vous dirai-je que tandis que le désastre étonnant des *Calas* & des *Sirven* affligeait ma sensibilité, un homme dont vous devinerez l'état à ses discours, me reprocha l'intérêt que je prenais à deux familles qui m'étaient étrangères ? De quoi vous mêlez-vous ? me dit-il ; laissez les morts ensevelir leurs morts. Je lui répondis : J'ai trouvé dans mes deserts l'Israélite baigné dans son sang ; souffrez que je répande un peu d'huile & de vin sur ses blessures : vous êtes Lévitte, laissez moi être Samaritain.

Il est vrai que pour prix de mes peines on m'a bien traité en Samaritain ; on a fait un libelle diffamatoire sous le nom d'Instruction pastorale & de Mandement ; mais il faut l'oublier ; c'est un jésuite qui l'a composé. Le malheureux ne savait pas alors que je donnais un asyle à un jésuite. Pouvais-je mieux prouver que nous devons regarder nos ennemis comme nos frères ?

Vos passions sont l'amour de la vérité, l'humanité, la haine de la calomnie. La conformité de nos caractères a produit notre amitié.

J'ai

J'ai passé ma vie à chercher, à publier cette vérité que j'aime. Quel autre des Historiens modernes a défendu la mémoire d'un grand Prince contre les impostures atroces de je ne fais quel écrivain, qu'on peut appeler le calomniateur des Rois, des Ministres & des grands Capitaines, & qui cependant aujourd'hui ne peut trouver un lecteur?

Je n'ai donc fait dans les horribles défastres des *Calas* & des *Sirven* que ce que font tous les hommes; j'ai suivi mon penchant. Celui d'un philosophe n'est pas de plaindre les malheureux, c'est de les servir.

Je fais avec quelle fureur le fanatisme s'élève contre la philosophie. Elle a deux filles qu'il voudrait faire périr comme *Calas*, ce sont la *vérité* & la *tolérance*, tandis que la philosophie ne veut que désarmer les enfans du fanatisme, le mensonge & la persécution.

Des gens qui ne raisonnent pas ont voulu décréditer ceux qui raisonnent : ils ont confondu le philosophe avec le sophiste ; ils se sont bien trompés. Le vrai philosophe peut quelquefois s'irriter contre la calomnie qui le poursuit lui-même. Il peut couvrir d'un éternel mépris le vil mercenaire qui outrage deux fois par mois la raison, le bon goût & la vertu. Il peut même livrer en passant, au ridicule, ceux qui insultent à la littérature dans le sanctuaire où ils auraient dû l'honorer ; mais il ne connaît ni les cabales, ni les sourdes pratiques, ni la vengeance. Il fait comme le sage de *Montbart*, comme celui de *Ioré*, rendie



264 LETTRE DE M. DE V..... A M. D.....

la terre plus fertile & ses habitans plus heureux. Le vrai philosophe défriche les champs incultes, augmente le nombre des charrués, & par conséquent des habitans; occupe le pauvre & l'enrichit, encourage les mariages, établit l'orphelin, ne murmure point contre des impôts nécessaires, & met le cultivateur en état de les payer avec allégresse. Il n'attend rien des hommes, & il leur fait tout le bien dont il est capable. Il a l'hypocrite en horreur, mais il plaint le superstitieux; enfin, il fait être ami.

Je m'aperçois que je fais votre portrait, & qu'il n'y manquerait rien si vous étiez assez heureux pour habiter la campagne.



L'on sent que ces articles qui vont suivre , ne sont pas trop à leur place ici , quoique très intéressans & très bien faits : l'Editeur n'aurait pas pensé à les insérer dans ces Nouveaux Mélanges , s'ils n'avaient déjà été recueillis & publiés dans un volume imprimé à Paris en 1761 , intitulé mal à propos , Tome XIX. des Oeuvres de Monsieur de V.....

## DE L'ÉLÉGANCE.

**C**E mot , selon quelques-uns , vient d'*Electus* , choisi. On ne voit pas qu'aucun autre mot Latin puisse être son étymologie : en effet , il y a du choix dans tout ce qui est élégant. L'élégance est un résultat de la justesse & de l'agrément.

On employe ce mot dans la sculpture & dans la peinture. On opoait *elegans signum* , à *signum rigens* ; une figure proportionnée , dont les contours arrondis étaient exprimés avec mollesse , à une figure trop roide & mal terminée.

La sévérité des anciens Romains donna à ce mot , *elegantia* , un sens odieux. Ils regardaient l'élégance en tout genre , comme une affecterie , comme une politesse recherchée , indigne de la gravité des premiers tems : *viciu* , non laudis fuit , dit *Antu-Gelle*. Ils apellaient un homme élégant à

à peu près ce que nous apellons aujourd'hui un petit-maitre , *Bellus homuncio* , & ce que les Anglois apellent *un Beau* ; mais vers le tems de *Cicéron* , quand les mœurs eurent reçu le dernier degré de politesse , *elegans* était toujours une louange. *Cicéron* se sert en cent endroits de ce mot pour exprimer un homme , un discours poli ; on disait même alors *un repas élégant* : ce qui ne se dirait guères parmi nous.

Ce terme est consacré en François , comme chez les anciens Romains , à la sculpture , à la peinture , à l'éloquence , & principalement à la poésie. Il ne signifie pas , en peinture & en sculpture , précisément la même chose que *grace*.

Ce terme *grace* se dit particulièrement du visage , & on ne dit pas *un visage élégant* , comme *des contours élégans* : la raison en est que la grace a toujours quelque chose d'animé , & c'est dans le visage que parait l'ame ; ainsi on ne dit pas *une démarche élégante* , parce que la démarche est animée.

L'*élégance* d'un discours n'est pas l'éloquence , c'en est une partie ; ce n'est pas la seule harmonie , le seul nombre , c'est la clarté , le nombre & le choix des paroles.

Il y a des langues en Europe dans lesquelles rien n'est si rare qu'un discours élégant : des terminaisons rudes , des consonnes fréquentes , des verbes auxiliaires nécessairement redoublés dans une même phrase , offensent l'oreille même des naturels du pays.

Un discours peut être élégant sans être un bon discours , l'*élégance* n'étant en effet que le  
mé-

mérite des paroles ; mais un discours ne peut être absolument bon sans être élégant.

L'*élégance* est encore plus nécessaire à la poésie que l'éloquence , parce qu'elle est une partie de cette harmonie si nécessaire aux vers.

Un orateur peut convaincre , émouvoir même sans *élégance* , sans pureté , sans nombre. Un poème ne peut faire d'effet , s'il n'est élégant : c'est un des principaux mérites de *Virgile*. *Horace* est bien moins élégant dans ses satyres , dans ses épîtres ; aussi est-il moins poète , *sermoni propior*.

Le grand point dans la poésie & dans l'art oratoire , c'est que l'*élégance* ne fasse jamais tort à la force ; & le poète , en cela comme dans tout le reste , a de plus grandes difficultés à surmonter que l'orateur ; car l'harmonie étant la base de son art , il ne doit pas se permettre un concours de syllabes rudes , il faut même quelquefois sacrifier un peu de la pensée à l'*élégance* de l'expression : c'est une gêne que l'orateur n'éprouve jamais.

Il est à remarquer que si l'*élégance* a toujours l'air facile , tout ce qui est facile & naturel , n'est cependant pas élégant. Il n'y a rien de si facile , de si naturel que

La cigale ayant chanté

Tout l'été :

Et

Maitre Corbeau sur un arbre perché.

Pourquoi ces morceaux manquent-ils d'*élégance* ?

ce ? C'est que cette naïveté est dépourvue de mots choisis & d'harmonie :

Amans heureux , voulez-vous voyager ?

Que ce soit aux rives prochaines :

& cent autres traits , ont , avec d'autres mérites , celui de l'*élégance*.

On dit rarement d'une comédie qu'elle est écrite élégamment. La naïveté & la rapidité d'un dialogue familier excluent ce mérite propre à toute autre poésie.

L'*élégance* semblerait faire tort au comique : on ne rit point d'une chose élégamment dite ; cependant la plupart des vers de l'*Amphitruon* de Molière , excepté ceux de pure plaisanterie , sont élégans. Le mélange des Dieux & des hommes dans cette pièce unique en son genre , & les vers irréguliers qui forment un grand nombre de madrigaux , en sont peut-être la cause.

Un madrigal doit bien plutôt être élégant qu'une épigramme , parce que le madrigal tient quelque chose des stances , & que l'épigramme tient du comique ; l'un est fait pour exprimer un sentiment délicat , & l'autre un ridicule.

Dans le sublime , il ne faut pas que l'*élégance* se remarque ; elle l'affaiblirait. Si on avait loué l'*élégance* du *Jupiter - Olympien* de Phidias , c'eût été en faire une satire. L'*élégance* de la *Vénus* de Praxitele pouvait être remarquée.

---



## DE L'ÉLOQUENCE.

**L'**Eloquence est née avant les règles de la Rhétorique , comme les langues se sont formées avant la Grammaire.

La nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts & dans les grandes passions. Quelconque est vivement ému voit les choses d'un autre œil que les autres hommes. Tout est pour lui objet de comparaison rapide & de métaphore : sans qu'il y prenne garde , il anime tout , & fait parler dans ceux qui l'écoutent une partie de son enthousiasme.

Un philosophe très-éclairé a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures ; que rien n'est plus commun , plus naturel que les tours qu'on appelle *Tropes*.

Ainsi , dans toutes les langues , *le cœur brûle , le courage s'allume , les yeux étincellent , l'esprit est accablé , il se partage , il s'épuise , le sang se glace , la tête se renverse , on est enflé d'orgueil , enivré de vengeance* : la nature se peint par-tout dans ces images fortes , devenues ordinaires.

C'est elle dont l'instinct enseigne à prendre d'abord un air , un ton modeste avec ceux dont on a besoin. L'envie naturelle de captiver ses juges & ses maîtres , le recueillement de l'âme profondément frappée , qui se prépare à déployer les sentimens qui la pressent , sont les premiers maîtres de l'art.

C'est cette même nature qui inspire quelque-  
fois

fois des débuts vifs & animés ; une forte passion , un danger pressant , appellent tout d'un coup l'imagination : ainsi un Capitaine des premiers Califes voyant fuir les Musulmans , s'écria : „ Où „ courez-vous ? Ce n'est pas là que sont les en- „ nemis. On vous a dit que le Calife est tué : „ eh ! qu'importe qu'il soit au nombre des vi- „ vans ou des morts ? Dieu est vivant & vous „ regarde : marchez. “

La nature fait donc l'*Eloquence* ; & si on a dit que les poëtes naissent & que les orateurs le forment , on l'a dit quand l'*Eloquence* a été forcée d'étudier les loix , le génie des Juges , & la méthode du tems.

Les préceptes sont toujours venus après l'art. *Tibias* fut le premier qui recueillit les loix de l'*Eloquence* , dont la nature donne les premières règles.

*Platon* dit ensuite dans son *Gorgias* , qu'un orateur doit avoir la subtilité des dialecticiens , la science des philosophes , la diction presque des poëtes , la voix & les gestes des plus grands acteurs.

*Aristote* fit voir ensuite que la véritable philosophie est le guide secret de l'esprit de tous les arts : il creusa les sources de l'*Eloquence* dans son livre de la *Rhétorique* ; il fit voir que la dialectique est le fondement de l'art de persuader , & qu'être éloquent , c'est savoir prouver.

Il distingua les trois genres , le délibératif , le démonstratif , & le judiciaire. Dans le délibératif il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent , à prendre un parti sur la guerre & sur la paix ,  
sur

sur l'administration publique, &c. ; dans le démonstratif, de faire voir ce qui est digne de louange ou de blâme ; dans le judiciaire, de persuader, d'absoudre ou de condamner, &c. On sent assez que ces trois genres rentrent souvent l'un dans l'autre.

Il traite ensuite des passions & des mœurs que tout orateur doit connaître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'*éloquence*. Enfin, il traite à fond de l'élocution, sans laquelle tout languit ; il recommande les métaphores, pourvu qu'elles soient justes & nobles ; il exige sur-tout la convenance & la bienséance.

Tous ces préceptes respirent la justesse éclairée d'un Philosophe, & la politesse d'un Athénien ; & en donnant les règles de l'*Eloquence*, il est éloquent avec simplicité.

Il est à remarquer que la Grèce fut la seule contrée de la Terre, où l'on connût alors les loix de l'*Eloquence*, parce que c'était la seule où la véritable *Eloquence* existât.

L'art grossier était chez tous les hommes ; des traits sublimes ont échappé par-tout à la nature dans tous les tems : mais remuer les esprits de toute une nation polie, plaire, convaincre & toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs.

Les Orientaux étaient presque tous esclaves : c'est un caractère de la servitude de tout exagérer ; ainsi l'*éloquence* Asiatique fut monstrueuse. L'Occident était barbare du tems d'*Aristote*.

L'*Eloquence* véritable commença à se montrer  
dans

dans Rome du tems des *Gracques*, & ne fut perfectionnée que du tems de *Cicéron*. *Marc-Antoine* l'orateur, *Hortensius*, *Curion*, *César* & plusieurs autres furent des hommes éloquens.

Cette *éloquence* périt avec la République, ainsi que celle d'Athènes. L'*Eloquence* sublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté; c'est qu'elle consiste à dire des vérités hardies, à étaler des raisons & des peintures fortes. Souvent un Maître n'aime pas la vérité, craint les raisons, & aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

*Cicéron*, après avoir donné les exemples dans ses harangues, donna les préceptes dans son livre de l'*Orateur*; il suit presque toute la méthode d'*Aristote*, & s'explique avec le stile de *Platon*.

Il distingue le genre simple, le tempéré, & le sublime. *Rollin* a suivi cette division dans son *Traité des Etudes*; &, ce que *Cicéron* ne dit pas, il prétend que le tempéré est une belle rivière ombragée de vertes forêts des deux côtés; le simple, une table servie proprement, dont tous les mets sont d'un goût excellent, & dont on bannit tout raffinement; que le sublime foudroie, & que c'est un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste.

Sans se mettre à cette table, sans suivre ce foudre, ce fleuve & cette rivière, tout homme de bon sens voit que l'*Eloquence simple* est celle qui a des choses simples à exposer, & que la clarté & l'élégance sont tout ce qui lui convient.

Il n'est pas besoin d'avoir lû *Aristote*, *Cicéron* & *Quintilien*, pour sentir qu'un Avocat qui débute

débuté par un exorde pompeux au sujet d'un mur mitoyen, est ridicule : c'était pourtant le vice du barreau jusqu'au milieu du dix-septième siècle ; on disait avec emphase des choses triviales. On pourrait compiler des volumes de ces exemples : mais tous se réduisent à ce mot d'un Avocat, homme d'esprit, qui voyant que son adversaire parlait de la guerre de Troye & du Scamandre, l'interrompit en disant : *La Cour observera que ma Partie ne s'appelle pas Scamandre, mais Michaut.*

Le genre sublime ne peut regarder que de puissans intérêts, traités dans une grande Assemblée.

On en voit encore de vives traces dans le Parlement d'Angleterre ; on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1739, quand il s'agissait de déclarer la guerre à l'Espagne. L'esprit de *Démotène* & de *Cicéron* ont dicté plusieurs traits de ces discours ; mais ils ne passeront pas à la postérité comme ceux des Grecs & des Romains, parce qu'ils manquent de cet art & de ce charme de la diction qui mettent le sceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré est celui de ces discours d'appareil, de ces harangues publiques, de ces complimens étudiés, dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Ces trois genres rentrent encore souvent l'un dans l'autre, ainsi que les trois objets de l'Eloquence qu'*Aristote* considère, & le grand mérite de l'orateur est de les mêler à propos.



La grande *Eloquence* n'a guères pû en France être connue au Barreau , parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs comme dans Athènes , dans Rome , & comme aujourd'hui dans Londres , & n'a point pour objet de grands intérêts publics : elle s'est réfugiée dans les oraisons funèbres , où elle tient un peu de la poésie.

*Bossuet* , & apres lui *Fleuchier* , semblent avoir obéi a ce précepte de *Platon* , qui veut que l'élocution d'un Orateur soit quelquefois celle même d'un Poète.

L'éloquence de la chaire avoit été presque barbare jusqu'au *P. Bourdaloue* ; il fut un des premiers qui firent parler la raison.

Les Anglais ne vinrent qu'ensuite , comme l'avoue *Burnet* , Evêque de Salisburi. Ils ne connurent point l'oraison funèbre ; ils évitèrent dans les sermons les traits véhémens qui ne leur parurent point convenables à la simplicité de l'Evangile ; & ils se défièrent de cette méthode des divisions recherchées , que l'Archevêque *Fénelon* condamne dans ses *Dialogues sur l'Eloquence*.

Que nos sermons roulent sur l'objet le plus important à l'homme , cependant il s'y trouve peu de morceaux frappans , qui comme les beaux endroits de *Cicéron* & de *Démosthène* , sont devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur fera pourtant bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que *M. Massillon* , depuis Evêque de Clermont , prêcha son fameux sermon du petit nombre des élus : il y eut un endroit où un transport de  
fai-

faiblement s'empara de tout l'auditoire ; pres-  
que tout le monde se leva à moitié par un mou-  
vement involontaire ; le murmure d'acclamation  
& de surprise fut si fort , qu'il troubla l'orateur ,  
& ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathé-  
tique de ce morceau : le voici.

„ Je suppose que ce soit ici notre dernière heu-  
re à tous , que les cieux vont s'ouvrir sur  
nos têtes , que le tems est passé , & que l'é-  
ternité commence , que Jésus-Christ va paraî-  
tre pour nous juger selon nos œuvres , & que  
nous sommes tous ici pour attendre de lui  
l'arrêt de la vie ou de la mort éternelle : je vous  
le demande , frappé de terreur comme vous ,  
ne séparant point mon sort du vôtre , & me  
mettant dans la même situation où nous de-  
vons tous paraître un jour devant Dieu no-  
tre Juge : si Jésus - Christ , dis - je , paraissait  
dès à présent pour faire la terrible séparation  
des justes & des pécheurs , croyez-vous que  
le plus grand nombre fût sauvé ? Croyez-vous  
que le nombre des justes fût au moins égal à  
celui des pécheurs ? Croyez-vous que s'il fai-  
sait maintenant la discussion des œuvres du  
grand nombre qui est dans cette église , il  
trouvât seulement dix justes parmi nous ? En  
trouverait-il un seul ? “ ) Il y a eu plusieurs  
éditions différentes de ce discours , mais le fonds  
est le même dans toutes. )

Cette figure , la plus hardie qu'on ait jamais  
employée , & en même tems la plus à sa place ,  
est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on  
puisse lire chez les nations anciennes & moder-

nes ; & le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant.

De pareils chefs - d'œuvre sont très-rares ; tout est d'ailleurs devenu lieu commun.

Les prédicateurs qui ne peuvent imiter ces grands modèles , feraient mieux de les apprendre par cœur & de les débiter à leur auditoire , ( supposé encore qu'ils eussent ce talent si rare de la déclamation ) que de prêcher dans un stile languissant des choses aussi rebattues qu'utiles.

On demande si l'éloquence est permise aux historiens ; celle qui leur est propre consiste dans l'art de préparer les événemens , dans leur exposition toujours élégante , tantôt vive & pressée , tantôt étendue & fleurie , dans la peinture vraie & forte des mœurs générales & des principaux personnages , dans les réflexions incorporées naturellement au récit , & qui n'y paraissent point ajoutées. L'éloquence de *Démosthène* ne convient point à *Thucydide* ; une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un héros qui ne la prononça jamais , n'est guère qu'un beau défaut.

Si pourtant ces licences pouvaient quelquefois se permettre , voici une occasion où *Mezeray* dans sa grande histoire semble obtenir grace pour cette hardiesse approuvée chez les anciens ; il est égal à eux pour le moins dans cet endroit : c'est au commencement du règne d'*Henri IV* , lorsque ce Prince avec très-peu de troupes , était pressé auprès de Dieppe par une armée de trente mille hommes , & qu'on lui conseillait de se retirer en Angleterre. *Mezeray* s'élève au-dessus  
de

de lui-même en faisant parler ainsi le Maréchal de *Biron*, qui d'ailleurs était un homme de génie, & qui peut fort bien avoir dit une partie de ce que l'historien lui attribue.

„ Quoi ! Sire, on vous conseille de monter  
 „ sur mer, comme s'il n'y avait pas d'autre  
 „ moyen de conserver votre Royaume que de le  
 „ quitter ? Si vous n'étiez pas en France, il faudroit  
 „ percer au travers de tous les hazards &  
 „ de tous les obstacles pour y venir : & maintenant  
 „ que vous y êtes, on voudrait que vous  
 „ en fortifiiez ; & vos amis seraient d'avis que  
 „ vous fîssiez de votre bon gré, ce que le plus  
 „ grand effort de vos ennemis ne saurait vous  
 „ contraindre de faire ? En l'état où vous êtes,  
 „ sortir seulement de France pour vingt-quatre  
 „ heures, c'est s'en bannir pour jamais. Le péril,  
 „ au reste, n'est pas si grand qu'on vous le  
 „ dépeint ; ceux qui nous pensent envelopper,  
 „ sont ou ceux même que nous avons tenus  
 „ enfermés si lâchement dans Paris, ou gens  
 „ qui ne valent pas mieux, & qui auront plus  
 „ d'affaires entre eux-mêmes que contre nous.  
 „ Enfin, Sire, nous sommes en France, il nous  
 „ y faut enterrer : il s'agit d'un Royaume, il  
 „ faut l'emporter ou y perdre la vie ; & quand  
 „ même il n'y aurait point d'autre sûreté pour  
 „ votre sacrée personne que la fuite, je fais bien  
 „ que vous aimeriez mieux mille fois mourir  
 „ de pied ferme que de vous sauver par ce moyen.  
 „ Votre Majesté ne souffrirait jamais qu'on  
 „ dise qu'un cadet de la maison de Lorraine lui  
 „ aurait fait perdre terre ; encore moins qu'on

„ la vit mendier à la porte d'un Prince étranger.  
 „ Non , non , Sire , il n'y a ni couronne , ni  
 „ honneur pour vous au-delà de la mer : si vous  
 „ allez au-devant du secours d'Angleterre , il re-  
 „ culera ; si vous vous présentez au port de la Ro-  
 „ chelle en homme qui se sauve , vous n'y trou-  
 „ verez que des reproches & du mépris. Je ne  
 „ puis croire que vous deviez plutôt fier votre  
 „ personne à l'inconstance des flots , & à la mer-  
 „ ci de l'étranger , qu'à tant de braves Gentils-  
 „ hommes & tant de vieux soldats, qui sont prêts  
 „ de lui servir de remparts & de boucliers : &  
 „ je suis trop serviteur de Votre Majesté , pour  
 „ lui dissimuler que si elle cherchait sa sûreté ail-  
 „ leurs que dans leur vertu , ils seraient obligés  
 „ de chercher la leur dans un autre parti que  
 „ dans le sien. “

Ce discours fait un effet d'autant plus beau ,  
 que *Mezeray* met ici , en effet , dans la bouche  
 du Maréchal de *Biron* , ce qu'*Henri IV.* avait dans  
 le cœur.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur  
 l'*Eloquence* , mais les livres n'en disent que trop ;  
 & dans un siècle éclairé , le génie aidé des exem-  
 ples , en fait plus que n'en disent tous les maîtres.

## DE L'ESPRIT.

C E mot entant qu'il signifie une qualité de  
 l'ame , est un de ces termes vagues , aux-  
 quels tous ceux qui les prononcent , attachent  
 pres-



presque toujours des sens différens : il exprime autre chose que jugement , génie , goût , talent , pénétration , étendue , grace , finesse ; & il doit tenir de tous ces mérites : on pourrait le définir , *raison ingénieuse*.

C'est un mot générique , qui a toujours besoin d'un autre mot qui le détermine ; & quand on dit , *Voilà un Ouvrage plein d'esprit* , *un homme qui a de l'esprit* , on a grande raison de demander duquel. L'esprit sublime de *Corneille* n'est ni l'esprit exact de *Boileau* , ni l'esprit naïf de *la Fontaine* : & l'esprit de *la Bruyère* , qui est l'art de peindre singulièrement , n'est point celui de *Mallebranche* , qui est de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un esprit judicieux , on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de l'esprit , qu'une raison épurée. Un esprit ferme , mâle , courageux , grand , petit , faible , léger , doux , emporté , &c. signifie le caractère & la trempe de l'ame , & n'a point de rapport à ce qu'on entend dans la société par cette expression , *avoir de l'esprit*.

L'esprit dans l'acception ordinaire de ce mot , tient beaucoup du *bel esprit* , & cependant ne signifie pas précisément la même chose : car jamais ce terme *homme d'esprit* ne peut être pris en mauvaise part , & *bel esprit* est quelquefois prononcé ironiquement.

D'où vient cette différence ? C'est qu'*homme d'esprit* ne signifie pas esprit supérieur , talent marquée , & que *bel esprit* le signifie. Ce mot *homme d'esprit* n'annonce point de prétention , & le *bel*

*esprit* est une affiche : c'est un art qui demande de la culture, c'est une espèce de profession, & qui par-là expose à l'envie & au ridicule.

C'est en ce sens que le *P. Bouhours* aurait eu raison de faire entendre, d'après le Cardinal *du Perron*, que les Allemands ne prétendaient pas à l'*esprit*; parce qu'alors leurs savans ne s'occupaient gueres que d'ouvrages laborieux & de pénibles recherches, qui ne permettaient pas qu'on y répandit des fleurs, qu'on s'efforçât de briller, & que le *bel esprit* se mêlat au savant.

Ceux qui méprisent le génie d'*Aristote*, au lieu de s'en tenir à condamner sa Physique, qui ne pouvait être bonne étant privée d'expériences, seraient bien étonnés de voir qu'*Aristote* a enseigné parfaitement dans sa Rhétorique, la manière de dire les choses avec *esprit* : il dit que cet art consiste à ne se pas servir simplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure dont le sens soit clair & l'expression énergique; il en apporte plusieurs exemples, & entre autres ce que dit *Périclès* d'une bataille où la plus florissante jeunesse d'Athènes avait péri, *l'année a été depouillée de son printemps*.

*Aristote* a bien raison de dire qu'il faut du nouveau. Le premier qui, pour exprimer que les plaisirs sont mêlés d'amertume, les regarda comme des roses accompagnées d'épines, eut de l'*esprit*; ceux qui le répétèrent n'en eurent point.

Ce n'est pas toujours par une métaphore qu'on  
s'ex-

s'exprime spirituellement : c'est par un tour nouveau ; c'est en laissant deviner sans peine une partie de sa pensée : c'est ce qu'on appelle *finesse*, *délicatesse* ; & cette manière est d'autant plus agréable , qu'elle exerce & qu'elle fait valoir l'*esprit* des autres.

Les allusions , les allégories , les comparaisons , sont un champ vaste de pensées ingénieuses ; les effets de la nature , la fable , l'histoire présentés à la mémoire , fournissent à une imagination heureuse des traits qu'elle emploie à propos.

Il ne sera pas inutile de donner des exemples de ces différens genres. Voici un Madrigal de M. de la Sablière , qui a toujours été estimé des gens de goût.

Eglé tremble que dans ce jour ,  
L'Himen , plus puissant que l'Amour ,  
N'en'ève ses trésors sans qu'elle ose s'en plaindre.  
Elle a négligé mes avis ;  
Si la belle les eût suivis ,  
Elle n'aurait plus rien à craindre.

L'auteur ne pouvait , ce semble , ni mieux cacher , ni mieux faire entendre ce qu'il pensait , & ce qu'il craignait d'exprimer.

Le Madrigal suivant paraît plus brillant & plus agréable : c'est une allusion à la fable :

Vous êtes belle , & votre sœur est belle ;  
Entre vous deux , tout choix serait bien doux :  
L'Amour était blond comme vous ,  
Mais il aimait une brune comme elle.

En

En voici encor un autre fort ancien. Il est de *Bertaud*, Evêque de Séez, & paraît au-dessus des deux autres, parce qu'il réunit l'esprit & le sentiment :

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,  
 Peu s'en salut, que mon feu rallumé,  
 N'en fit le charme en mon ame renaitre,  
 Et que mon cœur, autrefois son captif,  
 Ne ressemblât l'esclave fugitif,  
 A qui le sort fit rencontrer son maître.

De pareils traits plaisent à tout le monde, & caractérisent l'esprit délicat d'une nation ingénieuse.

Le grand point est de savoir jusqu'où cet esprit doit être admis. Il est clair que dans les grands ouvrages, on doit l'employer avec sobriété, par cela même qu'il est un ornement. Le grand art est dans l'à-propos.

Une pensée fine, ingénieuse, une comparaison juste & fleurie, est un défaut, quand la raison seule ou la passion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts : ce n'est pas alors du faux *bel esprit*, mais c'est de l'esprit déplacé ; & toute beauté hors de sa place cesse d'être beauté.

C'est un défaut dans lequel *Virgile* n'est jamais tombé, & qu'on peut quelquefois reprocher au *Tasse*, tout admirable qu'il est d'ailleurs : ce défaut vient de ce que l'Auteur, trop plein de ses idées, veut se montrer lui-même, lorsqu'il ne doit montrer que ses personnages.

La

La meilleure manière de connaître l'usage qu'on doit faire de l'*esprit*, est de lire le petit nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues savantes & dans la nôtre.

Le *faux esprit* est autre chose que de l'*esprit déplace* : ce n'est pas seulement une pensée fautive, car elle pourrait être fautive sans être ingénieuse, c'est une pensée fautive & recherchée.

Il a été remarqué ailleurs qu'un homme de beaucoup d'*esprit*, qui traduisit, ou plutôt qui abrégéa *Homere* en vers Français, crut embellir ce poete, dont la simplicité fait le caractère, en lui prêtant des ornemens. Il dit au sujet de la réconciliation d'*Achille* :

    Tout le camp s'écria, dans une joye extrême,  
    Que ne vaincra-t-il point ! Il s'est vaincu lui-même.

Premièrement, de ce qu'on a domté sa colère, il ne s'ensuit point du tout qu'on ne sera point battu : secondement, toute une armée peut-elle s'accorder, par une inspiration soudaine, à dire une pointe ?

Si ce défaut choque les juges d'un goût sévère, combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces pensées alambiquées que l'on trouve en foule dans des écrits, d'ailleurs estimables ? Comment supporter que dans un livre de Mathématiques on dise que si *Saturne* venait à manquer, ce serait le dernier satellite qui prendrait sa place, parce que les grands Seigneurs éloignent toujours d'eux leurs successeurs ? Comment souffrir qu'on dise qu'*Hercule* favorisait la Physique, & qu'on ne pouvait résister à



*un Philosophe de cette force ?* L'envie de briller & de surprendre par des choses neuves , conduit à ces excès.

Cette petite vanité a produit les jeux de mots dans toutes les langues ; ce qui est la pire espèce du *faux bel esprit*.

Le faux goût est différent du *faux bel esprit*, parce que celui-ci est toujours une affectation , un effort de faire mal ; au lieu que l'autre est souvent une habitude de faire mal sans effort , & de suivre par instinct un mauvais exemple établi.

L'intempérance & l'incohérence des imaginations orientales , est un faux goût ; mais c'est plutôt un manque d'*esprit* qu'un abus d'*esprit*.

Des étoiles qui tombent , des montagnes qui se fendent , des fleuves qui reculent , le Soleil & la Lune qui se dissolvent , des comparaisons fausses & gigantesques , la nature toujours outrée , sont le caractère de ces Ecrivains , parce que dans ces pays où l'on n'a jamais parlé en public , la vraie éloquence n'a pu être cultivée , & qu'il est bien plus aisé d'être ampoulé que d'être juste , fin & délicat.

Le *faux esprit* est précisément le contraire de ces idées triviales & ampoulées ; c'est une recherche fatigante de traits déliés , une affectation de dire en énigme , ce que d'autres ont déjà dit naturellement , de rapprocher des idées qui paraissent incompatibles , de diviser ce qui doit être réuni , de saisir de faux rapports , de mêler , contre les bienséances , le badinage avec le sérieux , & le petit avec le grand.

Ce serait ici une peine superflue d'entasser des citations , dans lesquelles le mot d'*esprit* se trouve. On se contentera d'en examiner une de *Boileau* , qui est rapportée dans le grand Dictionnaire de Trévoux ; c'est le propre des grands *Esprits* , quand ils commencent à vieillir & à décliner , de se plaire aux contes & aux fables. Cette réflexion n'est pas vraie. Un grand *esprit* peut tomber dans cette faiblesse ; mais ce n'est pas le propre des grands *esprits*. Rien n'est plus capable d'égarer la Jeunesse , que de citer les fautes des bons Ecrivains , comme des exemples.

Il ne faut pas oublier de dire ici en combien de sens différens le mot d'*esprit* s'emploie ; ce n'est point un défaut de la langue : c'est au contraire un avantage d'avoir ainsi des racines qui se ramifient en plusieurs branches.

*Espirit d'un Corps* , d'une Société , pour exprimer les usages , la manière de parler , de se conduire , les préjugés d'un Corps.

*Espirit de parti* , qui est à l'*esprit* d'un Corps ce que sont les passions aux sentimens ordinaires.

*Espirit d'une Loi* , pour en distinguer l'intention : c'est en ce sens qu'on a dit , la lettre tue & l'*esprit* vivifie.

*Espirit d'un ouvrage* , pour en faire concevoir le caractère & le but.

*Espirit de vengeance* , pour signifier desir & intention de se venger.

*Espirit de discorde* , *esprit de révolte* , &c.

On a cité dans un Dictionnaire , *esprit de poli-*

*politesse* ; mais c'est d'après un Auteur nommé *Bellegarde* , qui n'a nulle autorité. On doit choisir avec un soin scrupuleux les Auteurs & les exemples. On ne dit point *esprit de politesse* , comme on dit *esprit de vengeance* , de *dissension* , de *faction* ; parce que la politesse n'est point une passion animée par un motif puissant qui la conduise , lequel on appelle *esprit* métaphoriquement.

*Esprit familier* se dit dans un autre sens , & signifie ces Etres mitoyens , ces Génies , ces Démonis admis dans l'Antiquité , comme l'*Esprit de Socrate* , &c.

*Esprit* signifie quelquefois la plus subtile partie de la matiere : on dit , *esprits animaux* , *esprits vitaux* , pour signifier ce qu'on n'a jamais vû , & ce qui donne le mouvement & la vie. Ces *esprits* qu'on croit couler rapidement dans les nerfs , sont probablement un feu subtil. Le Docteur *Méad* est le premier qui semble en avoir donné des preuves dans la préface du *Traité sur les Poisons*.

*Esprit* , en Chymie , est encore un terme qui reçoit plusieurs acceptions différentes , mais qui signifie toujours la partie subtile de la matiere.

Il y a loin de l'*esprit* en ce sens , au *bon esprit* , au *bel esprit*. Le même mot , dans toutes les Langues , peut donner des idées différentes , parce que tout est métaphore , sans que le vulgaire s'en aperçoive.

---

Sur le mot F A C I L E.

**F**acile ne signifie pas seulement une chose aisément faite, mais encore qui paraît l'être. Le pinceau du *Corrège* est facile. Le stile de *Quinault* est beaucoup plus facile que celui de *Despréaux*, comme le stile d'*Ovide* l'emporte en facilité sur celui de *Perse*.

Cette facilité en Peinture, en Musique, en Eloquence, en Poésie, consiste dans un naturel heureux, qui n'admet aucun tour de recherche, & qui peut se passer de force & de profondeur. Ainsi les tableaux de *Paul Véronèse* ont un air plus facile & moins fini que ceux de *Michel-Ange*. Les symphonies de *Rameau* sont supérieures à celles de *Lully*, & semblent moins faciles. *Bossuet* est plus véritablement éloquent & plus facile que *Fléchier*. *Rousseau*, dans ses Epîtres, n'a pas à beaucoup près la facilité & la vérité de *Despréaux*.

Le Commentateur de *Despréaux* dit que ce Poète exact & laborieux avait appris à l'illustre *Racine* à faire difficilement des vers; & que ceux qui paraissent faciles, sont ceux qui ont été faits avec le plus de difficulté.

Il est tres-vrai qu'il en coûte souvent pour s'exprimer avec clarté : il est vrai qu'on peut arriver au naturel par des efforts; mais il est vrai aussi qu'un heureux génie produit souvent des beautés faciles sans aucune peine; & que l'entousiasme va plus loin que l'art.

La

La plupart des morceaux passionnés de nos bons Poètes sont sortis achevés de leur plume, & paraissent d'autant plus *faciles* qu'ils ont en effet été composés sans travail : l'imagination alors conçoit & enfante aisément. Il n'en est pas ainsi dans les ouvrages didactiques ; c'est là qu'on a besoin d'art pour paraître *facile*. Il y a , par exemple , beaucoup moins de *facilité* que de profondeur dans l'admirable *Essai sur l'Homme* de Pope.

On peut faire facilement de très-mauvais ouvrages qui n'auront rien de génie, qui paraîtront *faciles* ; & c'est le partage de ceux qui ont , sans génie , la malheureuse habitude de composer. C'est en ce sens qu'un personnage de l'ancienne Comédie, qu'on nomme Italienne , dit à un autre :

Tu fais de méchans vers admirablement bien.

Le terme de *facile* est une injure pour une femme , & est quelquefois dans la société une louange pour un homme : c'est souvent un défaut dans un homme d'Etat.

Les mœurs d'*Atticus* étaient *faciles* ; c'était le plus aimable des Romains. La *facile* Cléopâtre se donna à *Antoine* aussi aisément qu'à *César*. Le *facile* Claude se laissait gouverner par *Agrippine*. *Facile* n'est là par rapport à *Claude*, qu'un adoucissement ; le mot propre est *faible*.

Un homme *facile* est en général un esprit qui se rend aisément à la raison , aux remontrances ; un cœur qui se laisse fléchir aux prières :

&



& faible est celui qui laisse prendre sur lui trop d'autorité.

## F A C T I O N.

*De ce qu'on entend par ce mot.*

**L**E mot *Faction* venant du Latin *facere*, on l'employe pour signifier l'état d'un soldat à son poste en *faction*, les quadrilles ou les troupes des combattans dans le cirque, les *factious* vertes, bleues, rouges & blanches.

La principale acception de ce terme signifie un *parti séditionnel dans un Etat*. Le terme de *parti* par lui-même n'a rien d'odieux, celui de *faction* l'est toujours.

Un grand homme & un médiocre peuvent avoir aisément un parti à la Cour, dans l'Armée, à la Ville, dans la Littérature.

On peut avoir un parti par son mérite, par la chaleur & le nombre de ses amis, sans être Chef de parti.

Le Maréchal de *Catinat*, peu considéré à la Cour, s'était fait un grand parti dans l'Armée, sans y prétendre.

Un chef de parti est toujours un chef de *faction* : tels ont été le Cardinal de *Retz*, Henri Duc de *Guise*, & tant d'autres.

Un parti séditionnel, quand il est encore faible, quand il ne partage pas tout l'Etat, n'est qu'une *faction*.

La *Faction* de *César* devint bientôt un parti dominant, qui engloutit la République.

Quand l'Empereur *Charles VI.* disputait l'Espagne à *Philippe V.*, il avait un parti dans ce Royaume, & enfin il n'y eut plus qu'une *faction*. Cependant on peut dire toujours le *Parti de Charles VI.*

Il n'en est pas ainsi des hommes privés. *Descartes* eut longtems un parti en France; on ne peut dire qu'il eut une *faction*.

C'est ainsi qu'il y a des mots synonymes en plusieurs cas, qui cessent de l'être dans d'autres.

### Du terme FANTAISIE.

**F***antaisie* signifiait autrefois l'imagination, & on ne se servait guères de ce mot, que pour exprimer cette faculté de l'ame qui reçoit les objets sensibles.

*Descartes*, *Gassendi*, & tous les Philosophes de leur tems, disent que les espèces, les images des choses se peignent en la *fantaisie*; & c'est de-là que vient le mot *fantome*. Mais la plupart des termes abstraits sont reçus à la longue dans un sens différent de leur origine, comme des instrumens que l'industrie employe à des usages nouveaux.

*Fantaisie* veut dire aujourd'hui un désir singulier, un goût pèssager: il a eu la *fantaisie* d'aller à la Chine: la *fantaisie* du jeu, du bal lui a passé.

Un Peintre fait un portrait de *fantaisie*, qui n'est d'après aucun modele. Avoir des *fantaisies*, c'est avoir des goûts extraordinaires qui ne sont pas de durée. *Fantaisie* en ce sens est moins que *bisarrerie* & que *caprice*.

Le caprice peut signifier un *dégoût subtil & déraisonnable*. Il a eu la *fantaisie* de la musique, & il s'en est dégoûté par caprice.

La *bisarrerie* donne une idée d'inconséquence & de mauvais goût, que la *fantaisie* n'exprime pas; il a eu la *fantaisie* de bâtir, mais il a construit sa maison dans un goût *bisarre*.

Il y a encore des nuances entre avoir des *fantaisies* & être *fantasque*: le *fantasque* approche beaucoup plus du *bisarre*.

Ce mot désigne un caractère inégal & brusque. L'idée d'agrément est exclue du mot *fantasque*, au lieu qu'il y a des *fantaisies* agréables.

On dit quelquefois en conversation familière, des *fantaisies musquées*; mais jamais on n'a entendu par ce mot, des *bisarreries d'hommes d'un rang supérieur qu'on n'ose condamner*, comme le dit le Dictionnaire de Trévoux: au contraire, c'est en les condamnant qu'on s'exprime ainsi; & *musquée* en cette occasion est une *expletive* qui ajoute à la force du mot, comme on dit *folise pommée*, *folie fessée*, pour dire, *folise* & *folie complète*.

## F A S T E.

*Des différentes significations de ce mot.*

**F** *Asle* vient originairement du Latin *Fasti*, jours de fête ; c'est en ce sens qu'*Ovide* l'entend dans son poëme, intitulé, *Les Fastes*.

*Godeau* a fait sur ce modèle les *Fastes de l'Eglise*, mais avec moins de succès : la Religion des Romains Payens était plus propre à la poésie que celle des Chrétiens ; à quoi on peut ajouter qu'*Ovide* était un meilleur Poëte que *Godeau*.

Les *Fastes* Consulaires n'étaient que la liste des Consuls.

Les *Fastes* des Magistrats étaient les jours où il était permis de plaider ; & ceux auxquels on ne plaiderait pas s'appelaient *Nefastes*, *Nefasti*, parce qu'alors on ne pouvait parler, *fari*, en Justice.

Ce mot *nefastus*, en ce sens, ne signifiait pas malheureux ; au contraire *nefastus* & *nefandus* furent l'attribut des jours infortunés en un autre sens, qui signifiait, jours dont on ne doit point parler, jours dignes de l'oubli ; *ille & nefasto te posuit die*.

Il y avait chez les Romains d'autres *Fastes* encore, *fasti urbis*, *fasti rustici* ; c'était un calendrier de l'usage de la ville & de la campagne.

On a toujours cherché dans ces jours de  
fo-

solemnité à étaler quelque apareil dans ses vêtements, dans sa suite, dans ses festins. Cet apareil étalé dans d'autres jours, s'est appelé *faste*. Il n'exprime que la magnificence dans ceux qui, par leur état, doivent représenter ; il exprime la vanité dans les autres.

Quoique le mot de *faste* ne soit pas toujours injurieux, *fastueux* l'est toujours. Il fit son entrée avec beaucoup de *faste* : c'est un homme *fastueux*. Un religieux qui fait parade de sa vertu, met du *faste* jusques dans l'humilité même.

## F A V E U R.

*De ce qu'on entend par ce mot.*

**F***Aveur*, du mot Latin *favor*, suppose plutôt un bienfait qu'une récompense.

On brigue sourdement la *favor* ; on mérite & on demande hautement des récompenses.

Le Dieu *Faveur*, chez les Mithologistes Romains, était fils de la Beauté & de la Fortune.

Toute *favor* porte l'idée de quelque chose de gratuit ; il m'a fait la *favor* de m'introduire, de me présenter, de recommander mon ami, de corriger mon ouvrage.

La *favor* des Princes est l'effet de leur goût, & de la complaisance assidue ; la *favor* du peuple suppose quelquefois du mérite, & plus souvent un hazard heureux.

*Faveur* differe beaucoup de *grace*. Cet hom-



me est en faveur auprès du Roi , & cependant il n'en a point encore obtenu de graces.

On dit , *il a été reçu en grace* ; on ne dit point , *il a été reçu en faveur* , quoiqu'on dise *être en faveur* : c'est que la *faveur* suppose un goût habituel ; & que *faire grace* , *recevoir en grace* , c'est pardonner , c'est moins que donner la *faveur*.

Obtenir *grace* , c'est l'effet d'un moment ; obtenir la *faveur* est l'effet du tems. Cependant on dit également , *faites moi la grace* , *faites moi la faveur* de recommander mon ami.

Des lettres de recommandation s'appelaient autrefois *des lettres de faveur*. Sévère dit dans la tragédie de *Polyeucte* ,

Je mourrais mille fois plutôt que d'abuser  
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser.

On a la *faveur* , la bienveillance , non la *grace* du Prince & du public. On obtient la *faveur* de son auditoire par la modestie : mais il ne vous fait pas *grace* , si vous êtes trop long.

Les mois des *Gradués* , Avril & Octobre , dans lesquels un Collateur peut donner un Bénéfice simple au Gradué le moins ancien , sont des mois de *faveur* & de *grace*.

Cette expression , *faveur* , signifiant une bienveillance gratuite qu'on cherche à obtenir du Prince ou du public , la galanterie l'a étendue à la complaisance des femmes : & quoiqu'on ne dise point , il a eu des *faveurs* du Roi , on dit , il a eu les *faveurs* d'une Dame.

L'équivalent de cette expression n'est point  
connu

connu en Asie, où les femmes sont moins Reines.

On apellait autrefois *favours*, des rubans, des gants, des boucles, des nœuds d'épée donnés par une Dame.

Le Comte d'Essex portait à son chapeau un gant de la Reine *Elisabeth*, qu'il apellait *faveur* de la Reine.

Enfin l'ironie se servit de ce mot pour signifier les suites facheuses d'un commerce hazardé : *favours* de *Venus*, *favours* cuisantes.

## FAVORI & FAVORITE.

*De ce qu'on entend par ces mots.*

Ces mots ont un sens, tantôt plus resserré, tantôt plus étendu. Quelquefois *Favori* emporte l'idée de puissance, quelquefois seulement il signifie un homme qui plaît à son Maître.

*Henri III.* eut des *Favoris* qui n'étaient que des mignons ; il en eut qui gouvernèrent l'Etat, comme les Ducs de *Joyeuse* & d'*Epernon*. On peut comparer un *Favori* à une pièce d'or, qui vaut ce que veut le Prince.

Un Ancien a dit : *Qui doit être le Favori d'un Roi ? C'est le peuple.* On appelle les bons Poètes les *Favoris des Muses*, comme les gens heureux, les *Favoris de la Fortune*, parce qu'on suppose que les uns & les autres ont reçu ces

dons sans travail. C'est ainsi qu'on appelle un terrain fertile & bien situé , le *Favori de la Nature*.

La femme qui plaît le plus au Sultan s'appelle parmi nous la Sultane *Favorite*. On a fait l'histoire des *Favorites* , c'est-à-dire , des maîtresses des plus grands Princes.

Plusieurs Princes en Allemagne ont des maisons de campagne qu'on appelle la *Favorite*.

*Favori* d'une Dame ne se trouve plus que dans les Romans & les historiettes du siècle passé.

### Sur la FAUSSETÉ.

**F**ausseté est le contraire de la vérité. Ce n'est pas proprement le mensonge , dans lequel il entre toujours du dessein.

On dit qu'il y a eu cent mille hommes écrasés dans le tremblement de terre de Lisbonne , ce n'est pas un mensonge , c'est une *fausseté*.

La *fausseté* est presque toujours encore plus qu'erreur. La *fausseté* tombe plus sur les faits , l'erreur sur les opinions.

C'est une erreur de croire que le Soleil tourne autour de la Terre ; c'est une *fausseté* d'avancer que Louis XIV. dicta le testament de Charles II.

La *fausseté* d'un acte est un crime plus grand que le simple mensonge ; elle désigne une imposture juridique , un larcin fait avec la plume.

Un homme a de la *fausseté* dans l'esprit , quand il

Il prend presque toujours à gauche ; quand ne considérant pas l'objet entier , il attribue à un côté de l'objet ce qui appartient à l'autre , & que ce vice de jugement est tourné chez lui en habitude.

Il y a de la *fausseté* dans le cœur , quand il s'est accoutumé à flatter & à se parer de sentimens qu'il n'a pas ; cette *fausseté* est pire que la *dissimulation* , & c'est ce que les Latins appelaient *simulatio*.

Il y a beaucoup de *faussetés* dans les Historiens , des erreurs chez les Philosophes , des mensonges dans presque tous les écrits polémiques , & encore plus dans les satiriques.

Les esprits faux sont insupportables , & les cœurs faux sont en horreur.

---

### Du terme FÉCOND.

**F**écond est le synonyme de *fertile* , quand il s'agit de la culture des terres. On peut dire également *un terrain fécond & fertile ; fertiliser & féconder un champ*.

La maxime , qu'il n'y a point de synonymes , veut dire seulement qu'on ne peut se servir dans toutes les occasions des mêmes mots : ainsi une femelle de quelque espèce qu'elle soit , n'est point *fertile* , elle est *féconde*.

On *féconde* des œufs , on ne les *fertilise* pas ; la nature n'est pas *fertile* , elle est *féconde*. Ces deux expressions sont quelquefois également  
em-

## 298 DU TERME, FÉCOND.

employées au figuré & au propre : un esprit est *fertile* ou *fécond* en grandes idées.

Cependant les nuances sont si délicates, qu'on dit, un Orateur *fécond*, & non pas un Orateur *fertile* ; *fécondité* & non *fertilité* de paroles ; cette méthode, ce principe, ce su'et est d'une grande *fécondité*, & non pas d'une grande *fertilité* ; la raison en est qu'un principe, un sujet, une méthode produisent des idées qui naissent les unes des autres, comme des êtres successivement enfantés ; ce qui a raport à la génération.

Bienheureux Scuderi dont la *fertile* plume.

Le mot *fertile* est là bien placé, parce que cette plume s'exerçait, se répandait sur toutes sortes de sujets.

Le mot *fécond* convient plus au génie qu'à la plume.

Il y a des tems *féconds* en crimes, & non pas *fertiles* en crimes.

L'usage enseigne toutes ces petites différences.

---

## F É L I C I T É.

*Des différens usages de ce terme.*

**F**élicité, est l'état permanent, du moins pour quelque tems, d'une ame contente ; & cet état est bien rare.

Le bonheur vient du dehors ; c'est originai-  
rement une *bonne heure* : un bonheur vient, on



a un bonheur ; mais on ne peut dire , *il m'est venu une félicité , j'ai eu une félicité* : & quand on dit , cet homme jouit d'une *félicité* parfaite , *une* alors n'est pas pris numériquement , & signifie seulement qu'on croit que sa *félicité* est parfaite.

On peut avoir un bonheur sans être heureux : un homme a eu le bonheur d'échapper à un piège , & n'en est quelquefois que plus malheureux ; on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la *félicité*.

Il y a encore de la différence entre un bonheur & le bonheur , différence que le mot *félicité* n'admet point.

Un bonheur est un événement heureux : le bonheur pris indéfiniment , signifie une suite de ces événemens.

Le plaisir est un sentiment agréable & passager : le bonheur considéré comme sentiment , est une suite de plaisirs ; la prospérité , une suite d'heureux événemens ; la *félicité* , une jouissance intime de sa prospérité.

L'Auteur des *synonymes* dit que le bonheur est pour les riches , la *félicité* pour les sages , la *béatitude* pour les pauvres d'esprit ; mais le bonheur paraît plutôt le partage des riches qu'il ne l'est en effet , & la *félicité* est un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve.

Ce mot ne se dit guères en prose au pluriel , par la raison que c'est un état de l'ame , comme tranquillité , sagesse , repos ; cependant la poésie , qui s'élève au-dessus de la prose , permet qu'on dise dans *Polyeucte* :

300 DU MOT, FÉLICITÉ.

Où leurs félicités doivent être infinies.

Que vos félicités , s'il se peut , soient parfaites.

Les mots , en passant du substantif au verbe , ont rarement la même signification. *Féliciter* , qu'on emploie au lieu de *congratuler* , ne veut pas dire *rendre heureux* ; il ne dit pas même se réjouir avec quelqu'un de sa *félicité* : il veut dire simplement *faire compliment* sur un succès , sur un événement agréable ; il a pris la place de *congratuler* , parce qu'il est d'une prononciation plus douce & plus sonore.

---

Du mot FERMETÉ.

**F***ermeté* vient de *ferme* , & signifie autre chose que *solidité* & *dureté* ; une toile serrée , un sable battu , ont de la *fermeté* sans être durs ni solides.

Il faut toujours se souvenir que les modifications de l'ame ne peuvent s'exprimer que par images physiques : on dit *la fermeté de l'ame* , *de l'esprit* ; ce qui ne signifie pas plus *solidité* ou *dureté* qu'au propre.

La *fermeté* est l'exercice du courage de l'esprit ; elle suppose une résolution éclairée : l'opiniâtreté au contraire suppose de l'aveuglement.

Ceux qui ont loué la *fermeté* du stile de *Tacite* , n'ont pas tant de tort que le prétend le P. Bouhours : c'est un terme hazardé , mais placé , qui exprime l'énergie & la force des pensées & du stile.

On

On peut dire que *la Bruyère* a un *stile ferme*, & que d'autres écrivains n'ont qu'un *stile dur*.

---

## F E U.

*De ce qu'on entend par cette expression  
au moral.*

**L**É *feu*, sur-tout en poésie, signifie souvent l'amour, & on l'emploie plus élégamment au pluriel qu'au singulier. *Corneille* dit souvent un beau *feu*, pour un amour vertueux & noble. Un homme a du *feu* dans la conversation, cela ne veut pas dire qu'il a des idées brillantes & lumineuses, mais des expressions vives, animées par les gestes.

Le *feu* dans les écrits ne suppose pas non plus nécessairement de la lumière & de la beauté; mais de la vivacité, des figures multipliées, des idées pressées.

Le *feu* n'est un mérite dans les discours & dans les ouvrages, que quand il est bien conduit.

On a dit que les Poètes étaient animés d'un *feu* divin, quand ils étaient sublimes: on n'a point de génie sans *feu*, mais on peut avoir du *feu* sans génie.

---

---

 DE LA FIERTÉ.

**F**ierté est une de ces expressions qui n'ayant d'abord été employées que dans un sens odieux , ont été ensuite détournées à un sens favorable.

C'est un crime , quand ce mot signifie la vanité hautaine , altière , orgueilleuse , dédaigneuse. C'est presque une louange , quand il signifie la hauteur d'une ame noble.

C'est un juste éloge dans un Général qui marche avec *fier*té à l'ennemi. Les Ecrivains ont loué la *fier*té de la démarche de Louis XIV : ils auraient dû se contenter d'en remarquer la noblesse.

La *fier*té de l'ame , sans hauteur , est un mérite compatible avec la modestie. Il n'y a que la *fier*té dans l'air & dans les manières qui choque ; elle déplaît dans les Rois mêmes.

La *fier*té dans l'extérieur , dans la société , est l'expression de l'orgueil : la *fier*te dans l'ame est de la grandeur.

Les nuances sont si délicates , qu'esprit *fier* est un blâme , ame *fière* une louange ; c'est que par esprit *fier* on entend un homme qui pense avantageusement de soi-même ; & par ame *fière* on entend des sentimens élevés.

La *fier*té annoncée par l'extérieur est tellement un défaut , que les petits qui louent basement les grands de ce défaut , sont obligés de l'adoucir , ou plutôt de le relever par une épithète,

thète , *cette noble fierté*. Elle n'est pas simplement la vanité , qui consiste à se faire valoir par les petites choses ; elle n'est pas la présomption , qui se croit capable des grandes ; elle n'est pas le dédain , qui ajoute encore le mépris des autres à l'air de la grande opinion de soi-même : mais elle s'allie intimement avec tous ces défauts.

On s'est servi de ce mot dans les Romans & dans les vers , surtout dans les Opéra , pour exprimer la sévérité de la pudeur ; on y rencontre par-tout , vaine *fierté* , rigoureuse *fierté*.

Les Poètes ont eu peut-être plus de raison qu'ils ne pensaient. La *fierté* d'une femme n'est pas simplement la pudeur sévère , l'amour du devoir , mais le haut prix que son amour-propre met à sa beauté.

On a dit quelquefois , la *fierté* du pinceau , pour signifier des touches libres & hardies.

### Sur le terme FIGURÉ.

**F**iguré , exprimé en figure. On dit , un Ballet *figuré* , qui représente ou qu'on croit représenter une action , une passion , une saison , ou qui simplement forme des figures par l'arrangement des danseurs deux à deux , quatre à quatre : *copie figurée* , parce qu'elle exprime précisément l'ordre & la disposition de l'original : *verité figurée* par une fable , par une parabole : l'*Eglise figurée* par la jeune épouse du Cantique des



des cantiques : l'ancienne *Rome figurée* par Babilone : *stile figuré* par les expressions métaphoriques qui figurent les choses dont on parle , & qui les défigurent quand les métaphores ne sont pas justes.

L'imagination ardente , la passion , le desir , souvent trompé , de plaire par des images surprenantes , produisent le *stile figuré*. Nous ne l'admettons point dans l'histoire ; car trop de métaphores nuisent à la clarté ; elles nuisent même à la vérité , en disant plus ou moins que la chose même.

Les ouvrages didactiques réprouvent ce *stile*. Il est bien moins à sa place dans un sermon que dans une oraison funebre ; parce que le sermon est une instruction dans laquelle on annonce la vérité ; l'oraison funebre , une déclamation dans laquelle on exagère.

La Poésie d'enthousiasme , comme l'Epopée , l'Ode , est le genre qui reçoit le plus ce *stile*. On le prodigue moins dans la Tragédie , où le dialogue doit être aussi naturel qu'elevé ; encore moins dans la Comédie , dont le *stile* doit être plus simple.

C'est le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au *stile figuré* dans chaque genre. *Balthasar Gratian* dit , que les pensées partent des vastes côtes de la memoire , s'embarquent sur la mer de l'imagination , arrivent au port de l'esprit , pour être enregistrées à la douane de l'entendement.

Un autre défaut du *stile figuré* est l'entassement des figures incohérentes. Un Poète en parlant

lant de quelques Philosophes , les a apellés

d'ambitieux Pygmées ,

Qui sur leurs pieds vainement redressés ,

Et sur des monts d'arguments entassés ,

. . . . .

Quand on écrit contre les Philosophes , il faudrait mieux écrire.

Les Orientaux employent presque toujours le stile figuré.

On peut dans une allégorie ne point employer les figures , les métaphores , & dire avec simplicité ce qu'on a inventé avec imagination. Platon a plus d'allégories encore que de figures ; il les exprime élégamment , sans fafte.

Presque toutes les maximes des anciens Orientaux & des Grecs sont dans un stile figuré. Toutes ces sentences sont des métaphores , de courtes allégories ; & c'est là que le stile figuré fait un tres-grand effet , en ébranlant l'imagination , & en se gravant dans la mémoire.

Pythagore dit , *Dans la tempête adorez l'écho* , pour signifier , *Dans les troubles civils retirez vous à la campagne : N'attisez pas le feu avec l'épée* , pour dire , *N'irritez pas les esprits échauffer.*

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs qui sont dans le stile figuré.

## DE LA FINESSSE,

& des différentes significations de ce mot.

**F**inesse ne signifie ni au propre, ni au figuré, *mince*, *léger*, *delié*, d'une contexture rare, faible, ténue; ce terme exprime quelque chose de *délicat* & de *fini*.

Un drap léger, une toile lâche, une dentelle faible, un galon mince, ne sont pas toujours *fins*.

Ce mot a du rapport avec *finir* : de là viennent les *finesses* de l'Art; ainsi on dit la *finesse* du pinceau de *Vanderweef*, de *Mieris*; on dit un *cheval fin*, de l'*or fin*, un *diamant fin*. Le *cheval fin* est opposé au *cheval grossier*; le *diamant fin* au *faux*; l'*or fin* ou *affiné*, à l'*or mêlé d'alliage*.

La *finesse* se dit communément des choses délicées, & de la légèreté de la main - d'œuvre. Quoiqu'on dise un *cheval fin*, on ne dit guères la *finesse d'un cheval*. On dit la *finesse* des cheveux, d'une dentelle, d'une étoffe. Quand on veut, par ce mot, exprimer le défaut ou le mauvais emploi de quelque chose, on ajoute l'adverbe *trop*. Ce fil s'est cassé, il était *trop fin*; cette étoffe est *trop fine* pour la saison.

La *finesse*, dans le sens figuré, s'applique à la conduite, aux discours, aux ouvrages d'esprit. Dans la conduite, *finesse* exprime toujours,

jours , comme dans les arts , quelque chose de délié ; elle peut quelquefois subsister sans l'habileté : il est rare qu'elle ne soit pas mêlée d'un peu de fourberie ; la politique l'admet , & la société la réproûve.

Le proverbe des *fineſſes cousues de fil blanc* , prouve que ce mot , au sens figuré , vient du sens propre de *couture fine* , d'*etoffe fine*.

La *fineſſe* n'est pas tout-à-tait la subtilité. On tend un piège avec *fin ſe* , on en échape avec subtilité ; on a une conduite *fine* , on joue un tour subtil. On inspire la défiance , en employant toujours la *fineſſe* : on se trompe presque toujours , en entendant *fineſſe* a tout.

La *fineſſe* dans les ouvrages d'esprit , comme dans la conversation , consiste dans l'art de ne pas exprimer directement la pensée , mais de la laisser aisément apercevoir : c'est une énigme dont les gens d'esprit devinent tout d'un coup le mot.

Un Chancelier offrant un jour sa protection au Parlement , le Premier Président se tournant vers sa Compagnie : *Messieurs* , dit-il , *remercions M. le Chancelier ; il nous donne plus que nous ne lui demandons* ; c'est là une réponse *très-fine*.

La *fineſſe* dans la conversation , dans les écrits , diffère de la délicatesse ; la première s'étend également aux choses piquantes & agréables , au blâme & à la louange même , aux choses mêmes indécentes , couvertes d'un voile , à travers lequel on les voit sans rougir.

On dit des choses hardies avec *fineſſe*.

La délicatesse exprime des sentimens doux & agréables, des louanges *fin*es ; ainsi la *fin*esse convient plus à l'Épigramme, la délicatesse au Madrigal. Il entre de la délicatesse dans les jalousies des amans ; il n'y entre point de *fin*esse.

Les louanges que donnait Despréaux à Louis XIV. ne sont pas toujours également délicates ; les satyres ne sont pas toujours assez *fin*es.

Quand *Iphigénie*, dans *Racine*, a reçu l'ordre de son pere de ne plus revoir *Achille*, elle s'écrie :

Dieux plus doux, vous n'aviez demandé que ma vie.

Le véritable caractère de ce vers est plutôt la délicatesse que la *fin*esse.

### Sur le mot FLEURI.

**F**leuri, qui est en fleur, *Arbre fleuri*, *Rosier fleuri* ; on ne dit point des fleurs qu'elles *fleurissent*, on le dit des plantes & des arbres. *Teint fleuri*, dont la carnation semble un mélange de blanc & de couleur de rose. On a dit quelquefois, c'est un *esprit fleuri*, pour signifier un homme qui possède une littérature légère, & dont l'imagination est riante.

Un *discours fleuri* est rempli de pensées plus agréables que fortes, d'images plus brillantes que sublimes, de termes plus recherchés qu'énergiques : cette métaphore est justement prise des fleurs, qui ont de l'éclat sans solidité.



Le *stile fleuri* ne messied pas dans ces harangues publiques , qui ne sont que des complimens ; les beautés légères sont à leur place , quand on n'a rien de solide à dire ; mais le *stile fleuri* doit être banni d'un plaidoyer , d'un sermon , de tout livre instructif.

En bannissant le *stile fleuri* , on ne doit pas rejeter les images douces & riantes qui entreraient naturellement dans le sujet : quelques fleurs ne sont pas condamnables ; mais le *stile fleuri* doit être pros crit dans un sujet solide.

Ce stile convient aux pièces de pur agrément , aux Idylles , aux Eglogues , aux descriptions des saisons , des jardins : il remplit avec grace une strophe de l'Ode la plus sublime , pourvu qu'il soit relevé par des stances d'une beauté plus mâle. Il convient peu à la Comédie , qui étant l'image de la vie commune , doit être généralement dans le stile de la conversation ordinaire. Il est encore moins admis dans la Tragédie , qui est l'empire des grandes passions & des grands intérêts ; & si quelquefois il est reçu dans le genre tragique & dans le comique , ce n'est que dans quelques descriptions où le cœur n'a point de part , & qui amusent l'imagination avant que l'ame soit touchée ou occupée.

Le *stile fleuri* nuirait à l'intérêt dans la Tragédie , & affaiblirait le ridicule dans la Comédie. Il est très à sa place dans un Opera Français , ou d'ordinaire on effleure plus les passions qu'on ne les traite.

310 SUR LE MOT, FLEURI.

Le *stile fleuri* ne doit pas être confondu avec le *stile doux*.

Ce fut dans ces jardins où, par mille détours ,  
Inachus prend plaisir à prolonger son cours ;

Ce fut sur ce charmant rivage

Que sa fille volage

Me promet de m'aimer toujours.

Le Zéphir fut témoin, l'onde fut attentive ,

Quand la Nymphe jura de ne changer jamais ;

Mais le Zéphir léger, & l'onde fugitive ,

Ont bientôt emporté les sermens qu'elle a faits.

C'est là le modèle du *stile fleuri*. On pourrait donner pour exemple du *stile doux*, qui n'est pas le *doucereux*, & qui est moins agréable que le *stile fleuri*, ces vers d'un autre Opera :

Plus j'observe ces lieux, & plus je les admire ;

Ce fleuve coule lentement ,

Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant.

Le premier morceau est *fleuri*, presque toutes les paroles sont des images riantes ; le second est plus dénué de ces fleurs, il n'est que *doux*.

---

Du mot FOIBLE.

**F***oible*, qu'on prononce *faible*, & que plusieurs écrivent ainsi, est le contraire de *fort*, & non de *dur* & de *solide*. Il peut se dire de  
pres-

presque tous les Etres. Il reçoit souvent l'article *de* : le *fort* & le *faible* d'une épée ; *faible* de reins ; armée *faible* de cavalerie ; ouvrage philosophique *faible* de raisonnement , &c.

Le *faible* du cœur n'est point le *faible* de l'esprit ; le *faible* de l'ame n'est point celui du cœur. Une ame *faible* est sans ressort & sans action ; elle se laisse aller à ceux qui la gouvernent.

Un cœur *faible* s'amollit aisément , change facilement d'inclinations , ne résiste point à la séduction , à l'ascendant qu'on veut prendre sur lui , & peut subsister avec un esprit fort ; car on peut penser fortement , & agir faiblement. L'esprit *faible* reçoit les impressions sans les combattre , embrasse les opinions sans examen , s'effraye sans cause , tombe naturellement dans la superstition.

Un Ouvrage peut être *faible* par les pensées ou par le stile ; par les pensées , quand elles sont trop communes , ou , lorsqu'étant justes , elles ne sont pas assez approfondies ; par le stile , quand il est dépourvu d'images , de tours , de figures qui réveillent l'attention. Les Oraisons funèbres de *Mascaron* sont *faibles* , & son stile n'a point de vie , en comparaison de *Bossuet*.

Toute harangue est *faible* , quand elle n'est pas relevée par des tours ingénieux , & par des expressions énergiques ; mais un plaidoyer est *faible* , quand , avec tout le secours de l'éloquence , & toute la véhémence de l'action , il manque de raison. Nul ouvrage philosophique

n'est *faible*, malgré la faiblesse d'un stile lâche, quand le raisonnement est juste & profond. Une Tragédie est *faible*, quoique le stile en soit fort, quand l'intérêt n'est pas soutenu. La Comédie la mieux écrite est *faible*, si elle manque de ce que les Latins appelaient *vis comica*, la force comique : c'est ce que Césaire reproche à Térence ;

*Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis.*

C'est surtout en quoi a péché souvent la Comédie nommée *larmoyante*. Les vers *faibles* ne sont pas ceux qui pèchent contre les règles, mais contre le génie ; qui dans leur mécanique sont sans variété, sans choix de termes, sans heureuses inversions, & qui, dans leur poésie, conservent trop la simplicité de la prose. On ne peut mieux sentir cette différence, qu'en comparant les endroits que *Racine*, & *Campistron* son imitateur, ont traités.

### Du terme FORNICATION.

**L**E Dictionnaire de Trevoux dit que c'est un terme de Théologie. Il vient du mot Latin *foenix*, petites chambres voutées, dans lesquelles se tenaient les femmes publiques à Rome. On a employé ce terme pour signifier le commerce des personnes libres. Il n'est point d'usage dans la conversation, & n'est guères reçu aujourd'hui que dans le stile marotique.

La

## DU TERME, FORNICATION. 313

La décence l'a banni de la chaire. Les Casuistes en faisaient un grand usage, & le distinguaient en plusieurs espèces. On a traduit par le mot de *fornication*, les infidélités du peuple Juif pour des Dieux étrangers, parce que chez les Prophètes ces infidélités sont apellées *impuretés*, *souillures*. C'est par la même extention qu'on a dit que les Juifs avaient rendu aux faux Dieux un hommage *adultère*.

---

## *Du mot FORCE.*

**C**E mot a été transporté du simple au figuré. *Force* se dit de toutes les parties du corps qui sont en mouvement, en action; la *force* du cœur, que quelques-uns ont faite de quatre cent livres, & d'autres de trois onces; la *force* des viscères, des poumons, de la voix; à *force* de bras.

On dit par analogie, faire *force* de voiles, de rames; rassembler ses *forces*; connaître, mesurer ses *forces*; aller, entreprendre au-delà de ses *forces*; le travail de l'Encyclopédie est au-dessus des *forces* de ceux qui se sont déchaînés contre ce livre. On a long-tems apellé *forces*, de grands ciseaux; & c'est pourquoi dans les Etats de la Ligue, on fit une estampe de l'Ambassadeur d'Espagne, cherchant avec ses lunettes ses ciseaux qui étaient à terre, avec ce jeu de mots pour inscription: *J'ai perdu mes forces.*

Le



Le stile très-familier admet encore *force* : gens , *force* gibier , *force* fripons , *force* mauvais Critiques. On dit , à *force* de travailler , il s'est épuisé ; le fer s'affaiblit , à *force* de le polir.

La métaphore qui a transporté ce mot dans la Morale , en a fait une vertu cardinale. La *force* , en ce sens , est le courage de soutenir l'adversité , & d'entreprendre des choses vertueuses & difficiles , *animi fortitudo*.

La *force* de l'esprit est la pénétration & la profondeur , *ingenii vis*. La nature la donne comme celle du corps : le travail modéré les augmente , & le travail outré les diminue.

La *force* d'un raisonnement consiste dans une exposition claire , des preuves exposées dans leur jour , & une conclusion juste ; elle n'a point lieu dans les théorèmes mathématiques , parce qu'une démonstration ne peut recevoir plus ou moins d'évidence , plus ou moins de *force* ; elle peut seulement procéder par un chemin plus long ou plus court , plus simple , ou plus compliqué. La *force* du raisonnement a surtout lieu dans les questions problématiques. La *force* de l'éloquence n'est pas seulement une suite de raisonnemens justes & vigoureux , qui subsisteraient avec la sécheresse ; cette force demande de l'embonpoint , des images frappantes , des termes énergiques. Ainsi on a dit que les sermons de Bourdaloue avaient plus de *force* , ceux de Massillon plus de graces. Des vers peuvent avoir de la *force* , & manquer de toutes les autres beautés. La *force* d'un vers dans notre langue vient principalement de dire quelque chose dans chaque hémistiche :

Et

Et monté sur la faite, il aspire à descendre.

L'Eternel est son nom ; le Monde est son ouvrage.

Ces deux vers pleins de force & d'élégance, sont le meilleur modèle de la poésie.

La *force* dans la peinture est l'expression des muscles, que des touches ressenties font paraître en action sous la chair qui les couvre. Il y a trop de *force*, quand ces muscles sont trop prononcés. Les attitudes des combattans ont beaucoup de *force* dans les batailles de *Constantin*, dessinées par *Raphael* & par *Jules Romain*, & dans celles d'*Alexandre*, peintes par le *Brion*. La *force* outrée est dure dans la peinture, ampoulée dans la poésie.

Des Philosophes ont prétendu que la *force* est une qualité inhérente à la matière ; que chaque particule invisible, ou plutôt *monade*, est douée d'une *force* active : mais il est aussi difficile de démontrer cette assertion, qu'il le serait de prouver que la blancheur est une qualité inhérente à la matière, comme le dit le Dictionnaire de *Trévoux* à l'article *Inhérent*.

La *force* de tout animal a reçu son plus haut degré, quand l'animal a pris toute sa croissance ; elle décroît, quand les muscles ne reçoivent plus une nourriture égale ; & cette nourriture cesse d'être égale, quand les esprits animaux n'impriment plus à ces muscles le mouvement accoutumé. Il est si probable que ces esprits animaux sont du feu, que les vieillards manquent de mouvement, de *force*, à mesure qu'ils manquent de chaleur.

FROID.

## F R O I D.

*De ce qu'on entend par ce terme dans les Belles-Lettres & dans les beaux-Arts.*

ON dit qu'un morceau de poésie, d'éloquence, de musique, un tableau même est *froid*, quand on attend dans ces ouvrages une expression animée qu'on n'y trouve pas. Les autres Arts ne sont pas si susceptibles de ce défaut. Ainsi l'Architecture, la Géométrie, la Logique, la Métaphysique, tout ce qui a pour unique mérite la justesse, ne peut être ni échauffé, ni refroidi. Le tableau de la famille de *Darius* peint par *Mignard*, est très-*froid*, en comparaison du tableau de le *Brun*, parce qu'on ne trouve point dans les personnages de *Mignard*, cette même affliction que le *Brun* a si vivement exprimée sur le visage, & dans les attitudes des Princesses *Persanes*. Une statue même peut être *froide*. On doit voir la crainte & l'horreur dans les traits d'une *Andromède*, l'effort de tous les muscles, & une colère mêlée d'audace dans l'attitude & sur le front d'un *Hercule* qui soulève *Anthée*.

Dans la poésie, dans l'éloquence, les grands mouvemens des passions deviennent *froids*, quand ils sont exprimés en termes trop communs & dénués d'imagination. C'est ce qui fait que l'amour, qui est si vif dans *Racine*, est languissant dans *Campistron* son imitateur.

Les

Les sentimens qui échappent à une ame qui veut les cacher , demandent au contraire les expressions les plus simples. Rien n'est si vif , si animé que ces vers du Cid : *l'a, je ne te hais point . . . tu le dois . . . je ne puis*. Ce sentiment deviendrait *froid* , s'il était relevé par des termes étudiés.

C'est par cette raison que rien n'est si *froid* que le stile ampoulé. Un héros dans une tragédie dit qu'il a essuyé une tempête , qu'il a vû périr son ami dans cet orage. Il touche , il intéresse , s'il parle avec douleur de sa perte , s'il est plus occupé de son ami que de tout le reste. Il ne touche point , il devient *froid* , s'il fait une description de la tempête , s'il parle de *source de feu bouillonnant sur les eaux , & de la foudre qui gronde & qui frappe à sillons redoublés la terre & l'onde*. Ainsi le stile *froid* vient tantôt de la stérilité , tantôt de l'intempérance des idées , souvent d'une diction trop commune , quelquefois d'une diction trop recherchée.

L'Auteur qui n'est *froid* , que parce qu'il est vif à contre-tems , peut corriger ce défaut d'une imagination trop abondante. Mais celui qui est *froid* , parce qu'il manque d'ame , n'a pas de quoi se corriger. On peut modérer son feu ; on ne saurait en acquérir.

---

*Du mot* FRANCHISE.

**M**Ot qui donne toujours une idée de liberté dans quelque sens qu'on le prenne ; mot venu des Francs , qui étaient libres : il est si ancien , que lorsque le *Cid* assiégea & prit Tolède dans l'onzième siècle , on donna des *franchies* ou *franchises* aux Français qui étaient venus à cette expédition , & qui s'établirent à Tolède. Toutes les villes murées avaient des *franchises* , des libertés , des privilèges jusques dans la plus grande anarchie du pouvoir féodal. Dans tous les pays d'Etats , le Souverain jurait à son avènement de garder leurs *franchises*.

Ce nom , qui a été donné généralement aux droits des peuples , aux immunités , aux asyles , a été plus particulièrement affecté aux quartiers des Ambassadeurs à Rome. C'était un terrain autour des palais ; & ce terrain était plus ou moins grand , selon la volonté de l'Ambassadeur. Tout ce terrain était un asyle aux criminels ; on ne pouvait les y pour suivre. Cette *franchise* fut restreinte sous *Innocent XI.* à l'enceinte des palais. Les églises & les couvents en Italie ont la même *franchise* , & ne l'ont point dans les autres Etats. Il y a dans Paris plusieurs lieux de *franchise* , ou les débiteurs ne peuvent être saisis pour leurs dettes par la Justice ordinaire , & ou les ouvriers peuvent exercer leurs métiers sans être passés maîtres. Les ouvriers ont cette  
fran-



*franchise* dans le fauxbourg S. Antoine ; mais ce n'est pas un asyle comme le Temple.

Cette *franchise*, qui exprime ordinairement la liberté d'une nation, d'une ville, d'un corps, a bientôt après signifié la *liberté* d'un discours, d'un conseil qu'on donne, d'un procédé dans une affaire : mais il y a une grande nuance entre *parler avec franchise*, & *parler avec liberté*. Dans un discours à son supérieur, la liberté est une hardiesse ou mesurée, ou trop forte ; la *franchise* se tient plus dans les justes bornes, & est accompagnée de candeur. Dire son avis avec liberté, c'est ne pas craindre ; le dire avec *franchise*, c'est se conduire ouvertement & noblement. Parler avec trop de liberté, c'est marquer de l'audace ; parler avec trop de *franchise*, c'est trop ouvrir son cœur.

### Du mot FRANÇOIS.

ON prononce aujourd'hui *Français*, & quelques auteurs l'écrivent de même ; ils en donnent pour raison qu'il faut distinguer *François* qui signifie une Nation, de *François* qui est un nom propre, comme S. François ou François Premier.

Toutes les nations adoucissent à la longue la prononciation des mots qui sont le plus en usage ; c'est ce que les Grecs appelaient *Euphonie*. On prononçait la diphtongue *oi* rudement, au commencement du seizième siècle. La Cour de  
*Fran.*

*François I.* adoucit la langue comme les esprits : de-là vient qu'on ne dit plus *François* par un o , mais *Français* ; qu'on dit , il *aimait* , il *croyait* , & non pas il *aimoit* , il *croyoit* , &c.

Les *Français* avaient d'abord été nommés *Franks* ; & il est à remarquer que presque toutes les nations de l'Europe accourcissaient les noms, que nous allongeons aujourd'hui. Les Gaulois s'appelaient *Welchs* , nom que le peuple donne encore aux *Français* dans presque toute l'Allemagne , & il est indubitable que les *Welchs* d'Angleterre , que nous nommons *Galois* , sont une Colonie des Gaulois.

Lorsque les *Franks* s'établirent dans le pays des premiers *Welchs* , que les Romains appelaient *Gallia* , la nation se trouva composée des anciens Celtes ou Gaulois subjugués par *César* , des familles Romaines qui s'y étaient établies , des Germains qui y avaient déjà fait des émigrations , & enfin des *Franks* qui se rendirent maîtres du pays sous leur Chef *Clovis*. Tant que la Monarchie qui réunit la Gaule & la Germanie subsista , tous les peuples depuis la source du *Wefer* jusqu'aux mers des Gaules , portèrent le nom de *Franks*. Mais lorsqu'en 843 , au Congrès de Verdun , sous *Charles le Chauve* , la Germanie & la Gaule furent séparées , le nom de *Franks* resta aux peuples de la France Occidentale , qui retint seule le nom de *France*.

On ne connut guères le nom de *Français* que vers le dixième siècle. Le fond de la nation est de familles Gauloises , & le caractère des anciens Gaulois a toujours subsisté.

En

En effet, chaque peuple a son caractère comme chaque homme, & ce caractère général est formé de toutes les ressemblances que la nature & l'habitude ont mises entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les distinguent. Ainsi le caractère, le génie, l'esprit *Français*, résultent de ce que les différentes provinces de ce Royaume ont entre elles de semblable. Les peuples de la Guyenne & ceux de la Normandie diffèrent beaucoup : cependant on reconnaît en eux le génie *Français*, qui forme une nation de ces différentes provinces, & qui les distingue au premier coup d'œil, des Italiens & des Allemands. Le climat & le sol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux & aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du Gouvernement, de la Religion, de l'éducation s'altèrent. C'est là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère & ont conservé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la Terre, n'est plus reconnaissable aujourd'hui sous un gouvernement Sacerdotal : mais le fond de son ancienne grandeur d'ame subsiste encore, quoique caché sous la faiblesse.

Le gouvernement barbare des Turcs a éniervé de même les Egyptiens & les Grecs, sans avoir pu détruire le fond du caractère & la trempe de l'esprit de ces peuples.

Le fond du *Français* est tel aujourd'hui, que César a peint le Gaulois, prompt à se résoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, se rebutant aisément. César, Agathias, & d'autres,

disent que de tous les Barbares, le Gaulois était le plus poli. Il est encore, dans le tems le plus civilisé, le modele de la politesse de ses voisins.

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la Marine : les peuples de la Guyenne composerent toujours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois & de Tours ne sont pas, dit le Tasse,

. . . *Gente robusta, e faticosa.*

*La terra molle, e lieta, e dilettofa*

*Simili a se gli abitator, produce.*

Mais comment concilier le caractère des Parisiens de nos jours, avec celui que l'Empereur Julien, le premier des Princes & des hommes après Marc-Aurèle, donne aux Parisiens de son tems ? *J'aime ce Peuple*, dit-il dans son *Misopogon*, *parce qu'il est sérieux & sévère comme moi.* Ce sérieux qui semble banni aujourd'hui d'une Ville immense, devenue le centre des plaisirs, devait régner dans une ville alors petite, dénuée d'amusemens : l'esprit des Parisiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oisiveté, qui ne peut s'occuper que des plaisirs & des arts, & non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a passé des fureurs qui le caractérisèrent du tems du Roi Jean, de Charles VI, de Charles IX, de Henri III, & de Henri IV. même, à cette douce facilité de mœurs que l'Europe

rope chérit en lui ? C'est que les orages du Gouvernement & ceux de la Religion poussèrent la vivacité des esprits aux emportemens de la faction & du fanatisme ; & que cette même vivacité , qui subsistera toujours , n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la société. Le Parisien est impétueux dans ses plaisirs , comme il le fut autrefois dans ses fureurs. Le fond du caractère , qu'il tient du climat , est toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé si long tems , ce n'est pas qu'il ait un autre esprit , puisqu'il n'a point d'autres organes ; mais c'est qu'il a eu plus de secours ; & ces secours il ne se les est pas donnés lui-même , comme les Grecs & les Florentins , chez qui les arts sont nés comme des fruits naturels de leur terroir : le Français les a reçus d'ailleurs ; mais il a cultivé heureusement ces plantes étrangères ; & ayant tout adopté chez lui , il a presque tout perfectionné.

Le gouvernement des Français fut d'abord celui de tous les peuples du Nord : tout se régloit dans les assemblées générales de la nation : les Rois étaient les Chefs de ces assemblées ; & ce fut presque la seule administration des Français dans les deux premières races , jusqu'à *Charles le Simple*.

Lorsque la Monarchie fut démembrée dans la décadence de la race *Carlovingienne* , lorsque le Royaume d'*Arles* s'éleva , & que les provinces furent occupées par des Vassaux peu dépendans de la Couronne , le nom de Français fut plus restreint ; sous *Hugues - Capet* , *Robert* ,



*Henri & Philippe*, on n'appella *Français* que les peuples en deçà de la Loire. On vit alors une grande diversité dans les mœurs, comme dans les loix des provinces demeurées à la Couronne de France. Les Seigneurs particuliers qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces, introduisirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux États. Un Breton, un habitant de Flandres, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère, qu'ils tiennent du sol & du climat : mais alors ils n'avaient entr'eux presque rien de semblable.

Ce n'est gueres que depuis *François I*, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs & dans les usages. La Cour ne commença que dans ce tems à servir de modele aux Provinces réunies ; mais en général, l'impétuosité dans la guerre, & le peu de discipline, furent toujours le caractère dominant de la nation.

La galanterie & la politesse commencèrent à distinguer les *Français* sous *François I*. Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de *François II*. Cependant au milieu de ces horreurs, il y avait toujours à la Cour une politesse que les Allemands & les Anglais s'efforçaient d'imiter. On était déjà jaloux des Français dans le reste de l'Europe, en cherchant à leur ressembler. Un personnage d'une comédie de *Shakespear* dit, qu'à toute force on peut être poli, sans avoir été à la Cour de France.

Quoique la nation ait été taxée de légèreté par *César* & par tous les peuples voisins, cependant ce Royaume si longtems démembré,  
&

& si souvent prêt à succomber, s'est réuni & soutenu principalement par la sagesse des négociations, l'adresse & la patience. La Bretagne n'a été réunie au Royaume, que par un mariage; la Bourgogne, par droit de mouvance, & par l'habileté de *Louis XI*; le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le Comté de Toulouse, par un accord soutenu d'une armée; la Provence, par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alsace; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chassés de France autrefois, malgré les victoires les plus signalées; parce que les Rois de France ont su temporiser & profiter de toutes les occasions favorables. Tout cela prouve que si la jeunesse Française est légère, les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent, ont toujours été très-sages: encore aujourd'hui la Magistrature, en général, a des mœurs sévères, comme le rapporte *Aurelien*. Si les premiers succès en Italie du tems de *Charles VIII*, furent dûs à l'impétuosité guerrière de la nation, les disgraces qui les suivirent vinrent de l'aveuglement d'une Cour qui n'était composée que de jeunes gens. *François I.* ne fut malheureux que dans sa jeunesse, lorsque tout était gouverné par des Favoris de son âge, & il rendit son Royaume florissant dans un âge plus avancé.

Les Français se servirent toujours des mêmes armes que leurs voisins, & eurent à peu près la même discipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'usage de la lance

& des piques. La bataille d'Yvri commença à décrier l'usage des lances, qui fut bientôt aboli; & sous *Louis XIV*, les piques ont été hors d'usage. Ils portèrent des tuniques & des robes jusqu'au seizième siècle. Ils quittèrent sous *Louis le jeune* l'usage de laisser croître la barbe, & le reprirent sous *François I*, & on ne commença à se raser entièrement que sous *Louis XIV*. Les habillemens changèrent toujours, & les Français au bout de chaque siècle, pouvaient prendre les portraits de leurs ayeux pour des portraits étrangers.

La langue Française ne commença à prendre quelque forme, que vers le dixième siècle; elle naquit des ruines du Latin & du Celte, mêlée de quelques mots Tudesques. Ce langage était d'abord le *Romanum rusticum*, le Romain rustique; & la langue Tudesque fut la langue de la Cour, jusqu'au tems de *Charles le Chauve*; le Tudesque demeura la seule langue de l'Allemagne, après la grande époque du partage en 843. Le Romain rustique, la langue Romance prévalut dans la France occidentale; le peuple du Pays de Vaud, du Valais, de la Vallée d'Engadina & quelques autres cantons, conservent encore aujourd'hui des vestiges manifestes de cet Idiome.

A la fin du dixième siècle, le Français se forma; on écrivit en Français au commencement du onzième; mais ce Français tenait encore plus du Romain rustique, que du Français d'aujourd'hui. Le Roman de *Philomena* écrit au dixième siècle en Romain rustique, n'est pas dans  
une

une langue fort différente des loix Normandes. On voit encore les origines Celtes, Latines & Allemandes. Les mots qui signifient les parties du corps humain, ou des choses d'un usage journalier, & qui n'ont rien de commun avec le Latin ou l'Allemand, sont de l'ancien Gaulois ou Celte; comme *tête*, *jambe*, *fabre*, *pointe*, *aller*, *parler*, *écouter*, *regarder*, *aboyer*, *crier*, *continue*, *ensemble*, & plusieurs autres de cette espèce. La plupart des termes de guerre étaient Francs ou Allemands, *Marche*, *Halte*, *Maréchal*, *Bivouac*, *Reitre*, *Lausquenet*. Presque tout le reste est Latin; & les mots Latins furent tous abrégés, selon l'usage & le génie des nations du Nord: ainsi de *Palatium*, Palais; de *Lupus*, Loup; d'*Auguste*, Août; de *Junius*, Juin; d'*Unc-tus*, Oint; de *Purpura*, pourpre; de *Pretium*, Prix, &c. . . . A peine restait-il quelques vestiges de la langue Grecque, qu'on avait si longtems parlée à Marseille.

On commença au douzième siècle à introduire dans la langue quelques termes de la philosophie d'*Aristote*; & vers le seizième, on exprima par des termes Grecs toutes les parties du corps humain, leurs maladies, leurs remèdes: de-là les mots de *cardiaque*, *céphalique*, *podagre*, *apoplectique*, *astmatique*, *iliaque*, *empieine*, & tant d'autres. Quoique la langue s'enrichit alors du Grec, & que depuis *Charles VIII*, elle tirât beaucoup de secours de l'Italien, déjà perfectionné, cependant elle n'avait pas pris encore une consistance régulière. *François I.* abolit l'ancien usage de plaider, de ju-

ger, de contracter en Latin, usage qui attestait la barbarie d'une langue dont on n'osait se servir dans les actes publics; usage pernicieux aux citoyens, dont le sort était réglé dans une langue qu'ils n'entendaient pas. On fut alors obligé de cultiver le *Français*; mais la langue n'était ni noble, ni régulière. La Syntaxe était abandonnée au caprice. Le génie de la conversation étant tourné à la plaisanterie, la langue devint très-féconde en expressions burlesques & naïves, & très-stérile en termes nobles & harmonieux: de-là vient que dans les dictionnaires de rimes on trouve vingt termes convenables à la poésie comique, pour un d'un usage plus relevé; & c'est encore une raison pour laquelle *Marot* ne réussit jamais dans le stile sérieux, & qu'*Amiot* ne put rendre qu'avec naïveté l'élégance de *Plutarque*.

Le *Français* acquit de la vigueur sous la plume de *Montagne*; mais il n'eut point encore d'élévation & d'harmonie. *Ronsard* gâta la langue en transportant dans la poésie Française les composés Grecs dont se servaient les Philosophes & les Médecins. *Malherbe* répara un peu le tort de *Ronsard*. La langue devint plus noble & plus harmonieuse par l'établissement de l'Académie Française, & acquit enfin dans le siècle de *Louis XIV*, la perfection où elle pouvait être portée dans tous les genres.

Le génie de cette langue est la clarté & l'ordre: car chaque langue a son génie, & ce génie consiste dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins, heureusement,



ment, d'employer ou de rejeter les tours familiers aux autres langues. Le Français n'ayant point de déclinaisons, & étant toujours asservi aux articles, ne peut adopter les inversions Grecques & Latines; il oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une seule manière, *Plancus a pris soin des affaires de César*; voilà le seul arrangement qu'on puisse donner à ces paroles: exprimez cette phrase en Latin, *Res Caesaris Plancus diligenter curavit*; on peut arranger ces mots de cent-vingt manières, sans faire tort au sens & sans gêner la langue. Les verbes auxiliaires qui allongent & qui énervent les phrases dans les langues modernes, rendent encore la langue Française peu propre pour le stile lapidaire. Les verbes auxiliaires, ses pronoms, ses articles, son manque de participes déclinaibles, & enfin sa marche uniforme, nuisent au grand enthousiasme de la poésie: elle a moins de ressources en ce genre que l'Italien & l'Anglais; mais cette gêne & cet esclavage même la rendent plus propre à la tragédie & à la comédie, qu'aucune langue de l'Europe. L'ordre naturel dans lequel on est obligé d'exprimer ses pensées & de construire ses phrases, répand dans cette langue une douceur & une facilité qui plait à tous les peuples; & le génie de la nation se mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agréablement écrits, qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté & la douceur de la société n'ayant été longtems connues qu'en France, le langage

en a reçu une délicatesse d'expression , & une finesse pleine de naturel qui ne se trouvent guère ailleurs. On a quelquefois outré cette finesse ; mais les gens de goût ont su toujours la réduire dans de justes bornes.

Plusieurs personnes ont cru que la langue Française s'était apauvrie depuis le tems d'*Amiot* & de *Montagne* : en effet , on trouve dans ces auteurs plusieurs expressions qui ne sont plus recevables ; mais ce sont , pour la plupart , des termes familiers , auxquels on a substitué des équivalens. Elle s'est enrichie de quantité de termes nobles & énergiques ; & sans parler ici de l'éloquence des choses , elle a acquis l'éloquence des paroles. C'est dans le siècle de *Louis XIV* , comme on l'a dit , que cette éloquence a eu son plus grand éclat , & que la langue a été fixée. Quelques changemens que le tems & le caprice lui préparent , les bons Auteurs du dix-septième & du dix-huitième siècle serviront toujours de modèle.

On ne devait pas attendre que le Français dût se distinguer dans la Philosophie. Un Gouvernement longtems Gothique étouffa toute lumière pendant plus de douze cent ans ; & des maîtres d'erreurs , payés pour abrutir la nature humaine , épaisirent encor les ténèbres. Cependant aujourd'hui , il y a plus de philosophes dans Paris que dans aucune ville de la Terre , & peut-être que dans toutes les villes ensemble , excepté Londres. Cet esprit de raison pénètre même dans les Provinces. Enfin , le génie Français est peut-être égal aujourd'hui à celui des  
An-

Anglais en Philosophie; peut-être supérieur à tous les autres peuples, depuis quatre-vingt ans, dans la littérature; & le premier, sans doute, pour les douceurs de la société, pour cette politesse si aïtée, si naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité*.

---

### *Du mot G A L A N T.*

CE mot vient de *gal*, qui d'abord signifia *gaieté & réjouissance*, ainsi qu'on le voit dans *Alain Chartier* & dans *Froissard*: on trouve même dans le *Roman de la Rose*, *galandé*, pour signifier, *orné, paré*.

La Belle fut bien atornée,  
Et d'un filer d'or *galandée*.

Il est probable que le *gala* des Italiens & le *galan* des Espagnols, sont dérivés du mot *gal*, qui paraît ordinairement Celtique; de-là se forma insensiblement *galant*, qui signifie *un homme empressé à plaire*. Ce mot reçut une signification plus noble dans les tems de Chevalerie, où ce desir de plaire se signalait par des combats. *Se conduire galamment, se tirer d'affaire galamment*, veut même encore dire, *se conduire en homme de cœur*. Un *galant homme*, chez les Anglais, signifie un *homme de courage*: en France, il veut dire de plus, *un homme à nobles procédés*. Un *homme galant* est toute autre chose qu'un *galant homme*; celui-ci tient plus de l'honnête

nête homme, celui-là se rapproche plus du petit-maitre, de l'homme à bonnes fortunes. *Etre galant*, en général, c'est chercher à plaire par des soins agréables, par des empressemens flatteurs. *Il a été très galant avec ces Dames*, veut dire seulement, *il a montré quelque chose de plus que de la politesse* : mais *être le galant d'une Dame*, a une signification plus forte ; cela signifie *être son amant* : ce mot n'est presque plus d'usage que dans les vers familiers. Un *galant* est non-seulement un homme à bonnes fortunes, mais ce mot porte avec soi quelque idée de hardiesse, & même d'effronterie : c'est en ce sens que la Fontaine a dit :

Mais un *galant* chercheur de pucelage.

Ainsi le même mot se prend en plusieurs sens. Il en est de même de *galanterie*, qui signifie tantôt *coquetterie* dans l'esprit, paroles flatteuses, tantôt présent de petits bijoux, tantôt intrigue avec une femme ou plusieurs ; & même, depuis peu, il a signifié ironiquement, *faux de Vénus* : ainsi, *dire des galanteries, donner des galanteries, avoir des galanteries, attraper une galanterie*, sont des choses toutes différentes. Presque tous les termes qui entrent fréquemment dans la conversation, reçoivent ainsi beaucoup de nuances qu'il est difficile de démêler : les mots techniques ont une signification plus précise & moins arbitraire.

*Du mot GARANT.*

**G**arant, est celui qui se rend responsable de quelque chose envers quelqu'un, & qui est obligé de l'en faire jouir. Le mot *Garant* vient du Celte & du Tudesque *Warrant*. Nous avons changé en *G* tous les doubles *W* des termes que nous avons conservés de ces anciens langages. *Warrant* signifie encore, chez la plupart des nations du Nord, *assurance*, *garantie*; & c'est en ce sens qu'il veut dire en Anglais, *Edit du Roi*, comme signifiant *promesse du Roi*. Lorsque, dans le moyen age, les Rois faisaient des traités, ils étaient *garantis* de part & d'autre par plusieurs Chevaliers, qui juraient de faire observer le traité, & même qui le signaient, lorsque par hazard ils savaient écrire. Quand l'Empereur *Frederic Barberousse* céda tant de droits au Pape *Alexandre III*, dans le célèbre congrès de Venise en 1117, l'Empereur mit son sceau à l'instrument que le Pape & les Cardinaux signèrent. Douze Princes de l'Empire garantirent le traité par un serment sur l'Evangile; mais aucun d'eux ne signa. Il n'est point dit que le Doge de Venise *garantit* cette paix, qui se fit dans son palais.

Lorsque *Philippe-Auguste* conclut la paix en 1200 avec *Jean*, Roi d'Angleterre, les principaux Barons de France & ceux de Normandie, en jurèrent l'observation, comme cautions, comme parties *garantis*. Les Français firent serment



ment de combattre le Roi de France, s'il manquait à sa parole, & les Normands de combattre leur Souverain, s'il ne tenait pas la sienne.

Un Connétable de *Montmorenci* ayant traité avec un Comte de la *Marche* en 1227, pendant la minorité de *Louis IX*, jura l'observation du traité sur l'ame du Roi.

L'usage de garantir les Etats d'un tiers, était très-ancien sous un nom différent. Les Romains garantirent ainsi les possessions de plusieurs Princes d'Asie & d'Afrique, en les prenant sous leur protection, en attendant qu'ils s'emparaissent des terres protégées.

On doit regarder comme une *garantie* réciproque, l'alliance ancienne de la France & de la Castille de Roi à Roi, de Royaume à Royaume, & d'homme à homme.

On ne voit guères de traités où la *garantie* des Etats d'un tiers soit expressément stipulée, avant celui que la médiation de *Henri IV*. fit conclurre entre l'Espagne & les Etats Généraux en 1609. Il obtint que le Roi d'Espagne *Philippe III*. reconnût les Provinces Unies pour libres & souveraines. Il signa, & fit même signer au Roi d'Espagne la *garantie* de cette Souveraineté des sept Provinces, & la République reconnut qu'elle lui devait sa liberté. C'est surtout dans nos derniers tems que les traités de *garantie* ont été plus fréquens. Malheureusement ces *garanties* ont quelquefois produit des ruptures & des guerres; & on a reconnu que la force est le meilleur *garant* qu'on puisse avoir.

## DE LA GAZETTE.

**R**elation des affaires publiques. Ce fut au commencement du dix-septième siècle que cet usage utile fut inventé à Venise, dans le tems que l'Italie était encore le centre des négociations de l'Europe, & que Venise était toujours l'asyle de la liberté. On appella ces feuilles, qu'on donnait une fois par semaine, *Gazettes*, du nom de *Gazetta*, petite monnoie revenant à un de nos demi-sols, qui avait cours alors à Venise. Cet exemple fut ensuite imité dans toutes les grandes villes de l'Europe.

De tels Journaux étaient établis à la Chine de tems immémorial; on y imprime tous les jours la *Gazette* de l'Empire, par ordre de la Cour. Si cette *Gazette* est vraie, il est à croire que toutes les vérités n'y sont pas; aussi ne doivent-elles pas y être.

Le Médecin *Théophraste Renaudot* donna en France les premières *Gazettes* en 1631, & il en eut le privilège, qui a été longtems un patrimoine de sa famille. Ce privilège est devenu un objet important dans Amsterdam; & la plupart des *Gazettes* des Provinces-Unies sont encore un revenu pour plusieurs familles de Magistrats, qui payent les écrivains. La seule ville de Londres a plus de douze *Gazettes* par semaine. On ne peut les imprimer que sur du papier timbré; ce qui n'est pas une taxe indifférente pour l'Etat.

Le

Les *Gazettes* de la Chine ne regardent que cet Empire ; celles de l'Europe embrassent l'Univers. Quoiqu'elles soient souvent remplies de fausses nouvelles , elles peuvent cependant fournir de bons matériaux pour l'histoire ; parce que d'ordinaire les erreurs d'une *Gazette* sont rectifiées par les suivantes , & qu'on y trouve presque toutes les pièces authentiques , que les Souverains mêmes y font insérer. Les *Gazettes* de France ont toujours été revues par le Ministère. C'est pourquoi les auteurs ont toujours employé certaines formules , qui ne paraissent pas être dans les bien-séances de la société , en ne donnant le titre de *Monsieur* qu'à certaines personnes , & celui de *Sieur* aux autres ; les auteurs ont oublié qu'ils ne parlaient pas au nom du Roi. Ces Journaux publics n'ont d'ailleurs été jamais souillés par la médisance , & ont été toujours assez correctement écrits.

Il n'en est pas de même des *Gazettes* étrangères ; celles de Londres , excepté celles de la Cour , sont souvent remplies de cette indécence que la liberté de la Nation autorise. Les *Gazettes* Françaises faites en ce pays , ont été rarement écrites avec pureté , & n'ont pas peu servi quelquefois à corrompre la langue. Un des grands défauts qui s'y sont glissés , c'est que les Auteurs en voyant la teneur des Arrêts de France , qui s'expriment suivant les anciennes formules , ont cru que ces formules étaient conformes à notre syntaxe , & ils les ont imitées dans leur narration ; c'est comme si un Historien Romain eût employé le stile  
de

de la Loi des douze tables. Ce n'est que dans le stile des Loix qu'il est permis de dire, *le Roi aurait reconnu, le Roi aurait établi une Loterie* : mais il faut que le *Gazetier* dise, *nous aprenons que le Roi a établi, & non pas aurait établi une Loterie, &c. . . nous aprenons que les Français ont pris Minorque, & non pas auraient pris Minorque*. Le stile de ces Ecrits doit être de la plus grande simplicité ; les épithètes y sont ridicules. Si le Parlement a une audience du Roi, il ne faut pas dire, *cet auguste Corps a eu une audience du Roi, ces Peres de la Patrie sont venus à cinq heures précises*. On ne doit jamais prodiguer ces titres ; il ne faut les donner que dans les occasions où ils sont nécessaires. *Son Altesse dîna avec Sa Majesté, & Sa Majesté mena ensuite Son Altesse à la Comédie ; après quoi Son Altesse joua avec Sa Majesté ; & les autres AltesSES & leurs Excellences Messieurs les Ambassadeurs assijerent au repas que Sa Majesté donna à leurs AltesSES*. C'est une affectation servile qu'il faut éviter. Il n'est pas nécessaire de dire que les termes injurieux ne doivent jamais être employés sous quelque prétexte que ce puisse être.

A l'imitation des *Gazettes* politiques, on commença en France à imprimer des *Gazettes* littéraires en 1665 ; car les premiers Journaux ne furent en effet que de simples annonces des nouveaux imprimés en Europe ; bientôt après on y joignit une critique raisonnée. Elle déplut à plusieurs Auteurs, tou-

te modérée qu'elle était. Nous ne voulons point anticiper ici l'article *Journal* ; nous ne parlerons que de ces *Gazettes* littéraires , dont on surchargea le Public , qui avait déjà de nombreux Journaux de tous les Pays de l'Europe , où les sciences sont cultivées. Ces *Gazettes* parurent vers l'an 1723. à Paris sous plusieurs noms différens : *Nouvelliste du Parnasse* : *Observations sur les écrits modernes* &c. La plupart ont été faites uniquement pour gagner de l'argent ; & comme on n'en gagne point à louer des Auteurs , la satire fit d'ordinaire le fond de ces écrits. On y mêla souvent des personnalités odieuses ; la malignité en procura le débit : mais la raison & le bon goût qui prévalent toujours à la longue , les firent tomber dans le mépris & dans l'oubli.

---

### DU GENRE DE STYLE.

Comme le genre d'exécution que doit employer tout Artiste dépend de l'objet qu'il traite , comme le genre de *Poussin* n'est point celui de *Teniers* , ni l'architecture d'un temple celle d'une maison commune , ni la musique d'un Opéra-tragédie celle d'un Opera-bouffon ; aussi chaque genre d'écrire a son stile propre en prose & en vers. On fait assez que le stile de l'Histoire n'est pas celui d'une Oraison funèbre ; qu'une dépêche d'Ambassadeur ne doit pas être écrite comme un Sermon ; que la Comédie



médie ne doit point se servir des tours hardis de l'Ode, des expressions pathétiques de la Tragédie, ni des métaphores & des comparaisons de l'Epopée.

Chaque *genre* a ses nuances différentes : on peut au fond les réduire à deux, le simple & le relevé. Ces deux genres, qui en embrassent tant d'autres, ont des beautés nécessaires qui leur sont également communes; ces beautés sont la justesse des idées, leur convenance, l'élégance, la propriété des expressions, la pureté du langage. Tout Ecrit de quelque nature qu'il soit, exige ces qualités; les différences consistent dans les idées propres à chaque sujet, dans les figures, dans les tropes; ainsi un personnage de Comédie n'aura ni idées sublimes, ni idées philosophiques; un Berger n'aura point les idées d'un Conquérant; une Epître didactique ne respirera point la passion; & dans aucun de ces Ecrits, on n'emploiera ni métaphores hardies, ni exclamations pathétiques, ni expressions véhémentes.

Entre le simple & le sublime, il y a plusieurs nuances; & c'est l'art de les assortir, qui contribue à la perfection de l'Eloquence & de la Poésie : c'est par cet art que *l'Virgile* s'est élevé quelquefois dans l'Eglogue; ce vers,

*Ut vidi ! ut perii ! ut me malus abtulit error !*

ferait aussi beau dans la bouche de *Didon*, que dans celle d'un berger; parce qu'il est naturel, vrai & élégant, & que le sentiment qu'il

renferme , convient à toutes sortes d'états ; mais ce vers ,

*Castaneæque nuces mea quas Amarillis amabat ,*

ne conviendrait pas à un personnage héroïque , parce qu'il a pour objet une chose trop petite pour un Héros.

Nous n'entendons point par *petit* , ce qui est bas & grossier ; car le bas & le grossier n'est point un genre , c'est un défaut.

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit se permettre le mélange des stiles , & quand on doit se le défendre. La tragédie peut s'abaisser , elle le doit même ; la simplicité relève souvent la grandeur , selon le précepte d'*Horace* :

*Et tragicus plerumque dolet sermone pedesiri.*

Ainsi ces deux beaux vers de *Titus* , si naturels & si tendres ,

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois ,

Et crois toujours la voir pour la première fois ,

ne seraient point du tout déplacés dans le haut comique ; mais ce vers d'*Antiochus* ,

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !

ne pourrait convenir à un Amant dans une Comédie , parce que cette belle expression figurée *dans l'Orient désert* , est d'un genre trop relevé pour la simplicité des brodequins. Nous avons remarqué déjà au mot *Esprit* , qu'un Auteur

teur qui a écrit sur la Physique, & qui prétend qu'il y a eu un *Hercule* Physicien, ajoute qu'on ne pouvait résister à un Philosophe de cette force. Un autre qui vient d'écrire un petit livre, ( lequel il suppose être physique & moral, ) contre l'utilité de l'inoculation, dit que si on met en usage la petite verole artificielle, la mort serait bien attrapée.

Ce défaut vient d'une affectation ridicule ; il en est un autre qui n'est que l'effet de la négligence, c'est de mêler au stile simple & noble qu'exige l'Histoire, ces termes populaires, ces expressions triviales que la bienséance réprouve. On trouve trop souvent dans *Mezeray*, & même dans *Daniel*, qui ayant écrit longtems après lui, devrait être plus correct ; qu'un Général sur ces entrefaites se mit aux trousses de l'ennemi, qu'il suivit sa pointe, qu'il le battit à plate couture. On ne voit point de pareille bassesse de stile dans *Tite-Live*, dans *Tacite*, dans *Guichardin*, dans *Clarendon*.

Remarquons ici qu'un Auteur qui s'est fait un genre de stile, peut rarement le changer quand il change d'objet. *La Fontaine* dans ses Opéra employe le même genre qui lui est si naturel dans ses Contes & dans ses Fables. *Benferade* mit dans sa traduction des Métamorphoses d'*Ovide* le genre de plaisanterie qui l'avait fait réussir dans des Madrigaux. La perfection consisterait à savoir assortir toujours son stile à la matiere qu'on traite ; mais qui peut être le maître de son habitude, & ployer son génie à son gré ?

---

*GENS DE LETTRES.*

C E mot répond précisément à celui de *Grammairien*. Chez les Grecs & les Romains, on entendait par *Grammairien*, non-seulement un homme versé dans la Grammaire proprement dite, qui est la base de toutes les connaissances ; mais un homme qui n'était pas étranger dans la Géométrie, dans la Philosophie, dans l'Histoire générale & particulière, qui sur-tout faisait son étude de la Poésie & de l'Eloquence ; c'est ce que sont nos gens de Lettres d'aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui, avec peu de connaissances, ne cultive qu'un seul genre. Celui qui n'ayant lu que des Romans, ne fera que des Romans, celui qui sans aucune littérature aura composé au hazard quelques pièces de théâtre, qui dépourvu de science aura fait quelques Sermons, ne sera pas compté parmi les *gens de Lettres*. Ce titre a, de nos jours, encore plus d'étendue que le mot *Grammairien* n'en aurait chez les Grecs & chez les Latins. Les Grecs se contentaient de leur Langue, les Romains n'apprenaient que le Grec ; aujourd'hui *l'homme de Lettres* ajoute souvent à l'étude du Grec & du Latin, celle de l'Italien, de l'Espagnol & sur-tout de l'Anglais. La carrière de l'Histoire est cent fois plus immense qu'elle ne l'était pour les Anciens ; & l'Histoire naturelle s'est accrue à proportion de celle des Peuples. On n'exige pas

pas qu'un *homme de Lettres* aprofondisse toutes ces matières ; la science universelle n'est plus à la portée de l'homme : mais les véritables *gens de Lettres* se mettent en état de porter leurs pas dans ces différens terrains , s'ils ne peuvent les cultiver tous.

Autrefois dans le seizième siècle , & bien avant dans le dix - septième , les Littérateurs s'occupaient beaucoup de la critique grammaticale des Auteurs Grecs & Latins ; & c'est à leurs travaux que nous devons les Dictionnaires , les Editions correctes , les Commentaires des chefs - d'œuvre de l'Antiquité ; aujourd'hui cette critique est moins nécessaire , & l'esprit philosophique lui a succédé ; c'est cet esprit philosophique qui semble constituer le caractère des *gens de Lettres* ; & quand il se joint au bon goût , il forme un Littérateur accompli.

C'est un des grands avantages de notre siècle , que ce nombre d'hommes instruits qui passent des épines des Mathématiques aux fleurs de la Poésie , & qui jugent également bien d'un livre de Métaphysique & d'une pièce de Théâtre. L'esprit du siècle les a rendus pour la plupart aussi propres pour le Monde que pour le Cabinet ; & c'est en quoi ils sont fort supérieurs à ceux des siècles précédens. Ils furent écartés de la société jusqu'au tems de *Balsac* & de *Voiture* ; ils en ont fait depuis une partie devenue nécessaire. Cette raison aprofondie & épurée que plusieurs ont répandue dans leurs conversations , a contribué beaucoup à instrui-



re & à polir la Nation : leur critique ne s'est plus consumée sur des mots Grecs & Latins ; mais appuyée d'une saine Philosophie , elle a détruit tous les préjugés dont la société était infectée : prédictions des Astrologues , divinations des Magiciens , sortilèges de toutes especes , faux prestiges , faux merveilleux , usages superstitieux. Ils ont relégué dans les Ecoles mille disputes puériles , qui étaient autrefois dangereuses , & qu'ils ont rendues méprisables : par-là ils ont en effet servi l'Etat. On est quelquefois étonné que ce qui bouleversait autrefois le Monde , ne le trouble plus aujourd'hui ; c'est aux véritables gens de Lettres qu'on en est redevable.

Ils ont d'ordinaire plus d'indépendance dans l'esprit que les autres hommes ; & ceux qui sont nés sans fortune trouvent aisément dans les fondations de *Louis XIV.* de quoi affermir en eux cette indépendance. On ne voit point , comme autrefois , de ces Epitres dédicatoires que l'intérêt & la bassesse offraient à la vanité.

Un *Homme de Lettres* n'est pas ce qu'on appelle un *Bel-Esprit* : le bel-esprit seul suppose moins de culture , moins d'étude , & n'exige nulle Philosophie ; il consiste principalement dans l'imagination brillante , dans les agrémens de la conversation , aidés d'une lecture commune. Un *Bel-Esprit* peut aisément ne point mériter le titre d'*Homme de Lettres* , & l'*Homme de Lettres* peut ne point prétendre au brillant du *Bel-Esprit*.

Il y a beaucoup de *Gens de Lettres* qui ne  
font

Sont point Auteurs, & ce sont probablement les plus heureux. Ils sont à l'abri du dégoût que la profession d'Auteur entraîne quelquefois, des querelles que la rivalité fait naître, des animosités de parti, & des faux jugemens; ils jouissent plus de la société; ils sont Juges, & les autres sont jugés.

---

### *Des mots* GLOIRE & GLORIEUX.

**L**A gloire est la réputation jointe à l'estime; elle est au comble, quand l'admiration s'y joint. Elle suppose toujours des choses éclatantes, en actions, en vertus, en talens, & toujours de grandes difficultés surmontées. *César, Alexandre* ont eu de la gloire. On ne peut guères dire que *Socrate* en ait eu: il attire l'estime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ses ennemis; mais le terme de gloire serait impropre à son égard. Sa mémoire est respectable plutôt que glorieuse. *Attila* eut beaucoup d'éclat; mais il n'a point de gloire, parce que l'Histoire, qui peut se tromper, ne lui donne point de vertus. *Charles XII.* a encor de la gloire, parce que sa valeur, son désintéressement, sa libéralité ont été extrêmes. Les succès suffisent pour la réputation, mais non pas pour la gloire. Celle de *Henri IV.* augmente tous les jours, parce que le tems a fait connaître toutes ses vertus, qui étaient incomparablement plus grandes que ses défauts.

La

### 346 DES MOTS, GLOIRE ET GLORIEUX.

La *gloire* est aussi le partage des inventeurs dans les beaux arts ; les imitateurs n'ont que des applaudissemens. Elle est encore accordée aux grands talens , mais dans des arts sublimes. On dira bien , la *gloire* de *Virgile* , de *Cicéron* , mais non de *Martial* & d'*Aulu-Gelle*.

On a osé dire la *gloire* de Dieu : il travaille pour la *gloire* de Dieu ; Dieu a créé le Monde pour sa *gloire* : ce n'est pas que l'Être suprême puisse avoir de la *gloire* ; mais les hommes n'ayant point d'expressions qui lui conviennent , employent pour lui celles dont ils font le plus flattés.

La vaine *gloire* est cette petite ambition qui se contente des apparences , qui s'étale dans le grand falte , & qui ne s'élève jamais aux grandes choses. On a vû des Souverains qui , ayant une *gloire* réelle , ont encore aimé la vaine *gloire* , en recherchant trop de louanges , en aimant trop l'appareil de la représentation.

La fausse *gloire* tient souvent à la vaine , mais souvent elle porte à des excès ; & la vaine se renferme plus dans les petitesse. Un Prince qui mettra son honneur à se venger , cherchera une *gloire* fausse , plutôt qu'une *gloire* vaine.

Faire *gloire* , faire *vanité* , se faire honneur , se prennent quelquefois dans le même sens , & ont aussi des sens différens. On dit également , il fait *gloire* , il fait *vanité* , il se fait honneur de son luxe , de ses excès. Alors *gloire* signifie fausse *gloire*. Il fait *gloire* de souffrir pour la bonne cause , & non pas , il fait *vanité*. Il se fait honneur de son bien , & non pas , il fait *gloire* ou *vanité* de son bien.

Ren-

Rendre *gloire* signifie reconnaître, attester. *Rendez gloire à la vérité*, reconnaissez la vérité. *Au Dieu que vous servez, Princesse, rendez gloire*, (Athal.) attestez le Dieu que vous servez.

La *gloire* est prise pour le ciel ; il est au séjour de la *gloire*.

Où le conduisez-vous ? . . . à la mort . . . à la gloire.

POLYEUCTE.

On ne se sert de ce mot pour désigner le ciel que dans notre Religion. Il n'est pas permis de dire que *Bacchus*, *Hercule*, furent reçus dans la gloire, en parlant de leur apo théose.

*Glorieux*, quand il est l'épithète d'une chose inanimée, est toujours une louange ; bataille, paix, affaire *glorieuse*. Rang *glorieux* signifie rang élevé, & non pas rang qui donne de la gloire, mais dans lequel on peut en acquérir. Homme *glorieux*, esprit *glorieux*, est toujours une injure ; il signifie celui qui se donne à lui-même ce qu'il devrait mériter des autres : ainsi on dit, un *règne glorieux*, & non pas un *Roi glorieux*. Cependant ce ne serait pas une faute de dire au pluriel, les plus *glorieux* Conquérans ne valent pas un Prince bienfaisant ; mais on ne dira pas, les *Princes glorieux*, pour dire les *Princes illustres*.

Le *glorieux* n'est pas tout-à-fait le fier, ni l'avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de l'arrogant & du dédaigneux, & se communique peu. L'avantageux abuse de la moindre déférence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale l'excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le  
gla-

*glorieux* est plus rempli de vanité ; il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes ; il veut réparer par les dehors , ce qui lui manque en effet. L'*orgueilleux* se croit quelque chose ; le *glorieux* veut paraître quelque chose. Les nouveaux parvenus sont d'ordinaire plus *glorieux* que les autres. On a appelé quelquefois les Saints & les Anges , les *Glorieux* , comme habitans du séjour de la *gloire*.

*Glorieusement* est toujours pris en bonne part ; il règne *glorieusement* , il se tira *glorieusement* d'un grand danger , d'une mauvaise affaire.

Se *glorifier* est tantôt pris en bonne part , tantôt en mauvaise , selon l'objet dont il s'agit. Il se *glorifie* d'une disgrâce qui est le fruit de ses talens & l'effet de l'envie. On dit des martyrs qu'ils *glorifiaient* Dieu , c'est-à-dire , que leur constance rendait respectable aux hommes le Dieu qu'ils annonçaient.

## D U G O U T.

**L**E *Goût* , ce sens , ce don de discerner nos alimens , a produit dans toutes les langues connues , la métaphore qui exprime par le mot *goût* , le sentiment des beautés & des défauts dans tous les arts : c'est un discernement prompt , comme celui de la langue & du palais , & qui prévient , comme lui , la réflexion ; il est , comme lui , sensible & voluptueux à l'égard du bon ; il rejette , comme lui , le mauvais avec soulèvement ;



ment ; il est souvent , comme lui , incertain & égaré , ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire , & ayant quelquefois besoin , comme lui , d'habitude pour se former.

Il ne suffit pas pour le *goût* , de voir , de connaître la beauté d'un ouvrage ; il faut la sentir , en être touché. Il ne suffit pas de sentir , d'être touché d'une manière confuse , il faut démêler les différentes nuances : rien ne doit échapper à la promptitude du discernement ; & c'est encore une ressemblance de ce *goût* intellectuel , de ce *goût* des arts , avec le *goût* sensuel ; car le gourmet sent & reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs : l'homme de *goût* , le connaisseur , verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles ; il verra un défaut à côté d'un agrément ; il sera saisi d'enthousiasme à ce vers des *Horaces* :

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? Qu'il mourût.

Il sentira un dégoût involontaire au vers suivant :

Ou qu'un beau desespoir alors le secourût !

Comme le mauvais *goût* , au physique , consiste à n'être flatté que par des assaisonnemens trop piquans & trop recherchés ; ainsi le mauvais *goût* dans les arts , est de ne se plaire qu'aux ornemens étudiés , & de ne pas sentir la belle nature.

Le *goût* dépravé , dans les alimens , est de choisir ceux qui dégoûtent les autres hommes ; c'est une espèce de maladie. Le *goût* dépravé , dans les arts , est de se plaire à des sujets qui révol-

tent

tent les esprits bien faits , de prêter le burlesque au noble , le précieux & l'affecté au beau simple & naturel : c'est une maladie de l'esprit. On se forme le *goût* des arts beaucoup plus que le goût sensuel ; car dans le *goût* physique , quoiqu'on finisse quelquefois par aimer les choses pour lesquelles on avait d'abord de la répugnance , cependant la nature n'a pas voulu que les hommes en général apprirent à sentir ce qui leur est nécessaire ; mais le *goût* intellectuel demande plus de tems pour se former. Un jeune homme sensible , mais sans aucune connaissance , ne distingue point d'abord les parties d'un grand chœur de musique ; les yeux ne distinguent point d'abord , dans un tableau , les gradations , le clair-obscur , la perspective , l'accord des couleurs , la correction du dessin : mais peu à peu ses oreilles apprennent à entendre , & ses yeux à voir : il sera ému à la première représentation qu'il verra d'une belle tragédie ; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités , ni cet art délicat , par lequel aucun personnage n'entre ni ne sort sans raison ; ni cet art , encor plus grand , qui concentre des intérêts divers dans un seul ; ni enfin les autres difficultés surmontées. Ce n'est qu'avec de l'habitude & des réflexions qu'il parvient à sentir tout d'un coup , avec plaisir , ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le *goût* se forme insensiblement dans une nation qui n'en avait pas , parce qu'on y prend peu à peu l'esprit des bons artistes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de *le Brun* , du *Poussin* , de *le Sueur* : on entend la déclamation no-  
tée

tée des *scènes* de *Quinault*, avec l'oreille de *Lully*; & les airs & les symphonies, avec celle de *Rameau*. On lit les livres avec l'esprit des bons auteurs.

Si toute une nation s'est réunie dans les premiers tems de la culture des beaux-Arts, à aimer des Auteurs pleins de défauts, & méprisés avec le tems, c'est que ces Auteurs avaient des beautés naturelles que tout le monde sentait, & qu'on n'était pas encore à portée de démêler leurs imperfections. Ainsi *Lucilius* fut chéri des Romains avant qu'*Horace* l'eût fait oublier; *Regnier* fut goûté des Français avant que *Boileau* parût : & si des Auteurs anciens, qui bronchent à chaque pas, ont pourtant conservé leur grande réputation, c'est qu'il ne s'est point trouvé d'écrivain pur & chatié chez ces nations, qui leur ait décillé les yeux, comme il s'est trouvé un *Horace* chez les Romains, un *Boileau* chez les Français.

On dit qu'il ne faut point disputer des *goûts*; & on a raison, quand il n'est question que du *goût* sensuel, de la répugnance que l'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre : on n'en dispute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les Arts; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon *goût*, qui les discerne, & un mauvais *goût*, qui les ignore : & on corrige souvent le défaut d'esprit, qui donne un *goût* de travers. Il y a aussi des âmes froides, des esprits faux, qu'on ne peut ni échauffer, ni redresser; c'est avec eux qu'il  
ne

ne faut point disputer des *goûts*, parce qu'ils n'en ont point.

Le *goût* est arbitraire dans plusieurs choses, comme dans les étoffes, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'est pas au rang des beaux-arts : alors il mérite plutôt le nom de *fantaisie*. C'est la fantaisie, plutôt que le *goût*, qui produit tant de modes nouvelles.

Le *goût* peut se gater chez une nation ; ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de perfection. Les Artistes, craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées ; ils s'éloignent de la belle nature, que leurs prédécesseurs ont saisie : il y a du mérite dans leurs efforts ; ce mérite couvre leurs défauts. Le public amoureux des nouveautés, court après eux ; il s'en dégoûte, & il en parait d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire ; ils s'éloignent de la nature encor plus que les premiers : le *goût* se perd ; on est entouré de nouveautés, qui sont rapidement effacées les unes par les autres ; le public ne fait plus où il en est, & il regrette en vain le siècle du bon *goût*, qui ne peut plus revenir : c'est un dépôt que quelques bons esprits conservent encore loin de la foule.

Il est de vastes pays où le *goût* n'est jamais parvenu ; ce sont ceux où la société ne s'est point perfectionnée, où les hommes & les femmes ne se rassemblent point, où certains Arts, comme la sculpture, la peinture des êtres animés, sont défendus par la Religion. Quand il y a peu de société, l'esprit est rétréci, sa pointe s'émouffe ; il n'a pas de quoi se former le *goût*. Quand plusieurs

fleurs Beaux-Arts manquent, les autres ont rarement de quoi se soutenir ; parce que tous se tiennent par la main , & dépendent les uns des autres. C'est une des raisons pourquoi les Asiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits presque en aucun genre , & que le *goût* n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

---

*Du mot G R A C E.*

DAns les personnes, dans les ouvrages, *grace* signifie non-seulement *ce qui plaît*, mais *ce qui plaît avec attrait*. C'est pourquoi les Anciens avaient imaginé que la Déesse de la beauté ne devait jamais paraître sans les *Graces*. La beauté ne déplaît jamais ; mais elle peut être dépourvue de ce charme secret qui invite à la regarder , qui attire , qui remplit l'ame d'un sentiment doux. Les *graces* dans la figure, dans le maintien , dans l'action , dans les discours , dépendent de ce mérite qui attire. Une belle personne n'aura point de *graces* dans le visage , si la bouche est fermée sans sourire , si les yeux sont sans douceur. Le sérieux n'est jamais gracieux ; il n'attire point ; il approche trop du sévère , qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien est mal assuré ou gêné , la démarche précipitée ou pesante, les gestes lourds, n'a point de *grace* ; parce qu'il n'a rien de doux , de liant dans son extérieur.



La voix d'un Orateur qui manquera d'inflexion & de douceur , fera sans *grace*.

Il en est de même dans tous les arts. La proportion , la beauté , peuvent n'être point gracieuses. On ne peut dire que les pyramides d'Égypte aient des *graces*. On ne pourrait le dire du colosse de Rhodes comme de la *Vénus* de Gnide. Tout ce qui est uniquement dans le genre fort & vigoureux , a un mérite qui n'est pas celui des *graces*.

Ce serait mal connaître *Michel-Ange* & le *Caravage* , que de leur attribuer les *graces* de *l'Albane*. Le sixième livre de l'*Enéide* est sublime : le quatrième a plus de *grace*. Quelques odes galantes d'*Horace* respirent les *graces* , comme quelques-unes de ses épîtres enseignent la raison.

Il semble qu'en général le petit , le joli en tout genre , soit plus susceptible de *graces* que le grand. On louerait mal une oraison funèbre , une tragédie , un sermon , si on leur donnait l'épithète de *gracieux*.

Ce n'est pas qu'il y ait un seul genre d'ouvrage qui puisse être bon en étant opposé aux *graces* ; car leur opposé est la rudesse , le sauvage , la sécheresse. *L'Hercule Farnèse* ne devait point avoir les *graces* du *Belvedere* & de *l'Antinoüs* ; mais il n'est ni rude ni agreste. L'incendie de Troie , dans *Virgile* , n'est point décrit avec les *graces* d'une élégie de *Tibulle* ; il plait par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être sans *graces* , sans que cet ouvrage ait le moindre désagrément. Le terrible , l'horrible , la description ,

tion, la peinture d'un monstre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'opposé. Car si un artiste, en quelque genre que ce soit, n'exprime que des choses affreuses, s'il ne les adoucit pas par des contrastes agréables, il rebutera.

La *grace*, en peinture, en sculpture, consiste dans la mollesse des contours, dans une expression douce; & la peinture a, par-dessus la sculpture, la *grace* de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, & qui se prêtent des agrémens par leurs attributs & par leurs regards.

Les *graces* de la diction, soit en éloquence, soit en poésie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phrases, & encor plus de la délicatesse des idées & des descriptions riantes. L'abus des *graces* est l'afféterie, comme l'abus du sublime est l'ampoulé; toute perfection est près d'un défaut.

*Avoir de la grace*, s'entend de la chose & de la personne: *Cet ajustement, cet ouvrage, cette femme a de la grace.* La bonne *grace* appartient à la personne seulement: *Elle se présente de bonne grace. Il a fait de bonne grace ce qu'on attendait de lui. Avoir des graces*, dépend de l'action: *Cette femme a des graces dans son maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.*

*Obtenir sa grace*, c'est, par métaphore, obtenir son pardon, comme *faire grace* est pardonner. On fait *grace* d'une chose, en s'emparant du reste. *Les commis lui prirent tous ses effets, & lui firent grace de son argent. Faire des*

*graces*, répandre des *graces*, est le plus bel apannage de la Souveraineté ; c'est faire du bien , c'est plus que justice. Avoir les *bonnes graces* de quelqu'un , ne se dit que par rapport à un supérieur ; avoir les *bonnes graces* d'une dame , c'est être son amant favorisé. Être en *grace*, se dit d'un courtisan qui a été en disgrâce : on ne doit pas faire dépendre son bonheur de l'un , ni son malheur de l'autre. On appelle *bonnes-graces*, ces demi-rideaux d'un lit qui sont aux deux côtés du chevet. Les *Graces*, en Grec *Charites*, terme qui signifie aimable.

Les *Graces*, Divinités de l'Antiquité , sont une des plus belles allégories de la Mythologie des Grecs. Comme cette Mythologie varia toujours, tantôt par l'imagination des Poètes , qui en furent les Théologiens , tantôt par les usages des peuples , le nombre , les noms , les attributs des *Graces* changèrent souvent. Mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois , & à les nommer *Aglæ*, *Thalie*, *Euphrosine*, c'est-à-dire, *brillant*, *fleur*, *gaieté*. Elles étaient toujours auprès de *Vénus*. Nul voile ne devait couvrir leurs charmes. Elles présidaient aux bienfaits , à la concorde , aux réjouissances , aux amours , à l'éloquence même ; elles étaient l'emblème sensible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignait dansantes , & se tenant par la main : on n'entrait dans leurs temples que couronné de fleurs. Ceux qui ont consulté la Mythologie fabuleuse , devaient au moins avouer le mérite de ces fictions riantes , qui annoncent des vérités dont résulterait la félicité du genre humain.

## Du mot GRACIEUX.

**G**racieux est un terme qui manquait à notre langue, & qu'on doit à *Ménage*. *Bouhours*, en avouant que *Ménage* en est l'auteur, prétend qu'il en a fait aussi l'emploi le plus juste, en disant :

Pour moi, de qui les vers n'ont rien de *gracieux*.

Le mot de *Ménage* n'en a pas moins réussi. Il veut dire plus qu'*agréable* ; il indique l'envie de plaire : des manières *gracieuses*, un air *gracieux*. *Boileau* dans son *Ode sur Namur*, semble l'avoir employé d'une façon impropre, pour signifier *moins fier*, *abaissé*, *modeste* :

Et désormais *gracieux*,  
Allez à Liège, à Bruxelles,  
Porter les humbles nouvelles  
De Namur pris à vos yeux.

La plupart des peuples du Nord disent, *Notre gracieux Souverain* : apparement qu'ils entendent *bienfaisant*. De *gracieux* on a fait *disgracieux*, comme de *grace* on a formé *disgrace* ; des paroles *disgracieuses*, une aventure *disgracieuse*. On dit *disgracié*, & on ne dit pas *gracié*. On commence à se servir du mot *gracieux*, qui signifie *recevoir*, *parler obligeamment* ; mais ce mot n'est pas employé par les bons Ecrivains dans le style noble.

---

## GRAND & GRANDEUR.

*De ce qu'on entend par ces mots.*

**G**rand est un des mots les plus fréquemment employés dans le sens moral & avec le moins de circonspection. *Grand homme , grand génie , grand esprit , grand Capitaine , grand Philosophe , grand Orateur , grand Poète ;* on entend par cette expression , *quiconque dans son art passe de loin les bornes ordinaires.* Mais comme il est difficile de poser ces bornes , on donne souvent le nom de *grand* au médiocre.

On se trompe moins dans les significations de ce terme au physique. On fait ce que c'est qu'un *grand orage , un grand malheur , une grande maladie , de grands biens , une grande misère.*

Quelquefois le terme *gros* est mis au Physique pour *grand* , mais jamais au moral. On dit , de *gros biens* , pour *grandes richesses ; une grosse pluie* , pour *grande pluie ;* mais non pas *gros Capitaine* , pour *grand Capitaine ; gros Ministre* , pour *grand Ministre.* *Grand financier* , signifie un homme très-intelligent dans les finances de l'Etat , *gros financier* , ne veut dire qu'un homme enrichi dans la finance.

Le *grand homme* est plus difficile à définir que le *grand artiste.* Dans un art , dans une profession , celui qui a passé de loin ses rivaux , ou qui a la réputation de les avoir surpassés ,  
est



est apellé *grand* dans son art , & semble n'avoir eu besoin que d'un seul mérite ; mais le *grand homme* doit réunir des mérites différens. *Gonjatz* surnommé le *grand Capitaine* , qui disoit , la *toile d'honneur* doit être grossièrement tissue , n'a jamais été apellé *grand homme*. Il est plus aisé de nommer ceux à qui l'on doit refuser l'épithète de *grand homme* , que de trouver ceux à qui on doit l'accorder. Il semble que cette dénomination suppose quelques *grandes* vertus. Tout le monde convient que *Cromwel* était le Général le plus intrépide de son tems , le plus profond politique , le plus capable de conduire un parti , un Parlement , une armée ; nul Ecrivain cependant ne lui donne le titre de *grand homme* , parce qu'avec de *grandes* qualités , il n'eut aucune *grande* vertu.

Il paraît que ce titre n'est le partage que du petit nombre d'hommes dont les vertus , les travaux & les succès ont éclaté. Les succès sont nécessaires , parce qu'on suppose qu'un homme toujours malheureux l'a été par sa faute.

*Grand* tout court exprime seulement une dignité ; c'est en Espagne un nom appellatif , honorifique , distinctif , que le Roi donne aux personnes qu'il veut honorer. Les *Grands* se couvrent devant le Roi , ou avant de lui parler , ou après lui avoir parlé , ou seulement en se mettant en leur rang avec les autres.

*Charles-Quint* confirma à seize principaux Seigneurs les privilèges de la *Grandesse*. Cet Empereur , Roi d'Espagne , accorda les mêmes honneurs à beaucoup d'autres. Ses successeurs en

ont toujours augmenté le nombre. Les *Grands* d'Espagne ont long-tems prétendu être traités comme les Electeurs & les Princes d'Italie. Ils ont à la Cour de France les mêmes honneurs que les Pairs.

Le titre de *Grand* a toujours été donné en France à plusieurs premiers Officiers de la Couronne , comme *Grand-Sénéchal* , *Grand-Maitre* , *Grand - Chambellan* , *Grand - Ecuyer* , *Grand-Echanfon* , *Grand - Panetier* , *Grand - Veneur* , *Grand - Louvetier* , *Grand - Fauconier*. On leur donna ces titres par prééminence , pour les distinguer de ceux qui servaient sous eux. On ne le donna ni au Connétable , ni au Chancelier , ni aux Maréchaux ; quoique le Connétable fût le premier des Grands Officiers , le Chancelier le second Officier de l'Etat , & le Maréchal le second Officier de l'Armée. La raison en est qu'ils n'avaient point de Vice-gérens , de Sous-Connétables , de Sous - Maréchaux , de Sous-Chanceliers , mais des Officiers d'une autre dénomination , qui exécutaient leurs ordres ; au lieu qu'il y avait des Maîtres-d'Hôtel sous le *Grand-Maitre* , des Chambellans sous le *Grand-Chambellan* , des Ecuyers sous le *Grand - Ecuyer* , &c.

*Grand* , qui signifie *Grand-Seigneur* , a une signification plus étendue & plus incertaine. Nous donnons ce titre au Sultan des Turcs , qui prend celui de *Padisha* , auquel *Grand-Seigneur* ne répond point. On dit , un *Grand* , en parlant d'un homme d'une naissance distinguée , revêtu de dignités ; mais il n'y a que les petits  
qui

qui le disent. Un homme de quelque naissance, ou un peu illustré, ne donne ce nom à personne. Comme on appelle communément *Grand Seigneur*, celui qui a de la naissance, des dignités & des richesses, la pauvreté semble ôter ce titre. On dit, un *pauvre Gentilhomme*, & non pas un *pauvre Grand Seigneur*.

*Grand* est autre que *Puissant*; on peut être l'un & l'autre; mais le *Puissant* désigne une place importante; le *Grand* annonce plus d'extérieur & moins de réalité; le *Puissant* commande, le *Grand* a des honneurs.

On a de la *grandeur* dans l'esprit, dans les sentimens, dans les manieres, dans la conduite. Cette expression n'est point employée pour les hommes d'un rang médiocre, mais pour ceux qui par leur état, sont obligés à montrer de l'élevation. Il est bien vrai que l'homme le plus obscur peut avoir plus de *grandeur* d'ame qu'un Monarque; mais l'usage ne permet pas qu'on dise, ce *Marchand*, ce *Fermier* s'est conduit avec *grandeur*; à moins que dans une circonstance singulière, & par opposition, on ne dise, par exemple, le fameux *Négociant* qui reçut Charles-Quint dans sa maison, & qui alluma un fagot de canelle avec une obligation de cinquante mille ducats qu'il avait de ce Prince, montra plus de *grandeur* d'ame que l'Empereur.

On donnoit autrefois le titre de *Grandeur* aux hommes constitués en dignité. Les Curés en écrivant aux Evêques, les appelaient encore *Votre Grandeur*. Ces titres que la bassesse prodigue, & que la vanité reçoit, ne sont plus guères en usage.

La

La *hauteur* est souvent prise pour la *grandeur*. Qui étale la *grandeur*, montre la *vanité*. On s'est épuisé à écrire sur la *grandeur*, le on ce mot de Montagne : *nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous par en médire.*

---

### *Des mots* GRAVE & GRAVITÉ.

**G**RAVE, au sens moral, tient toujours du physique : il exprime quelque chose de poids ; c'est pourquoi on dit, *un homme, un auteur, des maximes de poids*, pour *homme, auteur, maximes graves*. Le *grave* est au sérieux, ce que le *plaisant* est à l'enjoué : il a un degré de plus, & ce degré est considérable. On peut être sérieux par humeur, & même faute d'idées. On est *grave* ou par bienveillance, ou par l'importance des idées qui donnent de la *gravité*. Il y a de la différence entre être *grave* & être un *homme grave*. C'est un défaut d'être *grave* hors de propos. Celui qui est *grave* dans la société, est rarement recherché. Un *homme grave* est celui qui s'est concilié de l'autorité, plus par sa sagesse que par son maintien.

*Pietate gravem ac meritis si forte virum quem.*

L'air décent est nécessaire par-tout ; mais l'air *grave* n'est convenable que dans les fonctions d'un ministère important, dans un Conseil. Quand la *gravité* n'est que dans le maintien, comme il arrive très-souvent, on dit *gravement* des inepties : cette espèce de ridicule inspire de l'a-

l'aversion. On ne pardonne pas à qui veut en imposer par cet air d'autorité & de suffisance.

Le Duc de la Rochefoucault a dit que la *gravité* est un mystère du corps , inventé pour cacher les défauts de l'esprit. Sans examiner si cette expression , *mystère du corps* , est naturelle & juste , il suffit de remarquer que la réflexion est vraie pour tous ceux qui affectent de la *gravité* , mais non pour ceux qui ont dans l'occasion une *gravité* convenable à la place qu'ils tiennent , au lieu où ils sont , aux matières qu'on traite.

Un auteur *grave* est celui dont les opinions sont suivies dans les matières contentieuses ; on ne le dit pas d'un Auteur qui a écrit sur des choses hors de doute. Il serait ridicule d'appeler *Euclide* , *Archimède* , des Auteurs graves.

Il y a de la *gravité* dans le stile. *Tite-Live* , de *Thou* ont écrit avec *gravité* : on ne peut pas dire la même chose de *Tacite* , qui a recherché la précision , & qui laisse voir de la malignité ; encore moins du *Cardinal de Retz* , qui met quelquefois dans ses écrits une gaieté déplacée , & qui s'écarte quelquefois des bienséances.

Le stile *grave* évite les faillies , les plaisanteries ; s'il s'élève quelquefois au sublime , si dans l'occasion il est touchant , il rentre bientôt dans cette sagesse , dans cette simplicité noble qui fait son caractère ; il a de la force , mais peu de hardiesse. Sa plus grande difficulté est de n'être point monotone.

Affaire *grave* , cas *grave* , se dit plutôt d'une cause criminelle que d'un procès civil. Maladie *grave* suppose du danger.



## H A B I L E , H A B I L E T É .

**H***abile*, terme adjectif, qui, comme presque tous les autres, a des acceptions diverses selon qu'on l'employe. Il vient évidemment du Latin *habilis*, & non, comme le prétend *Pezron*, du Celte *abil*. Mais il importe plus de savoir la signification des mots que leur source.

En général il signifie plus que capable, plus qu'instruit, soit qu'on parle d'un Artiste ou d'un Général, ou d'un Savant, ou d'un Juge. Un homme peut avoir lu tout ce qu'on a écrit sur la guerre, ou même l'avoir vue, sans être *habile* à la faire. Il peut être capable de commander : mais pour acquérir le nom d'*habile* Général, il faut qu'il ait commandé plus d'une fois avec succès.

Un Juge peut savoir toutes les loix sans être *habile* à les appliquer. Le Savant peut n'être *habile* ni à écrire, ni à enseigner : l'*habile* homme est donc celui qui fait un grand usage de ce qu'il fait ; le capable peut, & l'*habile* exécute. Ce mot ne convient point aux arts de pur génie ; on ne dit pas, un *habile* Poète, un *habile* Orateur ; & si on le dit quelquefois d'un Orateur, c'est lorsqu'il s'est tiré avec habileté, avec dextérité, d'un sujet épineux.

Par exemple, *Bossuet* ayant à traiter dans l'oraison funebre du grand *Condé*, l'article de ses guerres civiles, dit qu'il y a une pénitence aussi glorieuse que l'innocence même. Il manie ce

mor-

morceau *habilement* , & dans le reste il parle avec grandeur.

On dit, *habile* Historien , c'est-à-dire , Historien qui a puisé dans les bonnes sources , qui a comparé les relations , qui en juge sainement , en un mot qui s'est donné beaucoup de peine. S'il a encor le don de narrer avec l'éloquence convenable , il est plus qu'*habile* , il est grand Historien , comme *Tite-Live* , de *Thou* , &c.

Le mot d'*habile* convient aux arts qui tiennent à la fois de l'esprit & de la main , comme la peinture , la sculpture. On dit , un *habile* Peintre , un *habile* Sculpteur , parce que ces arts suposent un long apprentissage , au-lieu qu'on est Poete presque tout d'un coup , comme *Virgile* , *Ovide* , &c. , & qu'on est même Orateur sans avoir beaucoup étudié , ainsi que plus d'un Prédicateur.

Pourquoi dit-on pourtant *habile* Prédicateur ? C'est qu'alors on fait plus d'attention à l'art qu'à l'éloquence , & ce n'est pas un grand éloge. On ne dit pas du sublime *Bossuet* , c'est un *habile* faiseur d'oraisons funèbres. Un simple joueur d'instrumens est *habile*. Un compositeur doit être plus qu'*habile* ; il lui faut du génie. Le metteur - en - œuvre travaille adroitement ce que l'homme de goût a desiné habilement.

Dans le stile comique *habile* peut signifier diligent , empressé. *Molière* fait dire à Mr. *Loyal* ,

Que chacun soit *habile*

A vuidér de céans jusqu'au moindre utencile.

Un *habile* homme dans les affaires est instruit ,  
pru-

### 366 DES MOTS , HABILE ET HABILETÉ.

prudent & actif ; si l'un de ces trois mérites lui manque , il n'est point habile.

*Habile courtisan* emporte un peu plus de blâme que de louange ; il veut dire trop souvent *habile* flatteur ; il peut aussi ne signifier qu'un homme adroit qui n'est ni bas , ni méchant. Le renard qui interrogé par le lion sur l'odeur qu'exhale son palais , lui répond qu'il est enrhumé , est un courtisan *habile*. Le renard qui pour se venger de la calomnie du loup conseille au vieux lion la peau d'un loup fraîchement écorché pour réchauffer sa Majesté , est plus qu'*habile* courtisan. C'est en conséquence qu'on dit , un *habile* fripon , un *habile* scélérat.

*Habile* en jurisprudence , signifie reconnu capable par la loi ; & alors *capable* veut dire ayant droit , ou pouvant avoir droit. On est *habile* à succéder ; les filles sont quelquefois *habiles* à posséder une Pairie , elles ne sont point *habiles* à succéder à la Couronne.

Les particules *dans* , *à* , & *en* , s'employent avec ce mot. On dit , *habile* dans un art , *habile* à manier le ciseau , *habile* en Mathématique.

On ne s'étendra point ici sur le moral , sur le danger de vouloir être trop *habile* , ou de faire l'*habile* homme , sur les risques que court ce qu'on appelle une *habile* femme , quand elle veut gouverner les affaires de sa maison sans conseil. On craint d'enfler ce Dictionnaire d'inutiles déclamations. \* Ceux qui président à ce grand & important ouvrage , doivent traiter au  
long

\* Ces mots ont été composés pour le Dictionnaire Encyclopédique.

long les articles des arts & des sciences qui instruisent le public ; & ceux auxquels ils confient de petits articles de littérature doivent avoir le mérite d'être courts.

*Habilité.* Ce mot est à *capacité* ce qu'*habile* est à *capable* : *habileté* dans une science , dans un art , dans la conduite.

On exprime une qualité acquise , en disant , *il a de l'habileté*. On exprime une action , en disant , *il a conduit cette affaire avec habileté*.

*Habilement* a les mêmes acceptions : il travaille , il joue , il enseigne *habilement* ; il a surmonté *habilement* cette difficulté. Ce n'est guères la peine d'en dire davantage sur ces petites choses.

## H A U T A I N.

**H***Autain* est le superlatif de *haut* & d'*altier*. Ce mot ne se dit que de l'espèce humaine : on peut dire en vers ,

Un coursier plein de feu levant sa tête altièr.

J'aime mieux ces forêts altières

Que ces jardins plantés par l'art :

mais on ne peut dire *forêt hautaine*, *tête hautaine* d'un coursier. On a blâmé dans *Malherbe*, & il parait que c'est à tort , ces vers si connus :

Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines

Font encore les vaines ,

Ils sont mangés des vers.

On

On a prétendu que l'Auteur a supposé mal-à-propos les âmes dans ces sépulcrés ; mais on pouvait se souvenir qu'il y avait deux sortes d'âmes chez les Poètes anciens , l'une était l'entendement , & l'autre l'ombre légère , le simulacre du corps. Cette dernière restait quelquefois dans les tombeaux , ou errait autour d'eux. La Théologie ancienne est toujours celle des Poètes , parce que c'est celle de l'imagination. On a cru cette petite observation nécessaire.

*Hautain* est toujours pris en mauvaise part. C'est l'orgueil qui s'annonce par un extérieur arrogant : c'est le plus sûr moyen de se faire haïr , & le défaut dont on doit le plus soigneusement corriger les enfans. On peut être haut dans l'occasion avec bienséance. Un Prince peut & doit rejeter avec une hauteur héroïque des propositions humiliantes , mais non pas avec des airs *hautains* , un ton *hautain* , des paroles *hautaines*. Les hommes pardonnent quelquefois aux femmes d'être *hautaines* , parce qu'ils leur passent tout ; mais les autres femmes ne leur pardonnent pas.

L'âme *haute* est l'âme grande ; la *hautaine* est superbe. On peut avoir le cœur haut avec beaucoup de modestie : on n'a point l'humeur *hautaine* sans un peu d'insolence ; l'insolent est à l'égard du *hautain* ce qu'est le *hautain* à l'impérieux. Ce sont des nuances qui se suivent , & ces nuances sont ce qui détruit les synonymes.

On a fait cet article le plus court qu'on a pû , par les mêmes raisons qu'on peut voir au mot *habile*. Le lecteur sent combien il serait aisé & ennuyeux de déclamer sur ces matières. HAU-



*HAUTEUR, Grammaire, Morale.*

**S***i hautain* est toujours pris en mal, *hauteur* est tantôt une bonne, tantôt une mauvaise qualité, selon la place qu'on tient, l'occasion où l'on se trouve, & ceux avec qui l'on traite. Le plus bel exemple d'une *hauteur* noble & bien placée, est celui de *Popilius*, qui trace un cercle autour d'un puissant Roi de Sirie, & lui dit, Vous ne sortirez pas de ce cercle sans satisfaire à la République, ou sans attirer sa vengeance. Un particulier qui en userait ainsi ferait un impudent. *Popilius* qui représentait Rome, mettait toute la grandeur de Rome dans son procédé, & pouvait être un homme modeste.

Il y a des *hauteurs* généreuses ; & le lecteur dira que ce sont les plus estimables. Le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, pressé par Mr. *Sum*, Envoyé de Pologne, de ne point recevoir le Roi *Stanislas*, lui répondit, Dites à votre Maître, que la France a toujours été l'asyle des Rois.

La *hauteur* avec laquelle *Louis XIV.* traita quelquefois ses ennemis est d'un autre genre, & moins sublime.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici ce que le Père *Bouhours* dit du Ministre d'Etat *Pom-pone*. Il avait une *hauteur*, une fermeté d'ame que rien ne faisait ployer. *Louis XIV.* dans un mémoire de sa main, \* dit de ce même Mi-

*Nouv. Méth. II. Partie.*

A a ni-

\* On trouve ce mémoire tout entier dans le Siècle de *Louis XIV.*

nistre, qu'il n'avait ni fermeté, ni dignité.

On a souvent employé au pluriel le mot *hauteur* dans le stile relevé, les *hauteurs de l'esprit humain*; & on dit dans le stile simple, Il a eu des *hauteurs*, il s'est fait des ennemis par ses *hauteurs*.

Ceux qui ont approfondi le cœur humain en diront davantage sur ce petit article.

## H E M I S T I C H E.

**H**émistiche, ἡμισίχος, *f. m.* moitié de vers, demi-vers, repos au milieu du vers. Cet article qui paraît d'abord une minutie demande pourtant toute l'attention de quiconque veut s'instruire. Ce repos à la moitié d'un vers n'est proprement le partage que des vers Alexandrins. La nécessité de couper toujours ces vers en deux parties égales, & la nécessité non moins forte d'éviter la monotonie, d'observer ce repos & de le cacher, sont des chaînes qui rendent l'art d'autant plus précieux qu'il est plus difficile.

Voici des vers Techniques qu'on propose (quelques faibles qu'ils soient) pour montrer par quelle méthode on doit rompre cette monotonie que la loi de l'hémistiche semble entraîner avec elle.

Observez l'hémistiche, & redoutez l'ennui  
Qu'un repos uniforme attache auprès de lui.

Que

Que vôtre phrase heureuse , & clairement rendue ,  
 Soit tantôt terminée , & tantôt suspendue ,  
 C'est le secret de l'art. Imitez ces accens  
 Dont l'aisé *Geliotte* avait charmé nos sens :  
 Toûjours harmonieux , & libre sans licence ,  
 Il n'apesantit point ses sons & sa cadence.  
*Sallé* dont *Terpsicore* avait conduit les pas ,  
 Fit sentir la mesure , & ne la marqua pas.

Ceux qui n'ont point d'oreilles n'ont qu'à consulter seulement les points & les virgules de ces vers , ils verront qu'étant toûjours partagés en deux parties égales , chacune de six syllabes , cependant la cadence y est toûjours variée , la phrase y est contenue ou dans un demi-vers , ou dans un vers entier , ou dans deux. On peut même ne compléter le sens qu'au bout de six vers ou de huit ; & c'est ce mélange qui produit une harmonie dont on est frappé , & dont peu de lecteurs voyent la cause.

Plusieurs Dictionnaires disent que l'*hémistiche* est la même chose que la césure. Mais il y a une grande différence. L'*hémistiche* est toûjours à la moitié du vers. La césure qui rompt le vers , est partout où elle coupe la phrase.

*Tien. le voilà. marchons. il est à nous. vien, frappe.*

Presque chaque mot est une césure dans ce vers.

*Hélas quel est le prix des vertus ? la souffrance.*

La césure est ici à la neuvième syllabe.

Dans les vers de cinq pieds ou de dix syllabes ,

A a 2 il

### 372 DU MOT, HEMISTICHE.

il n'y a point d'*hémistiche*, quoi qu'en disent tant de Dictionnaires; il n'y a que des césures; on ne peut couper ces vers en deux parties égales de deux pieds & demi.

Ainsi partagez — boiteux & mal faits.

Ces vers languissans — ne plairaient jamais.

On en voulut faire autrefois de cette espèce dans le tems qu'on cherchait l'harmonie qu'on n'a que très difficilement trouvée. On prétendait imiter les vers pentamètres Latins, les seuls qui ont en effet naturellement cet *hémistiche*. Mais on ne songeait pas que les vers pentamètres étaient variés par les spondées & par les dactyles, que leurs *hémistiches* pouvaient contenir ou cinq, ou six, ou sept syllabes. Mais ce genre de vers Français, au contraire, ne pouvant jamais avoir que des *hémistiches* de cinq syllabes égales, & ces deux mesures étant trop courtes & trop rapprochées, il en résultait nécessairement cette uniformité ennuyeuse qu'on ne peut rompre comme dans les vers Alexandrins. De plus le vers pentamètre Latin venant après un hexamètre, produisait une variété qui nous manque.

Ces vers de cinq pieds à deux *hémistiches* égaux pourraient se souffrir dans des chansons; ce fut pour la musique que *Sapho* les inventa chez les Grecs, & qu'*Horace* les imita quelquefois, lorsque le chant était joint à la poésie, selon sa première institution. On pourrait parmi nous introduire dans le chant cette mesure qui approche de la Saphique.

L'amour

L'amour est un Dieu — que la terre adore ,  
 Il fait nos tourmens — il fait les guérir ,  
 Dans un doux repos — heureux qui l'ignore ,  
 Plus heureux cent fois — qui peut le servir.

Mais ces vers ne pourraient être tolérés dans des ouvrages de longue haleine, à cause de la cadence uniforme. Les vers de dix syllabes ordinaires sont d'une autre mesure ; la césure sans *hémistiche* est presque toujours à la fin du second pied , de sorte que le vers est souvent en deux mesures , l'une de quatre, l'autre de six syllabes. Mais on lui donne aussi souvent une autre place : tant la variété est nécessaire !

Languissant , faible , & courbé sous les maux ,  
 J'ai consumé mes jours dans les travaux.  
 Quel fut le prix de tant de soins ? l'envie ,  
 Son souffle impur empoisonna ma vie.

Au premiers vers , la césure est après le mot *faible* ; au second , après *jours* ; au troisième elle est encor plus loin , après *soins* ; au quatrième elle est après *impur*.

Dans les vers de huit syllabes il n'y a ni *hémistiche* ni césure.

Loin de nous ce discours vulgaire ,  
 Que la nature dégénère ,  
 Que tout passe & que tout finit.  
 La nature est inépuisable ,  
 Et le travail infatigable  
 Est un Dieu qui la rajeunit.



### 374 DU MOT, HEMISTICHE.

Au premiers vers s'il y avait une césure, elle serait à la sixième syllabe. Au troisième elle serait à la troisième syllabe, *passé*, plutôt à la quatrième *se*, qui est confondue avec la troisième *pas*. Mais en effet il n'y a point là de césure. L'harmonie des vers de cette mesure consiste dans le choix heureux des mots & dans les rimes croisées; faible mérite sans les pensées & les images.

Les Grecs & les Latins n'avaient point d'hémistiches dans leurs vers hexamètres. Les Italiens n'en ont dans aucune de leurs poésies.

*Le donne, i cavalier, l'armi, gli amori,  
Le cortesia, l'audaci imprese io canto  
Che furo al tempo che passaro i mori  
D'Africa il mar, & in Francia nocquer tanto. &c.*

Ces vers sont comptés d'onze syllabes, & le génie de la langue Italienne l'exige. S'il y avait un hémistiche, il faudrait qu'il tombât au deuxième pied & trois quarts.

La poésie Anglaise est dans le même cas. Les grands vers Anglais sont de dix syllabes; ils n'ont point d'hémistiches, mais ils ont des césures marquées.

*At tropington — not far from Cambridgè, stood  
A cross a pleasing stream — a bridgè of woud  
Near it a mill — in low and plashi ground,  
Where corn for all the neighbouring parts — was grownd.*

Les césures différentes de ces vers sont désignées par les tirets.

Au

Au reste, il est inutile de dire que ces vers sont le commencement de l'ancien conte Italien du Berceau, traité depuis par *La Fontaine*. Mais ce qui est utile pour les amateurs, c'est de savoir que non-seulement les Anglais & les Italiens sont affranchis de la gêne de l'*hémistiche*, mais encor qu'ils se permettent tous les *hiatus* qui choquent nos oreilles, & qu'à ces libertés ils ajoutent celle d'allonger & d'accourcir les mots selon le besoin, d'en changer la terminaison, de leur ôter des lettres; qu'enfin dans leurs pièces dramatiques & dans quelques poèmes, ils ont secoué le joug de la rime. De sorte qu'il est plus aisé de faire cent vers Italiens & Anglais passables que dix Français à génie égal.

Les vers Allemands ont un *hémistiche*, les Espagnols n'en ont point. Tel est le génie différent des langues, dépendant en grande partie de celui des nations. Ce génie qui consiste dans la construction des phrases, dans les termes plus ou moins longs, dans la facilité des inversions, dans les verbes auxiliaires, dans le plus ou moins d'articles, dans le mélange plus ou moins heureux des voyelles & des consonnes; ce génie, dis-je, détermine toutes les différences qui se trouvent dans la poésie de toutes les nations. L'*hémistiche* tient évidemment à ce génie des langues.

C'est bien peu de chose qu'un *hémistiche*. Ce mot semblait à peine mériter un article, cependant on a été forcé de s'y arrêter un peu. Rien n'est à mépriser dans les arts: les moindres règles sont quelquefois d'un très grand détail. Cet-

### 376 DU MOT, HEMISTICHE.

te observation sert à justifier l'immensité de ce Dictionnaire, & doit inspirer de la reconnaissance pour les peines prodigieuses de ceux qui ont entrepris un ouvrage, lequel doit rejeter, à la vérité, toute déclamation, tout paradoxe, toute opinion hasardée. Mais qui exige que tout soit approfondi ?

---

### HEUREUX, HEUREUSE, HEUREUSEMENT.

**C**E mot vient évidemment d'*heur*, dont *heure* est l'origine : de là ces anciennes expressions, à la *bonne heure*, à la *mal-heure* : car nos pères n'avaient pour toute philosophie que quelques préjugés : des nations plus anciennes admettaient des heures favorables & funestes.

On pourrait, en voyant que le bonheur n'était autrefois qu'une heure fortunée, faire plus d'honneur aux anciens qu'ils ne méritent, & conclurre de là qu'ils regardaient le bonheur comme une chose très passagère, telle qu'elle est en effet. Ce qu'on appelle *bonheur* est une idée abstraite, composée de quelques idées de plaisir : Car qui n'a qu'un moment de plaisir n'est point un homme *heureux*, de même qu'un moment de douleur ne fait point un homme *malheureux*. Le plaisir est plus rapide que le bonheur, & le bonheur que la félicité. Quand on dit, Je suis *heureux* dans ce moment, on abuse du mot ; & cela

cela ne veut dire que , j'ai du plaisir. Quand on a des plaisirs un peu répétés , on peut dans cet espace de tems se dire *heureux*. Quand ce bonheur dure un peu plus , c'est un état de félicité. On est quelquefois bien loin d'être *heureux* dans la prospérité , comme un malade dégouté ne mange rien d'un grand festin préparé pour lui.

L'ancien adage , *on ne doit appeller personne heureux avant sa mort* , semble rouler sur de bien faux principes. On dirait par cette maxime , qu'on ne devrait le nom d'*heureux* qu'à un homme qui le ferait constamment depuis sa naissance jusqu'à sa dernière heure. Cette série continuelle de momens agréables est impossible par la constitution de nos organes , par celle des élémens de qui nous dépendons , par celle des hommes dont nous dépendons davantage. Pré-tendre être toujours *heureux* est la pierre philosophale de l'ame ; c'est beaucoup pour nous de n'être pas longtems dans un état triste. Mais celui qu'on supposerait avoir toujours joui d'une vie *heureuse* , & qui périrait misérablement , aurait certainement mérité le nom d'*heureux* jusqu'à sa mort , & on pourrait prononcer hardiment qu'il a été le plus *heureux* des hommes. Il se peut très bien que *Socrate* ait été le plus *heureux* des Grecs , quoique des Juges ou superstitieux & absurdes , ou iniques , ou tout cela ensemble , l'ayent empoisonné juriquement à l'âge de soixante & dix ans , sur le soupçon qu'il croyait un seul Dieu.

Cette maxime philosophique tant rebattue , *nemo ante obitum felix* , paraît donc absolument  
fausse

fausse en tout sens ; & si elle signifie qu'un homme *heureux* peut mourir d'une mort *malheureuse*, elle ne signifie rien que de trivial.

Le proverbe du peuple , *heureux comme un Roi* , est encore plus faux. Quiconque même a vécu doit savoir combien le vulgaire se trompe.

On demande s'il y a une condition plus *heureuse* qu'une autre ? si l'homme en général est plus *heureux* que la femme ? Il faudrait avoir essayé de toutes les conditions , avoir été homme & femme comme *Tiresias* & *Iphis* , pour décider cette question ; encor faudrait-il avoir vécu dans toutes les conditions avec un esprit également propre à chacune , & il faudrait avoir passé par tous les états possibles de l'homme & de la femme pour en juger.

On demande encor si de deux hommes l'un est plus *heureux* que l'autre ? Il est bien clair que celui qui a la pierre & la goutte , qui perd son bien , son honneur , sa femme & ses enfans , & qui est condamné à être pendu immédiatement après avoir été taillé , est moins *heureux* dans ce monde , à tout prendre , qu'un jeune Sultan vigoureux , ou que le savetier de *La Fontaine*.

Mais on veut savoir quel est le plus *heureux* de deux hommes également sains , également riches , & d'une condition égale ? Il est clair que c'est leur humeur qui en décide. Le plus modéré , le moins inquiet , & en même tems le plus sensible , est le plus *heureux*. Mais malheureusement le plus sensible est presque toujours le moins modéré. Ce n'est pas notre condition , c'est la trempe de notre ame , qui nous rend *heu-*

*reux*.



*veux.* Cette disposition de notre ame dépend de nos organes, & nos organes ont été arrangés sans que nous y ayons la moindre part. C'est au lecteur à faire là-dessus ses réflexions. Il y a bien des articles sur lesquels il peut s'en dire plus qu'on ne lui en doit dire. En fait d'arts, il faut l'instruire; en fait de morale, il faut le laisser penser.

Il y a des chiens qu'on caresse, qu'on peigne, qu'on nourrit de biscuits, à qui on donne des jolies chiennes. Il y en a d'autres qui sont couverts de galle, qui meurent de faim, qu'on chasse, qu'on bat, & qu'ensuite un jeune chirurgien dissèque lentement, après leur avoir enfoncé quatre gros clous dans les pattes. A-t-il dépendu de ces pauvres chiens d'être *heureux* ou malheureux?

On dit, pensée *heureuse*, trait *heureux*, repartie *heureuse*, physionomie *heureuse*, climat *heureux*. Ces pensées, ces traits *heureux* qui nous viennent comme des inspirations soudaines, & qu'on appelle des bonnes fortunes d'homme d'esprit, nous sont inspirés comme la lumière entre dans nos yeux, sans effort, sans que nous la cherchions. Ils ne sont pas plus en notre pouvoir que la physionomie *heureuse*, c'est-à-dire, douce & noble, si indépendante de nous & si souvent trompeuse. Le climat *heureux* est celui que la nature favorise. Ainsi sont les imaginations *heureuses*; ainsi est l'*heureux* génie, c'est-à-dire, le grand talent. Et qui peut se donner le génie? qui peut, quand il a reçu quelque rayon de cette flamme, le conserver toujours brillant?

Puisqu'*heureux* vient de la bonne heure, & mal-  
heu-

*heureux* de la *mal-heure*, on pourrait dire que ceux qui pensent, qui écrivent avec *génie*, qui réussissent dans les ouvrages de goût, écrivent à la *bonne heure*. Le grand nombre est de ceux qui écrivent à la *mal-heure*.

Quand on dit, un *heureux scélérat*, on n'entend par ce mot que ses succès. *Felix Silla*, l'*heureux Silla*, un *Alexandre VI.*, un *Duc Borgia*, ont *heureusement* pillé, trahi, empoisonné, ravagé, égorgé. Mais s'ils se sont crus des scélérats, il y a grande aparence qu'ils étaient très malheureux, quand même ils n'auraient pas craint leurs semblables.

Il se pourrait qu'un scélérat mal élevé, un Turc, par exemple, à qui on aurait dit qu'il lui est permis de manquer de foi aux Chrétiens, de faire serrer d'un cordon de soye le col de ses Visirs quand ils sont riches, de jeter dans le canal de la Mer Noire ses frères étranglés ou massacrés, & de ravager cent lieues de pays pour sa gloire; il se pourrait, dis-je, à toute force, que cet homme n'eût pas plus de remors que son Mufti, & fût très *heureux*. C'est sur quoi le lecteur peut encor penser beaucoup.

Il y avait autrefois des planetes *heureuses*, d'autres malheureuses; *heureusement* il n'y en a plus.

On a voulu priver le public de ce Dictionnaire utile, *heureusement* on n'y a pas réussi.

Des ames de boué, des fanatiques absurdes préviennent tous les jours les puissans, les ignorans contre les philosophes. Si *malheureusement* on les écoutait, nous retomberions dans la barbarie, dont les seuls philosophes nous ont tirés.

H I S.

---

*HISTORIOGRAPHE.*

**T**itre fort différent de celui d'Historien. On appelle communément en France *Historiographe*, l'homme de lettres pensionné, & comme on disait autrefois, appointé pour écrire l'histoire. *Alain Chartier* fut *Historiographe* de *Charles VII.* Il dit qu'il interrogea les domestiques de ce Prince, & leur fit prêter serment, selon le devoir de sa charge, pour savoir d'eux si *Charles* avait eu en effet *Agnès Sorel* pour maîtresse. Il conclut qu'il ne se passa jamais rien de libre entre ces amans, & que tout se réduisit à quelques caresses honnêtes, dont ces domestiques avaient été les témoins innocens. Cependant il est constant, non par les *Historiographes*, mais par les Historiens appuyés sur les titres de famille, que *Charles VII.* eut d'*Agnès Sorel* trois filles, dont l'aînée mariée à un *Brezé* fut poignardée par son mari. Depuis ce tems il y eut souvent des *Historiographes* de France en titre, & l'usage fut de leur donner des brevets de Conseillers d'Etat avec les provisions de leur charge. Ils étaient commensaux de la maison du Roi. *Mathieu* eut ces privilèges sous *Henri IV.* & n'en écrivit pas mieux l'histoire.

A Venise c'est toujours un Noble du Sénat qui a ce titre & cette fonction; & le célèbre *Nani* les a remplis avec une approbation générale. Il est bien difficile que l'*Historiographe* d'un Prince ne soit pas un menteur; celui d'une République

publique flatte moins , mais il ne dit pas toutes les vérités. A la Chine les *Historiographes* sont chargés de recueillir tous les événemens & tous les titres originaux sous une Dynastie. Ils jettent les feuilles numérotées dans une vaste salle , par un orifice semblable à la gueule du lion , dans laquelle on jette à Venise les avis secrets qu'on veut donner ; lorsque la Dynastie est éteinte , on ouvre la salle , & on rédige les matériaux , dont on compose une histoire authentique. Le journal général de l'Empire sert aussi à former le corps d'histoire ; ce journal est supérieur à nos gazettes , en ce qu'il est fait sous les yeux des Mandarins de chaque province , revu par un tribunal suprême , & que chaque pièce porte avec elle une authenticité qui fait foi dans les matières contentieuses.

Chaque Souverain choisit son *Historiographe*. *Vittorio Siri* le fut. *Pélisson* fut choisi d'abord par *Louis XIV.* pour écrire les événemens de son règne , & il s'acquitta de cet emploi avec éloquence dans l'histoire de la Franche-Comté. *Racine* le plus élégant des poètes , & *Boileau* le plus correct , furent ensuite substitués à *Pélisson*. Quelques curieux ont recueilli quelques mémoires du passage du Rhin écrits par *Racine*. On ne peut juger par ces mémoires si *Louis XIV.* passa le Rhin ou non avec les troupes qui traversèrent ce fleuve à la nage. Cet exemple démontre assez combien il est rare qu'un *Historiographe* ose dire la vérité. Aussi plusieurs qui ont eu ce titre se sont bien donné de garde d'écrire l'histoire : ils ont fait comme

*Amiot ,*

*Amiot*, qui disait qu'il était trop attaché à ses Maîtres pour écrire leur vie. Le Père *Daniel* eut la patente d'*Historiographe* après avoir donné son histoire de France ; il n'eut qu'une pension de 600 liv. regardée seulement comme un honoraire convenable à un religieux.

Il est très difficile d'assigner aux Sciences & aux Arts, aux travaux littéraires leurs véritables bornes. Peut-être le propre d'un *Historiographe* est de rassembler les matériaux, & on est Historien quand on les met en œuvre. Le premier peut tout amasser, le second choisir & arranger. L'*Historiographe* tient plus de l'annaliste simple, & l'Historien semble avoir un champ plus libre pour l'éloquence.

Ce n'est pas la peine de dire ici que l'un & l'autre doivent également dire la vérité ; mais on peut examiner cette grande loi de *Cicéron*, *ne quid veri tacere non audeat*, qu'il faut oser ne taire aucune vérité. Cette règle est au nombre des loix qui ont besoin d'être commentées. Je suppose un Prince qui confie à son *Historiographe* un secret important auquel l'honneur de ce Prince est attaché, ou que même le bien de l'Etat exige que ce secret ne soit jamais révélé ; l'*Historiographe* ou l'Historien doit-il manquer de foi à son Prince ? doit-il trahir sa patrie pour obéir à *Cicéron* ? La curiosité du public semble l'exiger ; l'honneur, le devoir le défendent. Peut-être en ce cas faut-il renoncer à écrire l'histoire.

Une vérité deshonne une famille, l'*Historiographe* ou l'Historien doit-il l'apprendre au public ? non sans doute, il n'est point chargé de



révéler la honte des particuliers, & l'histoire n'est point une satire.

Mais si cette vérité scandaleuse tient aux événemens publics, si elle entre dans les intérêts de l'Etat, si elle a produit des maux dont il importe de savoir la cause, c'est alors que la maxime de *Cicéron* doit être observée; car cette loi est comme toutes les autres loix, qui doivent être ou exécutées, ou tempérées, ou négligées selon les convenances.

Gardons nous de ce respect humain, quand il s'agit des fautes publiques reconnues, des prévarications, des injustices que le malheur des tems a arrachées à des Corps respectables; on ne saurait trop les mettre au jour; ce sont des phares qui avertissent ces Corps toujours subsistans de ne plus se briser aux mêmes écueils. Si un Parlement d'Angleterre a condamné un homme de bien au supplice, si une assemblée de Théologiens a demandé le sang d'un infortuné qui ne pensait pas comme eux, il est du devoir d'un Historien d'inspirer de l'horreur à tous les siècles pour ces assassinats juridiques. On a dû toujours faire rougir les Athéniens de la mort de *Socrate*.

Heureusement même un peuple entier trouve toujours bon qu'on lui remette devant les yeux les crimes de ses pères: on aime à les condamner, on croit valoir mieux qu'eux. L'*Historiographe* ou l'Historien les encourage dans ces sentimens, & en retraçant les guerres de la Fronde, & celles de la Religion, ils empêchent qu'il n'y en ait encore.

*Fin de la seconde Partie.*

TA-

# TABLE

## DES ARTICLES

contenus dans cette seconde Partie.

<i>Panégirique de Louis XIV.</i>	page 7.
<i>Traité sur la Tolérance.</i>	27.
<i>Histoire abrégée de la mort de Jean Calas.</i>	29.
<i>Conséquences de son supplice.</i>	43.
<i>Idée de la Réforme du seizième siècle.</i>	45.
<i>Si la Tolérance est dangereuse , &amp; chez quels peuples elle est permise ?</i>	50.
<i>Comment la Tolérance peut être admise ?</i>	60.
<i>Si l'intolérance est de droit naturel &amp; de droit humain ?</i>	64.
<i>Si elle a été connue des Grecs ?</i>	66.
<i>Si les Romains ont été tolérans ?</i>	69.
<i>Des Martyrs.</i>	77.
<i>Du danger des fausses légendes , &amp; de la persécution.</i>	92.
<i>Abus de l'Intolérance.</i>	99.
<i>Si l'intolérance fut de droit divin dans le Ju-</i>	
<i>Nouv. Mél. II. Part.</i>	B b <i>lais-</i>

<i>daïsme , &amp;c. si elle fut toujours mise en pratique ?</i>	pag. 106.
<i>Extrême tolérance des Juifs.</i>	128.
<i>Si l'Intolérance a été enseignée par J. C. ?</i>	135.
<i>Témoignages contre l'Intolérance.</i>	14
<i>Dialogue entre un mourant &amp; un homme se porte bien.</i>	
<i>Lettre écrite au Jésuite le Tellier , procureur général.</i>	
<i>Seuls cas où l'intolérance est de droit humain.</i>	
<i>Rélation d'une dispute de controverse à la Grèce.</i>	162.
<i>S'il est utile d'entretenir le peuple dans la superstition ?</i>	165.
<i>Vertu vaut mieux que science.</i>	169.
<i>De la Tolérance universelle.</i>	172.
<i>Prière à Dieu.</i>	177.
<i>Postscriptum.</i>	178.
<i>Suite &amp; Conclusion.</i>	185.
<i>Article nouvellement ajouté , dans lequel on rend compte du dernier Arrêt rendu en faveur de la famille Calas.</i>	190.
 <i>Pièces originales concernant la mort des Srs. Calas &amp;c. &amp;c.</i>	

DES ARTICLES. 387

<i>Extrait d'une lettre de la Veuve Calas, du</i>	
15. Juin 1762. . . . .	pag. 196.
<i>Lettre de Donat Calas à sa mère. . . . .</i>	200.
<i>Mémoire dudit pour son père, sa mère, &amp;</i>	
<i>son frère. . . . .</i>	214.
<i>Déclaration de Pierre Calas. . . . .</i>	230.
<i>Histoire d'Elisabeth Canning. . . . .</i>	239.
<i>Histoire des Calas. . . . .</i>	244.
<i>Lettre de M. de V..... à M. D..... premier</i>	
<i>Mars 1765. . . . .</i>	255.

*Articles de littérature très intéressans.*

<i>De l'Elégance. . . . .</i>	265.
<i>De l'Eloquence. . . . .</i>	269.
<i>De l'Esprit. . . . .</i>	278.
<i>Sur le mot Facile. . . . .</i>	287.
<i>De ce qu'on entend par le mot Faction. . . . .</i>	289.
<i>Du terme Fantaisie. . . . .</i>	290.
<i>Des différentes significations du mot Fauste. . . . .</i>	292.
<i>De ce qu'on entend par le mot Faveur. . . . .</i>	293.
<i>De ce qu'on entend par les mots Favori &amp;</i>	
<i>Favorite. . . . .</i>	295.
<i>Sur la Fausseté. . . . .</i>	296.
<i>Du terme Fécond. . . . .</i>	297.
<i>Des différens usages du terme Félicité. . . . .</i>	298.
<i>Du mot Fermeté. . . . .</i>	300.

388 TABLE DES ARTICLES.

<i>Ce qu'on entend par Feu au moral</i>	pag. 301.
<i>De la Fierté.</i>	302.
<i>Sur le terme Figuré.</i>	303.
<i>De la Finesse.</i>	306.
<i>Sur le mot Fleuri.</i>	308.
<i>Du mot Foible.</i>	310.
<i>Du terme Fornication.</i>	312.
<i>Du mot Force.</i>	313.
<i>De ce qu'on entend par le terme Froid, dans les Belles-Lettres &amp; dans les Beaux-Arts.</i>	316.
<i>Du terme Franchise.</i>	318.
<i>Du mot François.</i>	319.
<i>Du mot Galant.</i>	331.
<i>Du mot Garant.</i>	333.
<i>De la Gazette.</i>	335.
<i>Du Genre de Stile.</i>	338.
<i>Gens de lettres.</i>	342.
<i>Des mots Gloire &amp; Glorieux.</i>	345.
<i>Du Goût.</i>	348.
<i>Du mot Grace.</i>	353.
<i>Du mot Gracieux.</i>	357.
<i>De ce qu'on entend par les mots Grand &amp; Grandeur.</i>	358.
<i>Des mots Grave &amp; Gravité.</i>	362.
<i>Des mots Habile, Habileté.</i>	364.
<i>Du mot Hautain.</i>	367.
<i>Sur le mot Hauteur.</i>	369.
<i>Du mot Hémistiche.</i>	370.
<i>Des mots Heureux, Heureuse, Heureuse- ment.</i>	376.
<i>Du mot Historiographe.</i>	381.

---



